

NEOPHILOLOGICA

23

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Katowice 2011



NR 2902

NEOPHILOLOGICA

volume 23

*Le figement linguistique
et les trois fonctions primaires
(prédicats, arguments, actualisateurs)*

textes réunis par Alicja Hajok et Salah Mejri

et autres études

sous la rédaction de Wiesław Banyś

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Katowice 2011

REDAKTOR SERII: JĘZYKOZNAWSTWO NEOFILOLOGICZNE
MARIA WYSOCKA

RECENZENT

B. KRZYSZTOF BOGACKI

RÉDACTEUR EN CHEF

WIESŁAW BANYŚ

Université de Silésie, Katowice

COMITÉ SCIENTIFIQUE

DENIS APOTHÉLOZ

Université Nancy 2, FR

KRZYSZTOF BOGACKI

Université de Varsovie, PL

GASTON GROSS

Université Paris-XIII, FR

ELŻBIETA JAMROZIK

Université de Varsovie, PL

ALICJA KACPRZAK

Université de Łódź, PL

SALAH MEJRI

Université Paris-XIII, FR

EWA MICZKA

Université de Silésie, Katowice, PL

TERESA MURYN

Université Pédagogique de Cracovie, PL

MAŁGORZATA NOWAKOWSKA

Université Pédagogique de Cracovie, PL

MICHELE PRANDI

Università di Bologna, IT

JOANNA WILK-RACIĘSKA

Université de Silésie, Katowice, PL

JÓZEF SYPNICKI

Université Adam Mickiewicz à Poznań, PL

MARCELA ŚWIĄTKOWSKA

Université Jagellone de Cracovie, PL

HALINA WIDŁA

Université de Silésie, Katowice, PL

TERESA ZIELIŃSKA

Université de Varsovie, PL

SECRETARIAT DE RÉDACTION

Anna Grigowicz aniagrigowicz@interia.pl

Beata Śmigielska bsmigielska@wp.pl

Institut des Langues Romanes et de Traduction

Université de Silésie

5, rue Grota-Roweckiego

PL — 41-205 Sosnowiec

Publikacja jest dostępna także w wersji elektronicznej / Accessible aussi sous forme électronique :

Central and Eastern European Online Library

www.ceeol.com

TABLE DES MATIÈRES

Introduction (<i>Wiesław Banyś</i>)	7
Salah MEJRI : Présentation de la discussion sur le figement linguistique et les trois fonctions primaires (prédicats, arguments, actualisateurs)	9
Aude GREZKA : La base de données <i>Figement</i>	15
Dhouha LAJMI : Le verbe support complexe : un actualisateur figé de la prédication non verbale	29
Alicja HAJOK : La détermination complexe dans l'approche contrastive polonais-français	41
Monia BOUALI : Les trois fonctions primaires et le transfert métaphorique. Le cas des unités du type à <i>Poss apogée</i> , à <i>Poss zénith</i>	55
Lassâad OUESLATI : Les locutions adverbiales figées : étude des fonctions primaires	66
Luis MENESES : La polysémie et le réseau synonymique des prédicats polylexicaux	84
Asma MEJRI : Le degré de figement des locutions conjonctives dans les relations transphras-tiques : le cas de l'hypothèse et de la condition	100
Marco FASCIOLO : Inférences figées	114
Lichao ZHU : Création lexicale et créativité textuelle : cas du figement et du défigement	125
Anna CZEKAJ : Question de métonymie dans la traduction automatique	136
Michał HRABIA : Désambiguïsation des sens du prédicat adjectival <i>farouche</i> dans le cadre d'une approche orientée objets	150
Anna KUNCY-ZAJĄC : La nozione di <i>moto</i> nelle concettualizzazioni degli stati di <i>sonno</i> , <i>sogno</i> , <i>meditazione</i> e <i>ipnosi</i> nella lingua italiana	168
Katarzyna KWAPISZ-OSADNIK : L'expression des valeurs dans une approche cognitive	191
Ewa MICZKA : Modèles de structures informationnelles globales de discours	201
Agnieszka PASTUCHA-BLIN : Il corpo umano nella cultura di massa	213
Claudio SALMERI : Tre tipi di ipotetica o due? Considerazioni sul periodo ipotetico nella lingua italiana	224
Daniel SŁAPEK : O modelo cognitivo de análise textual e a tradução	234
Aleksandra ŻLOBIŃSKA-NOWAK : Validité de la modélisation objet dans la langue et dans la traduction	248
Ewa MICZKA : Relations entre les cadres de l'expérience dans le discours — exemple du fait divers	259
Michał HRABIA : La grammaire à base sémantique : une conception « bâtie » et non pas « donnée ». Quelques remarques sur le changement de la compréhension de certaines notions fondamentales dans la théorie de Stanisław Karolak	273

CONTENTS

Introduction (<i>Wiesław Banyś</i>)	7
Salah MEJRI: Presentation. A discussion of fixed expressions and the three primary functions (predicates, arguments, actualizers)	9
Aude GREZKA: The database <i>Fixity</i>	15
Dhouha LAJMI: Complex support verb: frozen actualisateur of non-verbal predicate	29
Alicja HAJOK: Complex determination in Polish-French contrastive studies	41
Monia BOUALI: Three primary functions and metaphorical transfer on the example of <i>à Poss apogée, à Poss zénith</i> construction	55
Lassâad OUESLATI: Idiomatic adverbial phrases: a study of the primary functions	66
Luis MENESES: The polysemy and the synonymy network of multi-lexical predicates	84
Asma MEJRI: The degree of fixity of conjunctive phrases in complex sentences: the case of assumption and condition	100
Marco FASCIOLO: Frozen inferences	114
Lichao ZHU: Lexical creation and textual creativity	125
Anna CZEKAJ: Metonymy in automatic translation	136
Michał HRABIA: Disambiguation of the meanings of the adjectival predicate <i>farouche</i> according to the object-oriented approach	150
Anna KUNCY-ZAJĄC: The notion of <i>moto</i> in the conceptualization of the states of <i>sogno, meditazione</i> and <i>ipnosi</i> in Italian	168
Katarzyna KWAPISZ-OSADNIK: A cognitive approach to expressing values	191
Ewa MICZKA: Models of global information structures in discourse	201
Agnieszka PASTUCHA-BLIN: The human body in popular culture	213
Claudio SALMERI: Two or three types of conditional sentences? Reflections on the Italian 'periodo ipotetico'	224
Daniel ŚLAPEK: A cognitive model for text analysis and translation	234
Aleksandra ŻŁOBIŃSKA-NOWAK: Validity of the object modeling in language and translation	248
Ewa MICZKA: Relations between experiential frames in discourse — the case of <i>fait divers</i>	259
Michał HRABIA: Semantic-based grammar: a theory 'built' and not 'given'. A few remarks on the change in the understanding of some basic concepts in Stanisław Karolak's theory	273

Introduction

Le 23^e numéro de la revue *Neophilologica* est divisé en deux parties.

La première est consacrée à la question du figement et différents types de problèmes qu'il est important de discuter dans le contexte de l'analyse des expressions plus ou moins figées et une présentation approfondie faite par S. Mejri de cette partie, qui a été préparée par A. Hajok et S. Mejri, suit cette *Introduction*.

La deuxième est consacrée à différents types de problèmes liés à la traduction automatique (A. Czekaj, *Question de métonymie dans la traduction automatique*, M. Hrabia, *Désambiguïsation des sens du prédicat adjectival farouche dans le cadre d'une approche orientée objets*, A. Żłobińska-Nowak, *Validité de la modélisation objet dans la langue et dans la traduction*), à l'analyse du discours et de sa conceptualisation (A. Kuncy-Zajac, *La nozione di moto nelle concettualizzazioni degli stati di sonno, sogno, meditazione e ipnosi nella lingua italiana*, les deux textes d'E. Miczka, *Modèles de structures informationnelles globales de discours et Relations entre les cadres de l'expérience dans le discours — exemple du fait divers*, A. Pastucha-Blin, *Il corpo umano nella cultura di massa*), au carrefour de la traduction et de l'analyse textuelle dans un contexte cognitif (D. Słapek, *O modelo cognitivo de análise textual e a tradução*), à l'expression des valeurs dans une approche cognitive (K. Kwapisz-Osadnik, *L'expression des valeurs dans une approche cognitive*), à une discussion critique du développement des concepts de la grammaire à base sémantique de S. Karolak (M. Hrabia, *La grammaire à base sémantique : une conception « bâtie » et non pas « donnée »*. *Quelques remarques sur le changement de la compréhension de certaines notions fondamentales dans la théorie de Stanisław Karolak*) et à la question des types de la proposition hypothétique en italien (C. Salmeri, *Tre tipi di ipotetica o due? Considerazioni sul periodo ipotetico nella lingua italiana*).

Wiesław Banyś

Salah Mejri

*Lexiques, Dictionnaires, Informatique (LDI)
CNRS — Université Paris 13, UMR 7187*

Présentation de la discussion sur le figement linguistique et les trois fonctions primaires (prédicats, arguments, actualisateurs)

Ce numéro consacré au figement lexical se veut innovant parce qu'il aborde cette question sous l'angle des trois fonctions primaires. Comme ce genre de fonction n'est pas encore connu dans la littérature linguistique, nous en ferons la présentation après avoir rappelé le rôle que joue le figement dans l'économie générale des systèmes linguistiques et montré la pertinence du croisement de la notion de figement avec celle des fonctions primaires. Après cette présentation, nous essayerons de dégager les enjeux théoriques qui sont en filigrane dans les contributions de ce numéro.

Peut-être faudrait-il rappeler, même rapidement, quelques éléments clefs qui caractérisent le rôle joué par le figement dans le fonctionnement des langues :

- l'un des éléments saillants, c'est qu'il représente le processus fondamental qui fait le contrepoids de la combinatoire libre : l'équilibre du système serait fondé sur ces deux principes, liberté et contrainte combinatoires ;
- il intervient aussi bien au niveau lexical que grammatical : il représente une source importante d'enrichissement lexical et participe massivement à la formation d'outils grammaticaux dont la fonction principale est la structuration des énoncés, de la phrase au texte ;
- il prend plusieurs formes : la lexicalisation des séquences polylexicales et l'assignation à des formations syntagmatiques des fonctionnalités de nature syntaxique (comme les locutions prépositionnelles, les locutions conjonctives, les adverbes de liaison, etc.), dénominative (les dénominations dites complexes), pragmatique (les interjections, les formules de l'interlocution, etc.), etc. ;
- il structure le discours et décide le plus souvent de sa facture stylistique, notamment à travers la couverture phraséologique textuelle, et ce grâce au défigement qui peut être une marque saillante de certains genres discursifs comme les discours humoristiques ;

- la polylexicalité des unités, quand elle est doublée d'un figement absolu, peut inverser les unités dans la monolexicalité comme en témoignent les mots soudés ou les sigles ;
- les séquences figées couvrent un large spectre catégoriel (toutes les parties du discours, en plus des phrases, ou même certains moules discursifs) et s'inscrivent dans une scalarité qui traduit leur degré de figement qui permet d'impliquer plus de phénomènes dans la phraséologie allant des collocations les plus lâches aux énoncés sentencieux les plus usités ;
- le figement peut être considéré, de ce point de vue, comme une sorte de dérivation syntagmatique qui s'oppose à la dérivation affixale par l'autonomie de ses constituants, et qui lui est en même temps complémentaire.

Autant le figement est connu, autant les fonctions primaires le sont beaucoup moins ! L'origine de cette notion remonte aux analyses logico-sémantiques de la structuration de la phrase (ou la proposition) grâce à la nature des éléments lexicaux qui entrent dans sa formation. Ainsi postule-t-on dans chaque phrase élémentaire l'existence d'un élément lexical de nature relationnelle dont la fonction essentielle est de créer une relation qui implique la présence d'entités qui saturent les positions prévues par cette relation. Cet élément est nécessairement abstrait : il s'agit du prédicat, entité abstraite sans laquelle la phrase n'existe pas. La nature relationnelle abstraite est doublée d'un contenu sémantique spécifique véhiculé par la nature lexicale du mot. Ainsi dans *L'étudiant a lu les romans, lire* serait à la fois l'élément grâce auquel une structure logique et sémantique impose qu'il y ait un lecteur et quelque chose qu'on lit : ce sont les arguments du prédicat : *étudiant* et *roman*. Le propre des prédicats est qu'ils présentent la particularité de s'inscrire dans le temps, en tant que prédicats, et par voie de conséquence, ils y inscrivent les arguments qui constituent leur schéma d'arguments et qui participent à leur contenu sémantique.

Si on parle de fonction primaire, c'est parce qu'on considère que ces « rôles » représentent les premières fonctionnalités, assignées aux mots par le système : pour qu'il y ait phrase (énoncé), il faut qu'il y ait une relation entre des entités, inscrite dans le temps. Présentées ainsi, les relations entre les trois fonctions peuvent paraître d'une très grande simplicité. Tel n'est pas le cas. Même s'il est couramment admis que la hiérarchie établie entre les trois fait qu'on considère que le prédicat est premier, que les arguments en dépendent et que les actualisateurs les inscrivent dans les trois paramètres de l'énonciation (le temps, l'espace et le *je*), une analyse plus fine de ces trois éléments constitutifs de la phrase permet de montrer entre autres que cette façon de présenter les choses ne rend pas compte de l'interpénétration extraordinaire entre les trois fonctions : le prédicat, même s'il présuppose l'existence des arguments, sa signification en dépend, ce qui signifie qu'ils participent à sa définition puisqu'ils lui fournissent les éléments constitutifs de son sens. On peut dire autant de l'actualisation qui assure la bonne formation de la phrase en y ajoutant à la fois l'ordre des mots (cf. la notion de linéarisation) et toutes les

catégories nécessaires au passage de l'existence virtuelle de la relation prédicative à son existence actuelle, c'est-à-dire celle qui est prise en charge par un locuteur qui l'inscrit dans le temps et l'espace. La question serait alors de savoir si cette relation peut trouver son expression linguistique en dehors des actualisateurs. Comme on le constate, on se trouve devant des composants irréductibles, dont on ne peut faire l'économie dans la construction de la phrase. C'est pourquoi on qualifie de primaires ces trois fonctions.

Ainsi pourrions-nous apprécier l'intérêt de ce numéro qui croise ces deux notions, le figement et les trois fonctions primaires, notions qui réfèrent à des mécanismes très profonds agissant au niveau des fondements même de l'acte discursif : pour qu'il y ait expression « verbale », qu'il faut qu'il y ait une relation (le prédicat) entre des entités (les arguments) inscrite dans le temps, le lieu et la personne (les actualisateurs), le tout combiné selon des règles imposant des degrés variés de liberté et de contrainte (le figement). Ce croisement nous permettrait entre autres d'apporter un éclairage nouveau à l'une et à l'autre notion en les confrontant chacune sous l'angle de l'autre : le figement sera abordé sous l'angle de chaque notion, et les fonctions primaires traitées sous celui du figement ; ce qui fournirait des éléments d'évaluation de la pertinence de chaque concept.

Avant de voir comment les contributeurs ont procédé pour rendre compte de ce croisement, aussi serait-il nécessaire de rappeler, même très sommairement, quelques particularités des trois fonctions primaires très connues de la littérature :

1. Les prédicats peuvent avoir plusieurs configurations : ils sont considérés comme élémentaires quand ils figurent dans une phrase élémentaire (= celle qui comporte un seul prédicat) comme dans :

Les enfants jouent au ballon.

Ils font partie d'une prédication seconde quand ils appartiennent à des structures où coexistent deux prédicats interdépendants, de par la structure syntaxique qui les structure. L'exemple type, c'est la construction du genre :

Le conseil a élu Paul président du Conseil. (= Le conseil a élu Paul ; Paul est président du Conseil)

où les deux prédicats se partagent un argument n'ayant pas le même statut pour chacun : *Paul* argument₂ pour *élire* et argument₁ pour *président*.

Les prédicats peuvent être de second ordre, c'est-à-dire impliquant une hiérarchie prédicative qui fait que le prédicat de second ordre a au moins un argument de nature prédicative. Ce phénomène trouve bien son illustration dans l'expression de la cause où l'on pourrait trouver un prédicat qui a deux arguments prédicatifs :

Les pluies d'hier ont causé de graves inondations dans le Midi.

(A a causé B ; A étant *il y a eu hier des pluies* ; B : *il y a eu de graves inondations dans le Midi*)

On peut ajouter au moins deux autres types de prédicats¹ : les prédicats figés et les prédicats complexes. Les premiers renvoient aux locutions verbales, les seconds aux prédicats ayant nécessairement comme argument₂ un prédicat :

Paul a repris du poil de la bête.

Paul souhaite partir demain.

2. De par l'importance de la hiérarchie prédicative imposée par la nature prédicative de certains arguments, les arguments peuvent être soit des prédicats (cf. exemples cités plus haut) soit des arguments purs comme *verre* et *table* dans :

Le verre est sur la table.

3. Les actualisateurs dont le rôle est l'ancrage de la relation prédicative dans la situation d'énonciation qui implique le *je*, l'*ici* et le *maintenant* se fait au moyen d'éléments grammaticaux et lexicaux. Dans l'exemple de cause déjà cité, le temps est exprimé à la fois par le passé composé du verbe *causer* et par l'adverbe de temps *hier*.

Même si les travaux sur le figement se multiplient et que les avancées théoriques soient importantes, on ne dispose pas jusque-là d'estimations claires sur la part qui revient au figement absolu et au figement relatif. Aude Grezka, qui dirige l'équipe « Figement » au LDI, Paris 13 (UMR 7187), nous fournit une description relativement détaillée de la base de données consacrée aux adverbes français, tout en précisant les outils méthodologiques appliqués aux données décrites en vue de séparer les adverbes entièrement figés de ceux qui admettent soit des variations dans leur forme soit des restructurations nécessitées par les exigences du discours.

Après la présentation de cette base, Dhouha Lajmi et Alicja Hajok abordent la question des séquences figées jouant le rôle d'actualisateur. La première a privilégié les verbes supports complexes, actualisateurs des prédicats non verbaux, la seconde les déterminants nominaux étudiés sous un angle contrastif (français-polonais). Toutes les deux montrent que ces unités complexes jouissent d'une régularité de fonctionnement qui les rapproche des unités monolexicales tout en connaissant des degrés de figement variables. Ainsi les verbes supports complexes permettent-ils à la langue d'exprimer toute une série de catégories grammaticales comme la modalité (*faire preuve de*), la voix (*être en proie à*, *être sous l'emploi de*), l'intensité

¹ Des analyses plus fines posent le problème du statut des prédicats d'existence en rapport avec l'indéfini, celui de l'aspect, du temps et de la modalité par rapport aux prédicats déjà mentionnés.

(*être brûlant de*), l'aspect progressif (*être en voie de*), inchoatif (*être au début de*), etc. Certains sont le fruit d'un transfert métaphorique (*être au seuil de / à l'article de / à deux doigts de*, etc.). Tout comme pour les verbes supports, les déterminants peuvent être complexes. C'est ce que Alicja Hajok tente de décrire dans la perspective contrastive français-polonais. Elle montre entre autres que la détermination complexe en polonais couvre un nombre important de significations grammaticales : l'indéfini (*byle jakiego*), l'intensité forte (*ze stali*) et faible (*ani krzty*), la grande quantité (*od groma*) et la faible quantité (*jak na lekarstwo*), l'aspect itératif (*od groma*), duratif (*starej daty*) et terminatif (*aż do śmierci*), le mélioratif (*ze stali*), le péjoratif (*pod psem*), etc. Comme on le constate, qu'il s'agisse de verbes supports ou de déterminants, les valeurs exprimées sont de nature grammaticale servant à référer à la situation d'énonciation.

Il arrive que les mêmes séquences figées aient des emplois ambivalents assurant à la fois le rôle de prédicats et d'actualisateurs. C'est ce que essaient d'illustrer Monia Bouali à travers le fonctionnement d'unités adjectivales du type à *Possessif apogée* et à *Possessif zénith*, Lassâad Oueslati à travers celui des locutions adverbiales comme *d'une seule traite*, *de bonne foi*, *à grands enjambées*, etc. et Luis Menezes Lerin par les séquences formées par *donner*. Monia Bouali décrit le continuum dans lequel s'inscrivent les emplois libre et figé de ces séquences, tout en montrant comment, grâce à des contraintes syntaxiques spécifiques, s'effectue le passage de l'emploi prédicatif à l'emploi d'actualisateur. Le même phénomène s'observe chez les séquences adverbiales telles qu'elles sont décrites par Lassâad Oueslati qui fournit des exemples où la même séquence peut être un prédicat adjectival ou adverbial, ou un actualisateur exprimant différentes nuances aspectuelles comme l'intensité (*à fond de train*, *à plein gosier*, *à grands flots*, etc.). Avec Luis Menezes, on découvre que les séquences formées au moyen du même item verbal, *donner*, peuvent donner lieu à des séquences libres (emplois prédicatifs du verbe *donner*), des constructions à verbe support et des séquences figées, lesquelles, en plus du dédoublement sémantique qu'elles peuvent avoir, sont susceptibles d'emplois polysémiques variés.

Les emplois prédicatifs ont fait l'objet du travail de Asma Mejri qui s'est intéressée à la prédication de second ordre, et plus précisément à l'expression de l'hypothèse et de la condition. Partant des travaux de G. Gross et de M. Prandi sur la finalité (2004) et de G. Gross sur la causalité (2009), elle a procédé à la description des locutions conjonctives et prépositives répondant à la structure *Prép. Dét N X* comme à *condition de/que*. Elle confirme l'hypothèse que le noyau nominal jouit d'une certaine liberté syntaxique qui en fait un prédicat nominal de second ordre permettant, grâce à sa relative liberté combinatoire, un nuancement très varié de l'expression de la condition ou de l'hypothèse. Sont sollicitées pour l'analyse des transformations comme la détermination anaphorique, la pronominalisation, l'anaphore textuelle, les différentes déterminations (l'indéfini, la négation, la quantification, etc.), etc. De tels tests s'appliquent aussi bien aux noms prédicatifs de

condition (*à la condition / réserve / charge de X, sous la condition / réserve de*) que d'hypothèse (*dans la supposition / l'hypothèse / l'éventualité / le cas où P*).

La contribution de Marco Fasciolo, tout en s'inscrivant dans la thématique générale du numéro, focalise sur un aspect essentiel de la sémantique des séquences figées, la stéréotypie et la problématique de l'inférence. Il montre entre autres que parallèlement au figement des séquences dont le support est la polylexicalité, il y aurait un autre type de figement, de nature cognitive, qui porte sur les stéréotypes. C'est en comparant les inférences fondées sur nos connaissances encyclopédiques et celles fondées sur les stéréotypes qu'il montre le statut de l'inférence liée au figement, qu'il ne faut pas confondre avec les autres types d'inférence. Le caractère innovant de cette approche consiste dans la relation établie entre figement et stéréotypie : « figement lexical et figement cognitif constituent deux volets séparés d'un même processus de figement », ce qui conduit Fasciolo à établir un « parallélisme entre "expressions libres vs. figées" et "inférences libres vs. figées" ».

Quant à la dimension discursive, elle a été explicitée par Lichao Zhu pour montrer comment le défigement, la caractéristique ultime du figement, représente une source inépuisable de créativité discursive. Partant d'un corpus du *Canard enchaîné* (2009—2010), il décrit un ensemble de potentialités générées par la fixité des séquences, et ce indépendamment de la fonction primaire qu'elle assure. Parallèlement, il établit une typologie des procédés de défigement².

² Toutes les contributions qui figurent dans ce numéro ont été réalisées dans le cadre des projets suivants :

— POLONIUM, 2010—2011, Projet N° 22636XE,

— CAPES/COFECUB, Projet N° 651/09,

— LIA (Langues, Traductions, Apprentissage)-CNRS-LDI/TIL.

Aude Grezka

Lexiques, Dictionnaires, Informatique (LDI)
CNRS — Université Paris 13, UMR 7187

La base de données *Figement*

Quant au mot «figée», il peut étonner au premier abord, mais il est préférable, me semble-t-il, à «fossile» ou à «pétrifiée», parce que ceux-ci font penser à quelque chose de mort, tandis que les locutions en question restent vivantes, bien que d'une autre manière qu'à l'origine. De plus, «figée» peint mieux que «fixe» le changement qu'ont subi ces locutions.

Lars Lindberg, 1898

Abstract

At present fixity plays an important role in linguistic research because of its determining role in recognition systems. In this article we present ongoing research on fixity, in particular on creation of a database whose objective is to list all the frozen expressions, basing on formal criteria. Taking adverbial phrases as an example, we shall specify the criteria allowing us to point to absolute fixity before tackling the question of its relative aspect.

Keywords

Formal criteria, fixity, absolute fixity, adverbial phrases.

Introduction

L'objectif du laboratoire LDI est de fabriquer de la ressource automatisable qui va pouvoir être utilisée dans des applications informatiques telles que l'analyse automatique de textes. Cela implique un degré de couverture des faits linguistiques suffisant, que seul un dictionnaire électronique construit à cet effet peut apporter. Toutes les unités lexicales qui constituent un texte doivent bien entendu être recon-

nues morphologiquement, mais aussi décrites selon leurs propriétés combinatoires, c'est-à-dire syntaxiques, et leur signification en contexte. Pour que la machine identifie toutes ces formes, il lui faut des ressources linguistiques de deux ordres : un dictionnaire morpho-syntaxique et un dictionnaire syntactico-sémantique. Le dictionnaire morpho-syntaxique est capable d'identifier les formes linguistiques et les variations qu'elles peuvent subir par les règles morphologiques de la langue en question ; le dictionnaire syntactico-sémantique est capable d'associer des formes à des sens. Cet objectif exige également que soient prises en compte les suites figées, dont les éléments constitutifs n'ont pas d'autonomie.

Le figement, longtemps absent des études linguistiques, occupe actuellement une place importante dans les préoccupations de la recherche, et ce en raison de son rôle déterminant dans les systèmes linguistiques de reconnaissance. Les études récentes (J. François, S. Mejri, 2006 ; S. Mejri, 1997 ; F. Grossmann, A. Tutin, 2003 ; M.-H. Svensson, 2004) montrent qu'il s'agit d'une donnée de base essentielle dans la description des langues, d'un fait économique pour le fonctionnement du système¹, problématique pour les descriptions disponibles et les méthodologies en application. Toutes les théories linguistiques l'intègrent d'une manière ou d'une autre. Les constructions figées, dont les variations internes sont très amples, sont nombreuses et demandent à être recensées. On est en présence d'un fait massif qui, bien qu'il ait complètement échappé à la tradition grammaticale, doit être considéré comme une propriété définitionnelle des langues naturelles. Le figement pose des problèmes spécifiques en analyse automatique des textes en langues naturelles. Les systèmes existants ne le prennent pas en compte de manière satisfaisante car on manque de méthodes précises pour le reconnaître.

Nous présentons ici le travail en cours d'élaboration sur le figement, notamment la réalisation d'une base de données qui a pour objectif de répertorier l'ensemble des locutions totalement figées, en s'appuyant sur des critères formels². Nous précisons les critères permettant d'aboutir à un figement absolu avant d'aborder la question de son aspect relatif. Nous discuterons les difficultés d'application de la théorie du point de vue de l'encodage de ces locutions et des solutions théoriques qui ont permis de les dépasser. Nous analyserons plus amplement le phénomène du figement par le biais des locutions adverbiales. C'est en partant d'un bilan général des études portant sur ce phénomène que nous expliciterons ces caractéristiques et préciserons les perspectives que l'étude du figement ouvre à la recherche linguistique en général.

¹ « Ainsi peut-on réaliser le caractère extrêmement économique du figement : il participe à la formation d'unités polylexicales touchant tout le spectre catégoriel, fournit à la langue son outillage syntaxique et y ajoute une sorte de troisième articulation qui fait de toutes les unités du lexique d'une langue des morphèmes d'un type particulier susceptibles de donner de nouvelles unités polylexicales » (S. Mejri, 2003 : 8).

² L'équipe de recherche est formée par : Aude Grezka, Salah Mejri, José-Luis Meneses Lerin et Lichao Zhu.

1. Objectifs

Nous avons deux objectifs. Le premier objectif est de réaliser un inventaire exhaustif des séquences complètement figées, ce qu'on appelle traditionnellement « figement absolu » ou « figement total ». Le figement absolu représente une exception, il ne touche en moyenne qu'une expression sur dix. G. Gross (1996 : 16) affirmait que « les variantes sont plus fréquentes que le figement total ». Ces séquences sont versées dans la description des prédicats, des arguments et des actualisateurs dont elles font partie, description qui ne tient compte que de leur combinatoire externe exactement comme ce qui se passe avec les unités monolexicales. De cet objectif résulte nécessairement le deuxième qui est d'évaluer le degré de figement des autres locutions (c'est-à-dire le figement relatif). Est dit figement relatif tout figement qui admet au moins une variation relevant de la combinatoire libre. Énoncée ainsi, cette définition gagne à être affinée. Cette notion ne peut en effet se concevoir indépendamment de celle de degré. Il ne faut pas limiter la notion de degré uniquement à la dimension syntaxique. Une corrélation étroite avec le contenu sémantique fait que l'un va rarement sans l'autre. Le degré de figement d'une séquence dépend du nombre de critères qui la caractérisent (S. Mejri, 2005).

L'élaboration d'une grande base de données comportant tous les types de constructions figées (adverbiales, adjectivales, nominales et verbales) va ainsi permettre l'observation détaillée du phénomène de figement avec une visualisation, d'une part, du degré de figement à l'aide de critères formels et sémantiques, classés en fonction de leur pertinence ; d'autre part, des possibilités de variantes (dans le cadre du figement relatif). L'indication des variantes facilitera, aux usagers, aux traducteurs ainsi qu'aux systèmes de traduction automatique, l'identification et la traduction de ces locutions et permettra de comprendre les mécanismes qui mènent au figement absolu. La description des séquences figées doit faire partie intégrante de la description des items lexicaux de la langue. L'ensemble s'inscrit dans un continuum qui va du moins contraint au plus contraint. Cette description relève du programme général de la description de la langue. Qu'il soit polylexical ou monolexical, le prédicat se soumet, dans tous les cas de figure, à un ensemble de contraintes qui marquent son emploi dans la langue.

Bien évidemment, la question générale posée par le figement n'est autre que celle de la composition lexicale. Sont pointées en particulier les difficultés de définition du figement, notamment dans le cadre du figement relatif. Une séquence figée est une unité phraséologique constituée de plusieurs mots, adjacents ou non, qui présentent un certain degré de figement sémantique, lexical et ayant une fixité morphosyntaxique. Sur quels critères doit-on se fonder pour donner au syntagme le statut d'unité ? Peut-on toujours parler d'unité polylexicale pour les moules structurels sous-jacents à plusieurs paradigmes locutionnels (*à la* + nom ethnique / nationalité, etc.) ? La syntaxe de ces unités polylexicales est régulière et libre même

lorsqu'elles sont régies par des restrictions lexicales. Quelles séquences doivent figurer dans la base de données, et lesquelles doivent en être exclues ?

Notre analyse part de la constatation qu'une structure est d'autant plus libre que le nombre de relations linguistiques entre les différents composants est élevé (G. Gross, 1988). Quand il n'y a aucune relation syntaxique entre les différents éléments, nous disons que la structure est dite totalement figée. Les restrictions au niveau des relations potentielles entre les éléments d'un composé montrent que les paradigmes sont variables. C'est cette variabilité qui permet de parler de degré de figement d'une suite donnée.

2. Complexité syntactico-sémantique des locutions adverbiales

Nous avons fait le choix de commencer ce projet par la description des locutions adverbiales (à long terme, il sera bien évidemment question des locutions adjectivales, verbales et nominales). Ce choix est lié au fait que les adverbes, d'une manière générale, sont des éléments importants dans le traitement de la langue (C. Guimier, 1996 ; C. Molinier, F. Levrier, 2000) : ce sont des actualisateurs de prédicats et ils constituent un des critères fondamentaux dans la description des prédicats (ils permettent de caractériser et de distinguer les prédicats entre eux)³. Nous convenons de désigner sous l'appellation de *locutions adverbiales*, toutes les formes adverbiales non soudées présentant un certain «degré» de figement, quelle qu'en soit la présentation (G. Gross, 1988).

Ces locutions sont extrêmement difficiles à traiter. Elles constituent de loin la catégorie la plus hétérogène. Leur nombre est très élevé et leur diversité particulièrement grande. En effet, le nombre des adverbes composés est beaucoup plus important que celui des adverbes simples. Le recensement le plus complet est celui effectué par M. Gross. Dans son ouvrage *La syntaxe de l'adverbe* (1986), l'auteur met en valeur la conformité entre la formation interne des séquences figées et la syntaxe libre, et il préconise l'intégration de la description des séquences figées dans la description de la syntaxe générale. Il est nécessaire selon lui d'élaborer des

³ Les adverbiaux font partie des critères essentiels pour traiter, par exemple, la polysémie verbale. Il existe en effet pour chaque classe de verbes, des adverbiaux appropriés (A. Grezka, 2009 ; A. Grezka, F. Martin-Berthet, eds, 2007). Les verbes de *parole* admettent ainsi de nombreuses expressions qualifiant le niveau sonore : *à voix haute/basse, à mi-voix*, etc., à moins que cette caractérisation ne soit comprise dans le verbe (*crier, gueuler, murmurer*, etc.). Les verbes d'*ingurgitation* (du type *boire*) peuvent être modulés selon la quantité et/ou la rapidité (*à petites gorgées, à petits coups, cul sec*, etc.). De la même façon, les verbes de *coups* offrent des formes spécifiques pour exprimer des valeurs comme l'intensité (*violemment, brutalement*, etc.) ou l'itérativité (*à coups redoublés*, etc.).

tests spécifiques aux unités polylexicales décrites. Les grammaires traditionnelles masquent bien souvent leurs véritables régularités syntaxiques, en se fondant sur des critères hétérogènes qui ne distinguent pas les différents niveaux d'analyse.

Leur syntaxe mériterait une analyse beaucoup plus approfondie que celle que nous proposons ici mais notre classification n'a d'autre but que de présenter un canevas pour illustrer la diversité des locutions adverbiales. Nous retiendrons deux grandes propriétés syntactico-sémantiques. On constate premièrement, que ces locutions peuvent être prédicatives ou non prédicatives (G. Gross, 1988 : 108). On trouve ainsi :

- des locutions adverbiales de liaison, employées hors de la phrase simple ; elles ne font donc pas partie du schéma argumental qui les caractérise ; les informations qu'elles véhiculent prennent en charge diverses indications :
 - le domaine : *du point de vue philosophique*,
 - l'énonciation : *de toute évidence*,
 - la reformulation : *autrement dit, en d'autres termes*,
 - les marques de ponctuation du discours/du récit : *en premier lieu, d'entrée de jeu*,
 - la connexion : *en conséquence, au demeurant*;
- des locutions adverbiales qui sont des prédicats du second ordre, c'est-à-dire qu'elles opèrent sur d'autres prédicats ; ces adverbies sont appelés habituellement « adverbies de manière » ; le fait de les considérer comme des prédicats permet de ne pas rentrer dans des distinctions sémantiques fines entre moyen et manière, qu'il est difficile de justifier :

Luc marche (rapidement, de façon rapide).

Ces locutions ne sont pas actualisées par elles-mêmes. L'information est prise en charge par le prédicat de la principale.

Deuxièmement, parmi les locutions adverbiales, certaines ont un champ d'action très large, puisqu'elles s'appliquent à un grand nombre de prédicats. Ainsi, la locution *de manière correcte* peut caractériser tous les prédicats d'action :

Luc a écrit ce mot de manière correcte.

Luc s'est comporté de manière correcte.

À l'inverse, d'autres locutions ne sont possibles qu'avec un nombre restreint de prédicats et parfois même un seul :

Luc crie/chante à tue-tête.

Léa est tombée sur son ennemi à bras raccourcis.

La désignation très générale d'adverbies de manière a en fait détourné les chercheurs de la description des restrictions distributionnelles parfois très fines qui

caractérisent la relation de certains adverbes avec le verbe. Ces adverbes appropriés permettent le plus souvent de distinguer les modalités d'action (*parler à voix haute/basse, à mi-voix...*) des modalités d'état (*se porter comme un charme...*). Ces restrictions de cooccurrence ont été décrites de façon détaillée par M. Gross (1986). Le figement relève d'une description syntaxique et délimite des ensembles très diversifiés.

3. Présentation de la base de données

Actuellement, nous avons recensé plus de 5 000 entrées dont 1 811 entrées mots-vedettes différents (c'est-à-dire l'unité constituant le « cœur » de la locution, ayant un rôle privilégié du point de vue taxinomique)⁴. Dans cette base de données, l'utilisateur peut faire deux types de recherche : par « mot-vedette » ou par « construction » (fig. 1).

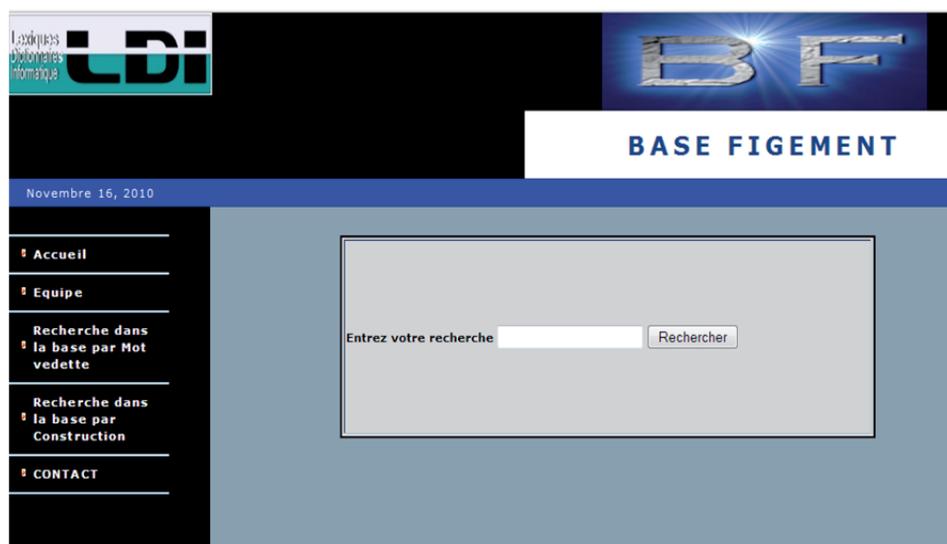


Figure 1. Page d'accueil de la base de données

En entrant un mot dans le moteur de recherche, l'utilisateur peut entre autre consulter :

- toutes les locutions adverbiales qu'il est possible de construire avec celui-ci :

⁴ Il est intéressant d'observer que les domaines les plus récurrents pour ces locutions sont ceux liés au temps et à la durée.

d'un coup d'aile
d'un coup de baguette magique
par un coup du sort
à coups de pied au cul
sans coup férir
 etc.

- toutes les compositions lexicales possibles de ce mot à l'intérieur même de la locution adverbiale, comme les noms composés construits sur celui-ci ou les adjectifs qui lui sont appropriés :

N composés : **coup** + *de* + (*aile, pied, vent, tête, baguette magique...*)

- toutes les constructions dans lesquelles le mot va apparaître :

Prép Dét N Prép N (*sur un coup de tête*)
 Prép Dét N Prép N Adj (*d'un coup de baguette magique*)
 Prép Dét N (*sur le coup*)
 N Prép N (*coup sur coup*)
 Prép Dét Adj N (*pour un malheureux coup*)
 etc.

- les variations possibles : suppression, déplacement, etc.

L'utilisateur peut ainsi, en fonction de ses besoins, cibler sa recherche sur l'un ou l'autre des éléments. La recherche peut être orientée aussi bien sur la structure interne de la locution et de sa représentation (c'est-à-dire l'étude des combinaisons lexicales qui forment la locution) que sur sa structure externe.

3.1. Les variations

Comme pour les autres catégories grammaticales, on constate un continuum entre les locutions adverbiales libres et celles qui sont totalement figées. Le figement n'est pas un phénomène absolu. L'intérêt de son étude consiste à en retracer le continuum, à en décrire les degrés et en donner une description qui va se focaliser sur les phénomènes précis impliqués par le figement dans le fonctionnement linguistique des locutions adverbiales. Il est nécessaire de mettre au point des critères précis permettant de décider si une suite donnée doit entrer ou non dans la base et quel est son degré de figement. L'établissement de ces critères a fait l'objet de nombreuses recherches (G. Gougenheim, 1971 ; M. Gross, 1982 ; S. Mejri, 1997). Ces critères n'ont certes pas tous la même portée, mais ils vont tous dans le même sens : une construction est d'autant plus figée qu'elle a moins de propriétés de restructuration, de variation.

Pour mesurer la gradation dans le figement que connaissent les séquences polylexicales, il faut effectuer toutes les manipulations générales partagées par toutes les séquences et passer ensuite aux manipulations spécifiques à la partie du discours à laquelle appartient la séquence. C'est par le croisement des deux manipulations que nous pourrions mesurer le degré de figement de chaque séquence. Pour ce qui est des locutions adverbiales, un grand nombre d'entre elles acceptent des variations sur l'un ou l'autre des éléments. Dans l'état actuel du travail, on peut constater notamment :

- des changements de prépositions :

*Nous avons rejoint Paris (de, en) une seule traite
À coups de pied (dans, à) le cul*

- des changements de détermination ; la distribution est assez ouverte (article zéro, article défini générique, indéfini, partitif, possessif, numéral, etc.) :

En (deux, trois, cinq) coups de cuiller à pot

- des variantes lexicales :

*À onze heures (sonnantes, tapantes)
À coups de pied dans le (cul, derrière)⁵*

- des coréférences :

De (ma, ta, sa) plus belle plume

- des suppressions :

*Dans l'intimité (la plus stricte)
D'un (seul) coup*

- des changements de position :

À voix haute et intelligible/à haute et intelligible voix

- des variations morphologiques :

Par intermittence(s)

⁵ Ces variations sont souvent liées au changement de registre.

- des variations graphiques :

À la clé/clef
À fond/donf

- des traits d'union :

À la croque(-)au(-)sel

- des abréviations :

Au max/maximum

Nous partons du principe que le degré de figement peut être calculé à partir des résultats des tests mis en œuvre ci-dessus. Plus la séquence répondra négativement aux critères de variation, plus la séquence sera figée. On parle de figement total d'une suite lorsqu'aucun degré de liberté n'existe, c'est-à-dire lorsqu'aucun des éléments composant la chaîne de mots ne relève d'un choix et, par conséquent, ne peut faire l'objet d'un paradigme. Par exemple, une locution comme *à fond la caisse* n'accepte aucune substitution :

**À fond la (la voiture, la bagnole)*
 **À fond (ta, notre) caisse*

Ces suites fonctionnent en bloc comme des catégories simples et c'est à tort qu'on les fait figurer dans les dictionnaires sous l'un ou l'autre des termes. Elles devraient en effet constituer des entrées indépendantes.

Mais cette situation n'est pas la plus fréquente. Souvent, dans une séquence donnée, seul un sous-ensemble fait l'objet de figement. Une description linguistique fine doit rendre compte, pour une séquence donnée, de ce qui est figé et de ce qui ne l'est pas, surtout dans une perspective de traitement automatique. Dans une position donnée, les possibilités de commutation sont plus ou moins importantes : l'absence de paradigme est un cas rare⁶.

⁶ Les constructions libres sont caractérisées par des paradigmes permettant des substitutions définies par les contraintes d'arguments et par des modifications et des restructurations qui dépendent de la nature sémantique et syntaxique de la relation existant entre le prédicat et ses arguments. On peut ainsi calculer le nombre de variations potentielles pour une construction donnée. En revanche, par leur nature même, les séquences contraintes n'ont pas cette possibilité. Cependant, le figement peut être mis en évidence par le jeu du défigement. Cela consiste à ouvrir des paradigmes là où, par définition, il n'y en a pas. Le défigement s'observe de plus en plus dans la presse, qui s'en sert en vue de certains effets particuliers, destinés à attirer l'attention du lecteur. L'effet de surprise révèle la présence d'un figement.

Syntaxiquement, ce travail permet de reconsidérer la conception absolue qu'on a toujours eue de la syntaxe libre et de la syntaxe figée. En introduisant la notion de degré de figement, il est possible de corriger certaines conceptions qui ne tenaient pas compte de l'extrême complexité des questions de syntaxe. Partant de ce principe, il n'est plus envisageable de sceller les contraintes du côté du figement et la liberté combinatoire du côté de la syntaxe libre. La syntaxe figée est désormais perçue comme un continuum dans lequel s'inscrivent toutes les contraintes propres aux constructions libres et au figement. Ainsi, les séquences figées se distinguent des combinaisons libres par une plus grande solidarité entre les constituants, solidarité qui reste à mesurer pour tous les types de séquences.

3.2. Les constructions

Il est illusoire de rendre compte du statut des locutions adverbiales sans passer par la première étape de toute classification rigoureuse, à savoir : la description de toutes les constructions syntaxiques dans lesquelles figurent ces locutions adverbiales. Indépendamment de leur structure interne, les adverbes ont une syntaxe très hétérogène, que l'on ne peut qu'évoquer rapidement ici. Si l'on veut décrire le figement de façon intégrée et reproductible, il est impossible de se contenter d'observations générales sur le figement. En effet, pour reconnaître automatiquement les locutions adverbiales, il faut être en mesure de prédire leur morphologie et d'établir au préalable une typologie de la composition, afin de dégager les problèmes spécifiques à chaque type. En fonction de la structure interne des locutions adverbiales, les éléments de la description varient. La reconnaissance automatique des unités figées ayant une structure hétérogène dans un texte est évidente, ce qui n'est pas le cas d'une structure canonique.

La plupart des grammaires françaises limitent la description des locutions adverbiales à un petit nombre de classes morphologiques, telles que : PRÉPOSITION + NOM (*par intermittence*), PRÉPOSITION + DET + NOM (*contre toute attente*), etc. La nécessité de cette typologie a été reconnue depuis longtemps par divers auteurs. Des analyses plus précises ont permis de mettre en évidence la diversité des locutions adverbiales dans la langue générale. La typologie, de loin la plus explicite, est celle établie par M. Gross. Elle comprend 16 types de constructions⁷ (dans lesquelles sont réparties les 6 400 locutions verbales) et rend compte de l'ampleur du phénomène.

⁷ Les constructions sont les suivantes : Adv (*soudain*) ; Prép C (*en bref*) ; Prép Dét C (*contre toute attente*) ; Prép Adj C (*de sa belle mort*) ; Prép C Adj (*à gorge déployée*) ; Prép C de C (*en désespoir de cause*) ; Prép C Prép C (*des pieds à la tête*) ; Prép C Conj C (*en tout et pour tout*) ; Prép C de N (*au moyen de N*) ; Prép C Prép N (*par rapport à N*) ; Prép V W (*à dire vrai*) ; P (phrase figée) (*Dieu seul le sait*) ; (Adj) comme C (*comme ses pieds*) ; (V) comme C (*comme un cheveu sur la soupe*) ; (V) comme Prép C (*comme dans du beurre*) ; Conj C (*et tout le tremblement*).

Notre recherche sur les locutions adverbiales se situe dans le prolongement de ces travaux. Le recensement systématique et informatisé auquel nous procédons nous conduit en même temps à prendre en considération des formes plus originales et/ou plus complexes. Le nombre important de formes nous a amenée à proposer une nouvelle typologie qui peut être appliquée à la fois à la langue générale et aux lexiques spécialisés. Leur multiplicité (plus de 400 types de locutions recensées actuellement) a pour effet de rendre compte, dans le détail, de la structure morphologique des locutions, et cela dans un double but : d'une part, faciliter l'analyse des procédés compositionnels, d'autre part, permettre la saisie et le traitement informatique de classes formellement homogènes. Nous avons répertorié près de 250 moules de formation d'adverbiaux. On voit que le phénomène est productif et de grande ampleur. Nous donnons ici un petit extrait de cette typologie (fig. 2).

Prép Abrév	Prép Adv Card	Prép Dét Adj Adj N
Prép Abrév Abrév N	Prép Adv Conj Adv	Prép Dét Adj Adv
Prép Adj	Prép Adv N	Prép Dét Adj Adv Prép N
Prép Adj Adj N	Prép Adv Ponct	Prép Dét Adj N
Prép Adj Adv Adj N	Prép Adv Prép Adv	Prép Dét Adj N Adj
Prép Adj Conj Adj N	Prép Adv Prép Card	Prép Dét Adj N Dét N
Prép Adj Conj Prép Adj	Prép Adv Prép Dét N	Prép Dét Adj N P
Prép Adj Dét N	Prép Adv Prép N	Prép Dét Adj N Prép Dét N
Prép Adj N	Prép Adv Prép N Adj	Prép Dét Adj N Prép N
Prép Adj N P	Prép Adv Prép N x	Prép Dét Adj N Prép N N
Prép Adj N Prép N	Prép Adv Vinf	Prép Dét Adj Prép Dét N
Prép Adj N x	Prép Adv/N	Prép Dét Adj Prép N
Prép Adj Onamat	Prép Card	Prép Dét Adj V
Prép Adj Ord N	Prép Card Prép N	Prép Dét Adj x
Prép Adj Prép Adj	Prép Card N	Prép Dét Adv
Prép Adj Prép Dét N	Prép Card N Adj	Prép Dét Adv Adj
Prép Adj V	Prép Card N Dét N	Prép Dét Adv Adj N
Prép Adj Vinf	Prép Card N Pprés	Prép Dét Adv Adj N Prép N
Prép Adj/N	Prép Card N Prép Adv	Prép Dét Adv Adj P
Prép Adv	Prép Card N Prép Dét N	Prép Dét Adv Adj Prép Dét N
Prép Adv Adj	Prép Card N Prép N	Prép Dét Adv N
Prép Adv Adv	Prép Card Prép Card	Etc.
Prép Adv Adv N Vinf	Prép Dét Adj	

Figure 2. Extrait de la typologie des constructions adverbiales

Nous obtenons ainsi à partir du mot *titre*, les constructions qui sont présentées dans la fig. 3.

L'identification morphologique pose parfois problème. Le rattachement des locutions à un type déterminé est compliqué. Les catégories traditionnelles sont définies trop sommairement pour rendre compte des finesses de la langue, telles qu'elles se manifestent dans la composition. Par exemple, quel est le statut du mot *haut* dans *du haut de Poss personne* ou de *italienne* dans *à l'italienne*? Nous avons fait le choix de tenir compte de la classe d'origine des éléments et de leur

fonction dans la locution. Ainsi, dans ces locutions, les mots *haut* et *italienne* seront codés *Adj=N*. Bien évidemment, cette typologie a un caractère exploratoire et expérimental. Il est important d'identifier toutes les structures réellement attestées, sans en dissimuler leur complexité. Cette phase est loin d'être achevée, ne serait-ce qu'en raison de l'explosion combinatoire des locutions adverbiales complexes. On pourra reconsidérer, ultérieurement, la grille de classement. Certaines redistributions seront à faire, pour consolider théoriquement la typologie et pour en améliorer l'efficacité pratique.

	Entrée	Mot vedette	Mot vedette 1	Construction
▣ Accueil	à Dét autre titre	titre	autre titre	Prép Dét Adj N
▣ Equipe	à juste titre	titre	juste titre	Prép Adj N
▣ Recherche dans la base par Mot vedette	à n'importe quel titre	titre	n'importe quel titre	Prép LocAdj N
	à ce simple titre	titre	simple titre	Prép Dét Adj N
▣ Recherche dans la base par Construction	à quel titre ?	titre	quel titre	Prép Dét N Ponct
	à un tel titre	titre		Prép Dét Adj N
▣ CONTACT	à ce titre	titre	[simple] titre	Prép Dét N
	à titre de document	titre	titre de document	Prép N Prép N
	à titre documentaire	titre	titre documentaire	Prép N Adj
	à titre honorifique	titre	titre honorifique	Prép N Adj
	à titre onéreux	titre	titre onéreux	Prép N Adj
	sur titres	titre		Prép N
	à titre amical	titre	titre amical	Prép N Adj
	à titre bénévole	titre	titre bénévole	Prép N Adj
	à titre comparatif	titre	titre comparatif	Prép N Adj
	à titre consultatif	titre	titre consultatif	Prép N Adj
	à titre définitif	titre	titre définitif	Prép N Adj
	à titre divers	titre	titre divers	Prép N Adj
	à titre exceptionnel	titre	titre exceptionnel	Prép N Adj
à titre expérimental	titre	titre expérimental	Prép N Adj	

Figure 3. Les constructions à partir du mot *titre*

Conclusion

À la lumière des premiers résultats obtenus par la base de données, il est clair que les constructions complètement figées sont en nombre relativement limité. Les variantes lexicales sont sans aucun doute les plus nombreuses. Les systèmes de détection automatique ne sont pas encore en mesure de trouver toutes les possibilités de variantes. Ce travail doit donc se faire manuellement au cours d'un processus qui permettra de disposer d'une grande base de données (qui pourra alors être automatisée). La consultation d'autres dictionnaires ainsi qu'une analyse en profondeur des nombreux documents qui reflètent la langue actuelle (corpus, web, etc.) pourrait augmenter le nombre de variations possibles.

Il y a donc lieu, d'une part, d'établir les descriptions systématiques de toutes les séquences figées, afin de les intégrer dans les dictionnaires électroniques élaborés pour le traitement automatique des langues ; d'autre part, de projeter ces diction-

naires sur des corpus textuels afin d'en déterminer le taux de couverture (S. Mejri, 2009) et d'exploiter ces résultats dans les différentes applications auxquelles le TAL peut donner lieu : extraction de données, recherche d'information, classement automatique de documents, aide à la rédaction, traduction automatique, etc.

L'élaboration de dictionnaires électroniques pour le traitement automatique des langues est un contexte applicatif qui permet de rendre valide les options théoriques d'une modélisation linguistique. La langue doit être représentée de façon formalisée pour la structuration des bases de données : les représentations doivent être explicites et normalisées. Cette contrainte de formalisation implique une théorie linguistique qui satisfait les critères scientifiques de cohésion, de reproductibilité et de vérifiabilité. L'état actuel du traitement automatique des langues naturelles n'est pas tel qu'on puisse parler de systèmes de compréhension de textes qui seraient à même de réaliser des tâches complexes. Le traitement automatique dépend du degré de couverture dont le système dispose. La reconnaissance des unités lexicales implique donc qu'on ait fait le recensement de toutes les suites figées.

Références

- François J., Mejri S., eds., 2006 : *Composition syntaxique et figement lexical*. Presses Universitaires de Caen, Coll. Bibliothèque de Syntaxe & Sémantique, 280 p.
- Gougenheim G., 1971 : *Étude sur les périphrases verbales de la langue française*. Paris, Nizet, 383 p.
- Grezka A., 2009 : *La polysémie des verbes de perception visuelle*. Paris, L'Harmattan, Coll. Sémantiques, 292 p.
- Grezka A., Martin-Berthet F., eds, 2007 : « Verbes et classes sémantiques ». *Verbum*, 1, [Presses Universitaires de Nancy], 172 p.
- Gross M., 1982 : « Une classification des phrases figées du français ». *Revue Québécoise de Linguistique*, 11(2), 151—185.
- Gross M., 1986 : *Grammaire transformationnelle du français. 3. Syntaxe de l'adverbe*. Paris, ASSTRIL.
- Gross G., 1988 : « Degré de figement des noms composés ». *Langages*, 90, 57—70.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161 p.
- Grossmann F., Tutin A., 2003 : *Les collocations : analyse et traitement*. Amsterdam, De Werelt, 144 p.
- Guimier C., 1996 : *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en -ment*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 170 p.
- Mejri S., 1997 : *Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Tunisie, Publications de la Faculté de lettres de la Manouba, 632 p.
- Mejri S., 2003 : « Le figement lexical ». *Cahiers de Lexicologie*, 82, 23—39.

-
- Mejri S., 2005 : « Figement absolu ou relatif : la notion de degré de figement ». *Linx*, **53**, [Université Paris X Nanterre], 183—196.
- Mejri S., 2009 : « Le mot, problématique théorique ». *Le Français Moderne*, **77** (1), 68—82.
- Molinier C., Levrier F., 2000 : *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*. Droz, Genève—Paris.
- Svensson M.-H., 2004 : *Critères de figement. L'identification des expressions figées en français*. Umeå, Umeå universitet.

Dhouha Lajmi

Université de Sfax

Tunisie

Le verbe support complexe : un actualisateur figé de la prédication non verbale*

Abstract

Any linguistic unit is described in the theoretical and methodological frame of the laboratory LDI — *Lexique, Dictionnaires, Informatique* (Lexicon, Dictionaries, Computing) according to one of three primary functions, namely predicate, argument or actualizer. The description of the syntactic-semantic functioning of these lexical items will be undertaken with the aid of a corpus of free sequences and motionless sequences. In this article we look into a sample of complex support verbs considered as motionless actualizers of the nominal predicates.

Keywords

Complex support verbs, nominal predicates, combinative, phraseology, actualizer.

Introduction

Dans le cadre méthodologique des classes d'objets de LDI¹, la description du lexique dans la perspective du traitement automatique des langues est centrée sur l'étude de la phrase élémentaire, autrement dit sur l'étude d'un prédicat, de ses arguments et de ses actualisateurs. Dans cette perspective, la description de toute unité lexicale se basera sur l'identification et la reconnaissance de sa fonction primaire en tant qu'argument, prédicat ou actualisateur dans un emploi bien spécifi-

* L'étude menée dans le cadre du LIA (LDI, UMR 7187 et TIL 00/UR/0201) «Langues, Traductions, Apprentissage» CNRS.

¹ LDI, Lexiques, Dictionnaires, Informatique, Laboratoire CNRS, UMR 7187, Université Paris 13.

que. Or cette description porte aussi bien sur les unités monolexicales que sur les unités polylexicales et prendra en considération le phénomène du figement.

Nous allons essayer d'étudier le rapport du figement aux fonctions primaires de toute unité linguistique dans un premier temps, et d'analyser un type particulier d'actualisateur, à savoir le verbe support complexe dans un second temps.

1. Le figement et les fonctions primaires

Le figement s'avère être un phénomène général, voire transversal qui touche aux différentes parties de discours (nom, verbe, déterminant, adjectif, adverbe, préposition, conjonction, etc.)

Or chaque partie du discours comme toute unité lexicale peut avoir selon son emploi dans une phrase élémentaire, différentes fonctions primaires. Nous allons examiner dans ce qui suit le fonctionnement figé de certaines fonctions.

1.1. La prédication du point de vue du figement

L'étude de la prédication dans une phrase élémentaire, qu'elle soit nominale, verbale, ou adjectivale s'intéresse non seulement à la description des unités lexicales monolexicales mais surtout aux unités polylexicales. D'ailleurs, la description des unités figées prédictives présentent un nombre très important sur le plan quantitatif et un comportement syntactico-sémantique varié et bien particulier.

Nous présentons dans ce qui suit un échantillon de prédicats figés (locutions verbales, locutions nominales, locutions adjectivales, etc.)

1.1.1. La locution verbale prédictive

L'étude de la prédication verbale prend en considération le paramètre du figement qui représente une donnée fondamentale et un vrai obstacle pour tout apprenant étranger. Par ailleurs, toute description des verbes ne peut se concevoir indépendamment de la description des locutions verbales prédictives. D'ailleurs, plusieurs études ont porté sur la question et ont montré que ces locutions ont des spécificités syntaxiques et sémantiques bien particulières. Prenons les exemples suivants :

Il prend des vessies pour des lanternes.

Il a pris une veste.

Nous constatons que ces exemples présentent non seulement un figement syntaxique mais également un figement sémantique dans la mesure où nous avons affaire à des séquences plus au moins opaques et rejetant certaines transformations syntaxiques comme l'illustrent les exemples suivants :

Il prend des vessies pour des lanternes.

**Il prend une vessie pour des lanternes.*

**Il prend des vessies pour des lanternes rouges.*

**Il prend des vessies pour ces lanternes.*

Il a pris une veste.

**Il a pris la veste.*

**Il a pris une veste de chasse.*

Ces manipulations syntaxiques nous permettent de mettre en relief un potentiel de défigement de toute combinatoire figée dans le sens où toute transformation touche à l'intégrité de la séquence qui passe d'une séquence figée à une séquence libre et perd ainsi son sens non compositionnel « global » de « commettre une grossière méprise » dans le premier exemple et de « subir un échec » dans le second pour avoir des sens compositionnels plus au moins transparents.

1.1.2. La locution nominale prédicative

Comme les locutions verbales, les locutions nominales ont fait l'objet de plusieurs études qui ont focalisé sur les critères et les degrés de figement dans ces séquences.

Max a passé un coup de téléphone à Luc.

**Max a passé un coup pressant téléphonique.*

**Max a passé un coup très téléphonique.*

Ces exemples montrent que la locution nominale *coup de téléphone*, qui a la fonction de prédicat actualisé par le verbe support *passer* et comme arguments (*Max, Luc*), présente des contraintes distributionnelles (blocage de l'insertion d'un adjectif ou d'un adverbe d'intensité).

1.1.3. La locution adjectivale prédicative

Comme les adjectifs prédicatifs simples, les locutions adjectivales ont les mêmes critères d'identification, c'est-à-dire elles sont actualisées par le verbe support basique *être* et pronominalisables par le pronom invariable *le*.

Cette fille est jolie à croquer.
Il est sain et sauf. Max l'est aussi.

Le figement de ces unités polylexicales est d'ordre syntaxique et sémantique.

Syntaxiquement, les locutions adjectivales (par exemple : *Il est sain et sauf*) rejettent les transformations suivantes :

— le changement de l'ordre des mots :

**Il est sauf et sain.*

— la substitution synonymique :

**Il est sain et indemne.*

— l'insertion d'autres éléments dans la locution :

**Il est sain et très sauf.*

**Il est sain d'esprit et sauf.*

Les restructurations mentionnées ci-dessus montrent qu'aucun élément de la locution adjectivale ne peut faire l'objet d'un paradigme.

1.2. Le figement des arguments

Une phrase élémentaire s'organise autour d'un prédicat et de ses propres arguments. Ces derniers peuvent être des unités lexicales monolexicales ou des unités polylexicales. Examinons les exemples suivants :

La jeune fille est malade.
Ils commentaient les nouvelles du jour, les faits divers et les événements politiques.

Le prédicat adjectival *malade* a un argument sujet *la jeune fille*, une unité polylexicale conforme aux règles de la syntaxe et représentant non seulement des contraintes combinatoires mais surtout un sens global « adolescente ou femme jeune non mariée ».

De même, la locution nominale argumentale *faits divers* ne peut faire l'objet d'aucune transformation syntaxique ou sémantique :

**ces faits sont divers,*

**des faits très divers,*

- *des faits vraiment divers,*
- *la diversité de ces faits.*

1.3. Le figement des actualisateurs

Comme les actualisateurs monolexicaux, les actualisateurs polylexicaux permettent d'inscrire les prédicats dans les catégories grammaticales générales en leur apportant des informations sur le temps, l'aspect, le nombre, le genre, la voix, etc. La détermination prédicative ou argumentale figée présente quelques spécificités linguistiques qui peuvent être illustrées par les exemples suivants :

- Il a versé **un nuage de lait** dans son thé.*
- Il y a eu **une avalanche de protestations**.*
- Le gouvernement a pris **un train de mesures**.*

Les déterminants complexes dans ces exemples permettent d'actualiser des prédicats nominaux. Ce sont des quantifieurs qui mettent en jeu dans leur formation des mécanismes tropiques tels que la métaphore. De même, ils représentent des contraintes combinatoires. Notons que nous ne pouvons pas remplacer le déterminant indéfini *un* dans *un nuage de* par l'article défini *le*.

- Il a versé **un nuage de lait** dans son thé.*
- *Il a versé **le nuage de lait** dans son thé.*

Les verbes supports simples et complexes sont, à côté des déterminants, des actualisateurs de la prédication non verbale.

2. Le verbe support complexe : un actualisateur figé

2.1. La problématique des verbes supports complexes

Nous inscrivons la problématique des verbes supports complexes dans la continuité de la réflexion sur l'actualisation de la prédication non verbale. Dans ce sens, nous avons repéré un type de verbe polylexical qui a presque les mêmes propriétés définitoires et les mêmes critères d'identification et de reconnaissance qu'un verbe support standard.

Ces actualisateurs polylexicaux sont dotés d'une double combinatoire :

- une combinatoire interne figée caractérisée par des contraintes et des blocages des propriétés transformationnelles à l'intérieur du signifiant polylexical ; d'ailleurs, c'est cette combinatoire interne qui les rapproche des locutions verbales ;
 - une combinatoire externe similaire à celle d'un verbe support simple.
- Les verbes supports complexes permettent d'actualiser les prédicats nominaux.

2.2. Le verbe support complexe : actualisateur de la prédication non verbale

La combinatoire externe de ces unités lexicales leur confère le statut d'actualisateur dans la mesure où ils servent à actualiser des prédicats nominaux dans des phrases élémentaires au même titre que des verbes supports simples. Cette combinatoire permet de déterminer non seulement l'emploi de ces séquences mais également toute leur syntaxe dans la phrase.

Les verbes supports complexes « conjuguent » les prédicats et les inscrivent non seulement dans le temps mais également dans le cadre des catégories grammaticales comme la personne, le nombre, la voix, l'aspect, la modalité, etc. :

- la personne :

*Léa est dotée de bonnes qualités.
Ses enfants sont dénués de défauts.*

- la modalité (ex. : l'extériorisation de la propriété) :

*Max fait preuve de courage.
Léa fait montre de bonne volonté.*

- la voix :

*Max a été l'objet de critiques de la part de ses amis.
Max est en butte aux reproches de sa famille.
Léa était en proie aux horreurs de la jalousie.
Léa est sous l'emprise de la colère.*

- l'intensité :

*Max est brûlant d'amour pour sa femme.
Léa est bouillonnante de rage.*

- l'aspect progressif :

Ce pays est en voie de développement.

- l'aspect terminatif :

Max est à la fin de sa carrière.

- l'aspect inchoatif :

Léa est au début de son travail.

L'application des critères d'identification et de reconnaissance des verbes supports simples aux verbes supports complexes nous permet de dégager une conformité partielle avec la définition générale du verbe support :

- la formation d'un groupe nominal :

Léa fait montre de discernement

Le discernement de Léa.

- la coréférence et l'emploi du possessif :

Léa fait montre de discernement.

Son discernement.

- une détermination contrainte et restreinte :

Léa fait montre de discernement

**Léa fait montre d'un discernement*

Les actualisateurs complexes permettent de construire des classes de prédicats homogènes. Citons à titre d'exemple le verbe support complexe *faire preuve de* qui permet d'actualiser les prédicats nominaux de <comportement> ou le verbe support complexe *être brûlant de* qui conjugue dans la plupart du temps des prédicats nominaux de <sentiment>.

2.3. Le figement des verbes supports complexes

L'étude du figement dans les verbes supports complexes consiste à étudier leur combinatoire interne d'un point de vue syntaxique et sémantique pour pouvoir enfin croiser les deux paramètres d'analyse et dégager toutes les contraintes distributionnelles. D'ailleurs, c'est la combinatoire interne qui nous permet de déterminer l'ensemble des restructurations rejetées ou acceptées.

Pour ce faire, nous allons nous appuyer sur une batterie de tests consacrés à l'étude du figement. Ces tests nous permettraient de voir si le nom faisant partie du verbe est susceptible d'être modifié (par un adjectif, par une relative, par un autre nom coordonné) et de nous interroger sur la possibilité de déplacer l'élément nominal par le biais de l'extraction et la relativation. Examinons dans les exemples qui suivent le comportement syntactico-sémantique du verbe support complexe *avoir lieu*, considéré comme le verbe support complexe basique ou « classifieur » de l'actualisation des prédicats nominaux d'« événement » :

• **L'élément nominal peut-il être modifié ?**

Un séisme a eu lieu en Turquie.

— impossibilité de changer le nombre du nom :

Un séisme a eu lieu en Turquie.

**Un séisme a eu des lieux en Turquie.*

— impossibilité d'avoir plus d'un nom, le blocage de la coordination :

Un séisme a eu lieu en Turquie.

**Un séisme a eu lieu et place en Turquie.*

— impossibilité d'ajouter une subordonnée relative :

Un séisme a eu lieu en Turquie.

?Un séisme a eu lieu qui est en Turquie.

— impossibilité de qualifier le nom par un adjectif :

Un séisme a eu lieu en Turquie.

**Un séisme a eu lieu privé en Turquie.*

• **L'élément nominal peut-il être déplacé ?**

— l'extraction :

Un séisme a eu lieu en Turquie.

**C'est le lieu où un séisme a eu.*

— la relativation :

Un séisme a eu lieu en Turquie.

**Le lieu où le séisme a eu est un lieu privé.*

3. Degrés de figement des verbes supports complexes

La description d'une soixantaine de verbes supports complexes nous a permis de constater que la combinatoire interne de ces unités polylexicales présente des degrés de figement différents. D'ailleurs, l'étude de la combinatoire interne syntaxique et sémantique montre que ces deux combinatoires sont intimement liées et que l'une dépend de l'autre.

Nous avons constaté un continuum dans les degrés de figement de ces verbes. En effet, leur classification est basée sur la décomposition de leur sémantique lexicale.

Faire l'objet de

→ Actualisation temporelle + actualisation dans la diathèse (le passif)

Être brûlant de

→ Actualisation temporelle + actualisation aspectuelle intensive

Faire preuve

→ Actualisation temporelle + rôle de classifieur

Être en voie de

→ Actualisation temporelle + actualisation aspectuelle

Les verbes supports complexes ne sont pas complexes au même degré « une fois qu'on admet l'existence de degrés dans la fonction support, l'une des questions les plus pressantes est la définition de tests qui aident à distinguer entre les extensions de verbe support et les verbes prédicatifs » (E. Jezek, 2005 : 198).

On a deux types de verbes supports complexes : ceux qui sont figés ou « continus » comme *faire preuve de* ou *faire l'objet de* et ceux qui sont « discontinus » comme *donner des signes de* ou *être en état de*, *être sous l'emprise de*, *être brûlant de*, *être doté de* où une partie du verbe support complexe peut subsister alors qu'il y a effacement de l'actualisation temporelle, c'est-à-dire le verbe support basique *être*.

Léa a fait preuve de bonne volonté.

Léa a fait l'objet de critiques de la part de Max.

Léa est brûlante d'amour pour Max.

→ *Brûlante d'amour.*

Léa est dotée de bonnes qualités.

→ *Dotée de bonnes qualités.*

Léa est sous l'emprise de la colère.

→ *Sous l'emprise de la colère.*

Par ailleurs, cette combinatoire interne sémantique fait surgir les mécanismes tropiques exploités dans la formation de ces séquences comme la métaphore dans les verbes supports complexes suivants *être au seuil de*, *être à l'article de*, *être à deux doigts de* et *être brûlant de* :

Max est au seuil de la dépression.

Max est à l'article de la mort.

Max était à deux doigts de l'accident.

Max est brûlant d'amour.

D'ailleurs, c'est la métaphore qui participe dans la synthèse sémantique de la séquence et confirme un figement sémantique du verbe support complexe.

Il en résulte que le continuum des verbes supports complexes est tributaire de leur formation, de leur polylexicalité, de leur degré de figement interne et de la relation qu'ils entretiennent avec les noms prédicatifs qu'ils actualisent.

Conclusion

L'étude des verbes supports complexes permet de réviser et de revisiter une zone qui est à la limite des constructions à verbes supports et des constructions figées, dans la mesure où on a souvent mis sur le même plan des réalités linguistiques différentes en considérant les verbes supports complexes comme des locutions verbales.

Ces verbes ne sont pas figés au même degré. Ils présentent un continuum. Ce dernier est tributaire non seulement de l'épaisseur transformationnelle de la séquence mais également de son degré de transparence.

En effet, la description du lexique selon les trois fonctions primaires *prédicat*, *argument* et *actualisateur* semble être un outil opératoire qui permet de prendre en considération les unités monolexicales et les séquences polylexicales. Cette description rendra compte de la notion d'emploi, parce qu'une même locution peut être employée comme prédicat, dans d'autres cas comme argument et dans d'autres encore comme actualisateur.

Références

Batoux D., 2003 : « Les verbes supports ». *Travaux du Cercle Linguistique d'Aix-en-Provence*, 18, 83—98.

- Bresson D., 2000 : « Syntaxe et sémantique du verbe support dans les phrases à prédicat nominal ». In : G. Gréciano, ed. : *Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif. Études de linguistique comparée français/allemand*. Louvain—Paris, Éditions Peters, 159—171.
- Bresson D., 1989 : « La distribution du sens dans les locutions à verbe support ». *Travaux du Cercle Linguistique d'Aix-en-Provence*, 7, 57—72.
- Buvet P.-A., 1994 : « Déterminants : les noms ». *Linguisticae Investigationes*, 18 : 1 [Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins], 121—150.
- Buvet P.-A., 1993 : *Les déterminants nominaux quantifieurs*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.
- Daladier A., 1996 : « Le rôle des verbes supports dans un système de conjugaison nominale et l'existence d'une voix nominale en français ». *Langages*, 121 [Paris, Larousse], 35—53.
- Danlos L., 1988 : « Les expressions figées construites avec le verbe support être Prép. ». *Langages*, 90 [Paris, Larousse], 23—37.
- Giry-Schneider J., 1978a : *Les nominalisations en français. L'opérateur faire dans le lexique*. Genève, Droz.
- Giry-Schneider J., 1978b : « A propos de quelques nominalisations ». *Langue Française*, 39 [Paris, Larousse], 30—48.
- Gross G., 2004 : « Pour un Bescherelle des prédicats nominaux ». In : G. Gross, G.S. de Pontox, eds : *Verbes supports : nouvel état des lieux*. Fascicule spécial, *Linguisticae Investigationes*, 27—2. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 343—358.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161 p.
- Gross G., 1990 : « Définition et reconstruction du sens ». In : *La définition. Colloque organisé par Celex les 18 et 19 Novembre 1988*. Paris, Larousse, 193—205.
- Gross G., 1989 : *Les constructions converses du français*. Genève, Droz.
- Gross G., 1984 : « Étude syntaxique de deux emplois du mot coup ». *Linguisticae Investigationes*, 8 : 1 [Amsterdam John Benjamins BV], 37—61.
- Gross G., Pontox de S., eds, 2004a : *Verbes supports : nouvel état des lieux*. Fascicule spécial, *Linguisticae Investigationes*, 27—2. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Gross G., Vivès R., 1986 : « Les constructions nominales et l'élaboration d'un lexique-grammaire ». *Langue française*, 69 [Paris, Larousse], 5—27.
- Gross M., 1998 : « La fonction sémantique des verbes supports ». *Travaux de linguistique*, 37 : B. Lamiroy, ed. : *Le lexique-grammaire*. Paris, Duculot, 25—46.
- Ibrahim, Amr H., 1998 : « Constructions figées et constructions à supports ». In : *Actes du Colloque : « Le figement lexical ». Premières Rencontres Linguistiques Méditerranéennes, Tunis (17—19 septembre 1998)*. Tunis, Éditions du CERES, 373—386.
- Jezek E., 2005 : « Types et degrés de verbes supports en italien ». *Linguisticae Investigationes*, 27, 185—201.
- Lajmi D., 2007a : « Verbes supports complexes et actualisation des prédicats nominaux : approche contrastive ». *Neophilologica* 19, 100—118.
- Lajmi D., 2007b : *Les verbes supports complexes*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.

- Lajmi D., 2003 : *Verbes supports : étude contrastive*. [Mémoire de DEA, Faculté des Lettres de La Manouba]. Université de la Manouba.
- Mejri S., 2003a : « Le figement lexical ». *Cahiers de lexicologie*, **82** [Éditions Garnier], 23—39.
- Mejri S., 2003b : « Introduction : Polysémie et Polylexicalité ». *Syntaxe et Sémantique*, **5** [Presses Universitaire de Caen], 13—30.
- Mejri S., 1999 : « Unité lexicale et polylexicalité ». *Linx*, **40** [Nanterre : Université de Paris X], 79—93.
- Mejri S., 1997 : *Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Série linguistique X, Publications de la Faculté des lettres de la Manouba, 633 p.
- Vivès R., 1993 : « La prédication nominale et l'analyse par verbes supports ». *L'Information grammaticale*, **59** [Paris], 8—15.

Alicja Hajok

Université Pédagogique de Cracovie
Lexiques, Dictionnaires, Informatique
(LDI), UMR 7187

La détermination complexe dans l'approche contrastive polonais-français

Abstract

In Polish, as well as in French, determination falls within the scope of phraseology as determinants may be fossilized (*od groma¹, na pęczki²*) or constitute an element of an idiom (*Jedna jaskółka wiosny nie czyni³*). The following article mainly tackles complex determination. We will first describe the morphosyntactic properties of different determinants within the nominal group. Then, we will consider the extent of fossilization of these constructions. Our research is based on a Polish-French corpus.

Keywords

Complex determinant, fixity, actualizer, automatic treatment.

Introduction

Notre étude s'inscrit dans le cadre des recherches menées au LDI, UMR 7187. Nous partons du point de vue qu'une unité linguistique, aussi bien monolexicale que polylexicale, peut avoir dans une phrase une des trois fonctions : prédicative (1), argumentale (2) et actualisatrice (3) (A. Hajok et S. Mejri, ici même). Ces trois fonctions couvrent la totalité de la phrase élémentaire (Z.S. Harris, 1971) qui constitue une unité minimale d'analyse :

¹ Déterminant polylexical : Quant+.

² Déterminant polylexical : Quant+.

³ *Une hirondelle ne fait pas le printemps.*

- (1) prédicat polylexical :

Łukasz wziął byka za rogi.

[Luc : subst, sg, nom, m1 / prendre : passé, sg, ter, perf / par : prép / cornes : subst, pl, acc, m3]

Luc a pris le taureau par les cornes.

- (2) argument polylexical :

Łukasz kupił dwie gruszki miłosne.

[Luc : subst, sg, nom, m1 / acheter : passé, sg, ter, perf / deux : DNUM, acc / poires : subst, pl, acc, f / d'amour : adj, pl, acc, f]

Luc a acheté deux aubergines.

- (3) actualisateur polylexical :

Łukasz miał pomysłów na pęczki.

[Luc : subst, sg, nom, m1 / avoir : passé, sg, ter, imperf / idées : subst, pl, gén, m3 / sur : prép / bottes : subst, pl, acc, m3]

Luc avait énormément d'idées.

Dans ce qui suit, nous nous concentrerons sur les problèmes d'actualisation complexe, en limitant nos investigations aux contraintes d'actualisation au sein du groupe nominal. Dans un premier temps, nous rappellerons la définition de la détermination complexe. Dans un deuxième temps, nous analyserons les particularités morpho-syntaxiques et syntaxico-sémantiques des associations libres et figées des éléments déterminatifs. Dans un troisième temps, nous nous attarderons sur les déterminants composés. Toute notre analyse se fera dans la perspective de la traduction automatique polonais-français.

1. La détermination complexe — approche contrastive

En analysant les typologies formelles des déterminants (pour le français, P.A. Buvet, 2009 et pour le polonais, A. Hajok, 2010a), on se rend compte que les systèmes déterminatifs de ces deux langues sont principalement différents. La divergence réside dans les articles. Cependant, dans cette étude, il ne s'agit pas d'évoquer pour énième fois la question de la présence ou de l'absence d'article, mais d'attirer l'attention sur les différences typologiques et par conséquent de revoir d'abord la définition de la détermination considérée comme «un ensemble de moyens morphologiques dont le rôle est d'actualiser les substantifs, que ces derniers soient des arguments ou des prédicats» (G. Gross, 1996 : 61), puis celle de la détermination complexe qui est définie comme une détermination constituée d'au moins deux éléments lexicaux (P.-A. Buvet, 2009). Ainsi, on distingue dans les deux langues : les associations d'éléments déterminatifs (4, 5) et les déterminants composés (6, 7) :

(4) *Łukasz kupił te trzy zeszyty.*

[Luc : subst, sg, m, nom / acheter : passé, sg, ter,m, perf / ce : DDEM, pl, acc, m / trois : DNUM, acc / cahier ; subst, pl, m, acc]

? Luc a acheté ces trois cahiers.

(5) *Léa a une taille de guêpe.*(6) *Luc a entamé une kyrielle de plaintes.*(7) *Łukasz kupił trzy zeszyty na krzyż.*

[Luc : subst, sg, m, nom / acheter : passé, sg, ter,m, perf / trois : DNUM, acc / cahier ; subst, pl, m, acc / sur : prép / croix : subst, sg, acc, m]

≈ Luc n'a acheté que trois cahiers.

1.1. L'association d'éléments déterminatifs

Il y a deux types d'associations d'éléments déterminatifs : les associations libres (8) et les associations figées (9, 10). Les relations qui existent entre les éléments déterminatifs sont soit de nature libre (8, 10') soit de nature figée (9, 10). Par association libre d'éléments déterminatifs, nous comprenons une structure dans laquelle il y a la possibilité d'effacer l'un des déterminants sans que la phrase soit agrammaticale pour autant. Cet effacement provoque néanmoins la modification de la valeur grammaticale (8).

(8) *Łukasz zjadł te dwa cukierki. — Łukasz zjadł dwa cukierki. — Łukasz zjadł dwa cukierki.*

[Luc : subst, sg, m, nom / manger : passé, sg, ter, m, perf / ce : DDEM, pl, m, acc / deux : DNUM, m, acc / bonbons : subst, pl, m, acc // Luc : subst, sg, m, nom / manger : passé, sg, ter, m, perf / deux : DNUM, m, acc / bonbons : subst, pl, m, acc // Luc : subst, sg, m, nom / manger : passé, sg, ter, m, perf / ce : DDEM, pl, m, acc / bonbons : subst, pl, m, acc]

Luc a pris ces deux bonbons. — Luc a pris deux bonbons. — Luc a pris ces bonbons.

(9) *Léa a une taille de guêpe. — *Marie a une taille. — *Marie a taille de guêpe. Maria ma talię osy. — ??Maria ma talię.*

[Marie : subst, sg, f, nom / avoir : présent, sg, ter, imperf / taille : subst, sg, f, acc / de guêpe : subst, sg, f, gén]

(10) *Luc a une faim de loup. — *Luc a une faim. — *Luc a faim de loup.*(10') *Łukasz ma wilczy apetyt. — Łukasz ma apetyt.*

[Luc : subst, sg, m, nom / avoir : présent, sg, ter, imperf / de loup : adj, sg, m, acc / appétit : subst, sg, m, acc // Luc : subst, sg, m, nom / avoir : présent, sg, ter, imperf / appétit : subst, sg, m, acc]

Pour le polonais, nous avons relevé plus de 28 constructions (A. Hajok, 2010a) — certaines restent à vérifier même si elles sont attestées par le corpus

PAN⁴. Il s'agit le plus souvent de croisement des déterminants, comme les déterminants adjectivaux, les déterminants adverbiaux, les déterminants numéraux, les particules, mais aussi de croisement des déterminants avec une phrase relative (11), par exemple :

- (11) *Łukasz kupił te dwie książki, o których rozmawialiśmy wczoraj.*

[Luc : subst, sg, nom, m / acheter : passé, sg, ter, perf / ces : DDEM, pl, acc, f / deux : DNUM, acc, f / livre : subst, pl, acc, f / de : prép / que : PREFLECHI, pl, loc / discuter : passé, pl, sec, m, imperf / hier : adv]

Luc a acheté les deux livres dont nous avons discuté hier.

Toutes les constructions retenues pour le polonais n'ont pas d'équivalence formelle en français. Nous retenons à titre indicatif deux structures :

- le déterminant démonstratif en relation avec le déterminant possessif (12),
- le déterminant démonstratif en relation avec le déterminant indéfini (13).

- (12) *Przepraszam za ten mój frywolny nastrój.* (PAN)

[être désolé : présent, sg pri, imperf / de : prép / ce : DDEM, sg, m, acc / mon : DPOSS, sg, m, acc / comportement : subst, sg, m, acc]

≈ *Je suis désolé pour ce mon comportement un peu déplacé

- (12') → *Przepraszam za ten wyjątkowo frywolny nastrój.* (PAN)

[être désolé : présent, sg pri, imperf / de : prép / ce : DDEM, sg, m, acc / exceptionnellement : adv / comportement : subst, sg, m, acc]

≈ ?? Je suis désolé pour cet exceptionnel comportement qui est un peu déplacé

- (13) *Ta jakaś przedłużona obecność Anny [...] utrzymywała go w możliwie znośnej równowadze psychicznej.* (PAN)

[Cette : DDEM, sg, f, nom / une certaine : DADJ, sg, f, nom / prolongé : adj, sg, f, nom / Anne : subst, sg, f, gén / retenir : présent, sg, f, ter, imperf / le : prpron, sg, acc, m / dans : prép / presque : adv / supportable : adj, sg, f, dat / équilibre : subst, sg, f, dat / psychique : adj, sg, f, dat]

≈ ***Cette certaine** présence prolongée d'Anne le retenait dans l'équilibre psychique presque supportable.

- (13') → *Cette présence, inattendue et prolongée, d'Anne le retenait dans l'équilibre psychique presque supportable.*

Dans (12), il y a une mise en commun de deux déterminants définis. Alors, s'agit-il de redondance des éléments linguistiques ou de redondance de valeurs grammaticales ? W. Banyś (1980 : 12) distingue la redondance formelle (syntaxique et morphologique) et la redondance sémantique. Cette redondance déterminative (12) et/ou la contradiction déterminative (13) ne doivent pas s'enfermer dans

⁴ Corpus de la langue polonaise IPI PAN (<http://korpus.pl/>).

le cadre de la détermination définie ou indéfinie. Dans (12), la redondance est relativement forte, mais il suffit d'attribuer au déterminant possessif la valeur qualificative et de le paraphraser par un adverbe (12') *wyjątkowo* qui reprend la valeur véhiculée par le possessif et entre en relation avec le déterminant démonstratif et le modifieur. Formellement, il s'agit de la juxtaposition de deux déterminants définis, sémantiquement l'un de ces déterminants perd sa valeur au profit de la valeur qualificative. Nous notons la situation inverse dans (13) où il y a chevauchement entre le déterminant démonstratif (*ten*) et le déterminant adjectival (*jakiś*). Pour proposer la traduction adéquate, il est indispensable d'introduire dans la structure française un adjectif qualificatif, par exemple *inattendu* (13').

En français, par association figée, nous relevons une relation morpho-syntaxique de nature obligatoire entre le prédéterminant et le modifieur (9, 10). Ni le modifieur ni le prédéterminant n'ont d'existence indépendante, l'un dépend de l'autre, d'où UN_MODIF ou LE_MODIF. Dans la plupart des cas, les équivalents polonais de ces constructions renvoient soit à un groupe nominal constitué d'un substantif et d'un adjectif (10) soit à un groupe nominal constitué du substantif et de son complément (9).

Les constructions complexes UN_MODIF et LE_MODIF prennent en considération deux aspects : (i) grammatical — la présence obligatoire des prédéterminants et de la préposition *de* et (ii) lexical — les relations entre les mots sont réalisées à l'aide des prépositions. En polonais, ces constructions se caractérisent par les propriétés suivantes : (i) il s'agit d'un modifieur opaque, (ii) le modifieur peut être obligatoire, son effacement peut rendre la phrase agrammaticale, (iii) le choix du cas génitif est stable, les propriétés morpho-syntaxiques du polonais ne permettent pas de les classer parmi les déterminants complexes — en tous cas non sans modifier la définition de la détermination complexe, considérée comme une construction constituée d'au moins deux éléments lexicaux.

Nous retenons les mêmes contraintes dans la classification des déterminants nominaux *NdeN* et *NNgén*. En suivant les indices déterminatifs, les déterminants nominaux en polonais sont soit monolexicaux (le cas de la détermination prédicative) (14) soit en relation avec d'autres déterminants et forment ainsi des associations d'éléments déterminatifs (15).

(14) *Łukasz ma tonę problemów.* // **Łukasz ma dwie tony problemów.*

[Luc : subst, sg, m, nom / avoir : présent, sg, m, imperf / tonne : subst, sg, f, acc / problème : subst, pl, m, gén // Luc : subst, sg, m, nom / avoir : présent, sg, m, imperf / deux : DNUM, f, acc / tonne : subst, pl, f, acc / problème : subst, pl, m, gén]

Luc a une tonne de problèmes. // *Luc a deux tonnes de problèmes.

(15) *Łukasz kupił tonę węgla.* // *Łukasz kupił dwie tony węgla.*

[Luc : subst, sg, m, nom / acheter : passé, sg, m, perf / tonne : subst, sg, f, acc / charbon : subst, sg, m, gén // Luc : subst, sg, m, nom / acheter : passé, sg, m, perf / deux : DNUM, f, acc / tonne : subst, pl, f, acc / charbon : subst, sg, m, gén]

Luc a acheté une tonne de charbon. // Luc a acheté deux tonnes de charbon.

Avec la question de la détermination nominale, nous revenons encore une fois au problème des critères du figement qui peut être perçu soit du point de vue lexical, soit du point de vue morphologique. Généralement, dans le cas de la détermination prédicative, les déterminants nominaux n'entrent pas en relation avec d'autres déterminants (14), contrairement à la détermination argumentale, où le déterminant numéral est très souvent sélectionné comme déterminant interne (15).

Le polonais possède aussi une série de modifieurs figés donc constitués d'au moins deux éléments lexicaux (16, 17, 18), c'est-à-dire des modifieurs complexes :

- (16) *Grała góralska muzyka, były konkursy dla publiczności, smakowite dania prosto z grilla i... (Ø +*jakaś +*ta) pogoda pod pseem.* (PAN)

[joker : passé, sg, ter, f, imperf / de montagne : adj, sg, f, nom / musique : subst, sg, f, nom / être : passé, pl, ter, imperf / concours : subst, pl, m, nom, pour : prép / public : subst, sg, f, gén / délicieux : adj, pl, n, nom / plat : subst, pl, n, nom / directement : adv / de : prép / four : subst, sg, m, gén / et : conj / temps : subst, sg, f, nom / sous : prép / chien : subst, sg, m, instr]

Il y avait la musique folklorique, les concours, les plats délicieux, ... malheureusement il faisait un temps de chien.

- (17) *To była (Ø +*jakaś +*ta) awantura na czternaście fajerek.*

[Ce : ppron, sg, nom / être : passé, sg, ter, imperf / aventure : subst, sg, f, nom / sur : prép / quatorze : DNUM, nom / feu : subst, pl, f, gén]

C'était une super aventure.

- (18) *Łukasz ma (Ø +*jakiś +*to) zdrowie ze stali.*

[Luc : subst, sg, m, nom / avoir : présent, sg, ter, imperf / santé : subst, sg, n, acc / de : prép / fer : subst, sg, f, gén]

Luc a une santé de fer.

Suite à ces particularités, nous proposons la classification présentée dans le tableau 1.

Une telle comparaison met en relief le fait que l'association figée des éléments déterminatifs en français peut correspondre en polonais soit à une association libre soit à une association figée. Cette dissociation s'explique par les contraintes au niveau de la prédétermination en français aussi bien dans la prédétermination prédicative que dans la prédétermination argumentale.

Tableau 1

Les associations d'éléments déterminatifs

Langues	
français	polonais
L'association libre d'éléments déterminatifs : un composant toujours déterminatif et isolable	L'association libre d'éléments déterminatifs : un composant toujours déterminatif et isolable
Luc a lu (ces + deux + ces deux) livres.	<i>Łukasz przeczytał (te + dwie + te dwie) książki</i> [Luc : subst, sg, nom, m1 / lire : passé, sg, ter, m1, perf / ce : dém, pl, acc, f / deux : num, acc / livres : subst, pl, acc, f]
L'association figée d'éléments déterminatifs : un composant toujours déterminatif et non isolable	L'association libre d'éléments déterminatifs : un composant toujours déterminatif et isolable qui entre en relation avec les différents déterminants
Luc a une sacrée chance. *Luc a une chance.	<i>Łukasz ma (Ø + to + cholerne + to cholerne) szczęście</i> [Luc : subst, sg, nom, m1 / avoir : présent, sg, ter, m1, imperf / sacrée : adj, sg, acc, n / chance : subst, sg, acc, n]
La nature du modifieur : simple	
Luc a acheté une voiture rouge	<i>Maria ma (Ø + *tę + *jakąś) talię (*E + osy)</i> [Marie : subst, sg, nom, f / avoir : présent, sg, ter, imperf / taille : subst, sg, acc, f] Marie a une taille de guêpe.
complexe	
Marie a une taille de guêpe . *Marie a une taille. Luc a une santé de fer . *Luc a une santé.	<i>Łukasz ma (Ø + *to + *jakiś) zdrowie (E + ze stali)</i> [Luc : subst, sg, m, nom / avoir : présent, sg, ter, imperf / santé : subst, sg, n, acc / de : prép / fer : subst, sg, f, gén]

1.2. Les déterminants composés

Par déterminants composés, nous entendons « les déterminants qui se composent de deux ou plusieurs éléments qui constituent un bloc » (X. Blanco, 1998 : 20—21). Le polonais distingue deux types de déterminants composés qui ne trouvent pas d'équivalents formels en français : les déterminants polylexicaux et les déterminants composés figés.

Par les déterminants polylexicaux, nous désignons les déterminants qui du point de vue de la flexion, sont invariables, mais ils imposent le cas génitif au substantif actualisé. Ils peuvent actualiser soit les prédicats soit les arguments.

Les déterminants polylexicaux apportent la valeur intensive, itérative ou qualificative aux prédicats, et la valeur quantitative aux arguments. Formellement, nous distinguons trois types de déterminants polylexicaux : les déterminants qui forment les groupes prépositionnels (*od groma*⁵, *do licha*⁶), les déterminants comparatifs (*jak lodu*⁷, *tyle co kot naplakał*⁸) et les déterminants polycatégoriels (*DNUM_na krzyż*⁹).

Par les déterminants composés figés, nous renvoyons à un groupe de déterminants constitués d'au moins deux unités linguistiques (*bez mała*) qui n'imposent pas de génitif au substantif actualisé. Nous distinguons deux types parmi ces déterminants : (i) les déterminants composés de deux déterminants (*byle + jaki / byle + czyj*) qui diffèrent des associations libres ou figées par le fait que la particule *byle* peut être effacée sans rendre la phrase agrammaticale (19) ; (ii) les déterminants polycatégoriels qui se composent d'éléments appartenant à différentes catégories grammaticales sans qu'aucun élément soit effacé (20) :

(19) *Wsiąść do pociągu **byle jakiego***. (M. Rodowicz) / *Wsiąść do **jakiegoś pociągu***.

[entrer : inf, perf / à : prép / train : subst, sg, gén, m3 / n'importe quel : indéfini, sg, gén, m3]

entrer dans n'importe quel train

(20) *Zwiedził **bez mała** cały świat*. (PWN UNIW)

[visiter : passé, sg, ter, perf / sans petit (presque) : adv / entier : adj, sg, acc, m3 / monde : subst, sg, acc, m3]

Il a visité presque le monde entier

⁵ *od groma*

[de : prép / foudre : subst, sg, gén, m3]

Quant + / INT + : énormément de.

⁶ *do licha*

[de : prép / diable : subst, sg, gén, m1]

Quant + / INT + : énormément de.

⁷ *jak lodu*

[comme / glace : subst, sg, gén, m3]

Quant + / INT + : énormément de.

⁸ *tyle co kot naplakał*

[autant quoi : comparatif / chat : subst, sg, nom, m2 / pleurer : passé, sg, ter, perf]

Quant- / INT- : très peu.

⁹ *DNUM_na krzyż*

[DNUM_sur : prép / croix : subst, sg, m, acc]

Quant-

2. Le figement morpho-syntaxique

Avec la question du figement morpho-syntaxique, nous abordons encore une fois la question de l'appartenance formelle des séquences comme *une taille de guêpe* / *talia osy*¹⁰ et *une tonne de problèmes* / *tona problemów*¹¹. Ces constructions sont typologiquement différentes : du point de vue de la forme, celle du français est complexe et celle du polonais est simple. Est-il possible de parler de complexité dans la construction polonaise ? À ce propos, il est indispensable de proposer une analyse morphologique. En reprenant l'exemple de S. Mejri « *routinier* et *de routine* » et en le comparant avec les exemples ci-dessus, on peut dire que « le suffixe du premier joue le même rôle que la préposition *de* dans le second » (2003 : 26). Ainsi, le figement se dessine dans la perspective morpho-syntaxique. Surtout que dans le cas des langues flexionnelles « le partage dans la construction des noms et des verbes [et d'autres unités] entre formation par application de règles et de formants morphologiques d'une part, et d'autre part par le figement syntaxique semble bien avoir valeur signalétique » (G. Petit, E. Liberopoulou, 2008).

Pour montrer l'implication de la morphologie dans le processus du figement, nous avons retenu trois types de constructions : $NN_{\text{gén}}$, NN_{instr} et NN_{dat} . Il s'agit de cas particuliers de groupes nominaux. Ces constructions se basent sur la répétition du lexème actualisé et de sa mise en cas adéquat : selon la construction au génitif, à l'instrumental et au datif, par exemple :

król królów — $NN_{\text{gén_pl}}$
król królem — NN_{instr}
król królowi — NN_{dat}

2.1. Le redoublement du substantif

Tout d'abord, il s'agit de la construction $NN_{\text{gén_pl}}$ qui est très productive dans les deux langues, son équivalent en français correspond à la structure *NdesN* (*le roi des rois* / *król królów*, *le siècle des siècles* / *wiek wieków*). Elle véhicule la valeur superlative. Le substantif actualisé peut être de nature prédicative (21) ou de nature argumentale (22) :

(21) *Robert Korzeniowski to król królów, jego miejsce jest poza dyskusją.* (PAN)

¹⁰ [taille : subst, sg, f, nom/ guêpe : subst, sg, f, gén].

¹¹ [tonne : subst, sg, f, nom/ problème : subst, pl, m, gén].

[Robert : subst, sg, m, nom / Korzeniowski : subst, sg, m, nom / être : présent, impersonnel / roi : subst, sg, m, nom / rois : subst, pl, m, nom / sa : DPOSS, sg, n, nom / être : présent, sg, ter, imperf / hors : prép / discussion : subst, sg, f, instr]

?Robert Korzeniowski sans discussion est un roi des rois

(22) *Nazwano ich elitą elit.* (PAN)

[nommer : passé, sg, ter, impersonnel, perf / les : ppersonnel, pl, m, acc / élite : subst, sg, f, instr / élites, subst, pl, f, gén]

? On les avait nommés une élite des élites.

La construction NN_{instr} n'a pas d'équivalent en français et sa transposition doit être basée sur la valeur grammaticale. C'est une construction comparative où un élément particulier N est comparé à un ensemble générique d'éléments N_{instr} (23) :

(23) *Barszcz barszczem, kartofle kartoflami, cebulka cebulką, ale w tej przedobiedniej atmosferze jeszcze czymś pachnie, literaturą.* (PAN)

[soupe : subst, sg, m, nom / soupe : subst, sg, m, inst / pomme de terre : subst, pl, m, nom / pomme de terre : subst, pl, m, instr / oignon : subst, sg, f, nom / oignon : subst, pl, f, instr / mais : conj / dans : prép / ce : DDEM, sg, f, loc / avant le repas : adj, sg, f, loc / atmosphère : subst, sg, f, loc / encore : adv / quelque chose : ppron, sg, nom / sentir : présent, sg, ter, imperf / littérature : subst, sg, f, instr]

≈ Cette soupe est comme une soupe, cette patate est comme une patate, cet oignon est comme un oignon, mais dans cette ambiance, on sent encore quelque chose — c'est la littérature.

Dans ces deux groupes nominaux NN_{gen} et NN_{instr} , l'un des éléments d'actualisation a subi un effacement. Il reste toutefois paraphrasable par une construction véhiculant la valeur : superlative (24) et comparative (25), par exemple :

(24) *Król królów.* → *Ten król jest najważniejszy z królów.*

[roi : subst, sg, m, nom / roi : subst, pl, m, gén // ce : DDEM, sg, m, nom / être : présent, sg, ter, imperf / le plus important : adj, sup, sg, m, acc / de : prép / rois : subst, m, pl, gén]

Roi des rois. — Ce roi est le plus important des rois.

(25) *Tylko pod tym znakiem Polska jest Polską a Polak Polakiem.* (PAN) → *Polak jak Polak.*

[seulement : adv / sous : prép / ce : DDEM, sg, m, inst / signe : subst, sg, m, instr / Pologne : subst, sg, f, nom / être : présent, sg, ter, f, imperf / Pologne : subst, sg, f, instr / et : conj / Polonais : subst, sg, m, nom / Polonais : subst, sg, m, instr // Polonais : subst, sg, m, nom comme : adv / Polonais : subst, sg, m, nom]

Sous ce signe la Pologne est une véritable Pologne, et le Polonais est un véritable Polonais. — Polonais comme un Polonais.

Contrairement aux exemples précédents (21—25), dans la troisième construction (26), il ne s'agit pas de redoublement du substantif actualisé, mais de la juxtaposition de deux arguments qui sont lexicalement identiques. Les spécifications d'actualisation sont prises en charge dans ces constructions par la linéarisation d'éléments dans la phrase.

(26) *Wierzyli, że człowiek_{N0} człowiekowi_{N1} nie może tego_{N2} zrobić.*

[croire : passé, pl, ter, imperf / que : prelatif / homme : subst, sg, m, nom / homme : subst, sg, m, dat / ne : adv de négation / pouvoir : présent, sg, ter, m, imperf / ce : ppersonnel, sg, m, acc / faire : inf, perf/]

≈ Ils croyaient que personne ne pourrait nuire à quelqu'un d'autre.

Le schéma d'arguments est le suivant :

$N0\langle HUMANITY \rangle_{NOM}$ robić $N1\langle QUANTITY \rangle_{ACC}$ $N2\langle HUMANITY \rangle_{DAT}$

En suivant l'ordre des mots indiqué par le schéma d'arguments et en gardant la structure de la phrase (26), nous obtenons (27) :

(27) *Wierzyli, że człowiek_{N0} nie może tego_{N3} zrobić innemu człowiekowi_{N2}.*

[croire : passé, pl, ter, imperf / que : prelatif / homme : subst, sg, m, nom / ne : adv de négation / pouvoir : présent, sg, ter, m, imperf / ce : ppersonnel, sg, m, acc / faire : inf, perf / autre : DADJ, sg, m, dat / homme : subst, sg, m, dat]

≈ Ils croyaient que personne ne pourrait nuire à quelqu'un d'autre.

Cette modification implique l'introduction obligatoire d'un déterminant indéfini. Ce qui prouve que l'ordre des mots en polonais n'est que relativement libre et que son changement cause l'introduction d'un autre actualisateur. Cette construction a donné un moule locutionnel $N\langle HUMANITY \rangle_{NOM}$ $N\langle HUMANITY \rangle_{DAT}$ *wilkiem* ou $N\langle HUMANITY \rangle_{NOM}$ $N\langle HUMANITY \rangle_{DAT}$ *wrogiem*.

Ces constructions constituent des groupes nominaux bien spécifiques, non seulement du point de vue lexical, mais avant tout du point de vue morpho-syntaxique. Dans ces trois cas, il s'agit du redoublement du même substantif, ce sont les modifications casuelles dépendant de la structure de la phrase, qui indiquent la valeur grammaticale. De plus, ces constructions sont totalement figées, toute transformation rend la phrase agrammaticale. Le blocage concerne aussi bien les modifications morphologiques que syntaxiques, par exemple l'introduction d'un autre élément déterminatif, le changement du cas.

3. Les valeurs grammaticales des déterminants complexes

En parlant de la détermination, il est inévitable d'évoquer la signification grammaticale véhiculée par ces unités. La signification lexicale est propre aux prédicats et aux arguments (X. Blanco, P.-A. Buvet, 2004 ; P.-A. Buvet, 2008, 2009). La signification grammaticale se caractérise par un grand nombre d'occurrences et très peu de valeurs, contrairement à la signification lexicale où nous avons très peu d'occurrences et beaucoup de valeurs. La notion de signification grammaticale est universelle et applicable à toutes les langues. Les valeurs grammaticales telles que l'intensité forte (INT+), l'intensité faible (INT), la grande quantité (QUANT+), la petite quantité (QUANT-), l'aspect, la modalité, la valeur péjorative, la valeur méliorative (P.-A. Buvet, 2008 : 358) sont universelles et elles permettent d'assurer le transfert d'une langue à l'autre. Autrement dit, la traduction des actualisateurs n'est pas basée sur la signification lexicale, mais sur la signification grammaticale. Dans cette perspective, il est possible de reprendre un déterminant par un autre actualisateur, l'objectif étant de garder la même valeur. Par exemple, la phrase (28) peut être paraphrasée par (29), ces deux phrases ont la même valeur QUANT+ qui est véhiculée soit par le déterminant adverbial *dużo* soit par le préfixe *na-*. Les deux actualisateurs entrent en relation avec le substantif au génitif. Étant donné l'absence du préfixe quantitatif en français, les deux phrases ont un seul équivalent (30) :

(28) *Lukasz zjadł dużo cukierków.*

[Luc : subst, sg, m, nom / manger : passé, sg, ter, m, perf / beaucoup de : DADV / bonbon : subst, pl, m, gén]

(29) *Lukasz najadł się cukierków.*

[Luc : subst, sg, m, nom / préfixe : QUANT+ / manger : passé, sg, ter, m, perf / bonbon : subst, pl, m, gén]

(30) Luc a mangé beaucoup de bonbons.

Tableau 2

Quelques valeurs grammaticales de la détermination complexe en polonais¹²

Signification grammaticale	La détermination complexe en polonais
1	2
Indéfinie	<i>Wsiąść do pociągu byle jakiego.</i>
Intensité forte	<i>Lukasz ma zdrowie ze stali.</i>
Intensité faible	<i>Lukasz nie zaznał ani krzty radości.</i>
Grande quantité	<i>Lukasz zjadł cukierków od groma.</i>
Quantité faible	<i>Jagód było jak na lekarstwo.</i>

¹² La distribution des significations grammaticales en polonais est basée sur les significations grammaticales retenues pour le français (P.-A. Buvet, 2008 : 358).

suite tab. 2

1	2
Aspect : itératif	<i>Łukasz ma problemów od groma.</i>
Aspect : duratif	<i>Łukasz to przyjaciel starej daty.</i>
Aspect : terminatif	<i>Łukasz ślubował mi miłość, aż do śmierci.</i>
Mélioratif	<i>Łukasz ma zdrowie ze stali.</i>
Péjoratif	<i>Wczoraj, była pogoda pod psem.</i>

Conclusion

Formellement, les déterminants complexes en polonais n'ont pas de correspondants en français. Sémantiquement, toutes les valeurs exprimées par les déterminants en polonais trouvent leurs correspondants en français. La complexité de déterminants, et d'autres types d'actualisateurs polonais, ne renvoient pas seulement à la complexité perçue du point de vue lexical, mais aussi à la complexité relevée du point de vue morphologique. Le postulat proposé est d'envisager un groupe nominal comme un bloc constitué à la fois d'actualisateurs lexicaux et d'actualisateurs morphologiques.

Références

- Banyś W., 1980 : « Quelques remarques sur la redondance de l'article en français ». *Neophilologica*, 1, 9—26.
- Blanco X., 2002 : « Les déterminants figés ». In : P.-A. Buvet, X. Blanco, Z. Gavriilidou, G. Gross, M. Gross, D. Le Pesant, eds : *La détermination au regard de la diversité lexicale*. Paris, Larousse, 61—81.
- Blanco X., 1998 : « Les déterminants nominaux figés. Perspective contrastive Espagnol—Français ». In : *Le figement lexical. Premières Rencontres Linguistiques Méditerranéennes, Tunis (17—19 septembre 1998)*. Tunis, Éditions du CERES, 19—35.
- Blanco X., Buvet P.-A., 2004 : « Verbes supports et significations grammaticales. Implications pour la traduction espagnol-français ». *Linguisticae Investigaciones*, 27(2), [John Benjamins B.V., Amsterdam], 327—342.
- Buvet P.-A., 2009 : *Remarques sur la détermination en français*. [Mémoire d'habilitation]. Université Paris 13.
- Buvet P.-A., 2008 : « Détermination et figement au regard de la traduction ». *Meta*, 53, (2), 333—364.

- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161 p.
- Hajok A., 2010a : *Étude sémantico-syntaxique de la détermination simple et complexe en français et en polonais. Approche contrastive*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.
- Hajok A., 2010b : « Comment traduire les déterminants ? ». In : S. Mejri, P. Mogorón Huerta, dirs : *Opacité, Idiomaticité, Traduction*. Université d'Alicante Espagne, 197—211.
- Hajok A., à paraître : « Quelques remarques sur la traduction des déterminants en polonais et en français ». In : *Journées scientifiques. La traduction des textes spécialisés, 24—25 juin 2008*. Tunisie.
- Harris Z.S., 1971 : *Structures mathématiques du langage*. Paris, Dunod.
- Mejri S., 2003 : « Le figement lexical ». *Cahiers de lexicologie*, **82**, [Paris, Champion], 23—29.
- Muryn T., 2010 : « La détermination en polonais : un déterminant zéro ? ». *Neophilologica* **22** : *Hommage à Stanisław Karolak*, 96—106.
- PAN : *Corpus de la langue polonaise IPI PAN* (<http://korpus.pl/>).
- Petit G., Liberopoulou E., 2008 : « Figement et lexicographie bilingue : contraintes linguistiques, pragmatiques et stratégies d'appropriation ». *Meta*, **53**, (2), 269—293. <http://www.erudit.org/revue/meta/2008/v53/n2/018519ar.html>.
- PWN UNIW, 2006 : *Uniwersalny słownik języka polskiego*. Wersja 2. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN (version informatisée).

Monia Bouali

Université de Kairouan

Lexiques, Dictionnaires,

Informatique (LDI), UMR 7187

Les trois fonctions primaires et le transfert métaphorique Le cas des unités du type à *Poss apogée*, à *Poss zénith**

Abstract

By using the basic notions developed in the LDI, the study of lexical units throws doubts on word combination in the sentence which is considered the minimal unit of analysis and brings into the foreground many usage specificities. Some adjectival collocations called 'metaphoric' can, according to their usage, have two primary functions, namely predicate or actualizer. In fact, this study shows that every multi-lexical unit must be treated in terms of its internal complexity and according to its arguments schema.

Keywords

Adjectival collocation, double combinatorial, primary function, metaphorical transfer.

Introduction

Les adjectivaux sont des unités polylexicales qui se définissent comme des adjectifs composés ayant une combinatoire externe d'adjectif simple. Leur figement et leur combinatoire interne leur attribuent un fonctionnement particulier et permettent d'isoler certains cas de figure grâce à des spécificités d'emploi. Dans le présent travail, nous étudions un type particulier d'unités polylexicales. Il s'agit des adjectivaux métaphoriques du type à *Poss apogée*, à *Poss zénith*. Dans ces unités qui véhiculent un type nouveau d'intensité, il ne s'agit pas de la quantification ou de l'intensification floue mais d'une limite à franchir. Cette limite est généralement

* L'étude menée dans le cadre du LIA (LDI, UMR 7187 et TIL 00/UR/0201) « Langues, Traductions, Apprentissage » CNRS.

présentée par le recours à des transferts métaphoriques sur la base de substantifs relevant du domaine de l'astronomie (*zénith*, *apogée*) ou du bâtiment (*summum*, *paroxysme*). L'étude comparative des séquences libres et des séquences figées permettra de mettre en relief deux cas de transfert métaphorique.

Dans un premier temps, nous comptons faire état de la combinatoire externe de ces séquences en comparaison avec leur emploi libre ; ensuite, l'étude de leur combinatoire interne permettra de localiser et le transfert métaphorique et le nouveau statut de la séquence figée. En effet, cette séquence polylexicale pourrait être un adjectival prédicatif métaphorique ou un actualisateur.

1. À *Poss apogée / zénith* entre séquence libre et séquence figée

Ce sont les emplois absolus de la séquence à *son apogée* qui nous intéressent dans ce paragraphe ; nous rencontrons ce moule avec *Prép* : à et *N* : *apogée* ou *zénith*. Nous décrivons les propriétés syntactico-sémantiques de la séquence à *son apogée*, mais nous précisons qu'elle a le même fonctionnement que la séquence à *son zénith*. Cette séquence peut avoir trois emplois. Dans les exemples ci-dessous, la séquence à *son apogée* a trois schémas d'arguments :

Le départ du coup y est provoqué par le soleil quand il est à son apogée. (Fran-text)

Je sais que lorsque je serai à mon apogée, il faudra me donner des coups pour que je m'en aille. (Le Monde, 1995)

Les journaux télévisés étaient interrompus par les traditionnels écrans publicitaires, exceptionnellement supprimés la veille, quand l'émotion était à son apogée, quand l'attaque était vécue en direct. (Le Monde, 1991)

Apogée est le substantif noyau de la séquence. Le *TLFi* le définit comme « le point extrême de l'orbite elliptique d'un astre ou d'un corps céleste artificiel par rapport au centre de la terre, l'apogée du soleil, de la lune ». C'est, en effet, une position propre aux astres, un point de l'espace qui peut être mesuré. Nous dirions que dans la première occurrence, le substantif *apogée* relève du domaine de l'astronomie et qu'il ne peut pas être prédicatif. C'est la préposition *à* qui est prédicative. Elle sélectionne un argument N0 : <astre> et un argument N1 : <locatif : apogée>. Cette interprétation émane du fait que :

— la pronominalisation en *le* n'est pas possible

**Le départ du coup y est provoqué par le soleil quand il est à son apogée et qu'il le reste quelques instants.*

— **la pronominalisation en y est tout à fait acceptable**

Le départ du coup y est provoqué par le soleil quand il est à son apogée et qu'il y reste quelques instants.

— **Pinterrogation en où est possible**

*Où se trouve le soleil au moment du départ du coup ?
Le soleil se trouve à son apogée*

Il s'agit, en effet, de l'emploi concret du substantif *apogée* ou *zénith*. Ces deux derniers sont des locatifs arguments.

En revanche, dans les deux phrases :

Je sais que lorsque je serai à mon apogée, il faudra me donner des coups pour que je m'en aille. (Le Monde, 1995)

Les journaux télévisés, à nouveau, étaient interrompus par les traditionnels écrans publicitaires, exceptionnellement supprimés la veille, quand l'émotion était à son apogée, quand l'attaque était vécue en direct. (Le Monde, 1991)

Le schéma d'arguments change. Le N sujet est un <hum> ou un <sentiment>.

— **la pronominalisation en y n'est pas possible**

Je sais que lorsque je serai à mon apogée, il faudra me donner des coups pour que je m'en aille.

*Je sais que lorsque je serai à mon apogée et que tu (le,*y) seras aussi, il me faudra des coups pour que je m'en aille.*

(...) quand l'émotion était à son apogée, quand l'attaque était vécue en direct.

(...) quand l'émotion était à son apogée et qu'elle (l', y) était pendant quelques jours quand l'attaque était vécue en direct.*

La pronominalisation en *le* permet de traiter la suite *à son apogée* comme un tout. Sa combinatoire externe lui confère également le statut d'adjectival. Il s'agit d'une suite construite sur la préposition *à*, qui ne peut en aucun cas commuter avec une autre préposition dans ces deux emplois :

*Je sais que lorsque je serai (à, *en, *dans) mon apogée, il faudra me donner des coups pour que je m'en aille.*

*Les journaux télévisés, à nouveau, étaient interrompus par les traditionnels écrans publicitaires [...] quand l'émotion était (à, *en, *dans) son apogée, quand l'attaque était vécue en direct.*

Le N0 : <astre> a été remplacé par un N0 : <hum>, *à son apogée* ne peut être étudié qu'en bloc. C'est le prédicat de la phrase, soit le schéma d'arguments : *à son apogée* / N0 : <hum>.

Dans le deuxième emploi, le N0 : <astre> est remplacé par un N0 : <émotion> qui relève de la classe des sentiments. *A priori*, ce nom est prédicatif et la séquence *à Poss apogée* fonctionne en bloc comme un élément actualisateur.

2. L'emploi prédicatif de *à Poss apogée* et le transfert métaphorique

Dans cet emploi, il s'agit d'un transfert métaphorique et certains paramètres peuvent être considérés comme des indices d'emplois métaphoriques quant aux séquences adjectivales figées ; ce transfert métaphorique consiste en :

— **un changement de schéma d'arguments :**

N0 : <astre> est remplacé par N0 : <hum>

— **un changement de domaine**

Dans l'élaboration des dictionnaires au LDI (Lexiques, Dictionnaires, Informatique), on tient compte souvent des domaines auxquels appartiennent les unités des classes d'objets construites. Le domaine est aussi un outil de catégorisation qui permet de spécifier davantage l'item étudié. Pour l'étude de la métaphore, la précision du changement de domaines est très pertinente dans la mesure où elle constitue un détecteur du transfert métaphorique (I. Ben-Hénia, 2006). Dans le cas que nous étudions, nous remarquons que dans le domaine de l'astronomie, la séquence *à son apogée* a un sens compositionnel alors que dans le domaine des états humains, elle acquiert un sens global.

— **une recatégorisation syntaxique**

À son apogée se fige en tant que locution adjectivale prédicative alors qu'elle présente, à l'origine, une préposition prédicative accompagnée de l'un de ses arguments, le locatif *apogée*. Ce changement de statut syntaxique implique une nouvelle classe sémantique de prédicats. Il s'agit d'un prédicat d'<états> qui se précise davantage dans un contexte plus large. L'emploi métaphorique du substantif *apogée* peut, selon le cas, relever de la classe des <états physiques>, *à son apogée physique* qui aurait comme équivalent¹ *en bonne santé, fort, costaud* ou des <états

¹ Salah Mejri, *Notes sur la notion d'équivalence lors du colloque franco-coréen* (2006) au LDI.

psychiques> à *son apogée mental* ou encore des <situations sociales>. Ce sont des prédicats qui véhiculent, par leur contenu lexical, l'idée d'une limite à franchir.

— blocage des propriétés transformationnelles

Les transformations qui sont possibles dans le domaine d'arguments d'origine ne sont plus valables pour ce qui est de l'emploi métaphorique de cette même séquence. Les deux phrases :

Luc est à son apogée.

Le soleil est à son apogée.

sont totalement différentes du point de vue des propriétés transformationnelles. Leur comportement est différent au regard de :

— l'interrogation

Où se trouve le soleil ? À son apogée.

*Où se trouve Luc ? *À son apogée.*

— la pronominalisation

Le soleil est à son apogée, il y est depuis quelques minutes.

**Luc est à son apogée, il y est depuis quelques minutes.*

— la relativation

L'apogée où se trouve le soleil.

**L'apogée où se trouve Luc.*

— des prédicats appropriés

Les adjectivaux à *son apogée* ou à *son zénith* héritent des séquences libres correspondantes des prédicats appropriés comme *atteindre*, *arriver*, *parvenir* qui deviennent par transfert métaphoriques et après recatégorisation syntaxique de la séquence figée des verbes supports téliques indiquant l'aboutissement à un état nouveau.

L'apogée est considéré pour le soleil comme un locatif, une position dans l'espace, un emplacement qu'il peut atteindre. L'emploi métaphorique de ce même substantif dans un schéma d'arguments à N0 : <humain> range toute la suite polylexicale, vu sa syntaxe d'adjectif précédemment décrite, du côté des adjectivaux prédicatifs. L'apogée présente pour le N0 : <hum> un état, une situation non pas

dans l'espace, mais par rapport à une norme. Tout comme pour les astres, les humains peuvent atteindre ce statut. C'est pour cela que nous pouvons dire que le transfert métaphorique s'est fait aussi grâce au transfert des prédicats verbaux appropriés tels qu'*atteindre*, *arriver à*, *parvenir à* qui auront le statut de verbes supports téléiques quant à leur combinatoire avec les prédicats nominaux correspondants.

Au premier exemple *Je serai à mon apogée*, nous associons le schéma d'arguments *à mon apogée / N0* : <hum>. Nous ne pouvons pas parler d'une séquence complètement figée dans la mesure où elle comprend un possessif coréférent au N0 : <hum>.

*Je sais que lorsque je serai à (mon, *ton, *son, l') apogée, il faudra me donner des coups pour que je m'en aille.*

*Je sais que lorsque tu seras à (*mon, ton, *son, l') apogée, il faudra me donner des coups pour que je m'en aille.*

La détermination du substantif *apogée* est contrainte. Elle se limite au possessif coréférentiel. En effet, le possessif ne traduit pas une liberté dans la combinatoire interne de la séquence *à mon apogée*, mais il correspond à un indice de détermination contrainte. Toutefois, l'insertion ou l'ajout d'adjectifs modificateurs est possible :

À vrai dire, ce ne furent pas ses compatriotes qui surent apprécier tous les mérites de sa découverte, mais les anglais, qui l'amènèrent jusqu'à son premier apogée. (Frantext)

À partir de six ans, il sera à son apogée physique et mental, et s'ouvriront pour lui les parties officielles, le grand jeu. (Frantext)

D'après ces deux dernières phrases, l'antéposition (*premier apogée*) ou la postposition (*apogée physique et mental*) d'un adjectif au substantif *apogée* est possible quand il s'agit d'un N0 : <hum>, toutefois, ces cas demeurent très rares. Les adjectifs modificateurs en question précisent davantage l'état du N0. L'effacement de cette suite est impossible quant au premier emploi (le N0 est humain). Il en découle que la séquence est bel et bien prédicative. Il s'agit d'un adjectival prédicatif métaphorique.

3. L'emploi actualisateur de *à Poss apogée* et le transfert métaphorique

Pour le deuxième emploi de *à son apogée*, il se traduit par un autre schéma d'arguments, *a priori* : *à son apogée / N0* : <émotion>.

Les journaux télévisés, à nouveau, étaient interrompus par les traditionnels écrans publicitaires, exceptionnellement supprimés la veille, quand l'émotion était à son apogée, quand l'attaque était vécue en direct.

Dans la phrase *L'émotion était à son apogée* on a toujours la combinatoire externe d'un adjectif avec le seul changement de la nature du N sujet qui relève de la classe sémantique des prédicats d'«affects : émotion» au lieu du N0 : <hum>. Mais, garde-t-elle toujours la même combinatoire interne d'unité prédicative ?

Pour cette même phrase, certaines restructurations qui mettent en évidence le statut prédicatif du nom *émotion* sont possibles. Tout d'abord, il y a restitution du premier argument N0 : <hum> avec des restrictions sur l'emploi du possessif qui est toujours coréférent non pas au N0 : <hum> mais au N0 : <émotion>.

Les journaux télévisés, à nouveau, étaient interrompus par les traditionnels écrans publicitaires, exceptionnellement supprimés la veille, quand l'émotion des gens était à son apogée, quand l'attaque était vécue en direct.

En outre, *l'émotion des gens* peut être paraphrasé par *Les gens sont émus* :

Les journaux télévisés, à nouveau, étaient interrompus par les traditionnels écrans publicitaires, exceptionnellement supprimés la veille, quand les gens étaient très émus, quand l'attaque était vécue en direct.

Il en découle que le substantif *émotion* est prédicat de la phrase. D'ailleurs, il peut être remplacé par le participe passé adjectival *ému* qui, lui, est morphologiquement apparenté dans la mesure où ils ont la même racine prédicative. Ces restructurations montrent que la séquence *à son apogée* dans cet emploi est périphérique. Elle peut être effacée sans que la phrase perde son sens. En effet, la phrase peut avoir une autre restructuration qui tient compte de cette séquence :

Les journaux télévisés, à nouveau, étaient interrompus par les traditionnels écrans publicitaires, exceptionnellement supprimés la veille, quand les gens étaient très émus, quand l'attaque était vécue en direct.

Au prédicat nominal *émotion* correspond l'adjectif prédicatif *ému*, et à la séquence *à son apogée* correspondrait l'adverbe d'intensité *très*. Cette séquence, tout comme *très*, n'est qu'un actualisateur du prédicat gradable *émotion*. Mais, c'est aussi un emploi métaphorique. Le N0 : <astre> est remplacé par un N prédicatif <émotion>. Nous pourrions avoir une restructuration où le N0 : <hum> du prédicat <émotion> est restitué.

Les gens étaient à l'apogée de leur émotion.

Les gens étaient au zénith de leur émotion.

À *leur apogée* n'est pas en position argumentale comme c'est le cas dans son emploi concret avec N0 : <astre>. Elle n'a pas non plus de statut métaphorique prédicatif comme dans la phrase avec N0 : <hum>; en effet, la séquence a un emploi métaphorique d'actualisateur. Le transfert métaphorique est perçu dans :

— le changement du schéma d'arguments

Du schéma d'arguments à / N0 : <astre>, N1 : <apogée>, nous obtenons un deuxième schéma différent de celui que nous avons étudié précédemment *émotion / actualisateur : à son apogée*.

— la recatégorisation syntaxique

À partir d'une préposition prédicative *à* et de son argument locatif *son apogée* dans un sens compositionnel pour désigner l'emplacement d'un astre, il y a formation d'une séquence figée à sens global qui a le statut d'actualisateur, d'indicateur d'intensité à côté d'un prédicat gradable. La gradation ou la scalarité expriment des degrés sur une échelle ou sur un axe. C'est dans sa combinatoire syntaxique qu'une unité peut être considérée comme gradable ou non. C'est essentiellement la possibilité d'emploi des adverbes de degré ou d'intensité ainsi que de ce type de séquences figées qui peuvent en rendre compte. Il s'agit d'une limite à franchir, ce que désigne I. Mel'čuk, non pas par la fonction MAGN, expression de l'intensité, mais par la fonction CULM (1984 : 8) qui traduit l'idée de la culmination d'un état et non pas son intensité. Ce qui explique l'emploi des verbes supports téliques.

— les prédicats appropriés

Les marqueurs de changement qui sont les prédicats appropriés du locatif *apogée* dans son emploi concret sont transférés par métaphore comme verbes supports ou opérateurs causatifs, actualisateurs du prédicat gradable *émotion* par l'intermédiaire de cette séquence figée *à leur apogée* exprimant le haut degré.

Quant à la séquence *à son zénith*, elle peut avoir les mêmes emplois que ceux de l'adjectival *à son apogée*. Mais, contrairement à cette dernière dont le noyau *apogée* ne peut apparaître que dans la suite à *Poss apogée*, le substantif *zénith* est précédé de *au*. Et sur ce point, la différence saute aux yeux :

Le moral des Européens, lui, est au zénith. (Le Monde, 2001)

Dans cet emploi, *au zénith* nous rappelle d'autres adjectivaux relatifs au moral tels qu'*au plus bas* qui est son antonyme et *au beau fixe* qui est son synonyme.

Les enquêtes de l'Insee témoignent que son moral est désormais au beau fixe, (au zénith). (Le Monde, 2001)

Le moral des entreprises est au plus bas depuis 1992 selon une étude menée par la Banque Centrale australienne. (Le Monde, 2001)

Tout comme *au beau fixe* et *au plus bas*, *au zénith* est un adjectival qui relève de la classe sémantique des prédicats d'«états psychologiques». Toutefois, sur le plan aspectuel, *au beau fixe* et *au plus bas* ne peuvent en aucun cas être actualisés par un verbe support ou un opérateur causatifs téliques contrairement à *au zénith* :

**Les enquêtes de l'Insee témoignent que son moral atteint le beau fixe.*

**Les enquêtes de l'Insee témoignent que son moral atteint le plus bas.*

**Les enquêtes de l'Insee témoignent que son moral atteint le zénith.*

Au beau fixe et *au plus bas* sont des adjectivaux sémantiquement opaques. Le changement d'état ne peut être marqué dans ce cas que grâce à des adverbes comme *désormais* ou *maintenant*, à *présent*, etc.

Dans les emplois où le substantif *zénith* a comme déterminant un possessif contraint construit sur le principe de la coréférence au N0, seule sa combinatoire au sein de la phrase permet d'identifier son statut. La phrase élémentaire peut être représentée par le schéma d'arguments à *Poss zénith / N0* : <hum> et <hum par métonymie>.

Le couple que forment Romy Schneider et Alain Delon est à son zénith dans cet huis clos tropézien et sensuel troublé par l'excellent Maurice Ronet, sa fille (Jane Birkin) et sa Ferrari. (Le Monde, 2000)

Cette compagnie est à son zénith, elle excite l'imagination de la photographe Lois Greenfield ou celle d'Annie Liebovitz. (Le Monde, 2000)

Dans ces deux exemples, il s'agit d'un prédicat situationnel qui traduit la grande réussite. L'expression du haut degré est toujours présente dans ces adjectivaux, mais, c'est la situation du N0 qui l'emporte. D'ailleurs, l'effacement de ces séquences n'est pas possible parce qu'il fait perdre à la phrase son sens :

**Le couple que forment Romy Schneider et Alain Delon dans cet huis clos tropézien et sensuel troublé par l'excellent Maurice Ronet, sa fille (Jane Birkin) et sa Ferrari.*

**Cette compagnie est.*

Dans ce deuxième exemple, le prédicat *à son zénith* est mis en parallèle avec un prédicat verbal *exciter* qui confirme son statut prédicatif. Son effacement demeure impossible. Toutefois, cette même séquence peut être un simple actualisateur d'un prédicat nominal graduable. Il souligne un degré d'intensité. C'est au moyen des restructurations et du recours aux formes simples équivalentes que nous pouvons les identifier :

Le rayonnement de l'église de France, de ses théologiens, de ses intellectuels, de ses diplomates était alors à son zénith. (Le Monde, 2002)

Ce sentiment naît d'une constatation : la puissance américaine est à son zénith. (Le Monde, 2002)

La popularité de Yolande Padilla n'est pas à son zénith. (Le Monde, 2002)

Ces trois phrases peuvent avoir les restructurations suivantes qui rendent compte des mêmes prédicats :

L'église de France, de ses théologiens, de ses intellectuels, de ses diplomates étaient alors très rayonnants.

Ce sentiment naît d'une constatation : l'Amérique est très puissante.

Yolande Padilla n'est pas très populaire.

Les prédicats adjectivaux *rayonnants*, *puissante* et *populaire* sont les équivalents respectifs des prédicats nominaux *rayonnement*, *puissance* et *popularité*. La séquence *à son zénith* traduit à chaque fois une intensité forte qui peut avoir comme équivalent l'adverbe *très* avec la seule différence que le degré d'intensité contenu dans la séquence *à son zénith* se présente comme une limite, un point culminant, contrairement à *très* qui relève du domaine de la quantification floue. C'est le statut d'actualisateur de prédicat qui leur est commun et qui distingue les deux emplois.

Conclusion

Quand le N0 n'est pas humain, nous ne pouvons pas parler de *à son apogée* et *à son zénith* comme séquences prédicatives. Les emplois étudiés font écho à d'autres emplois qui ont une syntaxe particulière à *l'apogée de sa gloire*, *au zénith de sa carrière*, *au sommet de la hiérarchie*, *au sommet d'une entreprise*. C'est grâce à la notion de transfert métaphorique et à certains blocages transformationnels que nous avons pu distinguer les emplois arguments, prédicats ou actualisateurs.

Références

Ben-Henia I., 2006 : *Le degré de figement dans les locutions verbales*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.

- Ben-Henia I., 2003 : « Intensité et figement dans les prédicats de sentiments ». *Cahiers de lexicologie*, **82**, 89—103.
- Bouali M., 2007 : *L'actualisation aspectuelle des adjectivaux prédicatifs : le cas du changement d'état*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.
- Gross G., 2005 : « Un dictionnaire électronique des adjectifs du français ». *Cahiers de Lexicologie*, **86**, 11—33.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161p.
- Gross G., 1995 : « Une sémantique nouvelle pour la traduction automatique. Les classes d'objets ». In : *La tribune des industries de la langue et de l'information électronique*. Paris, 17—19.
- Martin R., 1983 : *Pour une logique du sens*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Martin R., 1971 : *Temps et aspect : essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*. Paris, Klincksieck.
- Mejri S., 1998 : « Structuration sémantique et variations des séquences figées ». In : *Actes du colloque « Le figement lexical »*. Tunis, 103—112.
- Mejri S., 1994 : « Séquences figées et expression de l'intensité : essai de description sémantique ». *Cahiers de lexicologie*, **65** / 2, 111—122.
- Mel'čuk I., 2003 : « Collocations : définition, rôle et utilité ». In : F. Grossmann, A. Tutton : *Les collocations : analyse et traitement*. De Werelt, 23—32.
- Mel'čuk I., 1984 : *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain, recherches lexico-sémantiques*. Vol. 1. Canada, Les presses de l'Université de Montréal.
- Noailly M., 1999 : *L'adjectif en français*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 168p.
- Vivès R., 1983 : *AVOIR, PRENDRE, PERDRE : Constructions à verbe support et extensions aspectuelles*. [Thèse de 3^{ème} cycle]. Université Paris VIII.
- Wilmet M., 1980 : « Aspect grammatical, aspect sémantique, aspect lexical : un problème de limites ». In : J. David, R. Martin, eds. : *Notion d'aspect*. Paris, Klincksieck, 51—68.

Source électronique

Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFi), <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

Lassâad Oueslati

Traitement Informatique du Lexique

(TIL- 00/ UR/0201)

I.S.S.H. Jendouba

Les locutions adverbiales figées : étude des fonctions primaires*

Abstract

The theory of object classes holds that every elementary sentence is inevitably constituted by elements which make this sentence acceptable. Each element has a function called a primary function. There are three such functions: predicate, argument and actualizer. These three functions can be realized by all the simple and compound, free and fixed syntactical categories. In this article we will show that the fixed adverbial sequences much as other syntactic categories can have primary functions.

Keywords

Fixation, adverbial phrase, predicat, actualizer, prédicative noun, intensity, semantic class, hyperclass, automatic treatment.

Introduction

Le Traitement Automatique des Langues (le TAL) a pour objectif de fournir une description exhaustive à la machine pour que celle-ci puisse générer automatiquement des phrases que ce soit au sein de la même langue ou en passant d'une langue à une autre dans le cadre d'une traduction qui se veut, elle aussi, automatique. Outre la polysémie et l'inférence, le figement constitue un problème épineux qu'il faut résoudre en adoptant des réponses théoriques et appliquées efficaces permettant de mener à bien cette tâche qu'est l'automatisation de la langue.

* L'étude menée dans le cadre du LIA (LDI, UMR 7187 et TIL 00/UR/0201) «Langues, Traductions, Apprentissage» CNRS.

Nous savons par ailleurs que le figement est un phénomène transversal : il touche à toutes les parties du discours. D'ailleurs, les différentes descriptions de ce phénomène ont porté sur ses différentes manifestations dans les diverses parties du discours (M. Gross, 1986 ; G. Gross, 1996 ; S. Mejri, 1997, 2006 ; I. Ben-Hénia, 2006 ; L. Oueslati, 2006, etc.).

Nous nous proposons dans cet article de montrer comment les descriptions et les analyses des locutions adverbiales sont de nature à permettre d'améliorer les procédures de reconnaissance et d'interprétation des emplois de ce type de séquences dans les phrases. Pour ce faire, nous partirons d'une présentation succincte du cadre théorique dans lequel s'inscrit ce travail pour aborder ensuite les deux principaux types d'adverbiaux, les prédicatifs et les actualisateurs.

1. Le figement lexical entre théorie et application informatique : le cas des adverbiaux

En étudiant le figement, on se heurte à un certain nombre de problèmes théoriques qui ont un impact direct sur l'application en linguistique informatique. C'est dans ce sens que P.-A. Buvet (2008 : 41) souligne à juste titre que « l'étude du figement est centrale en linguistique informatique ». Il explique cela par deux raisons : la première est que « le figement concerne toutes sortes de constructions » dont les locutions adjectivales, verbales, prépositives, nominales, adverbiales, etc. ; la seconde raison réside dans le fait que « les occurrences des expressions figées sont très fréquentes dans les discours, quels qu'ils soient ». L'un des problèmes est la définition du figement. La réponse à cette question aide à résoudre un autre problème, celui de la délimitation de la séquence figée. Cette étape est d'une grande importance pour le TAL.

1.1. Le figement

Nous allons nous contenter d'en rappeler les critères définitoires fixés par G. Gross (1996) et repris ensuite dans de nombreux travaux. Rappelons d'emblée que ces critères sont complémentaires. Mais compte tenu de la notion de degré de figement, ces critères constituent une condition nécessaire mais non suffisante du figement. En effet, pour dégager le degré de figement, il faut combiner les différentes conditions. Ainsi on aura des séquences allant du figement total au figement partiel.

Le premier critère qui permet de parler de figement dans une séquence est la polylexicalité. Est figée toute séquence constituée de plusieurs éléments qui peuvent avoir un emploi autonome du type *casser sa pipe* (séquence verbale); *compte rendu* (nom composé); *au parfum* (séquence adjectivale); *à l'ancienne* (séquence adverbiale), etc.

Le deuxième critère est d'ordre sémantique. Le sens de la séquence n'est pas la synthèse des signifiés des constituants de la séquence. Il s'agit de l'opacité sémantique. En d'autres termes, « dans les suites figées, le sens n'est pas le produit des éléments composants » (A. Clas, G. Gross, 1998 : 11). Par exemple, nous ne pouvons pas prédire le sens d'une séquence telle que *manger les pissenlits par les racines* ou encore *au parfum*, en dépit de notre connaissance de la combinatoire du français. C'est la même situation pour les séquences adverbiales telles que *d'arrache-pied* ou *au nez et à la barbe de*, ou encore *à demi-mot*. Soulignons tout de même que cette condition s'inscrit, elle aussi, dans un continuum allant de l'opacité à la transparence.

L'autre critère relève de la combinatoire, il s'agit en effet de la non-commutation : il est impossible de remplacer un élément de la suite figée par un autre qui lui est sémantiquement équivalent : dans la séquence *d'arrache-pied*, nous ne pouvons remplacer *ped* par *jambe* ou *patte* : **d'arrache-patte* ou **d'arrache-jambe*.

Le quatrième critère concerne le blocage des propriétés transformationnelles. Contrairement aux suites libres qui sont susceptibles de certaines modifications de structures, les séquences figées, elles, n'admettent pas ces transformations. Cette condition est intimement liée à la syntaxe de chaque partie du discours. Pour plus de détail, nous renvoyons à S. Mejri (1997) et à G. Gross (1996).

Le croisement de ces critères permet non seulement d'avoir des outils permettant de mesurer le degré de figement mais aussi d'élaborer des listes de séquences figées dont les locutions adverbiales.

1.2. Le TAL ou le modèle des classes d'objets

Les modélisations linguistiques sont conditionnées par des perspectives applicatives (P.-A. Buvet, 2008 : 44). La description syntactico-sémantique s'appuie sur le modèle théorique des classes d'objets. Il s'agit d'une théorie « dont la finalité est de favoriser le développement d'outils linguistiques dédiés au TAL, notamment l'étiquetage¹ sémantique des textes numérisés » (P.-A. Buvet, 2008 : 44). Cette

¹ À ce propos, P.-A. Buvet (2008 : 44) souligne à juste titre que « l'étiquetage sémantique est une opération fondamentale pour obtenir une amélioration significative des systèmes opérant sur des données linguistiques : de la traduction à la veille en passant par la recherche d'information ou la fouille de textes. Cette opération est fondée sur des dictionnaires syntactico-sémantiques à larges couvertures qui traitent la sémantique lexicale d'une façon formalisée ».

théorie lexicaliste nécessite une description exhaustive, l'unité minimale d'analyse étant la phrase élémentaire. Celle-ci est naturellement constituée d'un prédicat qui sélectionne ses arguments. À chaque emploi d'un prédicat correspond un schéma d'arguments, un sens et des restructurations propres à chaque partie du discours.

Étant inscrite dans le prolongement des analyses morpho-syntaxiques, la description des séquences figées permet l'identification des constituants de la phrase élémentaire. Ainsi, les séquences figées peuvent être soit prédicatives (*au parfum*), soit argumentales (*café-tabac*), soit actualisatrices (*de temps en temps*, *à tout bout de champ*).

La description des adverbes à forme complexe constitue une étape dans l'élaboration d'un dictionnaire électronique regroupant les prédicats, les arguments et les actualisateurs. Cette description devrait permettre la reconnaissance puis l'interprétation et enfin la génération automatique de chaque emploi prédictif. Ces étapes sont valables pour chaque unité lexicale ou grammaticale.

1.3. La description lexicographique

Le modèle des classes d'objet consiste, comme nous l'avons souligné plus haut, à décrire le lexique afin de permettre de générer des phrases correctes du point de vue syntaxique et sémantique. C'est pour cela que la description de chaque unité lexicale, qu'elle soit simple ou complexe, doit être étiquetée sémantiquement, une fois identifiée en tant que prédicat, argument ou actualisateur.

La description syntactico-sémantique permet d'élaborer trois types de dictionnaires : le dictionnaire des arguments (ARGU-DIC), le dictionnaire des prédicats (PREDI-DIC) et le dictionnaire des actualisateurs (ACTU-DIC). Dans ces dictionnaires, le modèle des classes d'objets s'applique aux unités monolexicales aussi bien qu'aux unités polylexicales.

P.-A. Buvet distingue, à propos du PREDI-DIC, les descripteurs de définitions des descripteurs de conditions. Les premiers se chargent des informations sémantiques de chaque unité linguistique. Quant aux seconds, ils correspondent aux propriétés linguistiques permettant de distinguer les prédicats des autres éléments ayant une autre fonction élémentaire. Nous reproduisons le tableau qu'a dressé P.-A. Buvet (2008 : 45) qui met en valeur le rôle que jouent les descripteurs de conditions qui permettent d'identifier les prédicats. L'auteur prend pour exemple le verbe *aimer* qui peut avoir plusieurs entrées en fonction des conditions d'emploi. Il peut en effet être prédicat de <sentiment : amour> (*aimer 1 : Luc aime Léa*) ou comme un verbe de <tendance : goût> (*Luc aime le chocolat*).

Emploi	<i>Aimer 1</i>	<i>Aimer 2</i>
Propriété structurelle	X0 V X1	X0 V X1
Propriété distributionnelle	X0 = : GN + <humain> -X1 = GN + <humain>	X0 = : GN + <humain> -X1 = : GN/QUEP/PINF
Propriété combinatoire	<i>Aimer profondément quelqu'un</i>	<i>Aimer parfois cela</i>
Propriété transformationnelle	Forme pronominale (<i>s'aimer</i>)	—

Nous savons par ailleurs que l'adverbe se caractérise, selon la terminologie guillaumienne par son incidence externe de second degré. Ce qui revient à dire qu'il faut, lors de la description, identifier la nature de l'adverbe et préciser s'il s'agit d'un prédicat qui sélectionne des arguments, d'un argument qui dépend d'un prédicat ou d'un actualisateur. Étant donné les deux notions complémentaires qu'on applique lors de la description, à savoir l'incidence et la portée (cf. Cl. Guimier, 1996), nous n'avons plus affaire à une phrase élémentaire dans le cas où l'adverbial serait prédicatif. Seules les propriétés syntactico-sémantiques permettent de mettre cela en valeur. En ce qui nous concerne, nous nous contenterons d'étudier les adverbiaux prédicatifs et les adverbiaux actualisateurs.

2. Locutions adverbiales prédicatives

2.1. La prédicativité

L'argument se définit comme un mot qui n'exerce aucune contrainte sur d'autres mots. Par contre, le prédicat est un mot qui sélectionne ses arguments. Si l'on postule que les prédicats prévalent aux arguments (cf. Z. Harris, 1971), c'est essentiellement parce que les premiers « déterminent les conditions d'occurrence des seconds » (P.-A. Buvet, 2008 : 47). De plus, les actualisateurs sont imposés par les prédicats ou par la relation prédicat/argument (cf. les travaux sur les verbes supports appropriés et les déterminants).

La question qui se pose à ce propos est de savoir comment identifier un adverbe prédicatif. Pour répondre à cette question, nous sommes amené d'emblée à préciser que le cadre d'analyse n'est plus la phrase élémentaire pour la raison suivante : un adverbe porte toujours sur un autre élément, souvent un prédicat. Ce qui revient à dire que nous sommes en présence de deux prédicats. Par contre, la phrase élémentaire ne doit comporter qu'un seul prédicat. L'identification de la nature prédicative d'un adverbe simple, notamment les adverbes en *-ment*, constitue une tâche relativement plus facile que celle de l'identification de la nature prédicative d'une

locution adverbiale figée. La raison est encore une fois toute simple. Elle consiste à voir si l'adjectif base dont on a dérivé l'adverbe est prédicatif ou pas. Prenons l'exemple suivant :

Léa marche lentement.

Cet adverbe est prédicatif dans la mesure où nous pouvons restructurer la phrase de plusieurs façons :

La marche de Léa est lente.

Léa est lente dans sa marche.

Léa marche et elle est lente.

De telles restructurations montrent que cet adverbe est dérivé d'une racine prédicative *lent-*. Que la racine se réalise comme adjectif, nom ou adverbe, la valeur prédicative ne disparaît pas. Seul son rapport avec les autres éléments de la phrase change et ce rapport est de nature combinatoire. En d'autres termes, c'est l'incidence de la partie du discours qui change. Pour plus de détails, nous renvoyons à L. Oueslati (2006) et à I. Sfar (2007).

Étant donné que les locutions adverbiales figées sont très hétérogènes aussi bien du point de vue syntaxique que sémantique, l'identification de la nature prédicative obéit à des critères à la fois combinatoires et sémantiques. En effet, les différentes restructurations permettent de confirmer le statut prédicatif de la locution ou de l'infirmier. L'étude d'un corpus des séquences figées puisé dans la base de données *Frantext*, nous a permis de distinguer trois types de locutions adverbiales prédicatives. Le premier type est celui des locutions adverbiales à noyau nominal prédicatif, le deuxième est celui des locutions adverbiales qui admettent aussi un emploi adjectival prédicatif, le troisième est celui des locutions adverbiales qui fonctionnent comme substitut de phrase.

2.2. Les locutions adverbiales à noyau nominal prédicatif

À voir de près l'aspect morphosyntaxique de certaines locutions adverbiales, nous constatons qu'elles commencent le plus souvent par une préposition suivie d'un nom qui peut être employé, en dehors de la locution, comme nom prédicatif. En fait, cette préposition permet au nom prédicatif qui la suit d'être versé dans la catégorie adverbiale. Citons à titre d'exemple des locutions telles que *à regret*, *à raison*, *en douceur*, *à grandes enjambées*, *sans raison*, *avec certitude*, etc. Ces locutions diffèrent du point de vue syntaxique et sémantique d'autres locutions adverbiales comme *à la carte*, *au noir*, etc. En effet, elles sont constituées, outre la préposition, d'un nom qui peut être employé comme nom prédicatif actualisé par

un verbe support : *avoir le regret de, avoir raison de, faire preuve de douceur, faire de grandes enjambées*, etc. Prenons les exemples suivants :

*Elle prétendait — à tort — que je ne pensais qu'à moi.
 Il regrettait, à tort, de n'être pas un créateur.
 Il n'a pas paru déterminant, peut-être à tort.*

Nous savons que le nom *tort* est un prédicat qui peut être actualisé par le verbe support *avoir*. De plus, il sélectionne un <humain> comme argument sujet. Compte tenu de ces données syntactico-sémantiques, nous pouvons dire *J'ai eu tort / Le tort que j'ai eu, c'est que P*. Ce constat nous permet de restructurer ces phrases de façon à restituer l'actualisation de ce prédicat nominal — actualisation disparue à la suite du transfert catégoriel de la catégorie nominale vers la catégorie adverbiale :

Elle prétendait — à tort — que je ne pensais qu'à moi. / Elle avait tort de prétendre que je ne pensais qu'à moi. / Elle prétendait que je ne pensais qu'à moi et elle avait tort. / Son tort, c'est qu'elle prétendait que je ne pensais qu'à moi.

Il regrettait, à tort, de n'être pas un créateur. / Il avait tort de regretter de n'être pas un créateur. / Il regrettait de n'être pas un créateur et il avait tort. / Son tort, c'est qu'il regrettait de n'être pas créateur.

Il paraît clair que tout en versant dans la catégorie adverbiale, *tort* continue à assurer sa fonction prédicative. Parmi les conséquences qui résultent de son transfert vers la catégorie adverbiale, c'est la disparition de son actualisation qu'il hérite d'ailleurs, dans son emploi adverbial, du prédicat principal. Nous pouvons appliquer le même raisonnement à l'adverbial *à regret*. Employé dans une phrase, ce dernier admet les mêmes restructurations que nous venons d'opérer. L'adverbial *à grandes enjambées* admet, lui aussi, les mêmes restructurations avec un petit changement au niveau du verbe support *faire*. Observons les phrases suivantes :

*Il s'est amené à grandes enjambées.
 Marco traverse le carrefour à grandes enjambées.
 Il les rattrapa à grandes enjambées.*

Ces phrases peuvent être restructurées de la façon suivante en restituant le verbe support *faire* :

Il s'est amené à grandes enjambées. / Il s'est amené en faisant de grandes enjambées. / Il s'est amené : il a fait de grandes enjambées.

Marco traverse le carrefour à grandes enjambées. / Marco traverse le carrefour en faisant de grandes enjambées. / Marco, en traversant le carrefour, fait de grandes enjambées. / Marco traverse le carrefour ; il fait de grandes enjambées.

Il les rattrapa à grandes enjambées. / Il les rattrapa en faisant de grandes enjambées. / Il fit de grandes enjambées en les rattrapant. / Il fit de grandes enjambées ; il les rattrapa.

Nous signalons au passage la spécificité sémantique de cet adverbial dans la mesure où il sert de classifieur des prédicats de <déplacement humain>. Il ne porte en effet que sur des prédicats appartenant à cette sous-classe sémantique du type *rattraper, courir, traverser, atteindre un Nlocatif*, etc. (Ch. Girardin, 2005).

L'avantage de cette analyse, c'est le repérage des locutions adverbiales prédictives à noyau nominal grâce à des critères permettant de lister facilement les locutions faisant partie de cette sous-classe.

2.3. Les locutions adverbiales fonctionnant comme adjectifs prédicatifs

Nous avons vu dans le paragraphe qui précède comment l'emploi d'une préposition devant un nom prédicatif peut verser cette catégorie dans celle des adverbies. En fait, ce phénomène de passage d'une catégorie syntaxique à une autre est loin d'être isolé. Il est plus fréquent qu'on ne l'imagine. Il relève de ce que S. Mejri (1997 : 417) appelle cinétisme. Cette notion permet d'expliquer comment une séquence quelconque fonctionnant comme un bloc peut être, selon son emploi, tantôt un adjectival tantôt un adverbial. Ainsi le rattachement d'une séquence donnée à une partie du discours est conditionné par l'emploi de celle-ci. Les frontières entre les parties du discours ne sont pas étanches. S. Mejri (1997 : 417) précise à ce propos que : « [...] la notion de partie du discours ne devrait pas être saisie comme un fait ponctuel mais comme un cinétisme qui peut prendre ses racines dans une autre partie du discours spécifique et qui finit par verser une séquence dans une autre partie du discours ».

Partant de ces données théoriques, nous pouvons opérer une première distinction entre les locutions adverbiales qui n'admettent qu'un emploi adverbial tel que *à toute allure, à tombeau ouvert*, etc. et les locutions adverbiales qui peuvent changer de catégorie syntaxique selon son emploi et donc selon son incidence : autrement dit, les séquences qui peuvent être tantôt adjectivales tantôt adverbiales comme *à la carte : un restaurant à la carte / manger à la carte* ; ou en *en douceur : un dépaysement en douceur / les prix démarrent en douceur*². Dans la classe des locutions adverbiales admettant un emploi adjectival, il faut faire la distinction

² Nous empruntons ces exemples à S. Mejri (1997 : 417).

entre les prédicatifs et les non-prédicatifs. En effet, certains adjectivaux ne peuvent être employés comme attributs, ce qui les exclut de la classe des prédicatifs, comme c'est le cas de *à tombeau ouvert* / **cette conduite est à tombeau ouvert*. Cette condition nous permet de repérer et de lister ensuite les locutions adverbiales prédicatives. Nous citons à titre d'exemple *de bonne foi*, *à califourchon*, etc.

Pour mieux comprendre le fonctionnement de ce type de séquences adverbiales prédicatives, prenons les différentes phrases suivantes où l'on emploie la locution *de bonne foi* :

- (1) *Je prie les gens **de bonne foi** de bien comprendre la situation.*
- (2) *Je m'obstinais à lui répondre, **de bonne foi**, que mon geste n'était dédié à personne en particulier.*
- (3) *Vous avez **de bonne foi**, et contre votre espérance, rapporté la preuve que l'éducation ne peut être que religieuse.*

Partant de la syntaxe de la catégorie adverbiale et de celle de la catégorie adjectivale, nous pouvons postuler que la locution *de bonne foi* a un emploi adjectival dans la première phrase alors qu'elle est d'un emploi adverbial dans les deux autres phrases. Dans le premier cas, cette locution fonctionne comme une épithète, ce qui permet la transformation en une relative adjectivale :

Je prie les gens qui sont de bonne foi de bien comprendre la situation.

Au sein de cette relative, la séquence est un attribut du pronom relatif et elle est introduite par la copule, critère définitoire de la fonction prédicative selon G. Gross (1996). De même, nous pouvons opérer différentes restructurations sur les deux autres phrases de façon à montrer la valeur prédicative de cette locution :

*Je m'obstinais à lui répondre, **de bonne foi**, que mon geste n'était dédié à personne en particulier. / J'étais de bonne foi en m'obstinant à lui répondre que mon geste n'était pas dédié à personne en particulier. / Je faisais preuve de bonne foi en m'obstinant à lui répondre que mon geste n'était pas dédié à personne en particulier.*

*Vous avez **de bonne foi**, et contre votre espérance, rapporté la preuve que l'éducation ne peut être que religieuse. / Vous avez fait preuve de bonne foi en rapportant la preuve que l'éducation ne peut être que religieuse. / Vous étiez de bonne fois en rapportant la preuve que l'éducation ne peut être que religieuse.*

Nous sommes ainsi amené à conclure que le transfert catégoriel d'une séquence est une affaire syntaxique qui relève de l'incidence, mais il n'altère pas la valeur

prédicative. Une séquence adjectivale qui passe de la catégorie adjectivale à la catégorie adverbiale demeure aussi prédicative qu'elle l'était dans la première catégorie.

Nous nous sommes limité dans ce travail à l'étude des locutions adverbiales prédicatives dans un contexte restreint. Nous avons choisi de ne pas étudier d'autres cas de locutions adverbiales qui, bien que prédicatives, appartiennent à une autre classe qui est celle des substituts de phrases du type *vice versa*, *à tout hasard*, *contre toute attente*, etc. qui reprennent anaphoriquement des phrases entières, lesquelles phrases contiennent nécessairement un prédicat.

3. Les locutions adverbiales actualisatrices de prédicats

La théorie des classes d'objets stipule que la fonction prédicative est intimement liée à la fonction d'actualisation. Une phrase ne peut être acceptée qu'une fois elle obéit à deux conditions nécessaires : la linéarité et l'actualisation. La première condition relève de la combinatoire puisqu'on est appelé à décrire la disposition des arguments par rapport au prédicat autour duquel ils gravitent. La deuxième condition revêt une grande importance dans la mesure où elle sert à inscrire le prédicat dans le temps, opération sans laquelle nous ne pouvons pas parler de phrase. Cette fonction regroupe les expressions de temps, d'aspect, de modalité et bien évidemment toutes les formes de détermination.

3.1. Les adverbiaux actualisateurs aspectuels

L'actualisation des prédicats est un phénomène complexe puisque cette notion s'applique aussi bien aux prédicats qu'aux arguments. De plus, elle regroupe des éléments extrêmement hétérogènes tels que les déterminants sous toutes leurs formes (cf. les travaux de P.-A. Buvet), les verbes supports, certains adverbiaux, etc. Cette notion renvoie à une notion aussi complexe que celle du temps. En effet, pour étudier le temps d'un prédicat, il est nécessaire de préciser s'il s'agit d'un temps interne ou d'un temps externe. Autrement dit, il faut distinguer la modalité d'action du temps chronologique. Guillaume différencie, à juste titre, le temps impliqué du temps expliqué. Pour lui, « le temps impliqué est celui que le verbe emporte avec soi, et qui lui est inhérent, fait partie intégrante de sa substance, et dont la notion est indissolublement liée à celle de verbe » (G. Guillaume, 1964 : 17). Cette idée renvoie au sens même du prédicat. En effet, chaque prédicat contient une valeur temporelle qui lui est inhérente. Des verbes comme *jaillir*, *éclater*, *exploser*, etc. ne peuvent avoir qu'une durée ponctuelle. Le temps expliqué, quant à lui, a une

spécificité : il « permet de fixer le moment du procès » dans l'une des différentes époques : présent, passé et futur.

Si G. Guillaume adopte cette dichotomie temps impliqué/temps expliqué, R. Martin (1971) en adopte une autre qui oppose la modalité d'action considérée comme la traduction lexicale de l'aspect et l'aspect qui est sa traduction grammaticale. D'ailleurs, les deux linguistes, même s'ils adoptent deux dénominations différentes, ils restent néanmoins d'accord sur le principe selon lequel il faut distinguer l'aspect intrinsèque de l'aspect extrinsèque. Le premier est l'expression lexicale de l'aspect. En effet, un lexème peut exprimer une idée de durée (*préserver, durer, continuer, etc.*) ; de progression (*grandir, vieillir, progresser, croître, etc.*) ; d'itération (*radoter, répéter, etc.*) ; d'inchoativité ou le contraire (*s'enfuir, poindre, débiter, commencer, finir, achever, etc.*). Cependant, la détection de la valeur aspectuelle est tributaire de la classe sémantique du prédicat en question. Ainsi, la typologie du procès, une fois établie, est de nature à aider à dégager l'aspect grammatical ou l'aspect externe.

Il découle de ce que nous venons de présenter que, dans la description de n'importe quel prédicat, il est important d'en indiquer l'aspect, sachant que le contenu sémantique du prédicat, c'est-à-dire son aspect interne, est en relation étroite avec l'aspect grammatical. En effet, il arrive qu'avec l'emploi d'un outil grammatical, tel que l'adverbe actualisateur aspectuel, le prédicat revête une valeur aspectuelle qu'il n'avait pas initialement. De plus, certains de ces adverbes actualisateurs sont de nature à nous aider à rattacher tel ou tel prédicat à une sous-classe sémantique.

La description des adverbiaux, ou plus précisément des locutions adverbiales figées indiquant l'aspect, s'inscrit dans un cadre plus général qui est celui de la description des adverbes indicateurs d'aspect, quelle que soit leur forme, simple ou polylexicale. L'importance de la description d'une telle classe provient de la valeur d'information que les adverbes actualisateurs donnent des prédicats qu'ils actualisent. En effet, les adverbes actualisateurs peuvent nous aider à identifier la classe sémantique du prédicat sur lequel ils portent. Pour mieux comprendre ce phénomène, prenons les exemples suivants :

Il acheva de grimper chez lui d'une seule traite.

Il prit sa course, gagna d'une seule traite le bout de l'avenue.

Cette locution adverbiale se caractérise par son figement partiel dans la mesure où l'on peut supprimer l'adjectif *seule* (*Elle avala d'une traite sa tasse de Vodka*). De plus la préposition *de* fait partie d'un paradigme (*Mon père et Virginie accomplirent le trajet chez nous en une seule traite*). De par sa définition, cette locution renvoie à l'unicité du procès et à une durée brève. Le TLF la glose de la façon suivante « en une fois, sans s'arrêter, sans s'interrompre ». Il précise que cette locution adverbiale s'applique à deux grandes classes sémantiques : celle de <mouvement> (*descendre, marcher, monter, traverser d'une (seule) traite, (tout) d'une*

traite. Je compte aller tout d'une traite à Madrid sans m'arrêter à Burgos) et les verbes d'<action> tels que *dire, écrire, lire, parler (tout) d'une traite, d'une (seule) traite; dormir d'une traite*. Cet adverbial présente le processus dans sa globalité abstraction faite de son début, de sa fin ou de son déroulement. Ces éléments de nature sémantique font que cet adverbial porte sur des verbes perfectifs. C'est ce qui explique son incompatibilité avec des prédicats imperfectifs tels que *se promener, courir*, etc. (**courir d'une seule traite; se promener d'une seule traite*, etc.). Présentant le procès comme un bloc insécable, cet adverbial exclut de sa portée toute indication d'inchoativité. Par là même, nous pouvons expliquer la compatibilité de cette locution avec des prédicats du type *dormir (dormir d'une seule traite)* alors qu'elle est incompatible avec *s'endormir* (**s'endormir d'une seule traite*) puisque ce verbe, de par le préfixe *en-*, exprime l'inchoatif.

Toutefois ces données que nous venons d'avancer sont loin d'être systématiques. Des verbes employés hors contexte tels que *marcher, courir*, ou *écrire*, étant imperfectifs, rejettent *ipso facto* cet adverbial (**marche en une seule traite, *courir d'une seule traite, *écrire d'une seule traite*). Cependant, dès qu'on introduit un complément ou deux, l'idée de fin de procès ressurgit, et on « perfective », pour ainsi dire, le verbe. Si les énoncés suivants sont acceptables, c'est parce que les verbes sont perçus comme perfectifs, d'où la présence des différents compléments :

Tu as écrit ce poème d'une seule traite !
Il prit sa course, gagna d'une seule traite le bout de l'avenue.
Julien, d'une seule traite, courut jusqu'à l'autre bout du pont.
J'ai roupillé au moins six bonnes heures d'une traite.

Pour s'en convaincre, il suffit de supprimer le complément :

??*Tu as écrit d'une seule traite !*
 ??*Il prit sa course, gagna d'une seule traite.*
 ??*Julien, d'une seule traite, courut.*
 ??*J'ai roupillé d'une traite.*

Remarquons au passage que la suppression du nom locatif dans le deuxième énoncé modifie même le sens du verbe *gagner*, qui signifiait avec son complément locatif *arriver, parvenir*, etc.

Il découle de ce qui vient d'être présenté que la syntaxe est inséparable de la sémantique. Par conséquent, la description des adverbiaux actualisateurs doit tenir compte des propriétés syntaxiques et sémantiques, non seulement de l'adverbe mais aussi du prédicat. En fait, la relation entre les deux est très étroite. En effet, l'adverbial peut conférer une nouvelle lecture du procès. C'est ce qu'on constate à travers l'emploi d'un adverbial tel que *tout le temps*, qui exprime soit l'itératif soit le duratif, selon le sens du prédicat sur lequel il porte :

Je suis tout le temps tout seul. / J'ai tout le temps froid. (duratif)

Tu la (cette histoire) racontes tout le temps. / Le vétérinaire revenait le voir tout le temps. (itératif)

Pour vérifier la valeur itérative, il suffit de voir si la phrase peut être suivie par la question *combien de fois ?* Si les deux premières phrases, exprimant un <état>, rejettent cette question, les deux dernières, exprimant une <action>, sont par contre compatibles avec cette question.

Compte tenu de la diversité des valeurs aspectuelles que peuvent exprimer les locutions adverbiales, il est nécessaire de procéder à une description détaillée de tous les emplois de chaque adverbe. A chaque entrée correspond un emploi. Pour le TAL, la pertinence réside dans la mention de la classe sémantique sur laquelle peut porter l'adverbial en question, les arguments sélectionnés et un exemple illustrant l'emploi. La liste des adverbes actualisateurs se présenterait de la façon suivante :

Adverbe	Classe sémantique de prédicat	Argument 1	Argument 2	Aspect	Exemple
<i>Tout le temps</i>	<état>	N0 : <hum>	—	Duratif	<i>Je suis tout le temps seul // J'ai tout le temps froid</i>
<i>Tout le temps</i>	<action>	N0 : <hum>	N1	Itératif	<i>Tu racontes tout le temps cette histoire. Le vétérinaire revenait le temps le voir.</i>

Nous constatons à travers ce tableau que l'adverbial actualisateur peut changer de valeur aspectuelle en fonction du prédicat sur lequel il porte. Cette idée fait écho à ce que A. Borillo appelait la nature compositionnelle de l'aspect (cf. A. Borillo, 1991). En effet, l'expression de l'aspect n'incombe pas à l'adverbe seul mais elle concerne également les temps verbaux, la détermination (singulier ou pluriel), en plus du contenu sémantique du prédicat. La prise en considération de tous ces paramètres peut aider à identifier les prédicats compatibles avec tel ou tel adverbe et les prédicats qui ne le sont pas. Prenons à titre d'illustration la locution adverbiale *à tout bout de champ*. De par son sens, cet adverbial exprime la haute fréquence. Il exprime donc l'aspect itératif. Vu cette caractéristique, il ne peut porter que sur des verbes perfectifs que l'on trouve dans la classe sémantique des <actions> ou des <événements> comme nous l'observons dans les exemples suivants :

Jean-Louis Debré lui dénie le droit d'invoquer le général de Gaulle à tout bout de champ.

Il parle à tout bout de champ, avec une émotion intacte, de ses parents, de leur intelligence.

Il engage la polémique à tout bout de champ.

*Un état peut être fort sans **intervenir** à tout bout de champ dans la vie économique et sociale.*

Seule la classe des <états> est exclue de la portée de cet adverbial. Cependant, nous relevons un exemple particulier : *Il aime les femmes à tout bout de champ*. Ce qui rend cette phrase acceptable, c'est en fait le pluriel de *femmes*. Il suffit de mettre ce nom au singulier pour que la phrase devienne inacceptable (**Il aime sa femme à tout bout de champ*).

3.2. Les locutions adverbiales exprimant l'intensité

Nous parlons de l'intensité ou de l'aspect intensif lorsque nous avons affaire à des prédicats scalaires du type *beau* qui admettent la gradation. Ces prédicats sont à distinguer des prédicats non-scalaires du type *tunisien*. Marquer l'intensité d'un prédicat, c'est l'inscrire, non pas dans le temps comme le font les adverbiaux temporels ou aspectuels, mais dans l'échelle de gradation, ce qui permet d'indiquer si le degré est élevé, moyen ou faible. Cette notion d'intensité demeure floue. J. Giry-Schneider (2005) affirme que cette notion « renvoie à (celle) de degré, marquée par des adverbes comme *assez, très, plus... que*, soit à celle de degré maximum, s'appliquant à des adjectifs comme *épouvantable, merveilleux, fantastique* assimilés par R.-L. Wagner (1962) par exemple à des superlatifs absolus, puisqu'ils n'acceptent pas l'adverbe *très* ; elle peut aussi désigner la charge affective qui peut être présente dans un énoncé et concerne alors toutes sortes d'éléments lexicaux ou syntaxiques (*Il est bête comme ses pieds*, si *bête* qu'il croit tout ce qu'on lui dit) ». Cette citation met en lumière la complexité de cette notion d'intensité dans la mesure où elle peut être exprimée par des moyens grammaticaux, des moyens morphologiques et stylistiques et par des expressions figées. I. Ben-Hénia (2003 : 93) donne des exemples d'adverbes figés exprimant l'intensité du type *dormir sur (mes, tes, ses) oreilles, manger à (ma, ta, sa) faim* ; elle cite des adjectivaux exprimant également l'intensité (*une peur bleue, un profond respect, un rythme infernal*). Elle rappelle à ce propos ce que Mel'čuk appelle la fonction Magn. Cette fonction correspond à un intensificateur qui peut être soit un adverbe soit un adjectif soit un autre morphème.

L'adverbe prototypique dans l'expression de l'intensité, c'est l'adverbe *très*. Celui-ci se caractérise sur le plan syntaxique par son antéposition et sur le plan sémantique par sa portée sur un large spectre de classes sémantiques de prédicats. Ce qui est essentiel, c'est de relever les propriétés syntaxiques et de préciser des classes sémantiques sur lesquelles peut porter tel ou tel adverbe. Les séquences adverbiales figées se caractérisent, le plus souvent, par le fait qu'elles sont plus appropriées aux prédicats sur lesquels elles portent que les adverbes simples. Pour mieux comprendre leur fonctionnement syntaxique et sémantique, observons les

locutions adverbiales suivantes : *à bras raccourcis*, *à fond de train*, *au quart de tour*, *à plein gosier*, *à grands flots*, *à fond la caisse*, *à fond les manettes*, *bec et ongles*, etc.

Ces locutions n'admettent pas toutes les restructurations, témoignant ainsi d'un figement total ou partiel. Par exemple, les locutions *à fond la caisse*, *à fond les manettes* et *à fond de train* peuvent être réduites seulement aux deux premiers constituants de la séquence, la préposition *à* et le nom *fond*, sans déperdition sémantique. À cette contrainte syntaxique s'ajoute une autre d'ordre sémantique. En effet, ces adverbiaux ont tendance à sélectionner un paradigme de prédicats sur lesquels ils peuvent porter. Le spectre de ce paradigme varie selon les cas : un adverbe peut sélectionner une seule classe sémantique et même un paradigme fermé de prédicats allant jusqu'à un seul prédicat. Considérons les exemples suivants :

Il conduisait à fond de train.

Tout passe à fond de train.

Plusieurs chevaux sont lancés à fond de train.

Il ne pouvait pas s'empêcher de filer à fond de train dans les souvenirs.

À voir de près ces exemples, nous constatons que la locution adverbiale sélectionne des prédicats appartenant à une hyperclasse, celle des <déplacements>. Nous y trouvons des prédicats du type *conduire*, *passer*, *être lancé*, *filer*, etc. L'adverbe porte sur ces prédicats en les intensifiant. Au sein de cette hyperclasse, nous pouvons élaborer des sous-classes regroupant les prédicats indiquant un <déplacement des moyens de transport>, <déplacement animal>, <déplacement abstrait>, etc. L'information qu'introduit l'adverbial, c'est l'intensité de la vitesse. Nous constatons donc que l'adverbial *à fond de train* est un adverbial approprié à l'hyperclasse de <déplacement>. Tel n'est pas le cas pour *à fond la caisse*. Considérons les exemples suivants :

Mon père écoutait Bach à fond la caisse sur sa grosse stéréo.

La vraie vie quoi ? L'engagement à fond la caisse.

Ils empruntèrent l'autoroute de Nanterre à fond la caisse.

L'enfant a neuf ans. Il pousse James Brown à fond la caisse.

Même si les dictionnaires présentent *à fond de train* et *à fond la caisse* comme des synonymes, ces deux locutions adverbiales sont loin d'être systématiquement substituables l'une à l'autre dans tous les emplois. *À fond la caisse* est moins appropriée que *à fond de train*. En effet, la première porte, outre la classe sémantique de <déplacement>, sur d'autres classes de prédicats, comme celle de <perception sonore> dans laquelle on peut trouver des prédicats de type *écouter N1*. Il faut préciser toutefois que l'argument N1 ne peut être employé que par l'intermédiaire d'un moyen de communication : *radio*, *télé*, etc. Nous ne pouvons dire, à titre d'exemple,

**J'écoute mon ami à fond la caisse.* Cependant, la deuxième locution, *à fond de train*, ne porte que sur des prédicats de <déplacement>. S'il est vrai que *à fond la caisse* porte sur des prédicats de <déplacement>, cet adverbial ne porte que sur la sous-classe <déplacement des moyens de transport>. Nous ne pouvons pas dire, en effet, **Je marche/ cours à fond la caisse.*

Il existe des adverbiaux qui sélectionnent, non pas une sous-classe sémantique de prédicats, mais un seul prédicat. Nous citons à ce propos des exemples comme *de tous ses yeux*, qui ne porte que sur le prédicat *regarder* que l'on peut rattacher à la sous-classe <perception visuelle>, ou de *toutes ses oreilles* qui ne porte que sur le prédicat *écouter* que l'on peut rattacher à la classe sémantique <perception acoustique>. Ces deux cas font partie de ce que Mel'čuk et son équipe appellent collocation. Il existe cependant des cas qui portent sur une sous-classe précise comme *à plein gosier*, qui sélectionne la sous-classe des <cris humains> et où l'on trouve des prédicats du type *crier*, *chanter*, *hurler*, etc. Il s'agit dans ce cas de ce qu'on appelle les classifieurs. En effet, ces adverbiaux sont de nature à nous permettre d'identifier la classe sémantique des prédicats qu'il sélectionne.

Conclusion et perspectives

Nous avons essayé dans cet article de montrer que les locutions adverbiales figées ont un fonctionnement parallèle aux unités monolexicales appartenant à la même catégorie syntaxique dans le cadre des trois fonctions primaires. Si nous avons exclu ici la fonction argumentale, c'est parce que celle-ci ne concerne principalement que la catégorie nominale.

Nous avons montré que les adverbiaux peuvent assurer la fonction prédicative aussi bien que la fonction actualisatrice. Concernant le premier cas, nous avons mis en place les critères définitoires des adverbiaux prédicatifs. Quant au second cas, il concerne notamment les adverbes aspectuels. Notre étude, si limitée soit-elle, nous a permis de montrer que les actualisateurs sont en grande partie des classifieurs. Ils sont si appropriés aux classes sémantiques de prédicats qu'ils peuvent nous aider à délimiter des classes homogènes sur les plans syntaxique et sémantique. Sans aucun doute, des adverbiaux tels que *d'arrache-pied*, *à grands flots*, *bec et ongle*, *à bras raccourcis*, *jusqu'au blanc des yeux*, *à gorge déployée*, *aux larmes*, *aux éclats*, *à perdre haleine*, *de toutes ses dents*, *de toutes ses oreilles*, etc. sont-ils de nature à nous aider à recenser les classes sémantiques de prédicats sur lesquels ils peuvent porter. Un travail systématique sur ces adverbes et les classes sémantiques sur lesquels ils peuvent porter gagnerait à être fait.

Références

- Ben-Henia I., 2006 : *Le degré de figement dans les locutions verbales*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.
- Ben-Hénia I., 2003 : « Intensité et figement dans les prédicats de sentiments ». *Cahiers de lexicologie*, **83**, 89—103.
- Borillo A., 1991 : « La nature compositionnelle de l'aspect ». In : *Travaux de linguistique et de philologie*. Vol. 29. Paris, Klincksieck, 97—102.
- Buvet P.-A., 2009 : *Remarques sur la détermination en français*. [Mémoire d'habilitation]. Université Paris 13.
- Buvet P.-A., 2008 : « Quelle description lexicographique du figement pour le TAL ? Le cas des adjectifs prédicatifs à forme complexe ». In : P. Blumenthal, S. Mejri : *Les séquences figées : entre langue et discours*. "Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur", Beihefte 36, Franz Steiner Verlag. Stuttgart, 43—54.
- Buvet P.-A., 1993 : *Les déterminants nominaux quantifieurs*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.
- Buvet P.-A., Grezka A., 2007 : « Élaboration d'outils méthodologiques pour décrire les prédicats du français ». *Lingvisticae Investigationes*, **30** (2), 217—245.
- Clas A., Gross G., 1998 : « Classes de figement des locutions verbales ». In : *Le figement lexical. Premières Rencontres Linguistiques Méditerranéennes, Tunis (17—19 septembre 1998)*. Tunis, Éditions du CERES, 11—18.
- Girardin Ch., 2005 : « Les classifieurs : une sous-classe d'adjectifs non prédicatifs ? ». *Cahier de lexicologie*, **86** (1), 59—70.
- Giry-Schneider J., 2005 : « Les adjectifs intensifs : syntaxe et sémantique ». *Cahiers de lexicologie*, **86** (1), 86—178.
- Gross G., 1994 : « Classes d'objets et descriptions des verbes ». *Langages*, **115**, 15—30.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161p.
- Gross M., 1986 : *Grammaire transformationnelle du français. 3. Syntaxe de l'adverbe*. Paris, ASSTRIL.
- Guillaume G., 1964 : *Langage et science du langage*. Paris, Presse de l'Université Laval.
- Guimier Cl., 1996 : *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en -ment*. Paris, Ophrys, 176p.
- Harris Z.S., 1971 : *Structures mathématiques du langage*. Paris, Dunod.
- Le Querler N., 1996 : *Typologie des modalités*. Presses universitaires de Caen, 156p.
- Martin R., 1971 : *Temps et aspect. Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*. Paris, Klincksieck.
- Mathieu-Colas M., 1994 : *Les mots à trait d'union. Problèmes de lexicographie informatique*. Paris, CNRS-INaLF, Didier érudition, coll. « Études de sémantique lexicale », 351p.
- Mejri S., 2006 : « Polylexicalité, monolexicalité et double articulation : la problématique du mot ». *Cahiers de lexicologie*, **89**, 209—221.
- Mejri S., 1997 : *Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Série linguistique X, Publications de la Faculté des lettres de la Manouba, 633p.

- Mel'čuk I., 1984 : *Dictionnaire Explicatif et Combinatoire du français contemporain, recherches lexico-sémantiques*. Vol. 1. Canada, Les presses de l'Université de Montréal.
- Oueslati L., 2006 : *Les constructions adverbiales en français contemporain*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.
- Sfar I., 2007 : *Les racines prédicatives entre équivalence et rupture d'emplois*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.

Luis Meneses

Lexiques, Dictionnaires, Informatique (LDI)
CNRS — Université Paris 13, UMR 7187

La polysémie et le réseau synonymique des prédicats polylexicaux

Le figement : « la partie immergée d'un iceberg ».

Abstract

Our objective is to deal with the question of polysemy and synonymy of fixed verbal sequences from the perspective of the three primary functions. Assuming that the elementary phrase is a minimal unit of analysis, the verb *to give*, which is a focal point of our study, can function as a predicate of the phrase, an actualizer of a nominal predicate or an element of a fixed sequence. The notion of usage will help us to demonstrate that the meaning of some verbal phrases changes according to their phrasal context, which shows that polysemy is not exclusive to mono-lexical units. Moreover, the representation of the different meanings of a multi-lexical unit is expressed by a vast synonymy and paraphrase network. The current study is in line with an Automatic Language Processing perspective that aims for recognition fixed sequences, for the generation of automatic phrases and for automatic translation. We shall present, firstly, our methodological framework. Secondly, we shall focus on the polysemy of multi-lexical predicates to demonstrate the characteristics they share and the differences between them and mono-lexical predicates. Finally, we shall put forward a methodology of treating the polysemy and synonymy of fixed sequences.

Keywords

Fixity, polysemy, synonymy, usage.

Introduction

La notion de polysémie a fait l'objet de plusieurs travaux (R. Martin, 1983 ; G. Kleiber, 2003 ; L. Barque, 2008) qui ont surtout focalisé sur la polysémie des unités monolexicales. Or, on constate que le figement occupe une place importante quantitativement et qualitativement dans les systèmes linguistiques. Les dictionnaires et les descriptions linguistiques montrent que les séquences dites « polylexi-

cales » peuvent être également polysémiques. Certains travaux (G. Petit, 2003 ; S. Mejri, 2003) ont abordé la question en parlant de la continuité qui existe entre la polysémie des mots et la polylexicalité des séquences figées. Le *Dictionnaire des sciences du langage* de F. Neveu (2004) précise qu'« on appelle *polysémie* (*vs monosémie*), de manière générale, l'existence d'une pluralité de significations pour un même vocable ». On propose d'élargir cette définition en l'appliquant aux « vocables polylexicaux ». Nous voudrions montrer que la polysémie n'est pas exclusive des unités monolexicales et que la pluralité des significations se traduit par un réseau synonymique source d'unités polylexicales.

Nous fournirons, dans un premier temps, les caractéristiques partagées entre les unités monolexicales et les unités polylexicales. Dans un deuxième temps, nous montrerons la pertinence de la méthodologie employée qui consiste à distinguer préalablement la fonction à laquelle appartient l'item *donner* dans certaines constructions. Enfin, nous aborderons la question de la polysémie et de la synonymie des unités polylexicales grâce à la notion d'emploi.

1. La méthodologie

Le cadre théorique de notre étude est le lexique-grammaire. Cette théorie repose sur une modélisation du langage proposée au départ par Zellig S. Harris (cf. 1971, 1976) et reprise ensuite par Maurice Gross et son équipe du LADL¹ (cf. 1975, 1981). Finalement, c'est Gaston Gross et son équipe du LLI² (cf. 1992, 1994, 1995 1996a, Le Pesant & Mathieu-Colas, eds, 1998 ; Mathieu-Colas, 1995, 1998) qui ont opté pour accorder plus d'importance à la sémantique dans la représentation de données linguistiques grâce aux classes d'objets. Le lexique-grammaire vise la création de descriptions formalisées pour le Traitement Automatique des Langues. Pour ce faire, cette méthode utilise comme unité d'analyse la phrase élémentaire. Dans le cadre de la phrase, on distingue trois types d'unités linguistiques : les prédicats, les arguments et les actualisateurs. La distinction faite entre les unités linguistiques repose sur une hiérarchisation syntactico-sémantique : le prédicat prime sur les arguments et les actualisateurs. Les deux premiers sont fondamentaux pour interpréter la phrase, le dernier aide à la grammaticalisation de celle-ci. Toute phrase est constituée d'un prédicat et de ses éventuels arguments. Une phrase telle que :

(1) *Paul donne la clé à Marie*

¹ Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique.

² Laboratoire de Linguistique Informatique.

peut être représentée de la manière suivante :

(2) *donner (Paul, clé, Marie)*

Une phrase résulte donc d'un prédicat, des ses arguments et de l'actualisation. La première tâche consiste à identifier les fonctions de chaque unité dans le cadre de la phrase :

(3) *Le père a donné plusieurs cadeaux à sa fille*

- *Le père a donné plusieurs cadeaux à sa fille* → prédicat
- *Le père a donné plusieurs cadeaux à sa fille* → arguments
- *Le père a donné plusieurs cadeaux à sa fille* → actualisateurs

Dans l'exemple (3) les fonctions primaires sont remplies par des unités monolexicales. Cependant, ces mêmes fonctions peuvent être remplies par des unités polylexicales :

(4) *Le présentateur donne un coup de main au président* → prédicat polylexical

(5) *La machine à écrire est tombée en panne* → argument polylexical

(6) *Luc a donné un tas d'informations à son collègue* → actualisateur polylexical

Cette étude focalisera sur les prédicats polylexicaux et abordera, à partir de séquences construites autour du verbe *donner*³, trois aspects : (i) la combinatoire interne et externe des séquences polylexicales en rapport avec le figement relatif et les emplois appropriés ; (ii) le dédoublement (sens littéral) et la polysémie (sens global) d'une séquence polylexicale ; (iii) la multiplicité de sens repris par des synonymes et des paraphrases. L'étude sémantique des séquences polylexicales représente un excellent cadre d'analyse pour approfondir des faits de langue tels que l'appropriation, la collocation et le figement relatif.

1.1. La fixité et la liberté combinatoire dans le système linguistique

Le figement est souvent opposé à la combinatoire libre. Or, la difficulté se trouve entre ces deux combinatoires. Le croisement entre ces deux principes met en évidence des contraintes sélectionnelles. La combinatoire libre n'est pas aussi libre qu'on ne le croit. Elle obéit à des contraintes d'ordre sémantique ou syntaxique.

³ Les séquences et les définitions sont extraites d'un corpus lexicographique : *Le Grand Robert*, *Le Petit Robert*, *Dictionnaire des expressions et locutions* et le *TLF*. Les exemples proviennent du corpus journalistique *Le Monde*.

Il est important de préciser ce qu'on entend par combinatoire libre et combinatoire figée. Prenons l'unité monolexicale *donner*. Ce verbe, à première vue, a une combinatoire qui présente au niveau du complément un paradigme assez ouvert. En effet, on peut imaginer qu'on peut *donner* n'importe quel objet à une personne. Bien évidemment, on pense à l'un des emplois possibles du verbe *donner* :

Luc donne un livre à Marie

N0 : <hum> donner DET N1 : <objet> à N2 : <hum> / syn : offrir

Les contraintes lexicales se trouvent dans le croisement entre syntaxe et sémantique. Les classes lexicales sont regroupées à l'aide des *classes d'objets*. Pour chaque emploi d'un prédicat donné, ces classes établissent un ensemble de noms qui formeront sa structure argumentale et qui serviront comme critère discriminatoire. Ces contraintes sur la sélection des arguments ne doivent pas être confondues avec le figement. Les emplois suivants du verbe *donner* répondent à des contraintes de sélection notamment sur les noms en position *N1*. Ces classes homogènes sémantiquement en excluent d'autres. Ce mécanisme de restriction ne fait pas partie du figement :

donner : N0 : <hum> / N1 : <médicament> / N2 : <hum> / syn : administrer

donner : N0 : <hum> / N1 : <argent> / N2 : <hum> / syn : payer

donner : N0 : <hum> / N1 : <successeur> / N2 : <hum> / syn : désigner

donner : N0 : <hum> / N1 : <heure> / N2 : <hum> / syn : indiquer

donner : N0 : <hum> / N1 : <maladie transmissible> / N2 : <hum> / syn : transmettre

donner : N0 : <hum> / N1 : <attestation> / N2 : <hum> / syn : délivrer

Les unités monolexicales peuvent avoir des emplois à large spectre lexical : *regarder*, *parler de*, *acheter*, etc. ; des verbes appropriés à des prédicats : *intimer (ordre)*, *donner (conseil)* ; et des prédicats à compléments uniques : *calfeutrer (fenêtre)*, *miauler (chat)*. On attire l'attention sur ce point car on retrouve le même mécanisme avec les prédicats polylexicaux. En parallèle, on a des prédicats polylexicaux appropriés à des noms prédictifs : *faire disparaître⁴ (trace)*, *faire face (obligations)* et des prédicats polylexicaux à compléments uniques : *donner le sein à (bébé)*.

Cela met en évidence l'idée que les prédicats polylexicaux, tout comme les prédicats monolexicaux, imposent des schémas d'arguments et leurs contraintes de restriction argumentales résultent de la même nature. D'où l'intérêt de l'étude des unités polylexicales comme des unités à part entière.

⁴ Cette séquence figée a plusieurs sens : *faire disparaître toutes les traces de doigts* (dissimuler, cacher), *il lui a recommandé de faire disparaître sur la photographie les traces de déchirure* (supprimer), *il voulait faire disparaître certaines personnes* (tuer).

Ce qui relève du figement se trouve dans la combinatoire interne des séquences figées. Cette combinatoire interne utilise la polylexicalité comme mécanisme de production du figement. Dans les exemples suivants, les *NI* ne sont pas pris en compte comme des éléments libres mais ils font partie intégrante du prédicat :

- (7) *N0* : <hum> **donner la parole** à *NI* : <hum>
 (8) *N0* : <hum> **donner sa langue au chat**
 (9) *N0* : <hum> **donner carte blanche** à *NI* : <hum>

Dans (7), le complément est figé car il est impossible de le remplacer par un de ses synonymes :

- (7a) **donner le discours, mot, propos, etc.*

Dans (8), les deux compléments sont complètement figés, c'est-à-dire que le *N0* *langue* et le *N2* *chat* intègrent le prédicat polylexical tout en gardant les positions sous-jacentes imposées par le verbe *donner* : *quelqu'un donne quelque chose à quelqu'un*.

Finalement, dans (9) on assiste à deux types de contraintes, l'une au niveau de la détermination, l'autre au niveau du modifieur. En effet, dans la suite *donner carte blanche*, on retrouve une « rupture » qui se manifeste par l'effacement du déterminant indéfini *une* dans *une carte* et par l'impossibilité d'utiliser un adjectif de la même classe sémantique :

- (9a) **donner carte rouge, grise, verte, etc.*

1.2. Les trois fonctions et le verbe *donner*

Le verbe *donner* peut avoir différentes fonctions dans une phrase :

- (10) *Il donne des calmants au patient*
N0 : <hum> *donner* DET *NI* : <médicament> à *N2* : <patient> / *syn* : *administrer*
 (11) *Il donne des indications à François*
N0 : <hum> *donner* DET *NI* : *indication* à *N2* : <hum> / *syn* : *indiquer*
 (12) *Il donne la parole à son étudiant*
N0 : <hum> *donner* DET *NI* : *parole* à *N2* : <hum> / *syn* : *inviter qqn à parler*

Il peut fonctionner comme prédicat (7), comme verbe support (8) et comme formant dans une séquence verbale figée (9) ; la séquence elle-même est un prédi-

cat polylexical. Ces trois phrases comportent la même structure : **NO V DET NI à N2**. D'où la nécessité de compter avec des outils nous permettant d'identifier de manière systématique les différents rôles que *donner* peut jouer dans le cadre de cette structure.

Si dans (9) on considère uniquement le verbe *donner* comme prédicat de la phrase, l'analyse n'est pas pertinente car, c'est l'ensemble de la suite qui a une valeur prédicative et signifie, d'après le *TLF*, *inviter quelqu'un à parler, à donner son avis*. Le nom *parole* n'est pas le complément du verbe *donner*. G. Gross (1996) a proposé des tests pour montrer qu'aucune des propriétés habituelles du complément d'objet direct n'est observée :

— pronominalisation :

**Le présentateur l'a donnée*

— formation de relative :

**La parole que le présentateur a donnée*

— interrogation en *que* :

**Qu'a donné le présentateur ? la parole*

— possibilité de devenir le sujet d'un passif :

?La parole a été donnée par le présentateur

— détermination est figée :

**Le présentateur a donné (la, *une, *cette, *des) parole(s)*

De plus, la séquence n'est pas compositionnelle : le sens du verbe *donner* et celui du nom *parole* ne nous permettent pas d'obtenir le sens global *inviter quelqu'un à parler, à donner son avis*. Cette séquence est de toute évidence figée. Son statut de prédicat de la phrase et l'impossibilité de dissocier ses constituants prouvent que cette séquence a le même statut qu'une unité monolexicale. Les séquences figées doivent apparaître dans le dictionnaire des prédicats polylexicaux.

La limite entre les constructions **NO V DET NI à N2** à verbe support et à verbe figé est très fine. Il suffit de très peu pour qu'une séquence à verbe support bascule vers une séquence figée. Les dictionnaires (*TLF*, *Grand Robert*, *Larousse*, etc.) n'établissent pas une claire distinction entre les verbes supports, les collocations (*V + N*) et les séquences verbales. Nous proposons l'utilisation de la notion d'emploi

et des classes sémantiques pour distinguer ces trois réalités linguistiques. L'actualisation se trouve au cœur de cette problématique. Dans les exemples suivants :

(13) *Il **donne un exemple** concret de la situation à Luc*

(14) *L'Europe doit **donner l'exemple** à suivre*

Il s'agit dans les deux cas d'une construction *N0 V DET N1 à N2*. Dans (13), il s'agit d'une construction à verbe support tandis que dans (14), on est face à une séquence figée. Les différences se trouvent au niveau de la détermination. Dans (13a), on peut effacer le verbe support tandis que dans (14a), c'est impossible :

(13a) *Son exemple concret de la situation pour Luc*

(14a) **Son exemple à suivre*

Si on procède à la substitution des déterminants, il est impossible d'avoir :

(13b) *(Son, un, *l') exemple concret de la situation pour Luc*

(14b) *(L, *un) exemple à suivre*

Un autre exemple nous permet de voir la difficulté à trouver le statut du verbe et à récupérer son sens grâce à des synonymes ou des paraphrases :

(15) *Il **donne son sentiment** sur la guerre du Golfe*

(16) *Il **donne le sentiment** d'être impuissant / qu'il est impuissant*

(17) *Cette affaire vous **donne un sentiment effrayant** du fonctionnement de l'État*

Ces trois partagent la même construction de surface (*N0 V DET N1 à N2*) mais ont des significations différentes. Dans (15) *donner* fonctionne comme un verbe support puisqu'il peut être effacé :

(15a) *Son sentiment sur la guerre du Golfe*

Le prédicat *sentiment* fait partie de la classe <opinion> ; cette classe regroupe des prédicats nominaux tels que *avis, opinion, idée, jugement, point de vue*. Ces prédicats reflètent la manière de penser d'une personne. Dans (16), le verbe ne peut pas être effacé car on obtient une phrase sémantiquement incorrecte :

(15b) **Son sentiment d'être impuissant...*

La séquence *donner le sentiment de/que* peut être remplacée par l'expression *donner l'impression*. Cette séquence verbale est figée syntaxiquement et sémantiquement. Le dernier des trois exemples (17) ne permet pas d'effacer le verbe, ce

qui implique qu'il ne s'agit pas d'un emploi support de *donner* mais d'un emploi figé :

(17a) **Son sentiment effrayant du fonctionnement...*

Cette séquence fonctionne comme un causatif, *cela donne un sentiment* mais le déterminant joue un rôle important dans la structure :

(18) *Cela donne un sentiment de dignité aux gens*

(19) *Cela donne au voyageur le sentiment de vivre*

(20) *Cela donne le sentiment qu'on cherche à tout prix...*

On remarque que le déterminant dépend directement de la complétive de la phrase dans (18), (19) et (20).

Une fois réalisé le travail de repérage des séquences verbales figées, on procédera à l'analyse en détail de leur structure et de leur emploi en contexte.

2. Dédoublement et polysémie des unités polylexicales

2.1. Le dédoublement

Le dédoublement est une caractéristique propre aux unités polylexicales et se manifeste par la coexistence de deux significations dans une même séquence, un sens littéral et un sens global (S. Mejri, 2005).

Le sens littéral d'une séquence figée est sous-jacent et peut être activé en cas de besoin dans le discours. Dans les exemples suivants, le mécanisme de défigement déclenche la littéralité des séquences employées :

(21) *Le feu d'artifice est tel qu'on ne sait plus où donner de la tête et de l'oreille*

(22) *Il ne suffit plus, dans les démocraties actuelles, de se contenter de voter et de rentrer chez soi en ayant donné un chèque en blanc aux « élus »*

Cependant, le sens littéral d'une séquence figée ne respecte pas systématiquement une des règles qui impose la notion d'emploi⁵ : la sémantique. Le non respect de cette règle rend les phrases absurdes d'après R. Martin (1992) :

(23) *?J'ai donné ma tête à couper hier !*

⁵ Les règles qui conditionnent l'emploi des unités monolexicales et polylexicales sont la syntaxe, la sémantique, la morphologie, etc.

Quant au sens global d'une séquence figée, il peut être le siège d'une polysémie qui lui attribue plusieurs contenus sémantiques. C'est grâce aux classes sémantiques qu'on peut repérer les différents emplois d'une séquence figée et ensuite, à travers des synonymes ou paraphrases, qu'on peut expliciter leurs différentes significations.

2.2. La polysémie des unités polylexicales

D'après R. Martin (1983), on peut distinguer deux types de polysémie, l'une par *pluralité d'acceptions*, ce qui implique que les sémèmes d'un mot soient reliés par restriction, par extension ou par métaphore, l'autre par une *pluralité de sens*, qui se manifeste par une « rupture » au niveau des sémèmes et il devient alors impossible d'employer le sémème 1 pour définir le sémème 2 et le sémème 2 pour définir le sémème 1. Le mot *vert* dans *la banane est verte* ou *j'aime le vert* emploie le premier type de polysémie.

Pour ce qui est du deuxième type de polysémie, la *pluralité de sens*, on peut prendre comme exemple l'unité lexicale *avocat*. Les dictionnaires proposent deux entrées pour cette unité. Dans le *Nouveau Petit Robert* (A. Rey, 2009), l'entrée 1 rend compte du sens du nom *avocat* en tant que : « Personne qui, régulièrement inscrite à un barreau, conseille en matière juridique ou contentieuse, assiste et représente ses clients en justice ». L'entrée 2 propose une autre définition : « Fruit de l'avocatier, de la grosseur d'une poire, à peau verte ou violette, dont la chair a la consistance du beurre et un goût rappelant celui de l'artichaut ». Ces deux entrées ne partagent aucun lien sémantique, on parle ainsi d'*homonymes*. On focalisera sur la polysémie par *pluralité d'acceptions* pour montrer que les séquences verbales figées construites avec le verbe *donner* (*donner le jour à*, *donner quartier libre à*, *donner l'exemple*, *donner une voix*, etc.) sont polysémiques et qu'elles fournissent à la langue un important réseau synonymique et paraphrastique.

Tout d'abord, on a procédé à la constitution d'un corpus lexicographique. En effet, on a répertorié plus de 300 locutions verbales contenant l'élément *donner* à partir de plusieurs dictionnaires (*TLF*, *Le Grand Robert*, *Dictionnaire d'expressions et locutions*, *Larousse*, *Thésaurus*, etc.). Cette tâche nous a permis de constater que les SVF ont, dans la plupart des cas, plusieurs significations. Ensuite, on a récupéré dans un corpus journalistique (10 années du journal *le Monde*) les phrases contenant les SVF répertoriées. Finalement, on a procédé à la description des différents emplois des SVF. En voici quelques exemples :

Emploi 1 : *l'épouse d'Ottavio donne le jour à un garçon* (accoucher, enfanter)

Emploi 2 : *Il a attendu 25 ans avant de donner le jour à un roman* (donner l'existence à)

Pour montrer qu'il s'agit bien de deux emplois du prédicat polylexical *donner le jour à*, il est nécessaire de montrer leurs caractéristiques partagées et de distinguer leurs différences sémantiques et syntaxiques.

Ces deux emplois ont la même construction syntaxique :

N0 donner le jour à N1

Mais présentent une différence au niveau du schéma d'arguments :

Emploi 1 : *N0* : <hum> *donner le jour à N1* : <hum : enfant, fille, garçon, jumeaux>

Emploi 2 : *N0* : <hum> *donner le jour à N1* : <ina : roman, institution, république, etc.>

Si on pousse l'analyse, on peut également constater que le *N0* de l'emploi 1 est restreint et ne s'applique pas à tous les humains :

Emploi 1 : <mère, épouse, femme> *donner le jour à* <hum : enfant, fille, garçon, jumeaux>

*<père, mari, homme> *donner le jour à* <hum : enfant, fille, garçon jumeaux>

Ce qui n'est pas le cas du *N0* de l'emploi 2 qui possède un champ paradigmatique plus large que celui de l'emploi 1 :

— *Les États membres de l'Union Européenne ont donné le jour à l'union politique*

N0 : <pays> *donner le jour à N1* : <union politique>

— *La convention signée donne le jour à cette nouvelle institution*

N0 : <convention> *donner le jour à N1* : <institution>

— *Le cinéma donne le jour à des talents nouveaux*

N0 : <cinéma> *donner le jour à N1* : <talent>

La SVF de l'emploi 1 peut être remplacée par une autre SVF, ce qui n'est pas le cas pour l'emploi 2 :

Emploi 1 : <mère, épouse, femme> **donner la vie à** <hum : enfant, fille, garçon, jumeaux>

Emploi 2 : *<hum> **donner la vie à** <hum : roman, institution, république, etc.>

L'adéquation des synonymes résulte un autre paramètre pour établir les différences entre ces deux emplois :

Emploi 1 : *donner la vie à* = *donner la vie*, **donner l'existence à*

Emploi 2 : *donner la vie à* = *donner l'existence à*, **donner la vie à*

Si l'on souhaite reconnaître automatiquement le sens de ces deux emplois de la séquence *donner la vie à*, il faudrait fournir à la machine le schéma d'arguments de l'emploi 1, avec toutes les contraintes que celui-ci impose. Dès que la machine détecterait des arguments autres que ceux fournis préalablement, elle indiquerait automatiquement qu'il s'agit de l'emploi 2 et que le synonyme approprié est *donner l'existence à* et non pas *donner la vie à*. Il serait possible d'alimenter le dictionnaire contenant l'emploi 2.

L'emploi 2 soulève quelques questionnements. S'agit-il de deux emplois ou serait-on en face d'un emploi littéral et d'un autre métaphorique ? Quels sont les éléments définitoires pour distinguer les emplois métaphoriques des autres ? L'emploi métaphorique doit-il être lexicalisé pour accéder au statut d'emploi d'une unité ? Doit-on considérer la séquence verbale figée comme polysémique ?

Voici d'autres expressions polysémiques qui impliquent les mêmes interrogations :

— *donner quartier libre à*

Emploi 1 : *J'avais décidé de **donner quartier libre** à mes hommes* (ne pas être de service, pouvoir quitter le quartier)

Emploi 2 : *J'avais décidé de **donner quartier libre** à mes joueurs* (être autorisé à sortir ou avoir un moment de liberté)

Emploi 3 : *Il a **donné quartier libre** à son humour* (avoir un moment de liberté)

À l'aide des classes sémantiques d'arguments et de domaines, il est possible de distinguer les trois emplois et de proposer des synonymes adéquats pour remplacer la séquence figée.

(24) *N0 : <hum> donner quartier libre à N1 : <hum : soldat, homme> / D : milit.*

(25) *N0 : <hum> donner quartier libre à N1 : <hum : joueurs, étudiants, jeunes, équipe>*

(26) *N0 : <hum> donner quartier libre à DET N1 : <ina : humour, imagination>*

L'emploi 1 est approprié principalement au domaine militaire, d'où l'importance de le spécifier (24) à travers la classe *<hum : soldat, homme>* pour ensuite proposer le synonyme adéquat de la séquence (*ne pas être en service*) ou la phrase (*pouvoir quitter le quartier*). L'emploi 2 découle directement de l'emploi 1, le sens de l'expression est passé du domaine spécialisé vers la langue générale. Ces deux emplois ont *grosso modo* le même sens mais ne peuvent pas faire appel au

même synonyme ou paraphrase pour saisir le sens de l'expression. La différence se trouve au niveau du *NI* car la classe des *humains* accepte des noms tels que *joueur*, *étudiant*, *équipe*, etc. (25). Le synonyme et la paraphrase diffèrent de ceux de l'emploi 1 (*être autorisé à sortir, avoir un moment de liberté*). Par ailleurs, il existe un troisième emploi qui découle de l'emploi 2. L'emploi 3 n'utilise plus l'hyperclasse *humain* en *N2*. Celle-ci est remplacée par la classe *<ina : humour, imagination>*, ce qui donne un emploi métaphorique de la séquence (26). Le synonyme est identique à celui de l'emploi 2.

3. Le traitement des séquences verbales figées dans le dictionnaire électronique

3.1. Les variantes verbales

On a remarqué que certaines séquences verbales figées ont des variantes au niveau du verbe. Ces variantes sont souvent de nature aspectuelle. Cependant, si on compare les phrases suivantes, on relève certaines différences sous-jacentes :

(27) *donner sa langue au chat*

N0 : <hum> donner sa langue au chat

(28) *avoir, donner, laisser carte blanche à qqn*

N0 : <hum> avoir, donner, laisser carte blanche à NI<hum>

(29) *avoir, donner, mettre, remettre le/du cœur au ventre*

N0 : <hum> avoir, donner, mettre, remettre le/du cœur au ventre

Dans (27), on n'a trouvé aucune variante au niveau du verbe et le complément *chat* fait partie intégrante de la SVF. Dans (28), c'est *carte blanche* qui fonctionne en bloc en laissant dehors le complément *NI*, et on retrouve un petit paradigme au niveau du verbe. Comme la séquence est converse, on peut *donner* et *recevoir* carte blanche. La variante verbale *laisser* véhicule l'aspect duratif terminatif. La séquence (29) a plusieurs variantes.

3.2. Le réseau synonymique et paraphrastique

Les dictionnaires et les phrases en contexte témoignent d'un vaste réseau synonymique et paraphrastique des unités polylexicales. On a remarqué que les dictionnaires utilisent notamment trois moyens pour rendre compte du sens d'une SF : des

synonymes monolexicaux, des synonymes polylexicaux et des paraphrases. Voici un aperçu de la richesse du réseau synonymique monolexical des SVF :

Séquence verbale figée	Syn 1	Syn 2	Syn 3	Syn 4	Syn 5	Syn 6
donner du fil à retordre	embarras- ser					
donner du piquant	assaison- ner	relever				
donner la main	aider	repêcher	servir	soutenir		
donner le sein	allaiter	nourrir				
donner le change	abuser	attraper	mentir	séduire	déguiser	dissimuler
donner le jour	accoucher	enfanter	procréer	produire		

On retrouve également un réseau synonymique polylexical :

Séquence verbale figée	Syn 1	Syn 2	Syn 3
donner prise	être en butte à		
donner chair	donner vie		
donner l'exemple	montrer le chemin	tracer le chemin	frayer la voie
donner le jour	donner la vie	donner naissance	
donner un chèque en blanc	abuser	attraper	mentir
donner de la confiture aux cochons	jeter des perles		

Enfin le réseau paraphrastique :

Séquence verbale figée	Paraphrase 1	Paraphrase 2
donner des idées à qqn	exciter son imagination	
donner des leçons à qqn	montrer sa supériorité	
donner des noms d'oiseaux à qqn	traiter de tous les noms à qqn	
donner des verges pour se faire battre	fournir des armes contre soi-même	
donner un chèque en blanc à qqn	lui laisser l'initiative d'une dépense	le laisser libre de traiter une affaire
donner la chair de poule	exciter sa frayeur	exciter son horreur

Une des principales difficultés auxquelles le TAL doit faire face est celle d'explicitier le sens d'une unité à l'ordinateur. Parmi les moyens qu'on utilise pour définir une unité lexicale, on retrouve les synonymes, les antonymes et les paraphrases. On rencontre deux problèmes majeurs. D'une part, la difficulté à proposer des synonymes idoines syntaxiquement. La plupart du temps, les synonymes proposés ont une syntaxe différente. D'une autre, comment faire appa-

raître les paraphrases dans un dictionnaire électronique ? Comme on l'a montré, les séquences figées ont souvent recours à des paraphrases pour spécifier leur contenu sémantique.

Des analyses fines montrent que le réseau synonymique polylexical, que ce soit avec des synonymes ou avec des paraphrases, donne des résultats significatifs :

Emploi 1 : *Il a **donné sa voix au** candidat de gauche* → voter pour

Emploi 2 : *Le hip-hop **donne une voix à** des gens qui ne pourraient pas s'exprimer autrement* → s'exprimer

Emploi 3 : *Il faut **donner de la voix** !* → il faut se faire entendre !

Dans la SVF (*donner dét voix*), la variation au niveau de la détermination et la multiplicité des sens donnent comme résultat des emplois disjoints sémantiquement.

Il existe le cas inverse, où plusieurs séquences polylexicales renvoient à une seule notion (*la cause*) :

(30) *Le 20^{ème} congrès du PCF **donne lieu à** des débats / Syn : causer, provoquer*

(31) *La décision **donne matière à** controverse / Syn : causer, provoquer*

(32) *Ce dernier terme **a donné occasion à** une infinité de conjectures / Syn : causer, provoquer*

(33) *L'histoire **donne sujet à** réflexion / Syn : causer, provoquer*

Dans les exemples précédents, les prédicats polylexicaux constituent une batterie de SVF qui utilisent comme synonymes le verbe *causer* ou *provoquer*. On pourrait se fixer la tâche de regrouper des séquences figées par domaine et par contenu sémantique, puis de créer des typologies à partir de leurs constructions et de créer un dictionnaire synonymique des séquences figées. Il a été prouvé que les unités polylexicales peuvent remplir une ou plusieurs fonctions dans le cadre de la phrase et que la description des prédicats, des arguments et des actualisateurs monolexicaux ou polylexicaux peut se faire avec les mêmes outils méthodologiques. L'important réseau synonymique polylexical donne un aperçu de l'importance qualitative et quantitative du phénomène du figement.

Conclusion

Les unités polylexicales, tout comme les unités monolexicales, n'échappent pas au phénomène de la polysémie. Les analyses croisées permettent d'aborder les deux mécanismes généraux de la langue : la combinatoire libre et la combinatoire

figée. Au lieu de continuer à mettre de côté les unités polylexicales, on propose de créer des typologies des SF pour décrire les différents emplois des mots. La méthodologie qu'on utilise peut être appliquée également pour le traitement des unités polylexicales. La polysémie des séquences verbales figées montre que le réseau des unités polylexicales est important quantitativement et qualitativement.

Par ailleurs, l'étude de la polysémie des SVF montre qu'on ne peut pas dissocier le figement de l'étude des unités linguistiques. La phrase comme unité d'analyse nous permet non seulement d'assigner des fonctions précises aux unités lexicales mais également d'accéder de manière fine au contenu sémantique des unités à travers la notion d'emploi. Plusieurs questions restent en suspens : Doit-on parler de polysémie ou d'emplois polysémiques ? Quelle est la limite entre les emplois spécialisés, les emplois de la langue générale et les emplois métaphoriques ? Quelle relation y aurait-il entre l'actualisation et le figement ? On propose de créer des typologies afin d'établir les limites entre les constructions à verbes support, les constructions à prédicat approprié, les locutions verbales, etc.

Références

- Bally Ch., 1951, 1997 : *Traité de stylistique française*. Paris, Klincksieck.
- Barque L., 2008 : *Description et formalisation de la polysémie régulière du français*. [Thèse de doctorant]. Université Paris 7.
- Buvet P.-A., Blanco X., Gavriilidou Z., 2000 : « Analyse comparée des modifieurs figés en grec moderne, français, espagnol : vers un dictionnaire électronique ». In : *Studies in Greek Linguistics. Proceedings of the 20th Annual Meeting of the Department of Linguistics Faculty of Philosophy Aristotle University of Thessaloniki*. Thessaloniki, 87—98.
- Gaatone D., 1993 : « Les locutions verbales et les deux passifs du français ». *Langue française*, **109** : *Sur le passif* [Paris, Larousse], 37—52.
- Gross G., 1996a : « Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle ». *Langages*, **121** [Paris, Larousse], 54—72.
- Gross G., 1996b : *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161p.
- Gross G., 1995 : « Une sémantique nouvelle pour la traduction automatique. Les classes d'objets ». In : *La tribune des industries de la langue et de l'information électronique*. Paris, 17—19.
- Gross G., 1994 : « Classes d'objets et description des verbes ». *Langages*, **115** [Paris, Larousse], 15—30.
- Gross G., 1992 : « Forme d'un dictionnaire électronique ». In : *L'environnement traductionnel*. Sillery—Montréal, Presses de l'Université du Québec, Aupelf-Uref.
- Gross M., 1982 : « Une classification des phrases figées du français ». *Revue Québécoise de Linguistique*, **11** (2), 151—185.

- Gross M., 1981 : « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique ». *Langages*, **63** [Paris, Larousse], 7—52.
- Hajok A., 2010 : *Étude sémantico-syntaxique de la détermination simple et complexe en français et en polonais. Approche contrastive*. [Thèse de doctorat]. Université Paris 13.
- Harris Z.S., 1976 : *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.
- Harris Z.S., 1971 : *Structures mathématiques du langage*. Paris, Dunod.
- Kleiber G., 2003 : « Item lexical, mots construits et polylexicalité vus sous l'angle de la dénomination ». In : S. Mejri, dir. : *Syntaxe et sémantique*. N° 5. Caen, Presses de l'Université de Caen.
- Le Pesan D., Mathieu-Colas M., 1998 : « Introduction aux classes d'objets ». *Langages*, **131** [Paris: Larousse], 6—33.
- Mathieu-Colas M., 1995 : « Représentation de la polysémie dans un dictionnaire électronique ». In : A. Clas, Ph. Thoiron, H. Béjoint, eds : *Lexicomatique et dictionnaires IV^e Journées scientifiques du réseau thématique « Lexicologie, Terminologie, Traduction »*. Lyon 1995. Montréal, AUPELF-UREF, 317—325.
- Mathieu-Colas M., 1998 : « Illustration d'une classe d'objets : les voies de communication ». *Langages*, **131** [Paris, Larousse], 77—90.
- Martin R., 1983 : *Pour une logique du sens*. Paris, Presses universitaires de France, 268p.
- Mejri S., 2011 : « Figement, collocation et combinatoire libre ». In : S. Mejri, J.-C. Anscombre, eds : *Le figement linguistique : la parole entravée*. Paris, H. Champion, 63—77.
- Mejri S., 2009 : « Le mot, problématique théorique ». *Le Français Moderne*, 68—82.
- Mejri S., 2008a : « Constructions à verbes supports, collocations et locutions verbales ». In : *Les constructions verbo-nominales libres et figées. Approches contrastives et traductologiques*. Université d'Alicante, 191—200.
- Mejri S., 2008b : « La double combinatoire des séquences figées ». In : G. Gross, K. Schulz, eds : *Linguistics, Computer Science and Language Processing, Festschrift for Franz Guenther*. London, Collège Publications, 259—270.
- Mejri S., 2003 : « Polysémie et polylexicalité ». In : S. Mejri, dir. : *Syntaxe et sémantique*. N°5. Caen, Presses de l'Université de Caen.
- Mejri S., 2000 : « Figement lexical et renouvellement du lexique : quand le processus détermine la dynamique du système ». *Le français moderne*, **68** (1), 39—62.
- Petit G., 2003 : « La polysémie des séquences polylexicales ». In : S. Mejri, dir. : *Syntaxe et sémantique* N°5. Caen, Presses de l'Université de Caen, 91—114.
- Rastier F., Valette M., 2009 : « De la polysémie à la néosémie ». *Le Français Moderne*, 97—116.

Dictionnaires

- Neveu F., 2004 : *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris, Armand Colin, 316p.
- Dictionnaire des expressions et locutions*. Par A. Rey et S. Chantreau. Paris, Les usuels du Robert, 1991.
- Grand Robert de la langue française*, 1986 (version informatisée sur CD-Rom).
- Le Petit Robert de la langue française*, 2009 (version informatisée sur CD-Rom).
- Le Trésor de la Langue Française informatisé* (<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>).

Asma Mejri

*Traitement Informatique du Lexique
(Université de la Manouba)
Université de Jendouba*

Le degré de figement des locutions conjonctives dans les relations transphrastiques : le cas de l'hypothèse et de la condition*

Abstract

The present paper asks the question whether conjunctive and prepositional locutions are multi-lexical units, as it could be gathered from the word "locution". These units introduce incidental propositions and are equivalent to simple conjunctions. A conjunctive expression bears the same relation to a conjunction as a complex word to a simple word: the only difference lying in multi-lexicity. We shall rely on the syntactic-semantic description of certain conjunctive expressions coding a hypothetical or conditional relation to show that they can undergo many modifications. As these units correspond to the Prep Det N X structure, e.g. *à condition que*, we shall see that we can actualize the noun which appears there, that its actualization is very rich and that it can shed light on the categorization of this relation in the language.

Keywords

Phraseology, conditional, hypothetical, conjunctive locutions.

Introduction

Nous analysons la phrase complexe sur le modèle de la phrase simple. Partant du principe qu'il y a autant de phrases que de prédicats, nous pouvons remarquer que dans la conditionnelle telle que :

Il acceptait le mariage à condition qu'il fît des études pour devenir officier de la marine marchande. (Frantext)

* L'étude menée dans le cadre du LIA (LDI, UMR 7187 et TIL 00/UR/0201) « Langues, Traductions, Apprentissage » CNRS.

il n'y a pas deux prédicats mais trois :

- la proposition principale,
- la proposition circonstancielle,
- le substantif figurant dans la locution conjonctive : *condition* qui n'est pas actualisé.

Ce prédicat a le même sujet que celui de la principale, effacé par principe de coréférence. D'ailleurs, on pourrait le montrer, soit par référence au pronom personnel, soit par la détermination :

Il acceptait, mais il avait comme condition qu'il fit des études pour devenir officier de la marine marchande.

Il acceptait, mais sa condition était qu'il fit des études pour devenir officier de la marine marchande.

Afin que le connecteur accède au statut de phrase, deux étapes sont nécessaires :

- (a) la linéarisation,
- (b) l'actualisation.

Pour l'actualisation du prédicat, nous avons besoin d'un outil théorique : les verbes supports tel que le verbe support *avoir* :

Il acceptait mais il avait comme condition qu'il fit des études pour devenir officier de la marine marchande.

Le schéma de la phrase pourrait être représenté ainsi :

Connecteur de second ordre
(argument 1 : principale et argument 2 : subordonnée)

1. Paramètres définitoires d'un prédicat de second ordre

C'est un connecteur qui sert à relier deux phrases élémentaires dans une relation transphrastique. C'est un prédicat qui, de par sa supériorité hiérarchique, sélectionne deux arguments de nature phrastique.

Le prédicat de second ordre ne fait pas partie de la subordonnée et la phrase habituellement appelée *proposition subordonnée* est l'argument-objet de ce prédicat nominal :

Un de ces hommes toujours prêts à offrir leur vie et qui vous la donneraient à condition d'être débarrassés de vous. (Frantext)

Le prédicat à l'infinitif *être débarrassés* est l'objet (la complétive) du prédicat *condition*. Ce prédicat peut avoir une forme nominale :

*Dans la **supposition** que les gènes intéressés ne sont pas sujets à mutation, il est possible que certains d'entre eux soient définitivement perdus pour la population.* (Frantext)

ou une forme verbale liée à sa racine prédicative ; la forme morphologique n'a aucune incidence sur la modulation sémantique apportée par le connecteur de second ordre :

***Supposons** que les gènes intéressés ne soient pas sujets à mutation, il est possible que certains d'entre eux soient définitivement perdus pour la population.*

Dans ce travail, nous optons pour le terme connecteur qui désigne toute unité simple ou polylexicale codant une relation hypothétique. Pour ce faire, nous faisons une mise au point du terme *connecteur*.

1.1. Les connecteurs dans les relations transphrastiques

Les connecteurs sont des marqueurs de relations transphrastiques telle que *le but, la cause, la condition, l'hypothèse, la conséquence* dans un schéma de prédication de second ordre. C'est à partir des classes sémantiques des prédicats-arguments sélectionnées par le prédicat de second ordre que se détermine la nature de cette relation. Ces connecteurs peuvent être de nature morphologique différente : des prédicats nominaux, verbaux ou adjectivaux. Une telle conception de la connexion montre que les moyens de codage ont des propriétés formelles différentes et présentent des modulations sémantiques riches. Nous retiendrons qu'un connecteur est une unité monolexicale ou polylexicale qui établit une relation, en l'occurrence, hypothétique entre deux prédicats appartenant à des rangs hiérarchiquement inférieurs.

1.2. Les locutions conjonctives et prépositives : distinctions propres aux connecteurs ou à leurs environnements ?

Plusieurs formes en *que* sont doublées d'une forme en *de* telles que *à condition que* et *à condition de*. Il est intéressant de savoir si l'étiquette donnée à ces unités est pertinente et c'est ce que nous montrerons à travers ces exemples.

La locution conjonctive a comme argument un prédicat actualisé, c'est-à-dire inscrit dans le temps *commette* et *obtienne* alors que la locution prépositive sélectionne comme argument un prédicat non actualisé, réduit dans la première phrase

à la forme infinitive. Nous voyons dans ce cas que la différence entre une locution prépositive et une locution conjonctive ne tient pas à une différence conceptuelle entre les connecteurs ni à une différence de fonctionnement sémantique mais plutôt à l'environnement des connecteurs, c'est-à-dire à un argument-prédicat actualisé ou non. Ces unités ne relèvent pas « de deux catégories différentes [...], celle des prépositions et des conjonctions. Nous considérons que nous avons affaire à des suites de même nature » (G. Gross, M. Prandi, 2004 : 66).

Ainsi, les locutions prépositives ou conjonctives sont-elles des connecteurs de second ordre codant une relation transphrastique. La différence morphologique n'a pas d'incidence sur le statut de ces unités. Nous proposerons dans ce qui suit une grille d'analyse des différents moyens d'actualisation de ces connecteurs. Nous avons appliqué systématiquement ces paramètres sur les différents connecteurs de notre corpus. Il en ressort plusieurs constats dont le plus important est que les locutions prépositives et conjonctives n'ont pas une combinatoire aussi figée que le laisse entendre le terme « locution ». Nous observerons alors tous les constituants de cette combinatoire.

2. De la notion de locution à une liberté scalaire de la structure *Prép Dét N X*

Les locutions conjonctives (ou prépositives) sont généralement envisagées dans leur comportement global par rapport à leur environnement, indépendamment du statut propre des éléments constitutifs. La structure interne de la plupart de ces unités correspond à la configuration suivante : *Prép Dét N X*. *Prép* renvoie à la préposition introductrice, *Dét* est un déterminant, *N* est un substantif prédicatif, ceci sera démontré dans notre travail, et *X* est une variable qui peut prendre deux formes, soit une préposition *de* suivie d'un prédicat non actualisé ou une conjonction *que* introduisant un prédicat actualisé. Les unités telles que *à condition que*, *à condition de*, *dans l'hypothèse où*, *dans la supposition que*, etc. correspondent à cette structure. Nous montrerons dans ce qui suit que le fonctionnement de la combinatoire de ces unités rompt avec l'étiquette *locution* qui présuppose une structure figée.

2.1. La préposition : un paradigme d'options

Il est vrai que certaines locutions conjonctives ont une forme verbale telle que *supposé que*, *supposons que*, *admettons que*. En ce qui concerne nos locutions conjonctives, elles sont souvent introduites par une préposition qui peut avoir une forme unique dans la structure *Prép Dét N X* :

*dans l'hypothèse où, dans la supposition que
*avec l'hypothèse de, *avec la supposition de
*à l'hypothèse que, *à la supposition que*

ou des paradigmes tels que :

au cas où, dans le cas où, pour le cas où, au cas que

Il est possible qu'il y ait un choix entre les prépositions :

Dans la confédération d'états «un pouvoir de contrainte» peut être attribué à la confédération sur ses membres, dans le cas d'un refus de l'un d'eux d'observer les obligations assumées dans le pacte fédéral.

Pour le cas d'un refus de l'un d'eux d'observer les obligations assumées dans le pacte fédéral, «un pouvoir de contrainte» peut être attribué à la confédération sur ses membres.

Les prédicats de condition laissent tansparaître également des débuts de paradigmes :

à la condition de, sous la condition de, avec la condition de, à la réserve de, sous la réserve de, avec la réserve de.

La possibilité de substituer une préposition à une autre dans la même structure *Prép Dét N X* est un indice que la combinatoire n'est pas totalement figée. Nous montrerons que le choix de la préposition est relatif aux restructurations de la locution. Dans les paragraphes qui suivent, nous observerons le fonctionnement syntactico-sémantique des substantifs figurant dans les locutions conjonctives et prépositives.

2.2. Le substantif dans *Prép Dét N X* est un nom prédicatif

Comme nous l'avons expliqué, le substantif figurant dans ces structures est un prédicat de second ordre qui par sa fonction prédicative sélectionne des arguments. G. Gross et M. Prandi (2004) ont montré que ce substantif peut faire l'objet d'une substitution dans la même configuration. Pour illustrer le phénomène d'une combinatoire plus ou moins libre dans le cas de plusieurs circonstancielles, les auteurs donnent les exemples suivants :

- le cas des finales : *avec le/la (souci, volonté, désir, espoir) de plaire,*
- des temporelles : *à le/la (moment, instant, seconde, minute, heure) de partir,*

- de la cause : *pour le (motif, raison) que P,*
- des consécutives : *de (sorte, façon, manière).*

Le même phénomène s'observe dans le cas des connecteurs d'hypothèse et de condition :

à la (condition, réserve, charge) de X,
sous la (condition, réserve) de X,
dans (la supposition, l'hypothèse, l'éventualité, le cas) où P.

Après avoir montré que les substantifs figurant dans la structure *Prép Dét N X* ne sont pas fondus dans un moule, nous pouvons déduire que le terme *locution* ne correspond pas à la réalité linguistique. En effet, ce terme implique que la structure *Prép Dét N X* est figée alors que ce n'est pas le cas pour plusieurs connecteurs. Nous montrerons que le prédicat figurant dans cette structure peut être actualisé, ce qui rompt encore avec les implications du terme *locution*.

3. L'actualisation des prédicats nominaux dans la structure *Prép Dét N X*

Nous observerons les moyens d'actualisation d'un prédicat nominal dans l'objectif de montrer en premier lieu que la « conjugaison » nominale est plus complexe que la conjugaison verbale et de prouver en second lieu, que si un prédicat nominal connaît une actualisation très riche, c'est que la structure *Prép Dét N X* n'est pas figée.

3.1. La détermination

La détermination relève à la fois du lexique et de la syntaxe dans la mesure où la possibilité pour un substantif donné d'admettre tel ou tel déterminant peut dépendre d'autres éléments de la phrase dans laquelle apparaît ce nom. Nous observerons la détermination affirmative (anaphorique et cataphorique).

3.1.1. La détermination anaphorique

Nous appliquerons des tests correspondant à la détermination anaphorique pronominale :

Le relatif de liaison *quoi*

Aucun prédicat nominal d'hypothèse ou de condition figurant dans la structure *Prép Dét N X* ne peut faire l'objet d'une pronominalisation en *quoi* :

Dans l'hypothèse où les italiens garderaient la neutralité, il faudrait, suivant Juin, débarquer en Corse à la fois par l'ouest et par l'est afin de couper aux allemands les deux routes côtières. (Frantext)

**Dans l'hypothèse de quoi, il faudrait, suivant Juin, débarquer en Corse à la fois par l'ouest et par l'est afin de couper aux allemands les deux routes côtières.*

On arriverait à la ville tard dans la soirée à condition de ne pas trop crever en route. (Frantext)

** à condition de quoi, On arriverait à la ville tard dans la soirée.*

Les limites du budget intéressé, sont négociées et conclues par la commission, à charge d'en tenir le conseil informé. (Frantext)

**à charge de quoi, les limites du budget intéressé, sont négociées et conclues par la commission.*

**à la réserve de quoi, les limites du budget intéressé, sont négociées et conclues par la commission.*

Le président a le pouvoir général de maintenir l'ordre en suspendant la séance au cas de désordre provenant d'attaques personnelles, de manifestations ou d'interruptions. (Frantext)

**Au cas de quoi, le président a le pouvoir général de maintenir l'ordre en suspendant la séance.*

Les pronoms *cela* et *ça*

Contrairement à la pronominalisation des prédicats d'hypothèse et de condition avec *en quoi*, qui a donné des phrases agrammaticales, la pronominalisation avec *cela* et *ça* génère des phrases acceptables :

?Dans l'hypothèse de cela, il faudrait, suivant Juin, débarquer en Corse à la fois par l'ouest et par l'est afin de couper aux allemands les deux routes côtières.

à charge de cela, les limites du budget intéressé, sont négociées et conclues par la commission.

à la réserve de cela, les limites du budget intéressé, sont négociées et conclues par la commission.

à condition de cela, on arriverait à la ville tard dans la soirée.

La pronominalisation du déterminant et de la subordonnée

À travers les exemples qui suivent nous examinerons la pronominalisation de l'ensemble du déterminant et de la subordonnée. Cette anaphore, appelée traditionnellement « anaphore pronominale » est définie par un pronom qui renvoie à un segment du discours par opposition aux **déictiques** qui renvoient plutôt à des objets du réel. Elle est prise en charge par le démonstratif :

*Pour la composition de la version longue. J'ai décidé de me laisser aller parenthétiquement. **Dans cette hypothèse**, la difficulté de se repérer dans le dispositif parenthétique se trouvera fortement accrue. (Frantext)*

*À **cette condition**, j'étais libre de jouer les jolis cœurs. (Frantext)*

***Dans ce cas**, les deux définitions sont équivalentes. (Frantext)*

*Cette **supposition**, nous l'avons faite. (Frantext)*

3.1.2. L'anaphore textuelle

C. Chastin¹ définit la « chaîne anaphorique » comme « une suite de termes singuliers apparaissant dans le contexte tel que si l'un d'eux réfère à quelque chose, alors tous les autres réfèrent à cette chose » (1975 : 505). Cette définition présente la relation anaphorique comme une relation qui implique une identité référentielle entre l'expression anaphorique et son antécédent. Nous avons donc affaire à une relation de co-référence. La co-référence est une « relation entre deux unités référentielles A et B [ayant] la même référence ». Ainsi, l'expression anaphorique dans les exemples suivants réfère obligatoirement à un antécédent dans le contexte.

***Dans le cas contraire**, ils peuvent se traîner réciproquement en justice. (Frantext)*

*Les usines tourneront à une allure réduite pendant la période transitoire I 1954—57, **dans le meilleur des cas**, c'est-à-dire si le développement de la consommation d'azote par l'agriculture atteint véritablement le rythme prévu. (Frantext)*

*Elle eût pu rêver la douleur aussi, **dans le pire des cas**, mais telle éventualité n'était guère acceptable. (Frantext)*

*Vous pourrez même, **le cas échéant**, obtenir du médecin légiste de la capitale les précisions supplémentaires qui vous intéresseraient. (Frantext)*

*Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve sont beaucoup plus favorables à la **supposition contraire**. (Frantext)*

¹ Cette définition est citée dans F. Corblin (1995 : 15).

Après avoir examiné la richesse de la détermination anaphorique, nous observerons la détermination cataphorique.

3.1.3. La détermination cataphorique

L'article défini *le*

- à (**la**) condition **que P**/de VW/de N

*Les romans réalistes choisissent malgré eux dans le réel, parce que le choix et le dépassement de la réalité sont **la condition** même de la pensée et de l'expression.* (Frantext)

- en cas **de P**/de N

***En cas de** négligence de se rendre à l'heure, l'élève sera à l'amende de 24 sous qui seront retenus sur ses appointements du mois.* (Frantext)

- dans **le cas** où **P**

***Dans les cas où** le changement à vue est impraticable, je recommande la continuité chorégraphique.* (Frantext)

- dans l'hypothèse où **P**

Dans l'hypothèse où les chefs et les soldats français du levant verraient atterrir sur leurs bases les appareils de la Luftwaffe, je me berçais de l'espoir que beaucoup d'entre eux se refuseraient à subir cette présence et à la couvrir de leurs armes. (Frantext)

- dans l'éventualité où **P**

Dans l'éventualité où les forces alliées se retireraient de leurs positions actuelles au nord du dispositif de la 1^{ère} armée française, je vous prescris de prendre à votre compte et d'assurer la défense de Strasbourg. (Frantext)

- dans **la** supposition que **P**

*Le premier marché de Duchesne était fait dans **la** supposition qu'on imprimait en Hollande.* (Frantext)

L'article indéfini *Un*

*Mais à **une condition**. Vous me mettrez les menottes, vous aussi. Pour qu'on sache bien que je ne vais pas là-bas de mon plein gré, en toute conscience.* (Frantext)

*L'acte sexuel a toujours été lié à **une certaine condition** de jeunesse et de fraîcheur physique.* (Frantext)

***Une** supposition que je lui dise : « Vincent, dis voir à notre chef de gare combien on a de kilomètres d'ici à Bourges ! »* (Frantext)

Le déterminant zéro

*Tu peux donc aller visiter les autres initiations à **condition d'**être solidement enraciné dans ta propre foi et ta propre identité.* (Frantext)

*Le roi Alphonse XIII fit céder à l'académie des beaux-arts de France un terrain situé au centre de la cité universitaire de Madrid, à **charge d'**y édifier une résidence pour les artistes français qui viendraient étudier l'art espagnol.* (Frantext)

3.2. La détermination négative

à **aucune** condition

*Les candidats, qui ne doivent satisfaire à **aucune condition** d'âge, ni de titre, ni de nationalité, subissent ces épreuves.* (Frantext)

*Il accepta sans **aucune** réserve.*

*Il accepta sans **aucune** charge.*

*Il accepta sans **aucune** réserve.*

*En **aucun cas**, je n'admettrai cela.*

3.3. La détermination interrogative

Sous quelles conditions ?

Dans quel cas ?

3.4. La détermination indéfinie

à **certaines** conditions

sous **certaines** conditions

sous **certaines** réserves

Mais une **autre** supposition qu'elle soit entre les mains de Crochemauve?
(Frantext)

3.5. Les quantifieurs

A **deux** conditions

Dans les **trois** cas suivants

Tous les sujets sont bons, possibles, « mais à la **condition** de répondre ou de se laisser plier aux **trois** conditions suivantes ». (Frantext)

Il y a une double **supposition** : la décision, qui dépend du rêve, implique le Projet. (Frantext)

La seconde **hypothèse** est la plus vraisemblable. (Frantext)

Nous pouvons déduire des restructurations auxquelles nous avons procédé que la détermination des prédicats nominaux dans la structure *Prép Dét N X* donne à voir une combinatoire, ce qui implique que le traitement de ces unités doit prendre comme paramètre d'actualisation des différents constituants de la structure interne. Nous étudierons dans cette dernière section un autre moyen d'actualisation des prédicats nominaux.

4. Les verbes supports

Contrairement à la conjugaison des verbes, l'actualisation des prédicats nominaux par les verbes supports nous renseigne sur les caractéristiques sémantiques de ces prédicats. Ainsi, avons-nous toujours considéré que « hypothèse » et « condition » sont des étiquettes qui réfèrent à la même relation. Il est cependant remarquable dans notre corpus que ces deux prédicats de second ordre fonctionnent différemment. Ils sont actualisés par deux verbes supports différents.

Le prédicat *hypothèse* est actualisé par le verbe support *faire* :

Je fais donc l'hypothèse suivante (les hypothèses ne me coûtent rien) : la découverte des registres, preuve de la prospérité ancienne et active de l'Orangerie (et en particulier d'une quantité non négligeable de grands registres vierges) fut l'impulsion décisive pour la création d'une association informelle.
(Frantext)

Le prédicat *condition* est actualisé par le verbe support *avoir* ou *être* :

*Il proposa de faire lui-même la démarche nécessaire mais il **avait** une seule **condition** que Jean-Jacques s'engageât à accepter.* (Frantext)

Une opération de substitution reste impossible dans le cas d'un prédicat d'hypothèse :

J'ai donc l'hypothèse** suivante (les hypothèses ne me coûtent rien) : la découverte des registres, preuve de la prospérité ancienne et active de l'Orangerie (et en particulier d'une quantité non négligeable de grands registres vierges) fut l'impulsion décisive pour la création d'une association informelle.*

ainsi que dans le cas du prédicat *condition* :

Il proposa de faire lui-même la démarche nécessaire mais il **faisait une seule **condition** que Jean-Jacques s'engageât à accepter.*

Nous examinerons l'actualisation du prédicat *condition*.

La stabilité politique est la condition du développement économique.

Le prédicat *condition* établit une connexion entre deux prédicats nominaux de nature sémantique différente. Le premier *stabilité* est un prédicat d'état. Il est actualisé par le verbe support *être* (*être dans un état de stabilité*) ou par des verbes supports aspectuels qui indiquent respectivement l'aspect inchoatif (*Entrer dans un état de stabilité*) et l'aspect terminatif (*Sortir d'un état de stabilité*).

Le prédicat *développement* est un prédicat événementiel :

Il y a eu un développement économique.

Quel est alors le statut du prédicat *condition*? Observons qu'il existe des constructions nominales passives qui mettent en jeu la préposition *à* et que l'on trouve dans des paires comme *être abrité/être à l'abri*, *être désespéré/être au désespoir*, *être écarté/être à l'écart*, etc. On peut donc mettre en parallèle les deux types de passifs :

*Le développement économique **est conditionné** par la stabilité politique.*

*Le développement économique **est à la condition** de la stabilité politique.*

*Le développement économique **a comme condition** la stabilité politique.*

Le passage de la construction passive à la construction active avec le prédicat verbal *conditionner* est possible :

*La stabilité politique **conditionne** le développement économique.
La stabilité politique **est la condition** du développement économique.*

Toutes ces transformations sont équivalentes à la construction :

*Il peut y avoir un développement économique **à condition qu'il y ait une stabilité politique.***

Nous remarquons ainsi que la locution conjonctive **à condition que** est une reformulation du prédicat nominal *condition*, parallèle au verbe *conditionner*. Nous venons de montrer qu'une locution conjonctive est de nature prédicative. Nous l'analysons comme un prédicat de second ordre qui a comme arguments la principale et la subordonnée. Nous appuierons ce constat par l'observation des réalisations morphologiques de la racine *suppos-*. Examinons le fonctionnement de la locution conjonctive *dans la supposition que* :

À supposer que I est le milieu du [AB], les trois points sont alignés.

On peut actualiser le prédicat verbal *supposer* par la conjugaison qui lui donne un ancrage temporel et une flexion verbale :

Supposons que I est le milieu du [AB], les trois points sont alignés.

Ce prédicat verbal a une autre variante morphologique qu'est le prédicat nominal *supposition* :

Une supposition que I est le milieu du [AB], les trois points sont alignés.

Nous remarquons que la variante morphologique n'a pas d'incidence sur le sens de la phrase. La locution conjonctive *une supposition que* ou *dans une supposition que* est une reformulation du prédicat nominal *supposition*, parallèle au verbe *supposer*. Ce sont des prédicats de second ordre qui ont pour arguments respectivement la principale et la subordonnée.

Conclusion

Cette étude que nous avons menée sur certains prédicats d'hypothèse et de condition montre qu'une locution conjonctive est de nature prédicative. Une locution conjonctive ou prépositive admet plusieurs transformations possibles. On

a bloqué l'analyse de ces unités en leur donnant l'étiquette *locution* qui sous-entend que ce sont des unités polylexicales. Nombreux sont les types d'actualisation qui n'ont pas été observés parce que nous ne disposons pas d'outils théoriques tels que la notion de verbe support et de prédicat nominal qui a le même fonctionnement qu'un prédicat verbal, que la conjugaison lexicale donne à voir une complexité plus riche que la conjugaison morphologique.

Références

- Corblin F., 1995 : *Les formes de reprise dans le discours*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 246p.
- Gross G., 2005 : « Les circonstancielles sont des complétives ». In : F. Lambert, H. Nølke, eds : *La syntaxe au cœur de la grammaire, recueil offert en hommage pour le soixantième anniversaire de Claude Muller*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 121—126.
- Gross G., 2002 : « Locutions conjonctives et détermination ». *Langages*, **145** [Paris, Larousse], 9—20.
- Gross G., Prandi M., 2004 : *La finalité : Fondements conceptuels et genèse linguistique*. Bruxelles, De Boeck — Duculot, 284p.
- Gross G., Vivès R., 2001 : « La description en termes de classes d'objets et l'enseignement des langues ». *Langue française*, **131**, 38—50.
- Mejri S., 2006 : « Figement et phraséologie en français ». In : *Des arbres et des mots, hommage à Daniel Blampain*. Bruxelles, Editions du Hazard, 169—186.
- Mejri S., 2005 : « Le semi figement ». *Linx*, **53** [sous la direction de A. Balibar-Mrabti et C. Vaguer], 183—186.
- Mejri S., 2003 : « Le figement lexical ». *Cahiers de lexicologie*, **82**, 23—39.
- Mejri S., 1994 : « Lexique et syntaxe : le cas des locutions prépositives et conjonctives ». [Communication au colloque international « La locution », Saint-Cloud].

Marco Fasciolo

Lexiques, Dictionnaires, Informatique (LDI)
CNRS — Université Paris 13, UMR 7187

Inférences figées*

Abstract

This paper calls for an analysis of the notion of “shared knowledge” through its role in inference. First of all, selection restrictions have to be excluded from the domain of shared knowledge because they are not inferred; rather, they are the ground of every possible inference. Secondly, in the field of shared knowledge, real cognitive models must be kept apart from idiomatic prejudices: the former produce inferences which can be defined as “free”, while the latter produce inferences which can be defined as “frozen” or “fixed”. This separation raises a problem on the bounds of the notion of stereotype.

Keywords

Fixity, inference, stereotype, prejudices, context, cognitive models, common ground, shared knowledge.

Introduction

Affirmer que l'inférence est un processus constructif qui fonctionne sur des connaissances partagées est un lieu commun de la linguistique. Cependant, la notion de connaissances partagées reste presque toujours non analysée. Elle comporte : (a) des restrictions de sélection comme la distinction entre humain et non-humain ;

* Les idées ici présentées font l'objet d'un travail en cours, issu d'une discussion avec le prof. Salah Mejri (que je remercie vivement) sur le TGV pour Dijon, à l'occasion du colloque international *Images, constructions, domaines : aspects du figement dans les langues naturelles*. S'il faut qu'un article ait le but de démontrer quelque chose, alors le but de cet article est de démontrer la nécessité de soulever les problèmes qui donnent le titre à ses trois sections.

(b_1) des connaissances encyclopédiques comme « la pluie peut faire déborder les fleuves » ; (b_2) des informations concernant une situation communicative contingente comme « quelqu'un a une petite amie » ; (c) des préjugés culturels comme « les Ecossaïs sont radins » ou « les Suisses sont à l'heure ». Ayant une telle charge, la notion de connaissances partagées s'expose à une rupture conceptuelle¹.

Pour cette raison, nous proposons de réserver le mot « connaissances » aux points (b). Ce choix nous fait envisager deux erreurs possibles :

- (i) la baisse du niveau (a) sur (b), en considérant qu'on puisse inférer une distinction comme celle entre humains et choses ;
- (ii) la confusion de (b) et (c) sous une même rubrique de « stéréotypes ».

1. Que doit-on appeler « inférence » ?

1.1. Est-ce que les restrictions de sélection sont inférables ?

Considérons l'énoncé (1a) suivant :

(1a) *Paul est rentré dans la maison **avec** le bâton que je lui ai donné.*

Dans (1a), la préposition *avec* peut faire l'objet de deux enrichissements (cf. E. König, E.C. Traugott, 1988 : 110—124) explicités par (1b) et (1c) :

(1b) *Paul est rentré dans la maison **grâce au** bâton que je lui ai donné.*

(1c) *Paul est rentré dans la maison **en gardant dans ses mains** le bâton que je lui ai donné.*

Ici, l'« inférence » est le processus qui amène de (1a) à (1b) ou (1c). Cette inférence a deux caractéristiques : elle est contingente, car le choix entre (1b) et (1c) dépend d'informations ancrées dans une situation communicative *hic et nunc* ; elle s'appuie sur l'idée qu'un bâton n'est pas un être humain. Or, cette idée ne peut pas être considérée comme « inférée » car elle sert justement de levier pour choisir entre (1b) et (1c). En conséquence, si on appelle « inférence » le saut de (1a) à (1b) ou (1c), on ne peut pas appeler « inférence » son tremplin.

L'exemple (2) nous fournit une contre-épreuve :

(2a) *Elle est entrée dans la maison **avec** son copain.*

(2b) *Elle et son copain sont entrés **ensemble** dans la maison.*

¹ Pour une critique de la notion de contexte, cf. M. Prandi, 2004 : 37—40.

L'« inférence » est le raisonnement qui conduit de (2a) à (2b). L'idée qu'un copain est un être humain est la condition selon laquelle l'enrichissement (2c) est *a priori* exclu :

(2c) *Elle est entrée dans la maison en défonçant la porte avec la tête de son copain.*

La distinction humain vs. non-humain n'est pas le résultat d'une inférence, mais elle délimite *a priori* les matrices d'inférences possibles.

L'erreur (i) mentionné *sub.* § *Introduction* consistait notamment à considérer cette distinction comme « inférée ».

1.2. Deux types d'inférences systématiques

Comparons maintenant nos intuitions face aux exemples (3) et (4) :

(3a) *Paul est rentré dans la maison, mais sans le bâton que je lui ai donné.*

(3b) *Il a plu, mais les fleuves n'ont pas débordé.*

Nous apprenons que Paul aurait dû rentrer avec le bâton en lisant (3a), grâce à *mais*. Mais nous n'apprenons pas que les fleuves peuvent déborder à cause de la pluie en lisant (3b). Considérons (4) :

(4a) *Paul est rentré dans la maison et il l'a fait sans le bâton que je lui ai donné.*

(4b) *Il a plu et les fleuves n'ont pas débordé.*

Dans (4b), la lecture contrastive est inévitable, mais on peut bien lire (4a) sans avoir une opposition d'aucune sorte.

Ces remarques permettent de distinguer des inférences comme celles exemplifiées par (1) d'autres inférences comme celles exemplifiées par (5) :

(5a) *Il a plu et les fleuves ont débordé.*

(5b) *Il a plu et donc les fleuves ont débordé.*

L'inférence qui conduit de (5a) à (5b) est fondée sur une connaissance de longue durée : l'idée qu'il y a un rapport causal entre la pluie et le débordement des fleuves. Contrairement à (1) — qui était contingente — elle est donc « systématique »².

² Pour la distinction entre inférence systématique et pragmatique (ou contingente), cf. M. Prandi, 2004 : 48—54.

À ce point, si nous rapprochons de (5) les énoncés (6) :

- (6a) *Paul est un Écossais et il est radin.*
 (6b) *Paul est un Écossais et donc il est radin.*

nous sommes à un carrefour. D'un côté, avec la terminologie qu'on vient d'introduire, l'inférence conduisant de (6a) à (6b) est systématique. Face aux énoncés (7) suivants, nous pouvons faire exactement les mêmes remarques que pour (3b) et (4b) :

- (7a) *Paul est un Écossais, mais il est généreux.*
 (7b) *Paul est un Écossais et il est généreux.*

Cependant, de l'autre côté, il faut avouer que l'inférence dans (6) ne fonctionne pas sur une idée qu'on appellerait avec naturel « connaissances du monde » ou « connaissance encyclopédique » comme dans (5), mais plutôt « préjugé » ou « stéréotype ». Les tests avec le *mais* gommant cette différence. Évidemment, on peut refuser d'y attribuer de l'importance, mais cela est notamment l'erreur (ii) dénoncée *sub. § Introduction*.

1.3. Petite cartographie des connaissances partagées

Si maintenant nous retournons aux composantes (a), (b), (c) des dites « connaissances partagées », nous pouvons tracer les distinctions suivantes. Le niveau (a) des restrictions de sélection ontologiques est placé en dehors du territoire de l'inférence : en fait, il en est le sol ou l'horizon. Le niveau (b) des connaissances partagées et le niveau (c), au contraire, sont placés à l'intérieur du territoire de l'inférence et, ici, ils distinguent deux régions. Les connaissances (b) fonctionnent comme prémisses de véritables inférences qui fonctionnent sur des modèles cognitifs partagés. Les clichés (c), en revanche, déclenchent des inférences qu'on pourrait qualifier de « figées » ou d'« idiomatiques ».

À l'arrière plan, on peut envisager l'idée qu'il y a autant d'expressions toutes faites (idiomatiques ou figées) que d'opinions toutes faites (idiomatiques ou figées). Alors que les premières constituent la déclinaison linguistique ou lexicale du phénomène du figement, les secondes en constituent la déclinaison « cognitive » ou « culturelle » : bref, figement lexical et figement cognitif constituent deux volets séparés d'un même processus de figement.

Pour cette raison, dans la suite, nous proposerons un parallèle entre expressions figées ou idiomatiques et inférences « figées » ou « idiomatiques ».

2. Doit-on distinguer un figement linguistique et un figement cognitif ?

2.1. Expressions idiomatiques

Face à une expression comme *Il mange...* une matrice d'inférences s'ouvre :

- (8a) *Il mange...* *un gâteau.*
 des pâtes.
 ...

Cette matrice circonscrit une classe d'objets : dans l'espèce, celle des aliments³. En revanche, face à (8b) :

- (8b) *Il mange les pissenlits par la racine.*

on est devant un choix : soit on considère *les pissenlits par la racine* en tant que membre de la même classe d'objets des aliments en jeu dans (8a), soit on reconnaît *manger les pissenlits par la racine* en tant qu'expression idiomatique du français sortant de la précédente matrice d'inférences.

En disant *Il a mangé un gâteau*, on respecte une restriction de sélection (violée p.ex. dans *Il mange tes peurs*). En disant *Il a mangé le cavalier*, on respecte une 'collocation'. En disant *Il mange les pissenlits par la racine* pour signifier que quelqu'un est mort et enterré, on ne respecte ni une restriction de sélection, ni une collocation mais, bien une séquence de mots qui remplit la fonction de coder un signifié idiomatique comme s'il s'agissait d'un signifiant simple. Ce qu'on viole en disant *Il mange les haricots par la racine* dans un jeu de défigement (cf. p.ex. A. Lecler, 2007), c'est avant tout la suite de mots. Ce qui régit l'expression idiomatique est donc cette suite de mots, exactement comme la restriction de sélection régit *Il a mangé un gâteau*.

Tout cela, évidemment, est bien connu (cf. p.ex. G. Gross, 1996 et S. Mejri, 2011) ; cependant, je l'ai rappelé parce qu'il fournit la base du parallélisme esquissé au paragraphe suivant.

2.2. Inférences idiomatiques

Considérons un énoncé comme *Il pleut*. Pareillement à (8a), on peut envisager l'ouverture d'un domaine d'inférences :

³ Pour l'illustration du concept de classe d'objets, cf. p.ex. D. Le Pesant, M. Mathieu-Colas, édts, 1998.

- (9) *Il pleut, donc... les rues vont devenir glissantes.
les fleuves vont déborder.*

...

Ces inférences circonscrivent un schéma cognitif partagé : en gros, un modèle de ce qui peut arriver à cause de la pluie. Et, en fait, en disant *Il pleut, donc les fleuves seront secs*, on contredit notamment une connaissance partagée qui ne peut être attribuée à une *vox populi* : *?On dit que s'il pleut, les rues vont devenir glissantes*⁴.

Passons maintenant à un énoncé comme *Il est Écossais*. Pareillement à (8b) (*Il mange les pissenlits par la racine*), nous nous retrouvons devant un choix. D'un côté, nous pouvons tirer un ensemble d'inférences qui constituent le modèle cognitif d'un Écossais :

- (10a) *Il est Écossais, donc... il parle anglais.
il parle le scots.
il ne faut pas le traiter d'Anglais.*

...

En niant ces inférences (p.ex. en disant *Il est Écossais, donc il sera heureux d'être traité d'Anglais*), on contredit justement notre prototype d'Écossais. Et ce prototype, on le remarquera incidemment, est constitué par différents types de connaissances ; comparons, à ce propos : *?On dit que les Écossais parlent anglais, ?On dit que les Écossais parlent le scots. On dit qu'il ne faut pas traiter les Écossais d'Anglais*. De l'autre côté, nous pouvons tirer l'inférence suivante :

- (10b) *Il est Écossais, donc il est radin.*

Cette inférence, à mon avis, n'est pas au même niveau que les précédentes.

En niant une inférence comme celles de (10a) — p.ex. en disant *Il est Écossais, donc il n'a aucun accent* — j'ai l'impression de violer une connaissance par rapport à laquelle on peut faire des estimations de probabilité : p.ex. *Il est Écossais. Donc il est fort probable qu'il ait un accent très marqué*. Mais en niant (10b) — p.ex. en disant *Il est Écossais, donc il est généreux* — j'ai l'impression d'affirmer simplement le contraire d'un cliché partagé ; cliché, par rapport auquel il serait hors de propos de faire sérieusement des estimations de probabilité comme : *Il est Écossais. Donc il est fort probable qu'il est radin*.

⁴ L'anomalie est produite seulement par une lecture générique : où l'énoncé est censé exprimer une règle générale. En revanche, dans une lecture spécifique (p.ex. en tant que prévision sur des rues déterminées), il est tout à fait acceptable.

De plus, on peut très bien comprendre que quelqu'un puisse tirer l'implication (10b) et, dans le même temps, nier la pertinence de cette inférence en lui répondant : *Je parle sérieusement. Être Écossais n'a rien à voir avec le fait d'être radin !* Mais qui répondra *Je parle sérieusement. Être Écossais n'a rien à voir avec le fait d'avoir un fort accent !* Autrement dit : face à une expression idiomatique comme (8b) (*manger les pissenlits par la racine*), nous sommes immédiatement conscients de son statut idiomatique ; face à une inférence comme (10b) (*Il est Écossais donc il est radin*), nous sommes immédiatement conscients de son statut de 'cliché'.

Ces remarques montrent que ce qui régit l'inférence (10b) n'est pas le modèle cognitif qui régit celle de (10a) : dans (10a) ou dans (9), il y a un modèle cognitif qui alimente un domaine d'inférences possibles ; mais dans (10b) il n'y a aucun modèle et donc aucun domaine d'inférences possibles. Mais si cela est vrai, dans (9) ou (10a) nous sommes confrontés à des inférences qu'on peut qualifier de « libres » ; alors que dans (10b), nous sommes confrontés à une inférence qu'on ne peut que qualifier de « figée ».

2.3. Motivation et blocage

Le parallélisme entre « expressions libres vs. figées » et « inférences libres vs. figées »⁵ qu'on vient d'esquisser s'appuie sur deux pivots qui me paraissent cruciaux : la motivation et le blocage.

En ce qui concerne la motivation, prenons d'abord les énoncés (11) :

(11a) *Il mange une pizza.*

(11b) *Il pleut, donc les rues deviendront glissantes.*

Évidemment, face à (11), parler de motivation n'a aucun sens⁶. Ensuite, comparons (11) avec (12) :

(12a) *Il mange les pissenlits par la racine.*

(12b) *Il est Écossais, donc il est radin.*

Face à (12), parler de motivation est parfaitement sensé : notamment, en ce qui concerne la motivation historique à la base du signifié idiomatique (12a) et de l'implication — idiomatique — (12b). Mais si dans (12) on peut parler de motivation dans le même sens, alors dans les deux cas, il y a le même phénomène de 'codage' : ce qui code le signifié idiomatique dans (12a) est un figement linguistique (car ce

⁵ Pour les notions de syntaxe ou combinatoire libre, figée et collocation je renvoie, p.ex., à S. Mejri, 2011.

⁶ Sauf, évidemment, si on entend la motivation qui a poussé le locuteur à les affirmer. Ce qui n'est pas pertinent ici.

qui se fige est une suite de mots), alors que ce qui code l'implication idiomatique dans (12b) est un figement cognitif (car ce qui se fige est une inférence).

En ce qui concerne le 'blocage', on le sait très bien, le phénomène du figement consiste en une sorte de sclérose syntaxique : p.ex. *Il mange *des pissenlits par la racine*. Demandons-nous : qu'est-ce qui pourrait constituer un analogue cognitif ou inférentiel de ce blocage ? La réponse est : une sclérose argumentative. Retournons à (11). Face à (11b) — un cas d'inférence libre — nous pouvons poser avec naturel la question *Pourquoi les rues deviennent glissantes à cause de la pluie ?* Et, en conséquence, nous pouvons argumenter (en le défendant ou en l'attaquant) le lien d'implication entre pluie et danger des rues. En revanche, face à (12b), si on demande *Pourquoi les Écossais sont radins ?*, on est confronté à un bloc : comme si la porte de l'argumentation était fermée. Bien sûr, on peut la forcer en essayant quand même d'argumenter le lien d'implication entre être Écossais et être radin ; cependant, en ce faisant, on fournira notamment les raisons historiques de la motivation qui ont amené à rendre cette implication conventionnelle⁷.

3. Que doit-on appeler « stéréotype » ?

3.1. La fonction des inférences figées

Arrêtons-nous sur les expressions suivantes :

(13a) *Paul est un taureau.*

(13b) *Paul est un lion.*

(14a) *Paul est un chien.*

(14b) *Marie est une vache.*

Des interprétations spontanées et immédiates des énoncés (13) et (14) seront les suivantes :

(13c) *Paul est fort.*

(13d) *Paul est courageux.*

(14c) *Paul est un ingrat.*

(14d) *Marie est grivoise.*

Entre (13) et (14), il y a une différence qu'on peut révéler à travers les comparaisons suivantes :

⁷ Pour cette raison, on pourrait parler d'implication ou inférence « conventionnelle » ; mais cela risque d'engendrer un court-circuit avec la terminologie classique de H.P. Grice (1975).

- (15a) *Paul est fort comme un taureau.*
 (15b) *?Paul est courageux comme un lion.*
 (16a) *?Paul est un ingrat comme un chien.*
 (16b) *?Marie est grivoise comme une vache.*

Alors que la comparaison (15a) est transparente, celles dans (16) ne le sont pas. Cela, à son tour, entraîne une conséquence sur la formulation des phrases génériques suivantes :

- (15c) *Les taureaux sont forts.*
 (15d) *?Les lions sont courageux.*
 (16c) *??Les chiens sont ingrats.*
 (16d) *??Les vaches sont grivoises.*

Alors que (15c) coule de source, (16c) et (16d) seront perçus comme des métaphores vivantes.

Passons maintenant aux énoncés (17) et (18) :

- (17a) *Paul est Écossais.*
 (17b) *Paul est radin.*
 (18a) *Paul est radin comme un Écossais.*
 (18b) *Les Écossais sont radins.*

Certes, encore une fois, (17b) peut être considéré comme une lecture spontanée de (17a). Cependant, si on compare ces exemples avec les précédents, on remarque des différences profondes.

Premièrement, (13) et (14) se basent sur une fausseté (p.ex. que Paul est un taureau), alors que l'implication dans (17) se base sur une vérité : pour employer *Écossais* en tant que synonyme de *radin*, il faut notamment que Paul soit Écossais⁸. Deuxièmement, et en conséquence, on peut employer (15a) *Paul est fort comme un taureau* et (13a) *Paul est un taureau* pour communiquer le même message que Paul est très fort. Mais on ne peut pas employer — en même temps — (17a) *Paul est Écossais* et (18a) *Paul est radin comme un Écossais* pour communiquer le même message que Paul est radin car le deuxième implique que Paul n'est pas Écossais. Troisièmement, remarquons qu'on ne dira pas avec naturel que *taureau* est synonyme de *fort*, mais on peut bien dire qu'*Écossais* est synonyme de *radin*.

Ces différences découlent de la différence de statut épistémique des phrases génériques (15c) *Les taureaux sont forts* et (18b) *Les Écossais sont radins*. La

⁸ Pour cette raison, on peut imaginer le syllogisme: 1) *Paul est Écossais*, 2) *Les Écossais sont radins*, donc : 3) *Paul est radin*. Mais non: 1) **Paul est un taureau**, 2) *Les taureaux sont forts*, donc : 3) *Paul est fort*.

première est une véritable connaissance partagée qui préside à des inférences libres, alors que la deuxième est un cliché qui préside à des inférences idiomatiques. La fonction de l'une est d'interpréter le conflit *Paul est un taureau* : elle est activée après le signifié conflictuel et justement à cause de celui-ci. En revanche, le rôle de l'autre est de détourner des inférences libres normalement activées par la signification de *Écossais* : pour ainsi dire, elle glisse sur ce signifié en codant un nouveau signifié parasite du premier. Le résultat — *Écossais* comme synonyme de *radin* — n'est pas une expression figée (car il n'y a aucune polylexicalité) mais, bien la formation d'un nouvel emploi idiomatique d'un mot.

3.2. Un bilan et quelques perspectives

Nous sommes partis de la mise en question du contenu de la notion de connaissances partagées et nous avons envisagé deux erreurs. L'erreur (i) — considérer les restrictions de sélection en tant qu'inférées — nous a amenés à toucher les bornes extrêmes du territoire de l'inférence. L'erreur (ii) — gommer la différence entre connaissances encyclopédiques et clichés — nous a amenés à nous interroger sur les régions du territoire de l'inférence. Ici, nous avons pu distinguer les inférences libres des inférences figées. Les inférences peuvent être libres ou figées dans un sens parallèle à celui dont les expressions peuvent être libres ou figées, mais elles restent des inférences et pas des expressions : ce qui constitue la légitimité de la double déclinaison du phénomène du figement (du côté des inférences et du côté des expressions).

La distinction entre les erreurs (i) et (ii) nous conduit à remettre en question la notion de stéréotype : non pas dans le sens qu'il y a des phrases génériques qui gouvernent des réseaux de phénomènes linguistiques (cf. J.Cl. Anscombe, 2001) mais, bien dans le sens qui nous pousse à clarifier le statut de ces phrases. L'illustration de l'erreur (i) exclut qu'on puisse appeler « stéréotype » une idée comme la distinction entre humain et non humain ; l'illustration de l'erreur (ii) pose le problème du choix entre candidats au statut de stéréotypes. Par exemple, en principe, autant l'idée que les taureaux sont forts et que les Écossais sont radins paraissent de bons candidats, autant on peut dire cependant, comme on a pu le voir, qu'il s'agit d'idées qualitativement différentes. Cette différence doit être reconnue et elle nous empêche de les ranger sous une même étiquette de « stéréotypes ». Poser ce problème était le but principal de cet article, avec en plus, une suggestion d'ordre général.

Normalement, le domaine d'application de notions comme celle d'idiomaticité et de collocation est le lexique. Pourquoi ne pas les appliquer aussi au domaine (cognitif) des inférences ? Dans cette perspective, *les Écossais sont radins* serait une inférence idiomatique ou figée (comme *manger les pissenlits par la racine* est une

expression figée ou idiomatique), alors que *les taureaux sont forts* serait une sorte de collocation cognitive⁹ (comme *intimer un ordre* est une collocation lexicale).

Références

- Anscombe J.-Cl., 2001 : « Le rôle du lexique dans stéréotypes dans la théorie des stéréotypes ». *Langages*, **142**, 55—76.
- Grice H.P., 1975 : « Logic and conversation ». In : R.W. Cole, J.L. Morgan, eds.: *Syntax and Semantics 3 — Speech Acts*. New York, Academic Press, 41—58.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161p.
- König E., Traugott, E.C. 1988 : « Pragmatic strengthening and semantic change : the conventionalising of conversational implicature ». In: W. Hüllen, R. Schulmze, eds.: *Understanding the Lexicon. Meaning, Sense and Work Knowledge in Lexical Semantics*. Tübingen, Niemeyer, 110—124.
- Le Pesant D., Mathieu-Colas M., eds, 1998 : « Les classes d'objets ». *Langages*, **131**, 126p.
- Lecler A., 2007 : « Le défigement : un nouvel indicateur des marques de figement ? ». *Cahiers de praxématique*, **46**, 43—60.
- Mejri S., 2011 : « Figement, collocation et combinatoire libre ». In : J.-Cl. Anscombe, S. Mejri, eds : *Le figement linguistique : la parole entravée*. Paris, Honoré Champion, 63—77.
- Prandi M., 2004: *The building blocks of meaning*. Amsterdam—Philadelphia, John Benjamins.

⁹ Où les analogues de la base et du collocatif sont respectivement le sujet et le prédicat (ex. *les taureaux sont forts*) ou protase et apodose (ex. *s'il est un taureau, il est fort*).

Lichao Zhu

Lexiques, Dictionnaires, Informatique (LDI)

CNRS — Université Paris 13, UMR 7187

Création lexicale et créativité textuelle : cas du figement et du défigement

Abstract

A frozen sequence is a lexical creation. It draws its specificity from the construction of the text. We have tried to demonstrate how an “anti-process”, i.e. de-freezing would undo the language rules. We also establish a typological scheme of different processes of de-freezing and different influences brought to textual creativity. We try to illustrate these two linguistic processes with appropriate examples.

Keywords

Lexical freezing, de-freezing, lexical creation.

Introduction

La création lexicale fait l'objet de nombreuses études. De nouveaux concepts, de nouveaux objets évoquent la créativité de la langue. Nous constatons notamment la prolifération de la création des néologismes. Mais la langue, elle-même, nous offre des créations toutes faites : les séquences figées (SF). Du point de vue morpho-syntaxique, la SF est un syntagme grammaticalement correct comme *prendre une veste* ou *manger les pissenlits par la racine*, cependant elle ne tient pas compte de tous les signifiés de ses constituants, ce que S. Mejri (2000 : 613) appelle « le décrochage référentiel des unités constitutives ». Le sens de la SF est donc difficilement calculable ou totalement opaque. Néanmoins, cet écart entre le signifié et la forme donne des possibilités de varier le texte. L'avantage de la SF par rapport au mot simple est qu'elle dispose, grâce à sa structure polylexicale, de plusieurs signifiants. Par conséquent, en dehors du fait que la SF a la même fonction qu'un mot

simple, elle a une densité sémantique plus élevée. Cette densité est plus importante dans le processus du défigement qui « consiste à briser le carcan qui caractérise les suites figées » (G. Gross, 1996). Les multiples choix pour défiger une SF et les procédés du détournement observés rendent compte de la créativité de la langue.

Notre corpus de référence sera le *Canard enchaîné* (2009—2010).

1. Le figement et le texte

1.1. Définition

Dans la pratique langagière, en dehors du fait que les mots représentent le noyau de constructions langagières, nous employons massivement des séquences figées, telles que :

(1) *Alex a une faim de loup.*

(2) *Anne a pris une veste¹.*

Nous constatons que dans ces deux exemples, le sens ne peut pas être calculé (ou est partiellement calculable). Dans (1), *avoir une faim de loup* signifie *avoir très faim*. La séquence *de loup* n'est qu'un modifieur de *faim*, et elle doit être comprise dans sa globalité. Si dans le premier cas, nous arrivons peu ou prou à trouver le noyau de la séquence, nous serons incapables de calculer le sens de *prendre une veste* (2) qui signifie *subir un échec*. L'opacité sémantique joue un rôle important. Le lexique figé opaque est reconnaissable parce qu'il met en contraste son signifié global et sa structure polylexicale. D'ailleurs, pour les apprenants de la langue, certaines expressions figées sont des trompe-l'œil, car la langue est basée sur « un sens logique » (donc calculable). Mais face aux irrégularités de la langue, la logique du calcul du sens n'est plus valable.

Nous rappelons la définition classique et morphosyntaxique du terme : « on appelle figement un ensemble de caractéristiques syntaxiques et sémantiques affectant une unité polylexicale [...] ». Parmi ces caractéristiques, on relève : « le blocage des propriétés combinatoires et transformationnelles de l'unité [...], le blocage de l'actualisation et de la détermination des différents constituants de la séquence, le blocage de l'opération d'insertion et de substitution synonymique, et d'une façon générale l'opacité et la non-compositionnalité du sens » (F. Neveu, 2004 : 132).

S. Mejri (1997a) a donné une définition plus précise en tenant compte des aspects principaux du figement : « le figement est un processus inhérent à toute

¹ Sans contexte, la phrase est polysémique.

langue vivante par lequel des séquences de dimensions variables, allant du syntagme à la phrase (parfois même au texte), dont la caractéristique essentielle est la polylexicalité, perdent totalement ou partiellement leur liberté combinatoire au profit d'un fonctionnement global dans le cadre de la nouvelle unité ainsi créée, et participent par là à la création d'une nouvelle signification globale en rupture totale ou partielle avec la signification des constituants (séquences opaques) ou non (séquences transparentes) ».

1.2. Figement et critères privilégiés

Il est communément admis que le figement ne concerne que les syntagmes et les niveaux supérieurs. Le mot est l'unité qui entre dans la composition de la séquence figée et c'est à partir de cette unité relativement stable que nous pouvons aborder la SF. Certains linguistes comme S. Mejri (2009) constatent qu'il existe un « hiatus » entre le mot et le syntagme. Cela explique peut-être le processus de figement du syntagme qui n'est pas toujours automatique. Face à l'équivoque du concept et de la forme, certains considèrent que la séquence figée est en effet une unité lexicale comme le mot (G. Petit, 2009). On établit souvent une correspondance entre signifiant et signifié c'est-à-dire que l'on lie systématiquement la forme du lexique à son sens. Alors, doit-on détacher la forme du sens ? Parviendra-t-on à percevoir la relation entre les deux formes dans le figement ? Y-a-t-il des aspects linguistiques à privilégier au cours de cette création linguistique ?

La polylexicalité est naturellement le critère essentiel du figement (A. Lecler, 2007). Elle permet à la séquence figée d'élargir le concept de l'unité lexicale tout en restant saillante par sa forme. Nous appelons souvent les unités figées « les séquences figées » ou « les expressions figées » selon le cadre dans lequel se situe la recherche. Le terme de séquence figée est couramment utilisé dans la description du figement lexical (S. Mejri, 1997a). Le fait de polylexicaliser un concept permet d'avoir plus de choix dans l'insertion syntaxique. Par exemple, *en douceur* se distingue de ses variantes *doucement* ou *douce*. Les trois, issus de la même racine, sont conceptuellement similaires. Pourtant, le premier, grâce à sa forme composée, s'insère facilement dans la syntaxe, soit avec un nom, soit avec un verbe. La différence entre *Anne chante en douceur* et *Anne chante doucement* ne réside pas dans l'image qu'*Anne chantonne*. Mais la séquence, grâce à sa forme syntagmatique, s'intègre mieux dans la phrase qu'un adverbe. Et le sens de la séquence est incéré dans la phrase grâce à l'adverbial *en douceur* (*prép + N*). La superposition de deux unités crée chez les locuteurs un effet de dédoublement sémantique. Aussi, la séquence peut-elle se servir de l'épithète du nom. On peut bel et bien dire : *L'arrivée en douceur...*, tandis que l'usage de l'adverbe est inscrit dans la grammaire. La séquence est réservée à une éventuelle extension lexicale. Si nous ajoutons le verbe *mettre* devant *en douceur*, nous avons affaire à une SF qui refait une peau

neuve. *Mettre en douceur* signifie *tromper quelqu'un avec de douces paroles*. L'avantage de la polylexicalité est l'extensionnalité.

La globalité est un autre critère qui distingue une SF d'une séquence libre et d'une collocation. La non-compositionnalité du sens se manifeste sans aucune difficulté dans la séquence sémantiquement opaque dont le sens littéral n'a pas de lien étroit avec son sens réel. *Prendre une veste* n'est pas lié à un échec par sa signification littérale. Pourtant, la séquence est naturellement compositionnelle. Nous ne pouvons pas nier sa transparence. Tout dépend de la façon dont on interprète le contexte dans lequel la séquence se situe. Les deux phrases suivantes illustrent ces nuances :

- (a) *Anne a pris une veste du vestiaire.*
prendre : N0 : <hum>, N1 : <vêtement>, N2 : <loc>
- (b) *Anne a pris une veste aux élections.*
prendre une veste (aux élections) : N0 : <hum : candidat>

La première phrase (a) doit être interprétée dans le cadre de la syntaxe libre : *prendre* est un verbe prédicatif et *veste* un argument. La composition du sens de la phrase est contrainte par la sémantique innée de la phrase et aussi par la logique du sens qui se manifeste par la préposition *de* indiquant éventuellement un argument locatif : (*le*) *vestiaire*. La phrase est ainsi validée grâce au lien logique des constituants (D. Le Pesant, 1994). La deuxième phrase (b) est une séquence figée. Même si les structures de ces deux phrases sont presque identiques, leurs significations sont complètement différentes.

Le figement est un processus de création au moyen d'« expropriation », de « réquisition ». Il prive les mots concrets de leur sens et coupe les liens analogiques auxquels ils sont attachés. Mais les mots ne sont pas « morts » dans une SF. Ils sont remotivés dès que la situation, ou le contexte, le permet.

Le figement est un processus omniprésent dans le texte, car il fait partie de la phraséologie de l'usager de la langue. L'utilisation de la SF est donc spontanée. O. Ducrot (1997) précise que dans la construction de la phrase, « la situation s'opère directement sur la phrase et elle s'opère sur la valeur de la « combinaison syntaxique » des morphèmes « à l'intérieur de la phrase ».

Une phrase telle que *Paul a mangé les pissenlits par la racine* signifie *Paul est mort et enterré*. Or, dans cette phrase, la loi du discours n'est pas appliquée dans sa plénitude sans que la situation du discours soit indiquée. La situation est dénoncée seulement par la signification de la séquence figée. Ainsi, nous pouvons imaginer sans aucune difficulté que cette phrase est utilisée pour décrire un enterrement. Mais quand on essaie de préciser la situation, on doit garder la même logique textuelle entre la séquence figée et le reste du texte.

Le sens littéral de la SF est souvent négligé. Or, il est difficile d'ignorer cette forme lexicale. Lors de l'étude de l'étymologie des expressions figées, nous remar-

quons que les sens actuels des séquences figées sont dérivés du sens lexical. C'est pourquoi les exemples suivants ne sont pris pour des équivalents :

Victor Hugo est mort.

**Victor Hugo a passé l'arme à gauche.*

La séquence figée n'est pas appropriée initialement à la classe des <hum : écrivains>. Néanmoins, si l'on dit *Le soldat a passé l'arme à gauche*, le sens de la séquence s'accommode à la situation : *passer l'arme à gauche*, N0 : <hum : soldat>.

Nous citons le paragraphe de Georges Perec :

*Le petit soldat, tête nue, les mains élargies, se dandinait pour cacher sa grosse émotion. Il aimait bien mademoiselle, cela l'embêtait sérieusement de lui voir passer l'arme à gauche, comme il le disait dans la cuisine. (G. Perec, *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*, 1966, p. 75).*

La séquence *passer l'arme à gauche* est une locution du langage militaire (A. Rey, S. Chantreau, 2006) donc elle est parfaitement insérée dans le contexte. L'emploi de SF dans un autre domaine n'est pas permis, car le contexte et la logique du sens régissent l'insertion de la séquence.

La SF, par rapport à la séquence libre, est un « prêt-à-utiliser » dans le texte. Mais elle est soumise à des conditions pragmatiques. Les séquences ayant le même signifié ne sont pas toutes permutable, p.ex. *casser sa pipe* et *passer l'arme à gauche*.

Par conséquent, quand on lit :

*Virginie parlait de la campagne : elle aurait voulu être enterrée au coin d'un bois, avec des fleurs des champs sur sa tombe. Madame Lerat gardait déjà, dans son armoire, le drap pour l'ensevelir, et elle le parfumait toujours d'un bouquet de lavande ; elle tenait à avoir une bonne odeur sous le nez, quand **elle mangerait les pissenlits par la racine**. (E. Zola, *L'Assommoir*, 1877, p. 662).*

On ne s'aperçoit d'aucune anomalie au niveau de la phraséologie, car tout le texte parle de la campagne et la situation se fixe dans une ambiance paysanne. L'expression qui a un signifiant littéral imagé fait partie parfaitement dans la situation. Il en va de même pour :

CÉLESTIN. — Ah ! pour sûr.

*TANTE DIDICHE (maligne). — Quand vous n'y serez plus ni l'un ni l'autre, et que **vous mangerez les pissenlits par la racine**.*

*CHARLOTTE (riant jaune). — Oui, tante Didiche... Mais dites-voir, pourquoi que vous vous entêtez comme ça, à ne pas vouloir (G. Chepfer, *Saynètes, Paysanneries*).*

2. Le défigement et le texte

Dérivé du figement, le défigement est un processus qui « consiste à briser le carcan qui caractérise les suites figées » (G. Gross, 1996). De plus, « le défigement est un jeu de mots qui repose sur le principe de reconnaissance d'un figement préalable ». Le figement est l'unique prémisses de ce processus du jeu. Et le jeu de défigement est modulable, grâce au figement qui est une source stable. Le défigement est corrélé avec le figement sans lequel il ne peut exister, et il est « le meilleur indicateur » (A. Lecler, 2007) du figement.

Si dans le défigement, la reconnaissance du figement est nécessaire, cela suppose que celui-ci soit encore lisible malgré les déformations subies. La liberté prise à son égard ne le détruit pas dans son ensemble. Des indices de fixité perdurent pour que le lecteur effectue justement cette reconnaissance. À l'intérieur même de la variation créée par le défigement la fixité du figement peut se lire. On remarque que la polylexicalité (A. Lecler, 2007) et la globalisation sont deux critères essentiels (G. Gréciano, 1983 ; S. Mejri, 2006) du figement et par analogie, du défigement.

La polylexicalité permet au défigement de multiplier, par transformation formelle, le nombre de procédés défigés. Sur l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique, les transformations sont théoriquement innombrables : la globalité conditionne la sémantique du figement et le défigement peut détruire cette globalité pour parvenir à des jeux de mots sémantiques. Un bon nombre de jeux de mots est ainsi créé.

La question centrale entre le figement et le défigement est le degré de figement. Celui-ci mesure la fixité de la séquence figée qui se situe entre la collocation et le proverbe (M. Conenna, 1998), extensible selon le contexte.

2.1. Substitution

Pour expliquer la façon dont la séquence défigée (SD) exerce la fonction de créativité dans le discours, nous commençons par exposer les critères indispensables pour qu'une SD participe à la créativité du texte. Du monème à la phrase ou au discours, les unités de langue ont toujours leurs fonctionnalités dans un cadre déterminé. Par exemple, un monème contribue à la formation du mot, il n'exerce une influence que dans le cadre du mot. Et tout niveau supérieur est constitué de mots. Mais un changement monémique engendre-t-il directement une nouvelle formation valide d'un syntagme ? Nous tentons de répondre à cette question par des exemples tirés du *Canard enchaîné*.

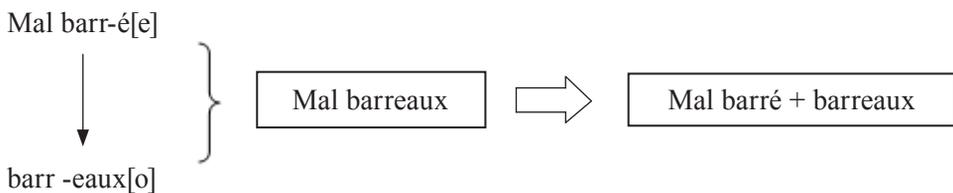
La séquence *mal barreaux* est totalement agrammaticale, l'adverbe n'étant pas l'épithète du nom. Il est dérivé de *mal barré*. En changeant le mot sur l'axe paradigmatique, la séquence est recomposée.

Mal barreaux [baro]

Mal barré [bare]

La seule distinction se fait au niveau phonémique. Mais contrairement à ce que nous croyons, un grand nombre de SD ne gardent que le lien phonétique avec leur SF, car les jeux de mots oraux sont plus spontanés que les jeux de mots sémantiques. Nous sommes ainsi convaincu qu'il faut élargir la notion d'« unité lexicale ». Le phonème n'est pas une unité de signification, mais il évoque, par ressemblance phonique, des combinaisons phonétiques. Autrement dit, les permutations, au lieu de se produire au niveau du monème, se réalisent au niveau du phonème. Par conséquent, l'interprétation de la séquence se fait en deux parties : partie phonique et partie sémantique. Or, la partie sémantique n'adhère pas à la partie phonique, mais y est lié en tant que « non dit ». Quand on prononce *mal barreaux*, nous restituons intuitivement *mal barré*. Et le mot *barreaux* a une double fonction : d'une part, la ressemblance phonique [bar] et d'autre part, sa propre signification. Mais cela ne suffit pas d'avoir une interprétation adéquate, le signifié de *barreaux* n'étant pas précisé. Nous sommes obligés de nous appuyer sur le contexte pour comprendre la séquence. La séquence *mal barreaux* est en effet le titre d'un article qui traite de la condition pénitentiaire. Le mot *barreaux* est évoqué à cet effet. L'interprétation se fait donc sur la base de la séquence figée initiale *mal barré* et y ajoute *barreaux*, la séquence conditionne le contenu sémantique du texte tandis que le mot ajouté explique le sujet du texte.

Il en est de même pour *taxe à la vanité ajoutée* issue de la séquence *taxe sur la valeur ajoutée*. Le mot *vanité* est évoqué par la ressemblance phonétique grâce à la syllabe [va] qu'il partage avec le mot *valeur*, ce qui suffit à provoquer une substitution de syllabes qui s'ensuivent.



La SD dicte le contenu du texte. Mais le défigement n'aide pas la SD à s'insérer dans la syntaxe, car la SD est souvent agrammaticale. C'est-à-dire que la grammaire interne de la SF ne permet pas à cette mutation de s'insérer dans la syntaxe. Regardons la structure de *mal barreaux* par rapport à la séquence d'origine *mal barré*. La structure *ADV + N* n'est pas évidemment envisageable dans la grammaire.

C'est également le cas de : *Les producteurs de lait déterrent la vache de guerre* où le substantif *vache* remplace le substantif *hache*. L'interprétation se fait selon le sens global de la SF et le sens du mot *vache*. La structure de la séquence nominale reste intacte.

La SD est incapable de s'insérer dans la syntaxe à cause de l'irrégularité de sa structure. En conséquence, il est nécessaire d'élargir la définition de l'unité opérationnelle de la séquence défigée. On doit considérer la SD comme une nouvelle création de la langue qui s'intègre dans tous les niveaux de langue.

2.2. Insertion

Nous distinguons l'insertion interne et l'insertion externe. La première concerne l'introduction d'éléments au sein d'une SF «avec destruction syntaxique» (R. Galisson, 1995 : 109) de la séquence. On peut s'inspirer de certains tests qu'on effectue pour analyser le degré de figement. Il s'agit d'introduire des modificateurs qui pourront néanmoins bouleverser la configuration de la SF.

Dans *La guerre très froide* (Canard enchaîné, 4610), la SF renvoie à une période de l'histoire. Le fait d'évoquer cette séquence évite de paraphraser *les conflits de deux camps de 1945 à 1990*. La SD se détache donc de son signifié linguistique. L'insertion de l'adjectif renvoie *froid(e)* à son sens initial et à sa catégorie d'origine. C'est l'anti-processus du figement expliqué par S. Mejrî (2006 : 177) : «C'est pourquoi on considère que le changement de catégorie grammaticale est un grand facteur de blocage syntaxique. Dès qu'une séquence quitte sa catégorie d'origine, elle se prive de tous les éléments spécifiques à la catégorie d'origine».

Avec le titre *La guerre très froide*, l'article renvoie en effet à la guerre de 1812 entre l'armée française de Napoléon et l'armée russe, qui s'est produite pendant un hiver glacial. Le texte est organisé d'une façon explicative autour du titre et justifie la pertinence du titre. Mais plus souvent, nous rencontrons la SD en mode «fusion», c'est-à-dire la séquence est constituée de deux séquences figées. Par exemple, *épreuve contre la montre suisse* comprend deux séquences figées : *épreuve contre la montre* et *montre suisse*. La *montre* grâce à sa polysémie lie les deux séquences.

Un autre anti-processus est la syntaxation. Au lieu de combiner des mots simples en mots composés, le défigement décompose les mots composés, par exemple : *sur les stocks, Sarko a changé d'option* qui est dérivé du mot composé *stock-option*.

2.3. Co(n)texte et désémantisation

La cotextualité se manifeste en différentes formes dont la sémantique est le lien le plus important qui lie la SF avec la partie défigée. «Les lectures symptomales sont en fait immanentistes : le sens n'est pas immanent au texte, mais à la situation d'interprétation» (F. Rastier, 1997 : 327).

Formellement, une SF et une SD peuvent être authentiques. La forme n'est pas le critère primordial qui permet de distinguer le figement du défigement. Quand

une SF assume pleinement le signifié en tant que bloc de mots et les signifiés des mots constituants, une SF peut devenir bel et bien une SD. Dans ce cas, le seul critère qui les distingue est le co(n)texte. De fait, l'usager de la langue est conscient du double signifié de la SF : un signifié global et un signifié fondé sur les constituants de la séquence.

Si la SF abandonne son signifié, on peut avoir recours à la forme qui dispose également d'un signifié. Ce processus de désémantisation n'est détectable qu'avec l'aide du contexte.

Dans le titre *Des canards morts de rire !!!*, on se doute bien d'un jeu de mots étrange. Des analyses de schéma d'arguments peuvent nous aider à aboutir à une conclusion ; la séquence *être mort de rire* renvoie à l'adjectif *hilarant*. Mais, c'est le contexte qui nous confirme la validité de cette expression. Le texte explique que des *canards* ont été tués par le gaz *hilarant*. Ils sont effectivement *morts de rire*. Le défigement porte aussi sur le choix des arguments, l'expression *être mort de rire* est appropriée à la classe des <humains> et non à la classe des <animaux>, car les animaux ne savent pas rire. L'objectif de ce défigement est de rapporter le fait mais d'une manière ludique.

En comparaison avec une longue paraphrase pour expliquer ce fait divers un peu hors-norme, une phrase défigée est parfaitement adaptée. On reprend l'exemple d'*épreuve contre la montre suisse*. Cette expression croise deux séquences figées (*contre la montre* et *montre suisse*²) qui sont désémantisées par le contexte, car *contre la montre suisse* est parfaitement correcte dans le cadre de la syntaxe libre. Le sens compositionnel est réactivé par le contexte.

La sémantique du texte donne entre autres une autre possibilité de jeu de mots, purement sémantique. Nous interprétons *Sarko fait son marché (noir) en Afrique*, dans le sens linéaire, comme *Sarko + fait son marché noir + en Afrique*. Or, le contenu du texte nous indique une autre interprétation possible et orientée. *Sarkozy fait son marché noir en Afrique noire*. Le double sens de *noir* est véhiculé en dépit de la structure de la phrase. Le contenu du texte permet de restituer l'*Afrique noire*.

Conclusion

Le processus du figement n'est pas un processus qui « martyrise » les mots, mais un processus qui permet de donner un nouvel usage aux mots. Le défigement ne consiste pas seulement à « déstructurer » le figement, il est aussi un processus

² L'utilisation du terme « montre suisse » est légiférée, cf. <http://www.admin.ch/ch/f/rs/2/232.119.fr.pdf>.

de reconstruction. Le défigement se réfère au figement et certains défigements sont des refigements.

Nous avons exploré deux aspects essentiels du figement : syntaxique et sémantique. Les études lexicales nous montrent de possibles transformations formelles du défigement ; les études sémantiques nous exposent jusqu'où le défigement peut être corrélé avec le figement. Si l'insertion textuelle du figement est naturelle, le défigement, lui au contraire, est difficilement insérable. Mais la SD a une maniabilité excellente quand il s'agit de titre d'article, sans mentionner sa forme mnésique vis-à-vis de la séquence figée. Dans le défigement, l'important n'est pas la forme, mais le sens qui provient, d'une part, de la séquence figée, d'autre part, du texte.

Références

- Ben-Henia I., 2009 : « Les séquences verbales figées métaphoriques ». *Synergies Tunisie*, 1, 159—171.
- Bracops M., Dalcq A.-E., Goffin I., Jabé A., Louis V., Van Campenhoudt M., eds, 2006 : *Des arbres et des mots. Hommage à Daniel Blampain*. Bruxelles, Éditions du Hazard, 352p.
- Conenna M., 1998 : « Le proverbe, degré ultime de figement ? ». In : S. Mejri, G. Gross, A. Clas, T. Baccouche, eds : *Le figement lexical. Premières Rencontres Linguistiques Méditerranéennes, Tunis (17—19 septembre 1998)*. Tunis, Éditions du CERES, 361—371.
- Ducrot O., 1984 : *Le dire et le dit*. Paris, Les éditions de Minuit.
- Galisson R., 1995 : « Les palimpsestes verbaux : des actualiseurs et révélateurs culturels remarquables pour publics étrangers ». In : *Études de linguistique appliquée*. Paris, Didier Érudition, 104—128.
- Gréciano G., 1983 : *Signification et dénotation en allemand : la sémantique des expressions idiomatiques*. Collection *Recherches linguistiques*, N°IX, études publiées par le Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 469p.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*, Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161p.
- Le Pesant D., 1994 : « Les compléments nominaux du verbe lire, une illustration de la notion de 'classe d'objets' ». *Langages*, 115, 31—46.
- Lecler A., 2007 : « Le défigement : un nouvel indicateur des marques du figement ? » *Cahiers de praxématique*, 46 [Montpellier, Pulm], 43—60.
- Mejri S., 2009 : « Le mot, problématique théorique ». *Le français moderne*, 77(1) [Paris, CILF], 68—82.
- Mejri S., 2006 : « Figement et phraséologie en français ». In : *Des arbres et des mots. Hommage à Daniel Blampain*. Bruxelles, Les Éditions du Hazard, 169—186.
- Mejri S., 2000 : « Figement et dénomination ». *Meta*, 45 (4), 609—621.

- Mejri S., 1997a : *Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Série linguistique X, Publications de la Faculté des lettres de la Manouba, 633p.
- Mejri S., 1997b : « Défigement et jeux de mots ». *Études linguistiques*, 3 [Publication de l'Association tunisienne de linguistique, Tunis], 75—92.
- Neveu F., 2004 : *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris, Armand Colin, 316p.
- Petit G., 2009 : « Le mot : morphologie et figement ». *Le français moderne*, 77(1) [Paris, CILF], 33—54.
- Rastier F., 1997 : « Défigements sémantiques en contexte ». In : M. Martins-Baltar, éd. : *La locution, entre langues et usages*. Paris, Coll. Signes, ENS Éditions Fontenay / Saint Cloud, Ophrys, 305—329.
- Rey A., Chanterreau S., 2006 : *Dictionnaire des expressions et locutions*. Paris, Le Robert.

Anna Czekał
Université de Silésie
Katowice

Question de métonymie dans la traduction automatique

Abstract

The article is devoted to the problem of metonymy in automatic translation. The author focuses on possible difficulties that can arise in the process of automatic translation of metonymic structures. The analysis of the problem is largely based on the examples taken from corpus material, which has been collected by the author, referring to the parts of the body and analysed according to the object oriented approach proposed by W. Banyś, as well as on the examples taken from the doctoral dissertation by T. Massoussi, which is devoted to a very thorough classification of various metonymic uses.

The author shows how the adopted method of analysing language items can serve as a tool in solving problems that may appear in the process of translating the structures in question.

Keywords

Metonymy, frame, class of objects, object oriented approach, automatic translation.

Dans le présent article, nous nous proposons d'aborder le problème de la métonymie pour réfléchir quelles difficultés elle peut causer dans la traduction assistée par l'ordinateur.

Définie, de la façon la plus générale, comme procédure qui « consiste à nommer un objet par le nom d'un autre objet en raison d'une contiguïté entre ces objets » (A. Lehmann, F. Martin-Berthet, 1998 : 82), la métonymie constitue un procédé-clé du langage car elle permet de s'exprimer de façon plus courte. En tant que telle, la métonymie est donc un phénomène régulier, très fréquent dans tout type de textes — écrits ou parlés — aussi bien dans la langue familière que soignée.

Le problème de la métonymie apparaît très souvent dans les travaux linguistiques. De multiples auteurs ont consacré d'innombrables études et ouvrages à ce phénomène, en l'analysant, chacun sous un angle différent et dans différent but.

Cependant, nous voudrions nous concentrer sur l'analyse proposée par T. Masoussi dont la description syntactico-sémantique de la métonymie est pour nous particulièrement intéressante car elle correspond le plus aux objectifs de cet article : premièrement parce que dans sa classification de métonymie l'auteur adopte la méthodologie de classes d'objets, qui est aussi la nôtre, et deuxièmement parce que dans ses recherches il prend en considération, entre autres, le champ sémantique des parties du corps, dont une centaine d'éléments nous avons décrits en termes de classes d'objets, appliquant l'approche orientée objets de W. Banyś.

La description que nous avons effectuée dans le cadre de la méthode mentionnée ne tient pas compte du problème de métonymie, son objectif étant de fournir une base de données électronique nécessaire pour la traduction automatique. On y trouve pourtant des emplois qu'on pourrait classer de métonymie. Ce sont surtout des exemples présentant celle des relations métonymiques où l'on prend une partie, qui dans ce cas-là est une partie du corps, pour le tout — ici un être humain. On peut encore remarquer que la partie du corps qui se met au premier plan dans ce type d'emploi est, en français et en polonais, *la tête* (*głowa*), comme p.ex.¹ :

tête couronnée :

Le célèbre magazine Forbes a dévoilé son classement annuel des têtes couronnées les plus riches du monde.

koronowana głowa :

Na przestrzeni stuleci kurort przyjmował koronowane głowy, wybitnych światowych artystów i polityków.

tête forte :

Les têtes fortes faisaient la loi.

mądra głowa :

Ktoś mógłby pomyśleć, że powyższe kroki wystarczą, aby każdy terapeuta mógł ponosić porażki, ale mądre głowy w świecie psychoterapii uznały, że dodatkowe kroki są niezbędne.

grand cerveau :

En Inde, les grands cerveaux travaillent trop à résoudre les problèmes de riches.

tega głowa :

Teraz różne firmy światowe i tegie głowy pracują nad tym, jak lek w aerozolu podać skutecznie do płuc dziecka.

tête chaude :

Véritablement, ce jeune homme a de l'esprit ; mais c'est une tête chaude.

¹ Tous les exemples ont été tirés de différents textes d'Internet.

niespokojna głowa :

Ten Babinicz, ojczy, to niespokojna głowa, i nie może na miejscu usiedzieć.

tępa głowa :

Otóż wśród pustych frazesów, które tylko tępe głowy mogą przyjmować za dobrą monetę, mówił i rzeczy ciekawe.

En dehors des exemples ci-dessus, dans notre description *la tête* donne aussi lieu à d'autres types d'emplois métonymiques où elle renvoie à la partie couverte de cheveux, au visage, à la partie osseuse ou aux activités intellectuelles, ce qu'on peut observer dans les exemples du type :

tête nue — goła głowa

tête ébouriffée — rozczochrana głowa

tête grise — siwa głowa

tête rasée — wygolona głowa

se laver la tête — umyć sobie głowę

faire une drôle de tête — zrobić śmieszna minę

tête de mort — trupia głowa

casser la tête à qqn — rozbić komuś głowę

tête forte — mądra głowa

tête de linotte — pusta głowa

T. Massoussi dans sa thèse de doctorat, ayant pour sujet : *Mécanisme de la métonymie: approche syntactico-sémantique* s'occupe, dans cette optique, de l'analyse de la métonymie visant à présenter, grâce à la méthode des classes d'objets de G. Gross, « les moyens d'un traitement automatique, tant du point de vue de la reconnaissance que de la génération » (T. Massoussi, 2008 : 14). Une partie de ses analyses est consacrée aux relations entre les parties du corps et les noms des humains. Dans sa description et classification de métonymie, très scrupuleuse et détaillée, on peut trouver des exemples fort intéressants qui rendent compte de la complexité du phénomène analysé.

Vu les classements tellement minutieux et complexes de la métonymie, tenant compte des critères très diversifiés on pourrait supposer qu'elle sera un problème insurmontable ou au moins, difficile à résoudre par le traitement automatique. Regardons donc ce problème d'un peu plus près, pour voir si c'est vraiment le cas.

Il est tout à fait évident que l'exemple du type : *Elle est auburn*, évoqué par T. Massoussi, ne constitue aucune difficulté pour la traduction automatique car la définition lexicographique de l'adjectif en question : *Qui est d'un châtain ou d'un brun tirant sur le roux [En parlant de la couleur des cheveux ou, plus rarement, des poils]* (TLF informatisé) ne permet qu'une seule interprétation possible qui, dans le cas du polonais, serait *Ona jest kasztanoworuda*, ce qui de façon directe

et univoque indique la partie du corps concernée. Certains linguistes traitent ce critère définitionnel comme celui qui permet d'isoler les prédicats appropriés pour une partie du corps donnée, ici — les cheveux (D. Leeman, 1993).

T. Massoussi met en question cette approche fournissant l'argument p.ex. de l'adjectif *blanc* qui, dans le cadre des parties du corps, peut caractériser aussi bien les cheveux que la peau, étant pourtant considéré comme approprié pour ces deux éléments, même si sa signification est fonction de l'élément sélectionné. Par conséquent, dans le cas de la phrase *Paul est (tout) blanc*, on peut parler de deux emplois métonymiques : l'un qui met en valeur l'appartenance à une race où l'adjectif *blanc* est un prédicat approprié à la *peau* et l'autre qui souligne une marque physique d'âge plus ou moins avancé, se référant aux *cheveux*. Ainsi, le fait de traiter un prédicat comme approprié pour une partie du corps donnée ne peut pas être basé sur les définitions lexicographiques, autrement dit « il ne suffit pas qu'un prédicat qualifie un seul substantif pour être considéré comme approprié » (T. Massoussi, 2008 : 82).

L'auteur remarque aussi qu'il n'en va pas de même avec l'adjectif *noir*. Bien qu'il puisse qualifier différentes parties du corps comme p.ex. *les yeux, les cheveux* ou *la peau*, seule la dernière est mise en jeu dans l'emploi métonymique *Paul est noir* pour caractériser le tout, c'est-à-dire l'individu humain. Dans le travail de T. Massoussi, ce type de métonymie est appelé métonymie sélective, vu que le prédicat donné sélectionne seulement une parmi toutes les parties du corps auxquelles il est approprié pour parler de tout l'être humain (cf. G. Kleiber, 1994).

Les exemples donnés ci-dessus ne concernent qu'un type des prédicats appropriés aux parties du corps et notamment, les prédicats de couleurs. Pourtant, il y en a beaucoup d'autres, appartenant à différentes classes d'objets. Dans le fragment de son travail sur la métonymie consacré aux parties du corps, T. Massoussi décrit les prédicats appropriés à différents éléments appartenant à cette classe pour voir lesquels peuvent également prendre pour sujet un nom humain. L'auteur distingue ainsi deux grandes catégories de prédicats appropriés aux parties du corps : prédicats *physiques*, dont il présente une large typologie et prédicats *psychologiques*. Après une analyse pénétrante T. Massoussi constate qu'en général, le comportement métonymique de ces prédicats obéit aux règles opposées, c'est-à-dire les prédicats *physiques*, même s'ils caractérisent des parties du corps, peuvent aussi qualifier directement les personnes. Par contre, les prédicats *psychologiques*, étant appropriés aux humains, caractérisent, par métonymie, certaines parties du corps, surtout *visage, traits, yeux, oreilles, et mains*, considérées comme capables de refléter différents états psychologiques de l'homme, p.ex. (T. Massoussi, 2008 : 129) :

Jean est inquiet. → *Son visage est inquiet.*

Jean ressent une grande tristesse. → *Ses traits manifestent une grande tristesse.*

Jean éprouve de la colère. → *Ses yeux affichent une grande colère.*

Les exemples présentés jusqu'ici ne constituent que des cas isolés de l'immense éventail présenté par T. Massoussi, dont les analyses sont beaucoup plus exhaustives et ne se limitent pas seulement au domaine des parties du corps. En même temps, ces exemples ne rendent compte que d'une des relations métonymiques possibles dont on peut énumérer pourtant toute une gamme.

Cependant, notre objectif n'est pas de faire preuve de la complexité de la métonymie ni de la multiplicité de ses types, ce que p.ex. T. Massoussi a déjà fait, par ailleurs, de façon très profonde et probante. Le but que nous nous sommes fixé se situe au niveau de la traduction assistée, au-delà de toute classification et typologie, se réduisant ainsi à chercher la réponse à la question de savoir, comment l'ordinateur pourrait résoudre le problème des emplois métonymiques.

Il est évident que pour que l'ordinateur puisse traduire une construction quelconque il doit faire appel à sa base des données pour vérifier si une telle locution s'y trouve. Par conséquent, le problème majeur devient l'élaboration d'une telle base qui soit complète et exhaustive. Toutefois, on tient compte du fait que cette tâche même si elle n'est pas impossible, exigerait un travail long et assidu, qui pourrait paraître interminable, étant donné que la langue est un système vivant qui évolue en permanence.

Dans nos recherches lexicographiques, pour décrire un corpus lexical et construire une base de données fiable, permettant la traduction automatique des textes, nous appliquons la méthode orientée objets de W. Banyś (2002a,b), que nous ne visons pas à présenter dans cet article, mais dont un aperçu global nous nous proposons d'esquisser ici à titre de rappel.

Dans l'approche mentionnée, quand on veut décrire la signification des unités lexicales on part des objets pour arriver aux prédicats qui peuvent être assignés à ces objets dans la langue, « les prédicats se répartissant de manière supplémentaire en attributs (adjectifs et toutes sortes de compositions *N (Prép) N*) et en opérations (verbes) » (W. Banyś, 2000, 2002a : 20). Ainsi, la signification d'un mot est le résultat de son emploi et dépend étroitement de son entourage lexical. On voit donc bien que les unités lexicales ne sont pas traitées de façon isolée et que leur comportement se manifeste dans le contexte.

L'une des notions clés de la méthode adoptée est celle de classe d'objets définie comme une classe sémantique dont les éléments sont sélectionnés de façon appropriée par les mêmes ensembles des prédicats, le tout étant organisé par le *frame* (cadre) correspondant (cf. W. Banyś, 2000, 2002a,b ; G. Gross, 1994a,b, 1995). Il ne faut pas pourtant oublier que dans la conception en question, les objets linguistiques ont un statut fonctionnel, ce qui fait que dans leur description, on rend compte du fait comment ils sont traités par la langue, qui devient ainsi l'arbitre suprême de toute classification des mots en termes de classes d'objets. Autrement dit, « c'est grâce au recours à la représentation purement linguistique qu'on peut décider si des objets donnés font partie de la même classe d'objets » (A. Grigowicz, 2007 : 231). Par conséquent, la description qu'on obtient présente le monde tel qu'il est vu par la langue et dans la langue.

Si on part donc du principe, que les unités lexicales présentées dans la base des données sont décrites à l'aide des attributs et opérations les plus fréquents qui les accompagnent dans la langue, on peut bien s'attendre à y trouver des constructions métonymiques. On pourrait pourtant se poser la question de savoir si la classification détaillée de ces constructions faciliterait leur traduction.

A notre avis, parmi les exemples présentés jusqu'ici, il y en a deux qui pourraient sembler susceptibles de causer des problèmes au niveau de la traduction automatique.

Le premier exemple est lié à l'adjectif *blanc*, qui, comme l'a remarqué T. Massoussi peut se rapporter aussi bien à la couleur de la peau et des cheveux qu'au visage, ce qui dans le cas de l'expression métonymique *Il est blanc* demanderait trois traductions différentes en polonais : *On jest biały*, *On jest siwy* ou *On jest bładny*. A cela s'ajoute encore l'emploi métaphorique où le même adjectif exprime l'idée de l'innocence, l'expression devant dans ce cas-là être traduite par *On jest niewinny*. La question que l'on se pose immédiatement est de savoir de quelle manière l'ordinateur aurait déduit de quel sens il s'agit. Il est tout à fait évident que pour tout traducteur humain, ayant la possibilité de recourir au contexte (linguistique et situationnel) qui impose le choix du sens convenable, ce problème de traduction passerait certainement inaperçu. Mais comment « l'apprendre » à la machine ?

Le deuxième exemple concerne l'expression *casser la tête à qqn*, qui hors son sens littéral, peut également être compris de façon métonymique et métaphorique signifiant respectivement *frapper*, *battre quelqu'un* ou *importuner quelqu'un de quelque chose*. Etant donné que dans la plupart des cas, l'expression mentionnée ne se laisse pas traiter au pied de la lettre, elle sera rangée dans la catégorie des locutions figées dont le listing fait partie de la base des données que l'ordinateur explore pour trouver l'équivalent correct. Et si'il en trouve deux ou plus ?...

Quant au premier de ces cas ambigus, c'est tout simplement la syntaxe qui vient en aide pour assurer la bonne traduction dans la langue cible. Ainsi, dire de quelqu'un qu'*il est blanc* renvoie en général à la couleur de sa peau, les deux autres significations étant séparées par certaines différences syntaxiques.

Quand on veut donc que le prédicat *blanc* ayant pour sujet un humain porte sur la couleur de ses cheveux, on ajoute souvent dans la phrase des adverbes de temps comme p.ex. *maintenant*, *aujourd'hui* ou des indications d'âge liées à l'adverbe *déjà*. De plus, le sens en question est habituellement renforcé par l'adverbe *tout*, ce qu'on peut observer dans les phrases du type (T. Massoussi, 2008 : 118) :

Paul est (maintenant, aujourd'hui) un homme tout blanc.
A 30 ans, Paul est déjà tout blanc.

Si, par contre, *blanc* serait un prédicat approprié au visage, qui peut prendre cette couleur blême comme marque d'un malaise ou d'une émotion, il sera ac-

compagné dans la phrase de l'une des expressions de comparaison du type *blanc comme un cachet d'aspirine, comme linge* etc.

Il en va de même avec l'expression métaphorique *Il est blanc* qui, pour accentuer l'état d'une personne qui n'est pas coupable, fait recours à la comparaison *blanc comme neige*. Lorsque la comparaison n'apparaît pas, l'expression analysée est habituellement employée à la forme négative pour faire ressortir le sens opposé d'*être coupable*, bien évidemment.

Dans l'approche orientée objets ce n'est pourtant pas seulement la syntaxe qui, à côté des opérateurs appropriés, peut fournir la résolution de ces problèmes, la notion de *frame* (cadre) se mettant aussi en avant dans la désambiguïsation des sens des expressions linguistiques.

Rappelons brièvement que cette notion, introduite et élaboré par M. Minsky (1975) dans le cadre des recherches sur l'Intelligence Artificielle, a été inspirée des travaux menés en psychologie cognitive sur la mémoire chez l'homme (F.C. Bartlett, 1932) visant à proposer un modèle de représentation d'expériences passées pour résoudre un problème futur. En psychologie, cette notion, appelée schéma, est considérée comme un ensemble de concepts décrivant des événements ou des situations passés, enregistrés dans la mémoire et évoqués dans des situations nouvelles pour qu'ils servent de repères dans le processus de la catégorisation. Le problème de reconstruire, de stimuler et de présenter les règles de la pensée humaine a aussi attiré l'attention des linguistes et des informaticiens. C'est ainsi que c'est formée l'Intelligence Artificielle, dont les réalisations ont considérablement contribué au développement des programmes permettant la traduction automatique.

Minsky part du principe que, pour interpréter et bien comprendre de nouvelles situations, les hommes utilisent d'énormes ensembles d'informations déjà acquises, constituées à partir d'expériences précédentes. L'essentiel de la théorie de Minsky dit que, quand une personne se trouve dans une nouvelle situation, elle doit sélectionner dans sa mémoire une structure de connaissance, un cadre référentiel. Les ensembles des informations dont on dispose, grâce aux expériences précédentes, permettent de rendre compte des éléments auxquels on ne s'attend pas dans une situation donnée, c'est-à-dire des éléments qui marquent une différence entre une situation concrète et celle qui lui sert de schéma. La théorie de l'information appelle ces éléments informatifs, vu qu'ils constituent des éléments peu probables ou même improbables dans cette situation. Par conséquent, il n'est pas nécessaire de mentionner les informations typiques pour des situations concrètes car il va de soi, qu'une expression comme *lire un livre* sous-entend la composante *tourner les pages*. Ce phénomène s'explique par notre connaissance conventionnelle du monde qui, intervenant à ce moment-là, détermine ce qui est normal ou typique dans une situation donnée. Tous ces ensembles des connaissances déterminent la vitesse de notre perception, permettant de distinguer seuls les éléments informatifs. On voit donc que la théorie de *frame*, défini comme un ensemble de concepts typiquement liés, un prototype décrivant une situation, met l'accent sur l'implication sémantique

et le caractère typique des mots décrits. Le nombre des éléments qui caractérisent un concept peut être, bien sûr, illimité mais il ne faut pas oublier que, dans la conception de *frames*, il ne s'agit que des attributs typiques.

Nous avons trouvé nécessaire de nous attarder un moment sur cette notion, vu son utilité extraordinaire dans la traduction automatique. En effet, pour bien traduire une expression donnée, il ne suffit pas d'énumérer tous les opérateurs et attributs qui lui sont propres, mais il faut également préciser le cadre.

Dans la conception orientée objets, le sens d'une unité linguistique donné est donc défini par l'ensemble des opérateurs et attributs qui s'y appliquent. Il faut toutefois remarquer qu'il peut arriver des situations où deux unités linguistiques seraient décrites à l'aide des mêmes attributs et opérateurs évoquant pourtant des sens différents, ce qui résulterait par conséquent de deux traductions différentes dans la langue cible. Afin de lever toute ambiguïté il devient donc nécessaire d'analyser le cadre, un contexte beaucoup plus large, qui n'englobe pas uniquement les phrases avoisinantes. Ainsi, dans le cas où c'est l'ordinateur qui aura à choisir parmi deux ou trois significations de la même expression, « il sera obligé de trouver dans le texte les "mots-clés" qui le situeront dans un contexte convenable ce qui permettra de fournir la bonne décision dans la traduction, même si elle est toute automatique » (B. Śmigielska, 2007 : 255).

Voyons quelques-uns de ces « mots-clés », de ces indices sémantiques qui, constituant l'occurrence de l'expression mentionnée : *casser la tête à qqn*, pourraient contribuer à sa traduction adéquate. Etant donné que cette expression peut avoir, en général, deux significations, sa traduction se ramenant soit à *rozbić komus głowę* soit à *zawracać komus głowę*, il suffirait de bien décrire l'un de ses emplois pour suggérer à l'ordinateur la traduction convenable. Concentrons-nous donc sur la description du cadre qui nous paraît plus facile à caractériser, à savoir celui où *casser la tête à qqn* équivaut à *rozbić komus głowę*. Dans notre analyse, nous nous servirons des fragments de textes trouvés sur des sites Internet.

(1) Monsieur Pierre : Mais enfin, chère Madame, pouvez-vous m'expliquer, à la fin ? Toutes les personnes à qui je parle de cette maison...

La voisine : Excusez-moi, mon bon Monsieur, mais j'ai mon rôti au four... Faut que j'y aille voir si je ne veux point qu'y grâle !

Et pan ! Elle me claque la porte au nez, elle aussi.

Cette fois la colère me prend. Je retourne chez le notaire et je lui dis :

Monsieur Pierre : Maintenant, vous allez me dire ce qu'elle a de particulier ma maison que je m'amuse avec vous ! Et si vous ne voulez pas me le dire, je vous casse la tête !

Et, en disant ces mots, j'attrape le gros cendrier de verre. Cette fois, le type ne rit plus :

Le notaire : Hêlà doucement ! Calmez-vous cher Monsieur ! Posez ça là ! Asseyez-vous !

Monsieur Pierre : Parlez d'abord !

Le notaire : Mais oui, je vais parler ! Après tout, maintenant que le contrat est signé, je

peux bien vous le dire... la maison est hantée !

Monsieur Pierre : Hantée ? Hantée par qui ?

Le notaire : Par la sorcière du placard aux balais !

Monsieur Pierre : Vous ne pouviez pas me le dire plus tôt ?

Le notaire : Eh non ! Si je vous l'avez dit, vous n'auriez pas voulu acheter la maison et moi je voulais la vendre. Hihhi !

Monsieur Pierre : Finissez de rire, ou je vous casse la tête !

Le notaire : C'est bon, c'est bon...

Monsieur Pierre : Mais dites-moi donc, j'y pense : je l'ai visité, ce placard aux balais, il y a un quart d'heure, à peine... Je n'y ai pas vu la moindre sorcière !

Le notaire : C'est qu'elle n'y est pas dans la journée, elle ne viens que la nuit.. [...]

<http://www.simiane-collongue.fr/pdf/dossier%20enseignant%202009%202010.pdf>

- (2) Ce fut alors que, pour la première fois, Olivier, éperdu de douleur et d'effroi, comprit que l'effraction, le vol et peut-être le meurtre, étaient le but de l'expédition : il se tordit les mains et laissa échapper involontairement un cri d'horreur. Un nuage passa devant ses yeux, une sueur froide couvrit son visage, ses jambes se dérochèrent sous lui, et il tomba à genoux.

« Debout ! murmura Sikes tremblant de colère et tirant le pistolet de sa poche ; debout ! ou je te fais sauter la cervelle.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, laissez-moi m'en aller ! dit Olivier ; laissez-moi me sauver bien loin et mourir au milieu des champs ; je n'approcherai jamais de Londres : jamais ! jamais ! Oh ! je vous en conjure, ayez pitié de moi, et ne faites pas de moi un voleur : par tous les anges du paradis, ayez pitié de moi ! »

L'homme auquel s'adressait cette instante prière proféra un affreux jurement, et déjà il avait armé le pistolet quand Tobie le lui arracha, mit sa main sur la bouche de l'enfant, et l'entraîna vers la maison.

« Silence ! dit-il ; tout ça ne rime à rien. Dis encore un mot, et je te casse la tête avec mon gourdin ; ça ne fait pas de bruit, et l'effet est le même.

— Tiens, Guillaume, fais sauter le volet : il en a assez comme ça, sois-en sûr. J'en ai vu de plus âgés que lui, qui, par une nuit si froide, n'étaient pas plus hardis.

<http://beq.ebooksgratuits.com/vents/Dickens-Oliver-1.pdf>

- (3) DUGRAIN Stéphanie, 14 ans, est entendue officiellement et filmée : Elle déclare avoir été suivie depuis la sortie du collège par ses trois agresseurs. Le long du chemin elle a été victime d'insultes et autres brimades grossières et pornographiques puis stoppée et emmenée de force dans le bois où elle a été violée par l'un d'entre eux, ce dernier n'a pas éjaculé. Elle a fait l'objet d'intimidations de la part de l'un d'entre eux qui l'a menacée de « Lui casser la tête et de lui pourrir la vie en affirmant qu'elle était consentante », si elle venait à parler à quiconque de ce qui s'était passé. Un autre protagoniste crève les pneus de son scooter et coupe les câbles en précisant :

« Comme ça tu sauras qu'on ne rigole pas ».

*La victime ajoute, que les deux individus, qui l'ont stoppée, caressée et maintenue au sol, se prénomment RENE et ALAIN. C'est un surnommé JOJO qui l'a ceinturée, entraînée de force dans le bois et qui a abusé d'elle. Ce dernier circule à bord d'un scooter rouge et noir. Quant aux deux autres, « RENE » circule sur un cyclomoteur bleu et blanc

en mauvais état et « ALAIN » sur un scooter vert avec une selle jaune. Elle ne connaît pas ses agresseurs.

http://www.opgie.com/cours/scan/pv_synthese_exemple.pdf

En analysant les textes présentés ci-dessus, on peut remarquer que ce qui y domine, ce sont des émotions négatives (de colère, d'irritation, de peur, d'intimidation), constituant le fondement d'une menace. Celle-ci peut être exprimée dans la langue à l'aide de différents moyens dont p.ex. les phrases conditionnelles, qui apparaissent dans tous les textes présentés :

Et si vous ne voulez pas me le dire, je vous casse la tête ! (1)

Finissez de rire, ou je vous casse la tête ! (1)

Dis encore un mot, et je te casse la tête avec mon gourdin ; ça ne fait pas de bruit, et l'effet est le même. (2)

Elle a fait l'objet d'intimidations de la part de l'un d'entre eux qui l'a menacée de « Lui casser la tête et de lui pourrir la vie en affirmant qu'elle était consentante », si elle venait à parler à quiconque de ce qui s'était passé. (3)

Dans ce cas-là, ce qui suit la conjonction *si*, ainsi que l'impératif expriment une contrainte, une condition qui, non satisfaite, entraînera la réalisation de la menace de *casser la tête*, spécifiée dans la proposition principale. Dans ce cas-là, l'expression *casser la tête à qqn* sera traduite par *rozbić (rozwalić) komus głowę* plutôt que par son équivalent métaphorique. Toutefois, seul l'emploi des phrases conditionnelles n'implique pas toujours la traduction proposée ci-dessus. Par conséquent, l'ordinateur devra chercher dans le contexte des termes ou locutions exprimant les émotions négatives, l'ambiance de menace ou de danger qui le guideront vers ce sens-là de l'expression en question. Ainsi, dans les textes choisis, il y a beaucoup de telles expressions, qui pourraient mettre l'ordinateur sur la bonne voie dans le choix de la traduction convenable, comme p.ex. :

Cette fois la colère me prend. (1)

Et, en disant ces mots, j'attrape le gros cendrier de verre. [...] Hélà doucement ! Calmez-vous cher Monsieur ! Posez ça là ! (1)

Olivier, éperdu de douleur et d'effroi, comprit que l'effraction, le vol et peut-être le meurtre, étaient le but de l'expédition il se tordit les mains et laissa échapper involontairement un cri d'horreur. Un nuage passa devant ses yeux, une sueur froide couvrit son visage, ses jambes se dérochèrent sous lui, et il tomba à genoux. (2)

Debout ! murmura Sikes tremblant de colère et tirant le pistolet de sa poche ; debout ! ou je te fais sauter la cervelle. (2)

Elle déclare avoir été suivie depuis la sortie du collège par ses trois agresseurs. Le long du chemin elle a été victime d'insultes et autres brimades grossières et

pornographiques puis stoppée et emmenée de force dans le bois où elle a été violée par l'un d'entre eux. (3)

Pour une juste interprétation d'une expression douteuse, dont l'interprétation supporte plusieurs sens, il est important donc de décrire précisément le cadre, le scénario de la situation, car sa représentation linguistique, recourant aux mots et constructions spécifiques, fréquents dans la situation en question, résultera de la bonne décision à prendre par la machine dans le choix de la traduction appropriée. Il s'agira toujours d'une interprétation probabiliste naturellement, vu que la description du cadre, même la plus détaillée ne garantira pas la traduction correspondant entièrement à l'original. En effet, dans le cadre de la menace, il peut aussi être question d'importuner qqn de qch. en dépit de toutes les indications suggérant l'idée de brutaliser qqn. Et pourtant c'est justement cette probabilité qui est la clé au succès de la traduction automatique parce que plus il y a d'indices dans le contexte plus la chance de bien interpréter une expression donnée est grande.

En ce qui concerne le sens figuré de la locution analysée, où il s'agit d'*ennuyer qqn de qch.* la description du cadre ne sera pas nécessaire lorsqu'il n'y a que deux significations à choisir : si donc la machine ne trouve dans le contexte aucun indice caractéristique pour le cadre de la menace, il s'agira probablement du sens métaphorique. Dans ce cas-là, c'est d'ailleurs la syntaxe qui contribue elle aussi, à la bonne traduction de l'expression en question car dans cette acception l'expression *casser la tête à qqn* est le plus souvent suivie de la préposition *avec*, ce qu'on peut observer dans les textes cités ci-dessous :

Le restaurant. Gens attablés. Paraît Blyth, qui va à sa table, pose sa sacoche à terre. La serveuse va à lui, pressant la tête des deux côtés de ses doigts, l'air dolent.

Blyth. — ... (à la serveuse) Vous mesurez votre intelligence ?

La serveuse. — Nulle. Nulle. ... J'ai un mal de tête à hurler. A chaque coup de sang, un bourdon me bat à ébranler tout le clocher. .. Comment peut-on être à ce point idiot ? La journée qui s'offre chaque matin, est-ce que ce n'est pas le seul bien que nous ayons sur terre ? Comment peut-on la gâcher aussi exprès ? Je ne supporte pas le chocolat sur le fromage : j'ai pris triple barre de chocolat, sur triple part de fromage. Y a-t-il pour un penny de sens commun de payer dix minutes de brève, même si elle est intense, gourmandise, le soir, d'un mal de tête de plomb le lendemain ? Faut-il pas être un peu bête comme chou ? (*elle se tient la tête en la branlant lentement de droite à gauche et de gauche à droite*)

Blyth.— Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous devriez être à la maison, dans votre lit.

La serveuse. — Pour me tourner et me retourner dans mon lit comme un ver ? Me serrer l'oreiller contre la tête comme une compresse ? Essayer toutes les poses, sur le dos, sur le côté, sur le ventre, les genoux en ciseaux, les jambes tendues comme des arcs ? De guerre lasse, me lever, en frissonnant comme une feuille de tremble arpenter l'appartement, pâle chose, pauvre chiffon?... J'ai déjà essayé. C'est donner mal de tête au mal de tête... .. A m'affairer à autre chose, il arrive, au moins, à mon mal de tête, d'avoir quelques rares absences.

Blyth. — Vous avez pris un cachet ?

La serveuse. — Pas de cachet. Il n'est pas question de m'absoudre. Il faut que je paie. Je n'ai qu'à expier. J'espère bien entendre ma leçon un jour ... (*prenant son carnet et son crayon*)
Mais je vous casse la tête avec mon mal de tête.

http://www.anonymes-associes.com/wp-content/uploads/2009/06/_blyth_.pdf

La voix glaciale de la demoiselle l'interrompt brutalement :

— Où tu vas ? Tu comprends le russe, oui ou non ? Je te demande où tu vas ?

— Citoyen, entend-on derrière, dans la queue, ne faites pas attendre tout le monde !

Vous n'êtes pas seul ! C'est inadmissible !!

— Je dois aller à Guid... balbutie le Chargé de mission complètement désesparé.

— Parlez plus clairement, tranche la caissière. On ne comprend rien à ce que vous dites.

Qu'est-ce que vous voulez ? Quel Guide... ?

— Faites cesser ce scandale, hurle la queue.

— Guidergrad ou Guideroutsk ? coupe la caissière, qui jouit de sa supériorité évidente sur le Chargé de mission (un intellectuel, à coup sûr !). Lequel des Guideroud'sk ? C'est qu'il y en a plusieurs. Vous voulez celui de la région de Guidersk ou bien...

— Oh, mon Dieu, marmonne le Chargé de mission, donnez-moi n'importe lequel. Même Guiderbourg si vous voulez.

— Arrêtez de me casser la tête avec vos histoires ! crie la caissière.

Guiderbourg se trouve en France ou en Angleterre. Peut-être même au Chili. Si vous êtes étranger, allez voir au « Métropol » si j'y suis. Au suivant ! !...

<http://www.zinoviev.ru/fr/livres/zinoviev-antichambre.pdf>

A travers les exemples analysés, on voit donc que la métonymie ne représente pas un grand problème pour l'ordinateur et même dans la cas où une expression donnée renvoie à plusieurs sens différents, sa désambiguïsation est tout à fait possible grâce aux moyens fournis par la méthode orientée objets, qui sont : la structure syntaxique et la liste des attributs et opérateurs appropriés organisés par un cadre correspondant. Par conséquent, pour les besoins de la traduction automatique, on a beau faire des classifications détaillées de la métonymie qui, très importantes du point de vue de la description de cette figure stylistique, ne facilitent en rien le travail de l'ordinateur.

La seule chose qui pourrait éventuellement désorienter la machine, seraient des constructions du type : *lire une pierre* ou *cette pierre est illisible*. Surprenantes et bizarres au premier coup d'oeil, elles peuvent pourtant apparaître dans la langue dans des situations concrètes. Imaginons p.ex. une personne en train de chercher à la cimetière le tombeau de l'un de ses anciens amis. En lisant les inscriptions tombales, elle en trouve une qu'elle n'arrive pas à déchiffrer, la sépulture étant vieille, négligée ou abîmée. Dans cete situation, elle peut bel et bien prononcer une telle phrase : *Je ne peut pas lire cette pierre, elle est tout à fait illisible*.

A ce moment-là, on pourrait réfléchir si la machine traduirait correctement les expressions mentionnées. Certes, dans la description lexicographique du substantif *pierre*, elle ne trouvera pas, parmi les prédicats appropriés, le verbe *lire*, étant donné que cette opération n'est pas prototypique pour l'objet en question. Il y trou-

vera donc les opérateurs et les attributs typiques comme p.ex. *sculpter la pierre, s'asseoir sur une pierre, heurter une pierre, lancer une pierre, tailler une pierre, pierre à battir, pierre de taille, pierre dure, tendre, blanche* et beaucoup d'autres, au milieu desquels *lire une pierre* ne figurera certainement pas. Comment donc parvenir à la solution de ce problème ? Et bien, de façon beaucoup plus simple qu'on ne le croirait où toute l'astuce réside dans l'absence d'astuce. Dans le cas où l'ordinateur ne trouve pas la construction donnée dans sa base des données, il suffit tout simplement de le laisser traduire littéralement l'expression en question, en admettant naturellement que celui qui construit le message le fait de façon consciente, voulant transmettre justement une telle information et non pas une autre.

Bien sûr, la traduction ainsi obtenue ne sera peut être pas toujours correcte et adéquate à cent pour cent, mais vu sa plus grande probabilité, elle le sera certainement dans la plupart des cas, ce qui est déjà un succès formidable, étant donné que de tels exemples, imprévisibles et embarrassants, peuvent se manifester en grande quantité et qu'il n'est par conséquent pas possible de les lister tous dans la base des données. Ainsi, la règle de type probabiliste, proposée par la méthode orientée objets permet la résolution des problèmes pareils, étant un outil efficace et fiable dans la traduction automatique des textes (cf. B. Śmigielka, sous presse).

Références

- Banyś W., 2000 : *Système de « si » en français moderne. Esquisse d'une approche cognitive*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Banyś W., 2002a : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I: Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15**, 7—28.
- Banyś W., 2002b : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets Partie II: Questions de description ». *Neophilologica*, **15**, 206—248.
- Bartlett F.C., 1932: *Remembering: A Study in Experimental and Social Psychology*. Cambridge University Press.
- Grigowicz A., 2007 : « Parties du corps et leur opérateurs dans l'approche orientée objets ». *Neophilologica*, **19**, 228—242.
- Gross G., 1994a : « Classes d'objets et description des verbes ». *Langages*, **115**, 15—30.
- Gross G., 1994b : « Classes d'objets et synonymie ». *Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Série Linguistique et Sémiotique*, **23**, 93—102.
- Gross G., 1995 : « Une sémantique nouvelle pour la traduction automatique : les classes d'objets ». *La Tribune des industries de la langue et de l'information électronique* **17—19**, 16—19.
- Kleiber G., 1994 : *Nominales. Essais de sémantique référentielle*. Paris, Armand Colin.
- Leeman D., 1993 : « Éléments pour une description linguistique de la personne physi-

- que ». *Linx*, **28** [Centre de Recherches Linguistiques de l'Université Paris X-Nanterre], 107—133.
- Lehmann A., Martin-Berthet F., 1998 : *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologie*. Paris, Dunod.
- Massoussi T., 2008 : *Mécanisme de la métonymie: approche syntactico-sémantique*. [Thèse de doctorat].
- Minsky M., 1975: *A framework for Representing Knowledge*. In: P.H. Winston, ed.: *The Psychology of Computer Vision*. New York, McGraw-Hill, 211—277.
- Śmigielska B., 2007 : « Remarques sur la traduction automatique et le contexte ». *Neophilologica*, **19**, 253—267.
- Śmigielska B., sous presse : « Rôle et description du contexte dans la traduction automatique des textes — approche orientée objets ».

Michał Hrabia
Université de Silésie
Katowice

Désambiguïstation des sens du prédicat adjectival *farouche* dans le cadre d'une approche orientée objets

Abstract

This article examines the French adjective *farouche* with the aim of disambiguating all its meanings. The methodology of this study is based on the object-oriented approach proposed by W. Banyś.

The author seeks to find all the Polish equivalents of the word analyzed. The choice of equivalents is determined by the configuration of the object classes qualified by *farouche* and, possibly, by the frames in which the adjective in question appears. The results of the analysis are presented in the syntactic-semantic schemes with the contexts found in different databases (monolingual dictionaries, the Internet) and in the summary table.

Finally, the author discusses the problem of the proper nouns qualified by *farouche*.

Keywords

Object classes, object-oriented approach, disambiguating, automatic translation.

Le présent article a pour but de présenter l'analyse de l'adjectif *farouche* effectuée dans le cadre d'une approche orientée objets (M. Hrabia, 2010). Par la méthode appliquée, il s'inscrit tout naturellement dans la lignée des recherches menées depuis plusieurs années dans le Département de Linguistique Appliquée et de Traduction à l'Université de Silésie à Katowice. Il se distingue pourtant par le choix de l'objet d'analyse. En effet, la description des adjectifs en vue de la traduction automatique est, jusqu'à nos jours, très peu développée et constitue une lacune implorant d'être comblée.

1. Méthode

La méthode choisie pour désambiguïser l'adjectif *farouche* nous invite à suivre rigoureusement toutes les étapes de l'analyse postulées par W. Banyś (2005). Il nous faut alors :

- vérifier la concordance des emplois du mot étudié dans un large corpus ;
- regrouper des emplois trouvés en ensembles dont les éléments ont le plus de traits en commun ;
- appliquer l'approche orientée objets (W. Banyś, 2002a,b) afin d'analyser et classifier ces traits communs, ce qui va permettre de dégager différents sens du mot étudié ;
- assigner des traductions en langue cible à chaque sens relevé ;
- réorganiser éventuellement des ensembles établies en fonction des résultats de la traduction ;
- présenter des résultats de l'analyse dans l'un des formats descriptifs employés dans l'approche orientée objets.

2. Corpus

Les articles des dictionnaires traditionnels (tels que *Le Grand Robert de la Langue Française GRLF*, *Le Trésor de la Langue Française TLF* ou *Le Grand Larousse de la Langue Française GLLF*) constituent pour nous « le corpus de départ », celui sur lequel nous bâtissons nos conclusions préliminaires. Néanmoins, ce sont les ressources de l'Internet francophone qui nous servent de corpus majeur. Nous profitons de deux grands moteurs de recherche : Google (<http://www.google.fr>) et Yahoo (<http://fr.yahoo.com>) en restreignant nos recherches aux documents aux formats *doc* ou *pdf*.

3. Inventaire des sens de l'adjectif FAROUCHE

Il faut remarquer tout d'abord que le nombre de sens de l'adjectif FAROUCHE indiqué par les dictionnaires traditionnels (à savoir : 7 significations différentes dans le *GRLF*, le *TLF* et le *GLLF*) ne peut pas correspondre aux résultats de notre analyse. Cela s'explique par le fait que notre but est bien différent de celui des lexicographes « classiques ». En effet, nous nous appuyons sur le principe selon

lequel « il y a autant de sens différents d'un mot dans la langue source que de traductions différentes dans la langue d'arrivée » (W. Banyś, 2005 : 59). Notre travail consiste alors avant tout à trouver toutes les traductions possibles du mot FAROUCHE (celles-ci conditionnées par différentes configurations des classes d'objets ou, éventuellement, les cadres). Ainsi, nous sommes capable de distinguer 16 sens de l'adjectif étudié, à savoir :

1. PŁOCHLIWY,
2. DZIKI,
3. ZAGORZAŁY,
4. OKRUTNY,
5. WROGI,
6. PRZERAŻLIWY,
7. GROŹNY,
8. NIEPOHAMOWANY,
9. NIEWZRUSZONY,
10. ZACIEKŁY,
11. BURZLIWY,
12. PIERWOTNY,
13. NIEPRZYSTĘPNY,
14. NIETOWARZYSKI,
15. NIEOKRZESANY,
16. NIEPRZYJAZNY.

En plus, nous pouvons dégager la construction figée PEU / PAS FAROUCHE dont l'équivalent polonais est :

17. WYUZDANY.

4. Schémas syntaxico-sémantiques des emplois de l'adjectif FAROUCHE

Avant de passer à la présentation des schémas syntaxico-sémantiques caractérisant chacun de sens relevé, il nous semble nécessaire d'expliquer les abréviations utilisées :

- | | |
|-------|---|
| [...] | — classe d'objets générale |
| <...> | — classe d'objets spécifique |
| ^ | — union (addition) des classes d'objets |
| \ | — soustraction des classes d'objets (« privé de ») |
| {...} | — combinaison des classes d'objets résultant de leur addition ou soustraction |
| / | — « ou » |

[ANM]	— animé
[ANM hum]	— animé humain
[CONC]	— concret
[ABSTR]	— abstrait
[frame :]	— cadre
[registre :]	— registre de la langue
◇	— expression plus ou moins figée

1. PŁOCHLIWY

a) Le premier emploi de l'adjectif FAROUCHE, celui le plus « prototypique », est traduit en polonais par PŁOCHLIWY. Dans ce cas-là, la position d'argument est occupée par la classe d'objets <animal>. Il faut ajouter qu'une telle signification de l'adjectif analysé ne surgit que dans le français contemporain. Voici le schéma :

[ANM <animal>] farouche

*Il s'agit d'un oiseau **farouche**, difficile à approcher.*

*Le vendeur est un animal **farouche**, il se dérobe constamment à l'observateur.*

b) Le schéma suivant résulte logiquement de la construction précédente. La position d'argument y est remplie par <disposition psychique> de <animal>. En fait, chaque animal qui est farouche, l'est par son caractère, par sa nature farouche.

[ABSTR <disposition psychique>] farouche de [ANM <animal>]

*Ces difficultés peuvent être attribuées en grande partie au caractère **farouche** de cet animal, qui exige un climat de sécurité pour élever ses petits.*

*D'un naturel **farouche** mais curieux, l'hermine surveille les intrus de loin, dressée sur ses pattes arrière, prête à la fuite.*

Dans le corpus analysé, on trouve aussi l'expression « comportement farouche » ne se rapportant qu'aux animaux. Vu le manque d'autres éléments avec lesquels « comportement » pourrait former une classe d'objets, nous proposons de considérer le syntagme en question comme une sorte d'expression plus ou moins figée :

◇ **comportement farouche de [ANM <animal>]** — płochliwe zachowanie

*La tortue imbriquée, de part son **comportement farouche**, est difficilement observable.*

2. DZIKI

a) La traduction de l'adjectif FAROUCHE par DZIKI n'est pas si évidente que l'on pourrait le croire. Contrairement à ce que l'on trouve dans le *Grand dictionnaire français-polonais*, FAROUCHE combiné avec la classe <animal> n'est traduit par DZIKI que dans le cas où le texte le contenant est dominé par le registre archaï-

que. Il s'agit donc soit des textes anciens, soit des textes stylisés aux écrits du passé. Il est par ailleurs évident que l'équivalent neutre de DZIKI en français moderne est SAUVAGE. Et pourtant, il faut remarquer qu'auparavant FAROUCHE et SAUVAGE étaient des synonymes presque absolus. Sans aucun doute, il existait une certaine subtile différence entre eux (ce que *Le Littré* essaye d'expliquer d'une façon suivante : «Étymologiquement, le farouche est celui qui tient de la bête non apprivoisée ; le sauvage est celui qui appartient aux solitudes des forêts. Par conséquent, on est farouche par disposition de caractère et sauvage par absence de culture»), mais elle n'était pas respectée dans l'usage. C'est pourquoi dans les textes anciens on retrouve facilement FAROUCHE employé là où on dirait aujourd'hui SAUVAGE. Pour illustrer cette évolution de sens il suffit de comparer les articles des dictionnaires édités dans différentes époques historiques. En fait, dans *Le Littré*, grand dictionnaire français du XIX^e siècle, FAROUCHE est défini comme celui « qui n'est point apprivoisé », tandis que *Le Grand Robert*, paru en 2001, ajoute à cette définition la constatation qu'un animal farouche « s'enfuit quand on l'approche ». Et c'est ce sens-là (c'est-à-dire le sens de PŁOCHLIWY) qui prédomine dans le français moderne. Le sens de DZIKI, à son tour, n'apparaît aujourd'hui qu'avec une connotation archaïque.

[registre : archaïque] [ANM <animal>] farouche

Semblables à deux bêtes farouches, ils étaient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre. (Fénelon)

Nazim hésita, ne savait plus quoi faire, quand le chien lui sauta à la poitrine et le renversa par terre. C'était un chien farouche, il avait un œil fixe et sanglant et des dents aiguës et blanches qui lui sortaient des babines.

b) Le deuxième schéma qui entraîne la traduction de FAROUCHE par DZIKI est déjà dépourvu de nuances archaïques. La position d'argument y est remplie par la classe <collectif animé> se référant aussi bien aux êtres humains qu'aux animaux :

[ANM <collectif animé>] farouche

Nous faisons la connaissance d'une tribu farouche.

Un village miséreux, peuplé de quinze péquenots, est opprimé par une horde farouche d'Amazones, composée d'au moins dix féroces guerrières.

c) Le troisième schéma, peut-être le plus controversable, concerne les éléments du paysage naturel qualifiés farouches. Selon nos recherches, <paysage naturel> FAROUCHE ne diffère pas beaucoup de <paysage naturel> SAUVAGE sauf qu'il est un peu plus effrayant. Dans ce cas précis, la langue polonaise n'offre pas d'équivalent adéquat. La traduction proposée (c'est-à-dire DZIKI) est alors due au manque d'une traduction plus convenable.

[CONC <paysage naturel>] farouche

*Région d'une grande beauté encore très difficile d'accès de par son relief et sa situation, elle a gardé presque intacte ses traditions et son paysage **farouche** et surprenant.*

*Toutes les saisons et tous les angles de vues sont enregistrés, composant une « fresque » idéalisée d'une nature **farouche** et intacte.*

3. ZAGORZALY

Le troisième emploi de l'adjectif FAROUCHE, traduit en polonais par ZAGORZALY, est, d'après le corpus analysé, très populaire en français moderne. Dans ce cas-là, la position d'argument est saturée par la classe d'objets <adversaire ou partisan> :

[ANM hum <adversaire ou partisan>] farouche

*Le pape Jean-Paul II a également joué un rôle non négligeable, mais surtout pour la Pologne, car il a soutenu Solidarność et s'est montré un adversaire **farouche** du communisme.*

*Défenseur **farouche** de la liberté d'expression, Clavel est un homme de conviction ; il en a d'ailleurs payé le prix.*

4. OKRUTNY

a) En apparence, la traduction de FAROUCHE par OKRUTNY peut surprendre puisqu'elle entre en opposition directe avec d'autres significations de l'adjectif étudié, p.ex. PŁOCHLIWY. Néanmoins, cette dualité de sens est bien caractéristique pour le mot FAROUCHE. Comme écrit L. Danon-Boileau : « Ce terme [farouche], dans une expression du type “une biche farouche” signifie “une biche qui a facilement peur, qui est facilement effrayée”. Mais dans une expression telle que “un guerrier farouche”, l'expression désigne au contraire un guerrier effrayant, un guerrier qui n'a peur de rien » (1990 : 144). Voici le schéma avec la classe d'objets <guerrier> :

[ANM hum <guerrier>] farouche

*Chevalier **farouche** et indomptable dans tes fureurs, quand connaîtras-tu donc le repentir ? (Scott)*

*[...] si cette déesse veut prendre pitié de notre ville, de nos épouses, de nos tendres enfants, si elle repousse loin de nos murs le fils de Tydée, guerrier **farouche**, affreux artisan de terreur, et, je pense, le plus redoutable de tous les Grecs. (Homère)*

b) La traduction du prédicat FAROUCHE par OKRUTNY est conditionnée aussi par la présence de la classe d'objets <humain au pouvoir> :

[ANM hum <humain au pouvoir>] farouche

*C'est qu'en effet ce roi **farouche** règne surtout par la terreur.*

*Tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, le gouvernement devint plus **farouche** et plus sanglant. (Las Cases)*

5. WROGI

Lorsque la position d'argument du prédicat FAROUCHE est saturée par la classe d'objets <aspect>, c'est la traduction WROGI qui s'impose. Celle-ci peut être justifiée par le fait que l'emploi en question est défini dans le *GRLF* d'une façon suivante : « qui exprime l'hostilité, la violence ». Voici donc le schéma :

[ABSTR <aspect>] farouche

*Son aspect n'avait rien de **farouche**.*

*Jamais je n'oublierai son regard **farouche** et le mouvement qu'il fit pour saisir son espingole. (Mérimée)*

6. PRZERAŻLIWY

L'adjectif FAROUCHE peut aussi qualifier toute une série de sons. Dans ce cas-là, il est traduit en polonais par PRZERAŻLIWY.

[CONC <son>] farouche

*Puis un cri **farouche** s'éleva et entraîna la panique chez les oiseaux.*

*Elle avait répondu d'une voix si **farouche** qu'il la dévisagea avec curiosité. (Beauvoir)*

7. GROŻNY

Cet emploi de l'adjectif FAROUCHE ressemble un peu à l'emploi précédent. Et pourtant, en polonais le mot PRZERAŻLIWY ne s'applique pas bien à la classe <phénomène météorologique négatif>. Le seul adjectif qui, tout en gardant le sens de PRZERAŻLIWY, qualifie en polonais la classe en question, c'est GROŻNY.

[ABSTR <phénomène météorologique négatif>] farouche

*Un orage **farouche** approche de Stockholm, les gens se préparent au pire.*

*Après deux bivouacs, la cordée sort au sommet de la Walker le 6 aout à 15 heures, dans une tempête **farouche**.*

8. NIEPOHAMOWANY

a) La traduction de FAROUCHE par NIEPOHAMOWANY, quoiqu'un peu discutable, nous semble bien justifiée. En réalité, nous sommes conscient que si la position d'argument du prédicat FAROUCHE est remplie par la classe d'objets <sentiment ou sensation>, c'est l'équivalent DZIKI qui s'impose tout naturelle-

ment. Et pourtant, nous sommes persuadé que, dans ce cas-là, la traduction DZIKI devrait être destinée *a priori* à l'adjectif SAUVAGE (beaucoup plus fréquent en français moderne). Nous avons donc essayé de trouver un autre équivalent aussi bien adapté au contexte. Nous croyons que l'adjectif NIEPOHAMOWANY accomplit cette condition. En plus, il nous semble qu'il exprime encore mieux que DZIKI l'idée de ce « qui se manifeste avec beaucoup de vigueur » (cf. *GLLF*). Voici le schéma :

[ABSTR <sentiment ou sensation>] farouche

Ils étaient d'origine étrangère et sans doute avaient-ils un désir farouche de s'intégrer.

Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche [...] (Racine)

b) La classe d'objets <attitude ou trait de caractère « dynamiques »>, par sa ressemblance à la classe <sentiment ou sensation>, entraîne, elle aussi, la traduction de FAROUCHE par NIEPOHAMOWANY. La classe en question comporte tous les objets qui, grâce à leur « dynamisme » présupposé sont capables de se manifester énergiquement. Il est à remarquer que l'on exclut de cette classe la sous-classe <entêtement>. Le schéma se présente donc ainsi :

{[ABSTR <attitude ou trait de caractère « dynamiques »>] \ [ABSTR <entêtement>]} farouche

Je respectais l'ardeur farouche avec laquelle elle défendait les causes en lesquelles elle croyait ainsi que les électeurs qu'elle représentait.

C'est l'histoire d'un homme ordinaire, secoué par les spasmes de la séparation conjugale, qui va braver son individualisme farouche pour s'ouvrir à la détresse des autres

9. NIEWZRUSZONY

Cet emploi du prédicat FAROUCHE se caractérise par la présence de la classe d'objets <attitude ou trait de caractère « statiques »> en position d'argument. Dans ce cas-là, l'adjectif analysé exprime l'idée d'intransigeance, de persévérance implacable. C'est pourquoi la traduction NIEWZRUSZONY nous semble adéquate. Nous sommes conscient que la différence entre <attitude ou trait de caractère « statiques »> et <attitude ou trait de caractère « dynamiques »> paraît un peu vague et qu'elle ne peut être éclaircie que par l'énumération la plus exhaustive possible des éléments formant les classes d'objets en question¹.

¹ Un tel « listing » des éléments des classes d'objets constitue une partie intégrale de la désambiguïisation d'un mot donné. Il est indispensable du point de vue informatique : c'est grâce à lui que l'ordinateur devient capable de qualifier un mot donné comme une instance d'une classe d'objets concrète. Malheureusement, faute d'espace, nous ne pouvons pas présenter dans cet article le listing des classes employées dans notre analyse.

[ABSTR <attitude ou trait de caractère « statiques »>] **farouche**

*Il prononça ces derniers mots avec une gravité **farouche**. (Bernanos)
On supporte difficilement la fixité **farouche** de ce regard et la menace de cette bouche.*

10. ZACIEKŁY

L'adjectif FAROUCHE est traduit en polonais par ZACIEKŁY lorsque sa position d'argument est remplie par l'une de trois classes d'objets suivantes : <fait « guerrier »>, <idéologie>, <entêtement>. Voici les schémas :

[ABSTR <fait « guerrier »>] **farouche**

*L'Église romaine menait en parallèle un combat **farouche** contre les théories politiques modernes (libéralisme et socialisme), mais aussi contre le modernisme en général, tenu pour une erreur perverse.
Une guerre **farouche** s'engage alors entre les deux titres.*

[ABSTR <idéologie>] **farouche**

*Même les sous-secteurs de l'industrie reconnus pour leur anti-syndicalisme **farouche** affichent souvent un taux de syndicalisation relativement élevé.
Nouveau géant adepte d'un néo-capitalisme **farouche** dont l'efficacité est appuyée par la dictature bureaucratique d'un parti unique qui exclut sans état d'âme tout ce qui entrave l'efficacité collective.*

[ABSTR <entêtement>] **farouche**

*Comme toujours, il s'est sacrifié sans compter, luttant avec une opiniâtreté **farouche** pour garder le terrain qui lui a été confié.
Ce sont les Juifs qui ont insisté avec une ténacité **farouche** pour que la question juive fasse l'objet des discussions du Concile et ils ont obtenu gain de cause car primitivement elle n'était pas inscrite au programme de Rome.*

11. BURZLIWY

a) Cet emploi de l'adjectif FAROUCHE ressemble sémantiquement à l'emploi n° 8. En fait, la différence entre NIEPOHAMOWANY et BURZLIWY n'est pas très remarquable en polonais. Voyons pourtant les fragments des définitions de ces adjectifs tirés de *Uniwersalny słownik języka polskiego PWN* :

niepohamowany

„niedający się pohamować, powściągnąć; nieokiełznany, niepowstrzymany”

○ Niepohamowany gniew, śmiech.

○ Niepohamowana ambicja, namiętność, zazdrość.

burzliwy

przen. „skłonny do gwałtownych reakcji uczuciowych; nieopanowany, namiętny, wybuchowy”

- Burzliwy charakter.
- Burzliwa natura.
- Burzliwy temperament.

On voit clairement que l'adjectif NIEPOHAMOWANY s'applique parfaitement aux sentiments et aux attitudes (*ambicja, namiętność, zazdrość, gniew, śmiech*), ce qui coïncide avec les résultats de notre analyse (la traduction NIEPOHAMOWANY est proposée lorsque FAROUCHE est couplé avec <sentiment ou sensation> et <attitude ou trait de caractère « dynamiques »>). Par contre, pour qualifier les substantifs tels que *charakter, natura* ou *temperament*, le dictionnaire propose l'adjectif BURZLIWY. Quoiqu'en polonais le mot *charakter* puisse être qualifié NIEPOHAMOWANY, il nous semble que seule la traduction BURZLIWY, dont la force d'expression est plus grande, est capable de « transmettre » pleinement et dans tous les contextes la faroucherie de <disposition psychique> de [ANM hum]. Le schéma « a » pour la traduction BURZLIWY se présente donc ainsi :

[ABSTR <disposition psychique>] farouche de [ANM hum]

*À cause de leur caractère **farouche** les Arabes sont, moins qu'aucune autre nation, disposés à accepter la soumission : ils sont rudes, orgueilleux ambitieux, et veulent tous commander.*

*Les Algériens sont connus pour leurs sens de l'hospitalité et de la solidarité mais aussi pour leur tempérament **farouche** face à l'adversité et particulièrement à l'injustice et au mépris.*

b) La traduction BURZLIWY est aussi adéquate pour FAROUCHE lorsque celui-ci qualifie la classe d'objets <temps>. Dans ce cas-là, il s'agit d'une autre signification de l'adjectif BURZLIWY, à savoir : „obfitujący w niezwykle wydarzenia, wstrząsy dziejowe, pelen niepokoju, zamętu; niespokojny” (*Uniwersalny słownik języka polskiego PWN*).

[ABSTR <temps>] farouche

*Ainsi la période **farouche** de la révolution qui avait commencé par l'abolition des titres de noblesse se termine par leur rétablissement au grand contentement de tous, si ce n'est peut-être de l'ancienne aristocratie qui en prenait son parti en riant. (Taine)*

*Dans ces temps **farouches**, la vie ne tient qu'à un fil.*

12. PIERWOTNY

La traduction de FAROUCHE par PIERWOTNY est possible lorsque l'adjectif en question apparaît dans le cadre appelé [*préhistoire*] et sa position d'argument est saturée par la classe d'objets <temps>. Voici le schéma :

[frame : *préhistoire*] [ABSTR <temps>] **farouche**

*Au commencement du monde, les animaux avaient le don de la parole et communiquaient entre eux. Toutes les espèces avaient leur langage propre et avaient un langage commun sorte de langue inter-espèces. C'est à cette époque **farouche** que le lion grâce à sa férocité et à sa combativité fut proclamé roi des animaux.*

Très vite, des codes phonologiques vont s'organiser dans l'esprit de ces clans, toujours autour du feu. Les hommes de ces temps farouches vont développer une tradition orale qui va permettre pendant très longtemps, au cours de ces soirées au coin du feu, de raconter des histoires du passé, de transmettre les mythes hérités des souvenirs des anciens, de créer des espaces festifs avec distractions simples assorties de chants et de danses.

13. NIEPRZYSTĘPNY

Nous proposons de traduire FAROUCHE par NIEPRZYSTĘPNY lorsque l'adjectif analysé caractérise la classe d'objets [ANM hum] dépourvue de sous-classes suivantes : <humain au pouvoir>, <guerrier>, <adversaire ou partisan> et <collectif animé>. La traduction suggérée nous paraît meilleure que p.ex. NIEDOSTĘPNY parce qu'elle permet d'apercevoir une sorte de lien sémantique existant entre elle et la traduction PŁOCHLIWY. Il est aussi à remarquer que dans la plupart des cas l'emploi en question apparaît dans le cadre bien déterminé (à savoir : [frame : *relations humaines*]). Malgré cela, nous ne l'introduisons pas dans le schéma pour « alléger » un peu la description.

{[ANM hum] \ {[ANM hum <humain au pouvoir>] ^ [ANM hum <guerrier>] ^ [ANM hum <adversaire ou partisan>] ^ [ANM <collectif animé>]}}

*Pour pouvoir approcher ce garçon **farouche** et mystérieux et pour avoir une chance de mieux le connaître, elle décide d'intégrer la même école que lui. Rosetta n'est pas une femme **farouche** et elle devient très rapidement la maîtresse du narrateur.*

Étant donné que le syntagme „nieprzystępne dziecko” semble en polonais trop artificiel, nous suggérons de traiter l'expression « enfant farouche » comme une expression plus ou moins figée traduite en polonais par un seul mot „dzikus”.

◇ **enfant farouche** — dzikus

*Considérée comme une **enfant farouche**, rêveuse et dyslexique, Octavia connaît quelques difficultés d'adaptation pour mener à bien ses études.*

14. NIETOWARZYSKI

Lorsque la position d'argument du prédicat FAROUCHE est remplie par la classe d'objets <disposition psychique> de [ANM hum] la traduction BURZ-

LIWY (montrée dans le point n° 11) n'est pas la seule possible. La présence du cadre [*relations humaines*] entraîne la traduction bien différente, à savoir : NIE-TOWARZYSKI. Ainsi, cet emploi s'approche sémantiquement de l'emploi n° 13 : NIEPRZYSTĘPNY (en fait, [ANM hum] *farouche* est celui dont <disposition psychique> est *farouche*). La traduction NIEPRZYSTĘPNY y est pourtant exclue par son incompatibilité avec les éléments de la classe <disposition psychique>.

[frame : *relations humaines*] [ABSTR <disposition psychique>] *farouche* de [ANM hum]

Matvėi Kouzmine passait parmi les gens de son village pour être d'un naturel farouche. Il habitait à l'écart du village une petite bicoque toute délabrée, plantée solitairement à la lisière du bois ; il se montrait rarement, était morose, peu communicatif ; il se plaisait à battre les bois et marécages avec son chien, son flingot antédiluvien à la bretelle.

Souvent dans mon histoire, j'ai eu du mal à trouver ma place et à m'affirmer, trouvant plus confortable d'attirer les confidences que d'exprimer ouvertement mon désir ou ce que j'ai à dire. Je ne comprenais pas jusque là mon côté avenant, ce besoin maladif de m'accorder, de séduire, difficilement compatible avec ma nature farouche et solitaire. A présent, je comprends.

15. NIEOKRZESANY

Si la position d'argument du prédicat FAROUCHE est saturée par la classe d'objets <mœurs>, le prédicat en question est traduit en polonais par NIEOKRZESANY.

[ABSTR <mœurs>] *farouches*

Ce fut le christianisme qui eut la gloire d'adoucir les mœurs farouches de ces barbares.

Quand il eut entendu les réponses du Maître, Alavaka se prosterna devant lui ; il l'adora et lui promit de renoncer à ses coutumes farouches. (Herold)

16. NIEPRZYJAZNY

Cet emploi de l'adjectif FAROUCHE, traduit en polonais par NIEPRZYJAZNY, s'approche sémantiquement de l'emploi n° 5. La position d'argument y est remplie par les classes d'objets <lieu : obstacle> et <lieu : espace>. Malgré les ressemblances remarquables, nous distinguons cet emploi de l'emploi n° 5 car, selon nos recherches, la traduction WROGI n'est souhaitable que si la position d'argument est remplie par la classe d'objets <aspect>.

a) [CONC <lieu : obstacle>] *farouche*

[...] l'Orient se révélait à lui, plus oriental et plus lointain qu'il ne l'avait imaginé, dans l'ensemble des choses ou dans leurs mille détails, — surtout dans le mystère de ces grands murs farouches enfermant la vie si impénétrablement... (Loti)

*La coupure entre Moyen Age et Renaissance est saisissante : d'un côté, une forteresse **farouche**, et, de l'autre, le luxe princier d'un palais ouvert sur le monde.*

b) [CONC <lieu : espace>] farouche

*Sur cette terre **farouche** et sans âge, où les neiges éternelles cohabitent étroitement avec les sables des déserts, les Carthaginois, les Romains, les espagnols et les portugais, ont fondé d'innombrables comptoirs et colonies, contribuant ainsi à un formidable mélange de races et de cultures.*

*Rien de vivant ne devait se glisser dans la **farouche** région où il était jeté. (Malraux)*

Les recherches sur la classe <lieu> dévoilent aussi la construction « caractère farouche de <lieu : obstacle> ». Bien que le mot « caractère » fasse partie de la classe <disposition psychique>, antérieurement distinguée, les autres objets y appartenant ne peuvent pas être activés dans ce cas précis. C'est pourquoi nous proposons de considérer le syntagme en question comme une expression plus ou moins figée :

◇ **caractère farouche de [CONC <lieu : obstacle>]** — *nieprzyjazny charakter*
Aujourd'hui les murailles de Dinan n'ont plus leur air menaçant d'autrefois.
*Elles ont perdu leur **caractère farouche** pour prendre un aspect des plus pittoresques.*

17. WYUZDANY

Il est difficile d'omettre cet emploi de l'adjectif FAROUCHE. Dans ce cas-là, il s'agit de la construction PEU/PAS FAROUCHE qui n'apparaît que dans le cadre bien spécifique que nous proposons d'appeler [sexualité]. La position d'argument est remplie par la classe d'objets [ANM hum]. Il est à remarquer que cet emploi, quoique très répandu, concerne uniquement le langage populaire, voire grossier. Voici le schéma :

[frame : sexualité] [ANM hum] peu / pas farouche

*La fille n'est pas **farouche** et se retrouve directement avec une queue dans la bouche.*

5. Tableau récapitulatif

Maintenant, nous proposons d'inclure toutes nos conclusions dans le tableau récapitulatif qui constitue l'un des schémas descriptifs employés dans l'approche orientée objets (tab. 1).

6. Noms propres qualifiés FAROUCHES

Afin de clôturer l'analyse de l'adjectif FAROUCHE il faut se pencher sur le problème des noms propres. En effet, ceux-ci peuvent provoquer bien des confusions dans l'interprétation du texte dans la langue source et ainsi rendre la traduction automatique plus difficile.

Lorsqu'un nom propre renvoie à un seul objet de la réalité extra-linguistique son appartenance à une classe d'objets concrète ne suscite pas généralement de controverses. C'est par exemple le cas du nom *Afrique* qui, par l'intermédiaire de l'objet auquel il renvoie, fait tout naturellement partie de la classe <lieu : espace>. Nous sommes bien conscient que le mot en question peut aussi, par métonymie, décrire l'ensemble des habitants du continent africain ; il nous semble pourtant évident que prototypiquement *Afrique* est une sorte de <lieu> et non pas de [ANM hum].

La situation devient plus complexe quand un nom propre désigne toute une série d'objets de la réalité extra-linguistique. Comparons deux phrases suivantes :

- (1) *Ainsi il rencontre Léa, farouche puis conquise, chiante ou amoureuse.*
- (2) *Perdu le 20/02, Léa, blanche, yeux clairs. Tatouée EXH 792, très farouche.*

Dans la première, le nom *Léa* renvoie à une personne. Il serait donc justifiable de prédire que *Léa* appartient à la classe [ANM hum]². Et pourtant, cette appartenance « de préférence » n'est pas pertinente. Il s'avère notamment que *Léa* peut aussi renvoyer à un élément de la classe <animal>, ce qui est observable dans la phrase (2). Par conséquent, l'adjectif FAROUCHE caractérisant *Léa* doit être traduit différemment en fonction de la classe à laquelle le nom propre en question appartient (à savoir : dans la première phrase par NIEPRZYSTĘPNA et dans la deuxième par PŁOCHLIWA).

Le nom propre *Katrina* pose encore plus de difficultés. En effet, il peut, au moins en théorie, appartenir à trois classes différentes : [ANM hum], <animal> et <phénomène météorologique négatif> et engendrer trois différentes traductions de l'adjectif FAROUCHE.

Le problème de « polysémie » des noms propres n'est pas bien sûr insoluble. Selon l'approche orientée objets, l'introduction de cadres adéquats dans chacun des schémas syntaxico-sémantiques de l'adjectif FAROUCHE permettrait de lever la plupart des ambiguïtés. Néanmoins, étant donné que les noms propres qualifiés farouches sont relativement rarement présents dans le corpus analysé, nous n'allons pas nous y intéresser plus précisément.

² Dire qu'un nom propre appartient à une classe d'objets, ce n'est qu'une grande simplification. En réalité, les noms propres, en tant qu'unités dépourvues de signification (cf. S. Karolak, 2007 : 65—67), sont incluses aux classes par l'intermédiaire des objets auxquels ils renvoient.

Tableau récapitulatif des schémas syntaxico-

Frame	Registre	N1 / CO	Adjectif	Préposition	N2 / CO
—	—	[ANM <animal>]	farouche	—	
—	—	[ABSTR <disposition psychique>]	farouche	de	[ANM <animal>]
—	archaïque	[ANM <animal>]	farouche	—	—
—	—	[ANM <collectif animé>]; [CONC <paysage nature!>]	farouche	—	—
—	—	[ANM hum <adversaire ou partisan>]	farouche	—	—
—	—	[ANM hum <guerrier>; <humain au pouvoir>]	farouche	—	—
—	—	[ABSTR <aspect>]	farouche	—	—
—	—	[CONC <son>]	farouche	—	—
—	—	[ABSTR <phénomène météorologique négatif>]	farouche	—	—
—	—	[ABSTR <sentiment ou sensation>; <attitude ou trait de caractère « dyna- miques » \ <entêtement>]	farouche	—	—
—	—	[ABSTR <attitude ou trait de caractère « statiques » >]	farouche	—	—
—	—	[ABSTR <fait « guerrier » >; <idéologie>; <entêtement>]	farouche	—	—
—	—	[ABSTR <disposition psychique>]	farouche	de	[ANM hum]
—	—	[ABSTR <temps>]	farouche	—	—
préhistoire	—	[ABSTR <temps>]	farouche	—	—
—	—	[ANM hum] \ {<humain au pouvoir> ^ <guerrier> ^ <adversaire ou partisan> ^ <collectif animé>}	farouche	—	—
relations humaines	—	[ABSTR <disposition psychique>]	farouche	de	[ANM hum]
—	—	[ABSTR <mœurs>]	farouche	—	—
—	—	[CONC <lieu : obstacle ; espace>]	farouche	—	—
sexualité	—	[ANM hum]	peu/pas farouche		—

Tableau 1

sémantiques des emplois de l'adjectif *farouche*

N1		Adjectif	Préposition	N2	
cas	CO			cas	CO
NOM	[ANM <zwierzę>]	płochliwy	—	—	—
NOM	[ABSTR <dyspozycja psychiczna>]	płochliwy	—	GEN	[ANM <zwierzę>]
NOM	[ANM <zwierzę>]	dziki	—	—	—
NOM	[ANM <rzeczownik zbiorowy ożywiony>; [CONC <krajobraz naturalny>]	dziki	—	—	—
NOM	[ANM hum <przeciwnik lub zwolennik>]	zagorzały	—	—	—
NOM	[ANM hum <wojownik>; <człowiek przy władzy>]	okrutny	—	—	—
NOM	[ABSTR <wygląd>]	wrogi	—	—	—
NOM	[CONC <dźwięk>]	przeraźliwy	—	—	—
NOM	[ABSTR <zjawisko meteorologiczne negatywne>]	groźny	—	—	—
NOM	[ABSTR <uczucie lub odczucie>; <„dynamiczna” postawa lub cecha charakteru \ <upór>]	niepohamowany	—	—	—
NOM	[ABSTR <„statyczna” postawa lub cecha charakteru>]	niewzruszony	—	—	—
NOM	[ABSTR <czyn „wojenny”>; <ideologia>; <upór>]	zaciekły	—	—	—
NOM	[ABSTR <dyspozycja psychiczna>]	burzliwy	—	GEN	[ANM hum]
NOM	[ABSTR <czas>]	burzliwy	—	—	—
NOM	[ABSTR <czas>]	pierwotny	—	—	—
NOM	[ANM hum] \ {<człowiek przy władzy> ^ <wojownik> ^ <przeciwnik lub zwolennik> ^ <rzeczownik zbiorowy ożywiony>}	nieprzystępny	—	—	—
NOM	[ABSTR <dyspozycja psychiczna>]	nietowarzyski	—	GEN	[ANM hum]
NOM	[ABSTR <obyczaje>]	nieokrzesany	—	—	—
NOM	[CONC <miejsce : przeszkoda, obszar>]	nieprzyjazny	—	—	—
NOM	[ANM hum]	wyuzdany	—	—	—

Conclusion

Notre but majeur, suggéré d'ailleurs par le titre du présent article, consistait à déambigüiser des sens du prédicat *farouche* en vue du perfectionnement de la traduction assistée par l'ordinateur (TAO). Nous avons dégagé 16 sens de l'adjectif *farouche*, un sens particulier de la construction *peu/pas farouche* et 3 expressions plus ou moins figées. Nous avons ensuite présenté les résultats de notre analyse sous forme de schémas syntaxico-sémantiques illustrés d'exemples et dans le tableau récapitulatif.

Pendant l'analyse de l'adjectif choisi nous avons rencontré plusieurs difficultés résultant du statut de l'adjectif *farouche* dans la langue française, ainsi que de l'inexistence d'équivalents polonais de certains de ses emplois. En effet, *farouche*, très présent dans des textes historiques, a commencé à disparaître du français vers la fin du XIX^e siècle. Tout au cours de l'évolution de la langue au XX^e siècle, certains de ses emplois ont été repris par d'autres mots ou ont changé de signification. Le statut de l'adjectif *farouche* en français moderne est donc assez « incertain » : d'un côté, il surprend par une énorme richesse sémantique étant une trace de son ancienne popularité, mais de l'autre — dans presque tous les contextes, il peut être facilement remplacé par d'autres mots, plus courants. C'est pourquoi nous avons essayé de traduire les emplois de l'adjectif analysé par des équivalents polonais les plus « neutres » possibles, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas *a priori* destinés à transmettre le sens d'autres unités lexicales françaises. Nous devons pourtant souligner que parfois le choix d'une traduction concrète était dicté par l'absence d'un équivalent plus approprié.

L'adjectif analysé nous a surpris non seulement par son statut au sein de la langue française, mais aussi par sa susceptibilité à l'analyse « orientée objets ». Dans la plupart des cas, une détermination précise de la classe d'objets se montrait suffisante à lever efficacement toute ambiguïté. Cela nous paraît d'autant plus étonnant que le prédicat adjectival *farouche* n'ouvre qu'une seule position d'argument (et non une séquence de positions comme certains prédicats verbaux), ce qui augmente généralement la nécessité de recourir aux cadres lors de la désambiguïtation.

Références

- Banyś W., 2002a : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets ». Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15**, 7—28.
- Banyś W., 2002b : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, **15**, 206—248.

- Banyś W., 2005 : « Désambiguïisation des sens des mots et représentation lexicale du monde ». *Neophilologica*, **17**, 57—76.
- Bouillon P., 1998 : *Traitement automatique des langues naturelles*. Paris, Bruxelles, De Boeck & Larcier s.a.
- Danon-Boileau L., 1990 : « Fonction symbolique ». In : *L'Organisation du sens. Domaine anglais. Recueil en l'honneur de Jean Lavédrine*. C.I.E.R.E.C. Travaux LXVIII. St-Etienne, Université Jean Monnet.
- Gabrysiak K., 2008 : « Quelques remarques sur la désambiguïisation des sens du verbe *mettre* ». *Neophilologica*, **20**, 71—89.
- Gross G., 1999 : « Élaboration d'un dictionnaire électronique ». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, **XCIV**, 1, 113—138.
- Hrabia M., 2010 : *Désambiguïisation des sens de l'adjectif farouche*. [Mémoire de maîtrise non-publié]. Université de Silésie.
- Karolak S., 2007 : *Składnia francuska o podstawach semantycznych*. T. 1. Kraków, Collegium Columbinum.
- Żłobińska-Nowak A., 2007 : « Les emplois spatiaux du verbe *monter*, leurs schémas syntaxico-sémantiques et équivalents polonais ». *Neophilologica*, **19**, 217—227.

Dictionnaires

- Guilbert L., Lagane R., Niobez G., 1971 : *Grand Larousse de la langue française en six volumes*. Paris, Larousse.
- Markowski A., 1999 : *Nowy słownik poprawnej polszczyzny*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Rey A., Rey-Debove J., eds, 2000 : *Le Petit Robert*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Szymczak M., red., 1978 : *Słownik języka polskiego*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.

Sites Internet et moteurs de recherche

- Le Grand Robert de la langue française* : <http://www.lerobert.com>
- Le Littré*, XMLittré v.1.3. : <http://francois.gannaz.free.fr/Littré/accueil.php>
- Le Trésor de la Langue Française (TLF)* : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>
- Uniwersalny słownik języka polskiego PWN* : <http://usjp.pwn.pl>
- <http://www.google.fr>
- <http://www.yahoo.fr>

Anna Kuncy-Zajac
Università della Slesia
Katowice

La nozione di *moto* nelle concettualizzazioni degli stati di sonno, sogno, meditazione e ipnosi nella lingua italiana

Abstract

The aim of this article is to analyze the notion of *movement* in the conceptualizations of some altered states of consciousness, such as: *sleeping (sonno)*, *dreaming (sogno)*, *meditation (meditazione)* and *hypnosis (ipnosi)* in the Italian language.

The research presented is based on the following theories: thematic proto-roles by D. Dowty (1991) and Kinesthetic Image Schemas by G. Lakoff (1987), which are a basis for Idealized Cognitive Models (G. Lakoff, 1987).

In order to carry out the analysis I took into consideration: *the proto-role of the experiencer*, the existence or lack of the boundaries in the visions of the states examined and the directions of the metaphoric movement of the state and of its experiencer, both during the very state and as a shift in the consciousness level occurs. I also verified the correlations between these elements and the part of the *source — path — goal* image schema emphasized in each conceptualization. The conclusions of my study indicate the similarities and differences in the vision of *movement in the analyzed concepts*.

Keywords

Concept, thematic roles, Kinesthetic Image Schemas, altered states of consciousness.

1. Introduzione

Studiando le concettualizzazioni degli stati di coscienza alterata indicati nel titolo dell'articolo, abbiamo osservato un ruolo importante della nozione di *moto* sia nella presentazione del passaggio da uno stato all'altro che in alcune visioni di permanenza in questi stati. La questione è stata già accennata nei nostri articoli precedenti, dedicati all'*ipnosi* (2005) e alla *meditazione* (2009), perciò, pur avendo aggiunto al campo del nostro interesse il *sonno* e il *sogno*, in questo lavoro voglia-

mo concentrarci soprattutto sulla ricerca delle analogie e delle differenze riguardanti l'elemento di *moto* nelle concezioni esaminate.

Durante la nostra analisi prenderemo in considerazione: la direzione in cui si muove lo sperimentatore, il proto-ruolo dello sperimentatore, la parte dello schema SORGENTE — VIA — FINALITÀ rappresentante lo stato, l'esistenza o mancanza di confini stabili dello stato. Perciò nei capitoli successivi presenteremo in breve la nozione di schemi d'immagine e la teoria di proto-ruoli tematici di D. Dowty.

1.1. Gli schemi d'immagine

Il termine stesso è stato introdotto quasi simultaneamente da due studiosi: M. Johnson (1987) e G. Lakoff (1987). Nell'opera del primo troviamo la sua definizione, secondo la quale: "An image schema is a recurring, dynamic pattern of our perceptual interactions and motor programs that gives coherence and structure to our experience. [...] 'Experience' [...] is to be understood in a very rich, broad sense as including basic perceptual, motor-program, emotional, historical, social and linguistic dimensions" (M. Johnson, 1987: xiv, xvi).

Nonostante l'uguaglianza del termine, sia la prospettiva da cui erano studiati gli schemi d'immagine sia i loro elenchi proposti dal filosofo e dal linguista non sempre coincidono. Per gli scopi di questo lavoro utilizzeremo gli schemi del gruppo spazio-motorio (*kinesthetic image schemas*: G. Lakoff, 1987: 271) nominati nel lavoro di G. Lakoff come: CONTENITORE, SORGENTE — VIA — FINALITÀ, LEGAME, PARTE — TUTTO, CENTRO — PERIFERIA, SU — GIÙ, DAVANTI — DIETRO (G. Lakoff, 1987: 282—283). La maggioranza di questi schemi è stata presentata dettagliatamente nell'opera di G. Lakoff e M. Johnson (1999: 30—34) e riconosciuta dagli autori come fondamentale per il nostro sistema concettuale, essendo la base degli modelli cognitivi idealizzati (ICM).

Gli schemi d'immagine, oltre essere elementi da cui sono costruite complesse relazioni spaziali, svolgono anche un ruolo importante nella formazione, nell'ordinamento e nell'interpretazione dei concetti astratti. La rilevanza di questa loro funzione è sottolineata sia da G. Lakoff (1987: 283) sia da M. Johnson, il quale ritiene molto significativo il fatto che gli schemi d'immagine rendono possibile usare le strutture delle operazioni sensoriali e motorie per comprendere concetti astratti perché: "According to this view, we do not have two kinds of logic, one for spatial-bodily concepts and a wholly different one for abstract concepts. There is no disembodied logic at all. Instead, we recruit body-based image-schematic logic to perform abstract reasoning" (M. Johnson, 2005: 24).

Durante l'analisi esamineremo la presenza e il ruolo degli schemi d'immagine: SU — GIÙ, DAVANTI — DIETRO, SORGENTE — VIA — FINALITÀ e lo schema di CONTENITORE, individuati da noi come fondamentali per le concettualizzazioni degli stati analizzati legate al *moto*. Ci si richiama agli schemi

SU — GIÙ e DAVANTI — DIETRO soprattutto per indicare la direzione in cui si muove lo sperimentatore cambiando lo stato di coscienza o permanendoci. Lo schema del contenitore appare quando uno stato si manifesta come un posto con i confini ben stabiliti. Invece per puntualizzare i momenti di passaggio tra gli stati, spesso sono messe in rilievo la prima o l'ultima parte dello schema SORGENTE — VIA — FINALITÀ.

1.2. I proto-ruoli tematici

Per indicare il ruolo svolto dallo sperimentatore nelle varie concezioni degli stati di coscienza analizzati abbiamo utilizzato la teoria di proto-ruoli tematici di D. Dowty (1991). La nostra scelta è stata motivata dal fatto che la proposta di D. Dowty, oltre indicare i criteri netti che motivano l'esistenza di uno o d'altro tipo di ruoli tematici, vince il problema della frammentazione dei ruoli, individuandone solo due: Proto-Agente e Proto-Paziente, i quali, però, non sono le categorie discrete, ma due concetti complessi di carattere prototipico.

Come le qualità del Proto-Agente D. Dowty propone cinque caratteristiche:

- partecipazione volontaria nell'evento o nello stato,
- *sentience* e/o percezione rispetto all'evento o allo stato denotato dal verbo,
- causa dell'evento o del cambio dello stato di un altro partecipante,
- movimento (relativo alla posizione di un altro partecipante),
- (esistenza indipendente dall'evento indicato dal verbo).

Invece il Proto-Paziente è sottoposto al cambio dello stato, è tema incrementale, subisce l'evento, il cambio dello stato causato da un altro partecipante, è statico punto di riferimento del movimento di un altro partecipante (non esiste indipendentemente dall'evento).

Per precisare il significato di alcune delle caratteristiche presentate sopra, vogliamo aggiungere che il termine inglese *sentience* comprende in sé sensazione, emozione, atteggiamento o consapevolezza della situazione indicata dal verbo. Invece in molti casi il ruolo tradizionale *Tema* (*Theme*), indicante le cose in movimento sottoposte al cambio dello stato, non corrisponde al *tema incrementale* (*Incremental Theme*), perché tra l'argomento caratterizzato da quell'ultimo e il predicato esiste sempre una relazione di omomorfismo, assente nei casi come *morire*, *riconoscere la faccia*, *toccare il traguardo*, visto che il cambio dello stato non viene effettuato in tappe distinguibili. Invece nei casi come *alzare il termometro* o *spingere il carrello*, il cambio della posizione o stato è indefinito e atelico (D. Dowty, 1991: 567—571). Inoltre, D. Dowty ha posto le ultime caratteristiche dei due ruoli tra parentesi, non essendo convinto se siano delle qualità legate alla nozione dei ruoli tematici o alla scelta del soggetto.

Nel nostro lavoro i proto-ruoli ci serviranno per osservare se lo sperimentatore, nel ruolo di Proto-Agente, decide del cambio dello stato, ne è consapevole e/o lo

controlla oppure, come Proto-Paziente, è sottoposto allo stato senza o contro la sua volontà.

2.1. Il *moto* nella concettualizzazione del *sonno*

Analizzando il corpus con gli esempi del passaggio tra gli stati di *sonno* e di *veglia* abbiamo osservato che più spesso il sonno appare come *finalità* dello sperimentatore. Allora, quando il **movimento** metaforico dello sperimentatore si svolge **in avanti**, il *sonno* può manifestarsi come un *posto non delimitato*:

- (1) *Un bambino di pochi mesi raggiunge il sonno profondo in pochissimi minuti* (G. Angione, 2007).
- (2) *Si può favorire il relax con luci e rumori soffusi, e lasciare al bambino il tempo di avvicinarsi al sonno [...] (PBPR).*
- (3) *[...] la mia bimba arriva al sonno ogni sera tra le nove e le dieci (SF/ 2011).*

oppure come un *contenitore*:

- (4) *Ciò ha a che fare con l'entrata nel sonno da parte dei bambini (MessMP).*
- (5) *Gli bastarono dieci minuti per entrare nel sonno (RGA).*

Nella maggioranza di questi casi lo sperimentatore come Proto-Agente si sposta volontariamente verso o dentro il *sonno*. Tuttavia fra i testi analizzati si sono trovate anche alcune illustrazioni del suo ruolo opposto:

- (6) *Mentre passate attraverso questi giorni finali di svolgimento, potreste ritrovarvi ancora ad essere trasportati fuori e dentro il sonno (SRTT).*
- (7) *[...] ogni genitore sa come guidare il suo bambino al sonno (Lastampa.it/CMSTP/B).*
- (8) *[...] dico solo di cominciare ad accompagnarli verso il sonno solo con la vicinanza fisica e un parziale contatto della mano, una ninna nanna, ecc. (NSA).*

Concepire il *sonno* come una *finalità* non si limita alla situazione quando lo sperimentatore si muove in avanti. Spesso l'atto di addormentarsi è rappresentato dai verbi indicanti il **moto all'ingiù**:

- (9) *Ciao Luna, vorrei cadere nel sonno, ma sono trattenuto da pensieri (Diego-Blog).*
- (10) *[...] cerco sempre di leggere qualcosa [...] in modo da assicurarmi di toccare la vetta di stanchezza necessaria a cascare nel sonno come un bel fagiolo (TSWCS).*
- (11) *Pensiamo all'anziano che in treno o davanti alla televisione crolla dopo pochi minuti in un sonno senza motivo (AlbSaluteSonno).*

Nel caso di verbi *cadere*, *cascare* e *crollare* lo sperimentatore è dotato dalla maggioranza dei tratti di Proto-Paziente: non causa, né possiede il controllo del cambio dello stato, il suo moto non deriva dalla sua energia interna, dunque non è una caratteristica di Proto-Agente. D'altra parte lui esiste indipendentemente dall'evento e spesso gli altri elementi del contesto dimostrano che il passaggio al *sonno* è voluto e favorito. Tuttavia, alla domanda se la partecipazione volontaria suggerita dal contesto possa essere identificata con l'*intenzionalità* di cui parla D. Dowty elencandola tra le qualità di Proto-Agente, dobbiamo rispondere di no, visto che la volontà dello sperimentatore non è sufficiente per indurre il cambio dello stato. Perciò possiamo constatare che l'esistenza indipendente dall'evento è l'unico tratto di Proto-Agente caratterizzante chi *cade*, *casca* o *crolla* nel *sonno*.

Al contrario le persone che *scendono* o *si immergono* nel *sonno* svolgono funzione di Proto-Agente, visto che in questo caso il cambio dello stato si presenta come movimento intenzionale, percepito e causato dallo sperimentatore esistente nel modo autonomo:

- (12) [...] *l'organismo [...] cambia profondamente la propria situazione neuronale e ormonale quando **si immerge nel sonno*** (G. Proni, 1999—2000).
 (13) *Lentamente **si scende nel sonno** più profondo: svegliare il soggetto che dorme, ora, diventa più difficile* (A. Vozza 1.5.)

Indipendentemente dal ruolo tematico dello sperimentatore, la preposizione *in* che precede il *sonno* lo presenta come un *contenitore*, non di rado dotato di una notevole profondità. Le dimensioni del *sonno* come *contenitore* devono essere considerevoli anche perché lo sperimentatore non solo può trovarsi dentro di esso, ma perfino *viaggiarci*:

- (14) *Ci si risveglia ancora in questo corpo attuale **dopo aver viaggiato dentro il sonno*** (FPP).

Dobbiamo notare che nell'ultimo esempio il *sonno* non si manifesta più come *finalità*, anzi, può essere visto come il posto da cui uno parte svegliandosi. La visione del *sonno* come *sorgente* non è prevalente, ma nemmeno molto rara. Quando il movimento dello sperimentatore avviene **all'indietro**, il suo passaggio alla veglia non è volontario:

- (15) *Si è stupito [...] **che non lo avessi distolto dal sonno*** (SsA/2006/11).
 (16) *Louis, **che venne distolto dal sonno** dall'annuncio all'interfono [...]* (BForumI).

Giacché il cambio dello stato dello sperimentatore è provocato da un altro partecipante, lo sperimentatore svolge il ruolo di Proto-Paziente. Però, in questa situa-

zione, anche il *sonno*, come statico punto di riferimento del movimento di un altro partecipante, è Proto-Paziente.

Gli stessi ruoli svolgono i partecipanti dell'evento quando il caso di essere svegliati è presentato come il **moto fuori, all'indietro**:

- (17) *A tirarmi fuori dal sonno denso e piacevole, è l'odioso suono della sveglia telefonica* (SubsonicaDiario).
- (18) [...] *il platano che mi strappava fuori dal sonno* [...] (A.L. Antunes, 2005: 16).
- (19) *Ricordo [...] incubi molesti che mi scagliano fuori dal sonno* (CC/2004/09/M).

Invece quando lo sperimentatore abbandona il contenitore spostandosi **in avanti**, svolge il ruolo di Proto-Agente:

- (20) *Quando esci dal sonno sei freschissimo e l'impatto scenderà molto più in profondità* (LM).
- (21) *C'è chi appena uscito dal sonno riesce a ricordare i sogni* (G. Capacchione 2005).

Lo sperimentatore è anche Proto-Agente quando *torna al o nel sonno*. In questo caso il *sonno* appare sia come il *punto di partenza* sia come il *punto d'arrivo* dello sperimentatore. Però, il rilievo è posto sulla sua visione come FINALITÀ del dormiente:

- (22) [...] *si vorrebbe tornare nel sonno più profondo dove siamo noi le padrone ma non si può, bisogna andare avanti...* (NMBlogB).
- (23) *E, per tornare al sonno, il latte caldo, una favola e l'abbraccio di mamma sono considerati rimedi obsoleti da chiudere nel cassetto* (GSR).

Finora abbiamo analizzato gli esempi in cui lo sperimentatore cambiando lo stato di coscienza si trova in *moto*, mentre il *sonno* come *finalità* o, più raramente, come *sorgente* si manifesta come *contenitore* o *posto non delimitato*. Tuttavia, l'atto di addormentarsi può anche manifestarsi come **moto del sonno** verso la persona che appare come la sua *finalità*.

- (24) *Per Isabella è così, non sappiamo per quale motivo il suo sonno tardi ad arrivare, ma la vediamo girarsi e rigirarsi nel suo lettino* (Lastampa.it/CMSTP/B).
- (25) [...] *ci raggiunge il sonno e difficilmente passiamo le ore con gli occhi spalancati pensando ai problemi lasciati sulla scrivania* (Solo Vela 06.2005).
- (26) *Perché quando è buio ci viene sonno?* (Yahoo/2008/01/14).

Il viaggio del *sonno* non sempre è facile né segue la via più corta verso lo sperimentatore:

- (27) *Abbiamo fatto installare delle controfinestre per attenuare la confusione. Spesa inutile e, quando il nervosismo cresce, il sonno si allontana* (Giglio-news.it).

Quando il *sonno* svolge il ruolo di Proto-Agente, di solito il dormiente si presenta come un *posto non delimitato*, invece molto raramente appare come un *contenitore*:

- (28) *Il sonno subentra in una frazione di secondo: un istante prima siamo svegli, padroni delle nostre funzioni percettive e del nostro sistema motorio* (QDC).

Al contrario, troviamo molti esempi indicanti lo sperimentatore come un *contenitore*, quando il *sonno* a lui *indotto* compie il ruolo di Proto-Paziente:

- (29) *È forse la pianta più utilizzata e conosciuta per indurre il sonno il cui utilizzo popolare in Europa è antichissimo* (Rodiola.it).
 (30) *Il papavero californiano induce il sonno e riduce i risvegli precoci mattutini* (MIII).

Quando nel momento di risveglio il *sonno* lascia o abbandona lo sperimentatore controllando il proprio movimento, svolge il ruolo di Proto-Agente:

- (31) *Il sonno mi abbandona sempre più presto ormai, pare che sia normale nello stato in cui mi trovo* (Repubblica.it/2007/02/09).
 (32) *[...] un sonno che vi lascia perfettamente riposati e pronti per affrontare la giornata* (SRTT).

Lo sperimentatore, intanto, nel ruolo di Proto-Paziente non controlla il cambio dello stato essendo statico punto di riferimento del *sonno*, e più precisamente la sua *sorgente*.

Per rendere i risultati della nostra analisi più chiari, li presenteremo in forma di due tabelle. La prima racchiude varie visioni in cui il *sonno* è un immobile punto di riferimento dello sperimentatore in moto, invece la seconda rispecchia la visione opposta.

Nella tabella n° 1 presenteremo il movimento dello sperimentatore in riferimento al *sonno*. Nella prima colonna sono presentate le direzioni del moto. Nelle colonne successive il *sonno* appare come *finalità*, *sorgente* e *territorio* i cui *permane lo sperimentatore in moto*. Questo ordine è dettato dalla frequenza dell'apparizione di ogni visione. Tutte le colonne tranne la prima sono divise in due parti per indicare se il *sonno* in una data visione appaia come un *posto non delimitato*

o come un *contenitore*. Accanto ai verbi rappresentanti il moto dello sperimentatore è indicato tra parentesi il suo proto-ruolo: (PA) per Proto-Agente, (PP) per Proto-Paziente. I verbi in neretto sono quelli che appaiono più frequentemente in una data situazione.

Tabella n° 1

Il moto dello sperimentatore in riferimento al *sonno*

Moto	Sonno come finalità		Sonno come sorgente		Sonno come posto di permanenza	
	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore
in avanti	avvicinarsi a (PA) andare verso (PA) arrivare a (PA) raggiungere (PA) essere guidati a / verso (PP) essere accompagnati verso (PP)	entrare in (PA) essere trasportati dentro (PP)	—	uscire da (PA) essere trasportati fuori (PP)	—	viaggiare dentro (PA)
all'indietro	tornare a (PA)	tornare in (PA)	essere distolti da (PP)	essere tirati fuori da (PP) essere strappati fuori da (PP) essere scagliati fuori da (PP)	—	—
all'ingiù	immersersi in (PA)	scendere in (PA) cadere in (PP) cascare in (PP) crollare in (PP)	—	—	—	—

Prima di passare alla visione alternativa del moto nel concetto di *sonno*, vogliamo giustificare il fatto di classificare il verbo *immersersi* tra quelli indicanti il *sonno* come *luogo non delimitato* nonostante il suo legame con la preposizione *in*. Secondo noi più importante è il significato del verbo stesso che presenta il luogo in cui ci si *immerge* come un *liquido*, il quale, secondo la sua definizione è caratterizzato dalla mancanza dei limiti stabili.

Anche se la metafora del *sonno* come *persona / oggetto in moto* non è una visione dominante, gli esempi dove il *sonno* arriva allo sperimentatore o in cui *viene indotto*, sono inaspettatamente numerosi. Intanto le manifestazioni del moto del *sonno* in riferimento allo sperimentatore, rappresentato dagli altri verbi, sono piuttosto scarse. L'informazione sulla notevole quantità di situazioni in cui il *sonno* viene *indotto* è molto importante per l'adeguatezza della visione generale, dato che questo è l'unico caso in cui il *sonno* essendo in moto svolge

il ruolo di Proto-Paziente e altrimenti potrebbe essere preso per una situazione marginale.

Tabella n°2

Il moto del *sonno* in riferimento allo sperimentatore

Moto	Dormiente come finalità		Dormiente come sorgente	
	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore
in avanti	arrivare (PA) raggiungere (PA) venire (PA)	(sub)entrare (PA) essere indotti (PP)	abbandonare (PA) lasciare (PA)	—
all'indietro	allontanarsi (PA)	—	—	—

Come possiamo osservare dalla tabella, la concettualizzazione del *sonno* come *elemento in moto* non è tanto diversificata come quando il *sonno* costituiva il punto di riferimento dello sperimentatore. Il passaggio alla veglia si manifesta solo come moto in avanti da un posto non delimitato. Anche il cambio dello stato opposto appare soprattutto come moto in avanti. Però in questo caso lo sperimentatore può essere o un *contenitore* o un *luogo senza confini indicati*. Possiamo anche notare un moto all'indietro quando il *sonno* invece di avvicinarsi allo sperimentatore *si allontana* da lui.

2.2. Il moto nella concettualizzazione del sogno

Analizzando il rapporto tra il *sogno* e il *moto* abbiamo osservato notevoli differenze tra la visione del *sogno* e quella del *sonno*. Prima di tutto molto più raramente è messo in rilievo il momento di passaggio da e verso il *sogno*. Il motivo di tale condizione può essere il fatto che i passaggi dalla *veglia* al *sonno* e viceversa sono più facilmente osservabili dell'inizio o della fine del *sogno*, il quale, per di più, appartiene al *sonno* come una delle sue fasi, allora la frontiera tra i due stati non è così evidente come nel caso di *sonno* e *veglia*. Per lo stesso motivo ritroviamo più esempi della situazione in cui la fine del *sogno* è immedesimata con il passaggio allo stato di *veglia*, quando lo sperimentatore nel ruolo di Proto-Agente *esce* o, più raramente, *si tira fuori dal sogno* oppure come Proto-Paziente *viene tirato o trascinato fuori dal sogno*:

(33) [...] *a quel punto non mi spiego come riesco volontariamente a uscire dal sogno e svegliarmi...* (HFAIT).

(34) *Con uno sforzo supremo di tutto il mio essere, del corpo e della mente, mi sono tirato fuori dal sogno* [...] (L. Malet, 2002).

(35) *La maledetta sveglia mi ha trascinato fuori dal sogno per portarmi in questa realtà* (Gblog/2007/03/01a).

(36) *Già tocca alzarsi alle 2.45 e si viene tirati fuori da un sogno un poco angosciante tipo spy story di cui non si conoscerà mai il finale* (Gbolgs/2007/09/01).

Sia quando il *sogno* rappresenta la *sorgente* (come negli esempi precedenti) sia quando appare come *finalità*, esso si manifesta soprattutto come *contenitore*:

(37) *La tempesta si è calmata e Maurice è entrato nel sogno* [...] (SmsIvcs/2008/07/30).]

(38) [...] *sono riuscito a riaddormentarmi e a rientrare nel sogno esattamente dove l'avevo interrotto* (T/2008/04/12/Smis).

Più varie, invece, sono le direzioni in cui avviene il *moto*. Quando esso si svolge in avanti lo sperimentatore passando da uno stato all'altro assume sempre il ruolo di Proto-Agente. Intanto, il suo ruolo può variare quando il *moto* nel *sogno* avviene **all'ingiù**:

(39) *Come spesso mi capita sono scivolato nel sogno, in quel modo assurdo, lento e contemporaneamente improvviso* (Ablog/2008/09/N).

(40) *Non svegliarmi: accompagnami con dolcezza nel sonno, piuttosto e lascia che io sprofondi nel sogno* (RsA/2004/07).

(41) *Le percorro in auto ma non sono quasi mai immerso completamente nel sogno, sembra quasi che il mio corpo fosse lì ma la mia "coscienza" più che sentirsi immersa nel sogno si trova a osservare quello che accade* (FVS).

Quando lo sperimentatore *scivola* o *sprofonda* nel *sogno*, non controlla il suo movimento e perciò compie il ruolo di Proto-Paziente. È invece impossibile indicare qual è il suo ruolo quando è *immerso* nel *sogno*, visto che questa forma del verbo non indica se il passaggio è stato compiuto indipendentemente.

Di solito lo sperimentatore è Proto-Paziente quando il passaggio alla *veglia* appare come *moto* all'indietro, come negli esempi (35) e (36). Non di meno tutti gli esempi del cambio dello stato, tranne quelli con il verbo *uscire*, sono piuttosto rari.

Intanto, ritroviamo il *moto* quando il *sogno* appare come luogo *esplorato* dallo sperimentatore:

(42) *Non bisogna aver fretta, ed è di tempo che c'è bisogno quando si tratta di esplorare i sogni* (GAB1612S).

(43) *Andare a cercare sentimenti di cui ci siamo dimenticati esplorando il territorio del sogno* (PbRS).

Nella tabella n°3 abbiamo riassunto i risultati dell'analisi di tutti gli esempi del *moto* nella concettualizzazione del *sogno* finora presentati.

Tabella n° 3

Il moto dello sperimentatore in riferimento al sogno

Moto	Sogno come finalità		Sogno come sorgente		Sogno come posto di permanenza	
	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore
in avanti	—	rientrare in (PA) entrare in (PA)	—	uscire da (PA)	esplorare (PA)	—
all'indietro	—	—	—	tirarsi fuori (PA) essere tirati fuori (PP) essere trascinati fuori (PP)	—	—
all'ingiù	immergersi in (PA)	scivolare in (PP) sprofondare in (PP)	—	—	—	—

Tuttavia, il moto è anche presente nella concettualizzazione del *sogno* come un *mezzo di trasporto*. Però, in questa situazione sia il *sogno* che lo sperimentatore si trovano in moto perciò la presenteremo in una tabella distinta.

Quando il *sogno* appare come *mezzo di trasporto* dello sperimentatore, di solito il suo moto si svolge **in avanti**. I proto-ruoli, indicati nella tabella n° 4 tra parentesi, si riferiscono al ruolo dello sperimentatore, che tanto spesso compie il ruolo di Proto-Agente:

- (44) *Tuttavia, nella Terza età il sogno assume una valenza tipica: è spesso [...] un mezzo per ritornare alla giovinezza* (M. Melotti, 2006: 108).
- (45) **Per passare da un mondo all'altro il sogno sembra uno strumento privilegiato** [...] (GAB1612S).
- (46) [...] *i sogni sono uno prezioso strumento per arrivare alle profondità dell'animo dell'individuo* [...] (DGPD).

quanto di Proto-Paziente:

- (47) *Il sogno ci porta in uno stato affettivo particolare, lontano dalla logica, che ci permette di portare a termine qualcosa che altrimenti non avremmo mai fatto* (Csp1A).
- (48) *Il sogno, ogni sogno, trasporta in piani "illusori" della realtà [...] i nostri sogni ci conducono in piani bassi della coscienza onirica* (NCC).

Nella tabella possiamo osservare che il proto-ruolo dello sperimentatore è in questo caso correlato alla visione della destinazione: lo sperimentatore appare come Proto-Agente quando la *finalità* è un luogo non delimitato, mentre è Proto-Paziente quando il suo fine è un contenitore.

Tabella n° 4

Il moto dello sperimentatore con il *sogno* verso una finalità

Moto	Sogno come veicolo	
	finalità come posto non delimitato	finalità come contenitore
in avanti	passare da — a (PA) arrivare a (PA)	essere condotti in (PP) essere portati in (PP) essere trasportati in (PP)
all'indietro	ritornare a (PA)	—

2.3. Il moto nella concettualizzazione della *meditazione*

Contrariamente al caso del *sogno*, il passaggio alla *meditazione* viene presentato molto spesso tramite i verbi di moto svolto in varie direzioni. Per di più, la *meditazione* può apparire non solo come una *finalità* o come una *sorgente* nei momenti di passaggio da uno stato all'altro, ma anche come la *via* che lo sperimentatore *percorre* trovandosi nello *stato meditativo*.

Vista la varietà delle direzioni in cui può avvenire il moto, cercheremo di analizzarle in riferimento alle altre caratteristiche presentate nella tabella n° 5.

Il movimento **in avanti** appare nel moto dello sperimentatore verso la *meditazione*, rappresentata sia come un *contenitore*:

- (49) È nota la difficoltà di molte persone ad **entrare nello stato meditativo**, e successivamente restarvi con continuità (MaPM).
 (50) Potevo vedere chiaramente chi riusciva ad **andare in meditazione profonda** (KForumP).

sia come il *punto d'arrivo*:

- (51) Talvolta **ci si avvicina alla meditazione perché delusi** (MMPeP).
 (52) L'unico modo per conoscerla è sperimentarla, **giungere** cioè in prima persona all'attimo trascendente (EM).
 (53) L'attenzione sulla respirazione [...] è uno dei metodi più diffusi e noti per **raggiungere sollecitamente lo stato meditativo** (MF1).

In questi casi lo sperimentatore svolge il ruolo di Proto-Agente, similmente come quando la *meditazione* è concepita non come *fine*, ma come *sentiero*:

- (54) Qual'è il primo passo da fare per poter **intraprendere un percorso spirituale e meditativo efficace?** (MF6).
 (55) La *meditazione* è un **sentiero da esplorare con il proprio Sé** (EM).

(56) *Taluni dovranno **percorrere un lungo sentiero**, per altri sarà breve o persino irrilevante (MF5).*

Anche nel caso in cui il ruolo dello sperimentatore è diverso, quando come Proto-Paziente subisce il cambiamento dello stato e la *meditazione* appare come un *contenitore*:

(57) [...] *un silenzio quasi irrealista sembra **indurre alla meditazione***. (GA)

oppure come *via*:

(58) *La **Meditazione è la strada che conduce all'incontro con la parte più profonda di se stessi: l'Essenza*** (MMMa).

(59) *La meditazione è la strada che ti **porta a quella conoscenza*** (IOSC).

il movimento dello sperimentatore, anche se non causato da lui, si svolge in avanti.

Negli scarsi esempi in cui il passaggio alla *meditazione* è presentato come moto **all'indietro**, lo sperimentatore è dotato delle cinque qualità del Proto-Agente, mentre la meditazione può apparire o come un *contenitore* (es. 60) o come un *posto non delimitato* (es. 61):

(60) [...] *avevano estremo bisogno di solitudine e di **ritirarsi in meditazione*** (SPI).

(61) *Dopo alcuni passi [...] si può **tornare alla meditazione** e trovarla assai più agevole di prima* (FLC).

Più spesso, come moto all'indietro è concepito il passaggio dallo *stato meditativo*, quando lo sperimentatore nel ruolo di Proto-Agente torna allo stato di veglia:

(62) [...] *non avrei voluto risvegliarmi, cioè **tornare indietro dallo stato meditativo*** (GLM).

oppure come Proto-Paziente è *distratto* dalla *meditazione* senza o anche contro la propria volontà, da un agente o da un fattore da lui non controllato:

(63) *E osservava svogliatamente la scena, nuovamente **distolto** dalla meditazione tanto ricercata...* (Riff).

(64) *Kama invece è incenerito da Shiva col suo terzo occhio perché lo ha distratto dalla meditazione* (Mblog/2008/09/27).

Intanto, il movimento avviene in avanti quando lo sperimentatore nel ruolo di Proto-Agente *esce dalla meditazione*:

- (65) *Poco prima che uscisci dalla meditazione* [...] (SforumD).
 (66) [...] *questo vuole dire che stiamo uscendo dallo stato meditativo* [...] (Sc/2008/01/15ms).

Il cambio dello stato viene rappresentato come moto **all'ingiù** solo nel passaggio alla *meditazione*:

- (67) [...] *mi sembra di andarci proprio, sempre più in fondo*... (GLM).
 (68) *Mi sembra di scendere dentro un tunnel, [...] dentro un pozzo* (GLM).
 (69) *Molti maestri spirituali insegnano che è più facile immergersi nella meditazione se ci si siede nel silenzio di un santuario* (CsP).
 (70) *Milarepa rinuncia a tutto per sprofondare nella meditazione assoluta* (CVM).

Al contrario degli stati di *sonno* e di *sogno*, lo sperimentatore muovendosi all'ingiù di solito svolge il ruolo di Proto-Agente e perfino quando come Proto-Paziente *sprofonda* nello *stato meditativo* il passaggio appare volontario. Intanto la *meditazione* nella maggioranza dei casi è un *contenitore*, anche se negli esempi in cui il meditatore *si immerge* in essa, non possiede i confini stabili.

Tabella n°5

Il moto dello sperimentatore in riferimento alla meditazione

Moto	Meditazione come finalità		Meditazione come sorgente		Meditazione come via	
	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore
in avanti	raggiungere (PA) avvicinarsi a (PA) giungere (PA)	entrare in (PA) andare in (PA) essere indotti a (PP)	—	uscire da (PA)	esplorare (PA) percorrere (PA) intraprendere (PA) essere condotti (PP) essere portati (PP)	essere fuorviati (PP)
all'indietro	tornare (PA)	ritirarsi in (PA)	essere distratti (PP) essere distolti (PP)	—	—	—
all'ingiù	immergersi in (PA)	andare in fondo (PA) scendere dentro (PA) sprofondare in (PP)	—	—	—	—

Oltre a molte differenze nel ruolo del moto nelle concettualizzazioni del *sogno* e della *meditazione*, vi ritroviamo anche una somiglianza, cioè la visione della *meditazione* come *mezzo di trasporto*:

- (71) *Tutte le tecniche di meditazione sono accorgimenti per ricondurre la mente dal passato o dal futuro al presente* (MMT).
- (72) *La meditazione è un mezzo per arrivare alla consapevolezza delle sensazioni* (MF2).
- (73) *La meditazione è solo una tecnica per raggiungere lo stato dell'estasi, lo stato di ebbrezza divina* (EM).

Tuttavia anche in questo punto la concettualizzazione non è identica, visto che la *finalità*, indipendentemente dal proto-ruolo dello sperimentatore, appare come un *luogo non delimitato*, mentre il moto si limita alla direzione in avanti.

Tabella n°6

Il moto dello sperimentatore con la *meditazione* verso una finalità

Moto	Meditazione come veicolo	
	finalità come posto non delimitato	finalità come contenitore
in avanti	raggiungere (PA) arrivare a (PA) essere ricondotti da / a (PP)	—

2.4. Il moto nella concettualizzazione dell'*ipnosi*

La relazione tra l'*ipnosi* e il moto è molto complessa e non permette facili classificazioni.

Il passaggio allo *stato ipnotico* può essere rappresentato da molte espressioni diverse. La maggioranza di esse lo presenta come moto in avanti oppure all'ingiù, però esistono anche casi differenti, in cui non è possibile indicare la direzione del movimento:

- (74) *La paziente posta in stato di ipnosi cessava di sopprimere le sue paure e le sue ribellioni* (NmG).
- (75) *M.H. Erickson [...] amava dire che lui stesso andava in ipnosi trascinando per imitazione il paziente* (GPI/2006/02/24).
- (76) *Faccio spettacoli di ipnosi da diversi anni dove metto in trance il soggetto che sperimenta tutti i fenomeni tipici dell'ipnosi davanti ad un pubblico interessato all'argomento* (EDG).

Quando il passaggio all'*ipnosi* appare come *moto in avanti*, lo sperimentatore più spesso svolge il ruolo di Proto-Agente *andando* o *entrando* in *ipnosi* concepita come un *contenitore*:

- (77) *Per andare in ipnosi bisogna lasciarsi andare* (Yahoo/2008/06/05).
 (78) *Sto riflettendo su quali possono essere le tue sensazioni di fronte alla prospettiva di entrare in ipnosi* (IiL).

Le altre visioni presentate negli esempi successivi sono tanto più rare, sebbene molto variegata. Ci troviamo sia i casi dove meditazione appare come un *contenitore*:

- (79) *Non possono entrare in IPNOSI le persone che presentano gravi malattie mentali [...] altrimenti tutti i soggetti possono accedere all'IPNOSI* (IDi).
 (80) *[...] la mia voce sarà con te mentre ti accompagna in una trance sempre più profonda [...]* (IiC).
 (81) *Il paziente può essere condotto in tale stato dall'ipnotista impositivo [...]* (NmG).
 (82) *Diverso è invece il modo di indurre in Ipnosi [...]* (IwI).

sia quelli in cui si manifesta come un *posto non delimitato*:

- (83) *Il paziente viene poi portato a questo IV stato dall'ipnologo [...]* (GsS).
 (84) *[...] l'ipnotista [...] conduce il soggetto lungo il percorso a lui più congeniale per raggiungere la trance* (I/2009/07/C).
 (85) *[...] devi avere un motivo veramente valido per arrivare all'ipnosi [...]* (Yahoo/2008/02/29).

Allora lo sperimentatore può compiere il ruolo di Proto-Agente, come negli esempi (79), (84), (85) oppure essere Proto-Paziente, come negli esempi (81) — (83).

Quando il *moto* avviene *all'ingiù*, lo sperimentatore quasi sempre assume il ruolo di Proto-Paziente mentre l'*ipnosi* appare come un *contenitore*:

- (86) *Però mi sembra difficile riuscire a cadere in ipnosi durante la veglia, con l'aiuto della sola volontà, con l'autosuggestione* (FkVt).
 (87) *[...] chiese ad un suo amico di aiutarlo a sprofondare nello stato ipnotico* (bolgE/2008/09/E).
 (88) *[...] mi sentii scivolare nello stato ipnotico di quando si guarda il fuoco* (P. Coelho, 2001: 127).
 (89) *[...] gradualmente si scende a livelli di ipnosi sempre più profondi* (Yahoo/2007/08/24).

Al contrario, quando i confini dell'*ipnosi* non sono ben stabiliti, lo sperimentatore assume il ruolo di Proto-Agente:

- (90) Ci **si immerge** nello stato ipnotico tramite due livelli, quello inferiore e quello superiore (DcnwY).
 (91) *Qualcuno di voi si è mai sottoposto ad ipnosi?* (Yahoo/2008/03/02).

Anche se abbiamo trovato solo esempi del passaggio dallo *stato ipnotico* in cui lo sperimentatore *esce* dall'*ipnosi*, egli non sempre assume il ruolo di Proto-Agente come potrebbe suggerire il verbo, visto che spesso è un'altra persona a *farlo* o *aiutarlo* a *uscire*.

- (92) *L'opinione più diffusa è che in una seduta di ipnosi la persona ipnotizzata e messa in trance può uscire da questo stato solo con un comando dell'ipnotista* (Salutare 19).
 (93) *Quando l'amico superficiale Mauricio lo fa uscire dall'ipnosi, Hal si trova alla vera realtà di Rosemary* (AFS).
 (94) *Quando esce dall'ipnosi e torna all'oggi, Marta apprende dal telegiornale che nel frattempo ha avuto luogo un colpo di stato* (DPAD).

Raramente l'*ipnosi* è anche concepita come *via*. Allora, lo sperimentatore nel ruolo di Proto-Paziente *viene condotto* da essa alla *finalità*:

- (95) [...] *ipnosi* [...] è una **strada che conduce** alla nostra mente, un sentiero veloce a volte rapido a volte in salita (IaiA2).

Tutte le visioni del moto dello sperimentatore in riferimento all'*ipnosi* che abbiamo finora analizzato riassume la tabella n° 7.

Oltre alle visioni presentate nella tabella precedente, l'*ipnosi* può anche apparire sia come un *mezzo di trasporto* dello sperimentatore:

- (96) [...] *dovete accedere alle vostre risorse che la natura ci ha dato, e per far ciò l'ipnosi diventa strumento per arrivarvi* (IaiI).
 (97) *L'ipnosi è l'arte di portarci in luoghi senza confini e limiti in quanto l'unico vero limite spesso siamo noi; è il treno che ci permette di andare a visitare noi stessi e conoscere maggiormente le nostre parti più intime* [...] (IaiA1).

sia come un *elemento in moto* per cui lo sperimentatore è una *finalità*:

- (98) *L'ipnosi è stata indotta sperimentalmente in persone che pedalavano su delle cyclette* (UIC).

Tabella n° 7

Il moto dello sperimentatore in riferimento all'*ipnosi*

Moto	Ipnosi come finalità		Ipnosi come sorgente		Ipnosi come via	
	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore
in avanti	arrivare a (PA) raggiungere (PA) essere condotti (PP) essere portati (PP)	andare in (PA) entrare in (PA) accedere a (PA) essere accompagnati in (PP) essere condotti in (PP) essere indotti in (PP)	—	uscire da (PA)/(PP)	essere condotti (PP)	—
all'ingiù	immergersi (PA) sottoporsi a (PA)	scendere (PA) cadere in (PP) sprofondare in (PP) scivolare in (PP)	—	—	—	—
—	—	essere trascinati in (PP) essere posti in (PP) essere messi in (PP)	—	—	—	—

(99) [...] *fenomeni che permettono l'insorgenza dell'ipnosi e il suo stabilizzarsi* [...] (GsS).

(100) [...] *annunciando in tono sicuro e tranquillo alla persona da ipnotizzare il sopravvenire dello stato ipnotico e delle sue caratteristiche* [...] (GPI/2006/02/24).

La prima di quelle concettualizzazioni viene presentata nella tabella seguente.

Tabella n° 8

Il moto dello sperimentatore con l'*ipnosi* verso una finalità

Moto	Ipnosi come veicolo	
	finalità come posto non delimitato	finalità come contenitore
in avanti	arrivare (PA) andare (PA) essere portati (PP)	—

Sebbene la preposizione *in* nell'esempio (97) possa suggerire che la finalità dello sperimentatore portato dall'*ipnosi* sia un contenitore, il contesto in cui l'abbiamo trovata nega tale possibilità dato che l'*ipnosi* porta lo sperimentatore *in luoghi senza confini e limiti*.

Quando lo sperimentatore appare come un punto di riferimento del moto dell'*ipnosi*, si manifesta come la sua *finalità*, che può essere in forma di un *contenitore* (es. 98), oppure di un *luogo non delimitato* (es. 99—100). In quell'ultimo caso il moto dell'*ipnosi* avviene **all'insù** e lo stato appare nel ruolo di Proto-Agente. Al contrario, quando lo sperimentatore è un contenitore l'*ipnosi* si muove **in avanti** nel ruolo di Proto-Paziente.

Tabella n°9

Il moto dell'*ipnosi* in riferimento allo sperimentatore

Moto	Sperimentatore come finalità		Sperimentatore come sorgente	
	posto non delimitato	contenitore	posto non delimitato	contenitore
in avanti	—	essere indotti (PP)	—	—
all'insù	sopravvenire (PA) insorgere (PA)	—	—	—

3. Il paragone della visione del moto nelle concettualizzazioni degli analizzati stati di coscienza alterata

Paragonando le visioni del moto nei concetti esaminati, abbiamo osservato che il passaggio agli stati di coscienza alterata appare più spesso come moto in avanti oppure all'ingiù. Molto più raramente si manifesta come moto all'indietro: solo quando lo sperimentatore torna al/nel *sonno* o alla *meditazione*, oppure si ritira in quell'ultima. Non abbiamo invece trovato nessun esempio in cui il passaggio fosse presentato in modo inequivocabile come moto all'insù. Più spesso e attraverso espressioni più variate il moto all'indietro si manifesta quando lo sperimentatore passa allo stato di *veglia*. Allora lo sperimentatore di solito svolge il ruolo di Proto-Paziente, mentre quando il moto all'indietro rappresentava il suo passaggio al *sonno* o alla *meditazione* lo sperimentatore appariva come Proto-Agente.

Quando il passaggio tra gli stati viene rappresentato come moto in avanti lo sperimentatore di solito compie il ruolo di Proto-Agente, mentre quando il moto avviene all'ingiù, molto più spesso è Proto-Paziente non controllando il cambio dello stato.

Paragonando tra gli stati esaminati, lo sperimentatore più spesso compie il ruolo di Proto-Paziente passando all'*ipnosi*. Al contrario, è di solito Proto-Agente, quando passa alla *meditazione*. Inoltre, lo *stato meditativo* è l'unico in cui lo sperimentatore quasi sempre controlla il cambio dello stato anche quando esso appare come moto all'ingiù. Questa caratteristica può essere dovuta dal fatto che nel concetto della *meditazione* il movimento all'ingiù è legato all'inconscio in modo distinto da quello presupposto solitamente: scendendo dentro la *meditazione* es-

ploriamo una parte del nostro ‘io’ di cui non siamo coscienti durante la veglia. In tal caso il nostro movimento all’ingiù non indica solo andare più in fondo nella *meditazione*, ma anche in noi stessi.

Sebbene anche nei molti testi specialistici sull’*ipnosi* venga sottolineato il suo ruolo introspettivo, non di rado nella concettualizzazione del passaggio allo stato *ipnotico* sul primo piano sorge la mancanza di controllo sul cambio dello stato, manifestata dal ruolo di Proto-Paziente assunto dallo sperimentatore.

Nella maggioranza dei concetti esaminati quando lo stato appare come il punto di riferimento del movimento dello sperimentatore può essere presentato o come un *contenitore* o come un *punto/posto non delimitato*. Solo il *sogno* nel momento del cambio dello stato prende quasi sempre forma di *contenitore*.

Oltre al momento di passaggio tra gli stati di coscienza lo sperimentatore può apparire in moto anche trovandosi in uno stato di coscienza alterata. In tal caso il *sonno* e il *sogno* si manifestano come *luoghi di permanenza*, invece l’*ipnosi* e soprattutto la *meditazione* sono rappresentate come *via*.

L’analisi dei concetti di *sonno* e d’*ipnosi* ha svelato una proiezione alternativa del moto, in cui lo sperimentatore è il punto statico di riferimento dello stato in movimento. Invece la visione dello stato di coscienza come *veicolo* in moto insieme allo sperimentatore è presente nelle concettualizzazioni degli stati di *sogno*, di *meditazione* e d’*ipnosi*.

Riferimenti bibliografici

- Dowty D., 1991: “Thematic proto-roles and argument selection”. In: *Language*, **67**, 547—619.
- Johnson M., 1987: *The Body in the Mind: The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason*. Chicago, Chicago University Press.
- Johnson M., 2005: “The Philosophical Significance of Image Schemas”. In: *From Perception to Meaning: Image Schemas in Cognitive Linguistics*. Berlin, Walter de Gruyter, 15—34.
- Lakoff G., 1987: *Women, Fire and Dangerous Things*. Chicago, Chicago University Press.
- Lakoff G., Johnson M., 1999: *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and Its Challenge to Western Thought*. New York, Basic Books.

Fonti degli esempi

— libri

- Antunes A.L., 2005: *Che farò quando tutto brucia?* Milano, Feltrinelli.
- Coelho P., 2001: *Il Cammino di Santiago*. Milano, Bompiani.
- Malet L., 2002: *Nodo alle budella*. Roma, Fazi.

Melotti M., 2006: *Voglia di gioia: suggerimenti per vivere al meglio la terza età*. Milano, Franco Angeli.

— **pagine web**

A. Vozza 1.5.:

<http://galileo.cincom.unical.it/Pubblicazioni/editoria/Altro/Tesi/VOZZA/CAP1-5.HTM>

Ablog/2008/09/N: <http://aparazzi.blogspot.com/2008/09/ninnananna.html>

AFS: <http://www.auditoriumcasatenovo.com/film3anno/svista.htm>

AlbSaluteSonno: <http://www.albanesi.it/Salute/sonno.htm>

BForumI: <http://www.betasom.it/forum/index.php?showtopic=26699>

bolgE/2008/09/E: <http://www.eroide.it/2008/09/legitto-proviene-da-atlantide.html>
CC/2004/09/M:

http://cadavrexquis.typepad.com/cadavrexquis/2004/09/morire_dormire_.html

CsP: <http://cybergolem.splinder.com/post/3640340>

CspIA: <http://www.centrostudipsicologiaeletteratura.org/adlerscu.html>

CVM: http://www.ciao.it/Vita_di_Milarepa_Bacot_J__Opinione_438433

DcnwY: <http://www.donnecristianenelweb.it/Yoga.htm>

DGPD: http://www.diregiovani.it/gw/producer/dettaglio.aspx?id_doc=28283

DiegoBlog: <http://diegobenna.spaces.live.com/blog/cns!BE03F9AB66593E82!355.entry>

DPAD: http://www.db.acec.it/pls/acec/datafilm_consulta_gp_relII.dati_film?c_doc=4730&origine=1&from_acec=1

EDG: <http://www.erbadellastrega.it/darkworks/grandemadre/>

EM: <http://www.etanali.it/meditazione.htm>

FkVt: <http://forum.kataweb.it/viewtopic.php?p=1886165>

FLC: <http://www.focusing.it/Lettere/CecosasiintendeperFeltSense.htm>

FPP: http://www.flickr.com/photos/ph_argilla/2491115600/

FVS: <http://forum.cosenascoste.com/viaggi-astrali-obe-e-sogni-lucidi/45105-sogni-ricorrenti-e-similarita.html>

G. Angione 2007: <http://www.pedagogisticlinici.org/approfondimenti.htm>

G. Capacchione 2005: <http://psicocafe.blogosfere.it/2005/11/addormentarsi-r.html>

G. Proni 1999—2000: http://www.infotel.it/fabula/dispense_poli/scheda04.htm

GA: http://www.gigarte.com/archivio.php?id_archivio=120&p=biografia

GAB1612S: <http://www.geocities.com/athens/bridge/1612/sogno.htm>

Gblog/2007/03/01a: http://gambaraalcolica.blogspot.com/2007_03_01_archive.html

Gbolgs/2007/09/01: http://gine.blogspot.com/2007_09_01_archive.html

Giglionews.it: <http://www.giglionews.it/isoladelgiglio-ditelavostra.php?start=360>

GLM: <http://www.geocities.com/liehtzu.geo/Meditazione.html>

GPI/2006/02/24: http://guide.supereva.it/psicoterapia_ericksoniana/interventi/2006/02/244653.shtml

GSR: http://www.giulemanidaibambini.org/stampa/glm_rassegnastampa__312.pdf

GsS: http://www.gazzettadisonario.it/2685-societa___meno_medicine__curarsi_e__curare_con_l_.html.com

HFAIT: <http://www.hwupgrade.it/forum/archive/index.php/t-578839.html>

I/2009/07/C: <http://www.ipnoguida.net/2009/07/coue-autosuggestione-cosciente/>

- IaiA1:** <http://www.ipnosi.autoipnosi.info/art1.htm>
IaiA2: <http://www.ipnosi.autoipnosi.info/art2.htm>
IaiI: <http://www.ipnosi.autoipnosi.info/index.htm>
IDi: http://www.ipnosiclinicafirenze.it/domande_ipnosi.htm
IiC: <http://ipnosi.interfree.it/cosa.htm>
IiL: <http://ipnosi.interfree.it/linguiaggio.htm>
IOSC: <http://www.istanze.unibo.it/oscar/sentiero/cono04.htm>
IwI: <http://www.ipnosiweb.it/ipnosi.htm>
KForumP:
http://www.ki9stelle.it/forum/post.asp?method=ReplyQuote&REPLY_ID=176&TOPIC_ID=41&FORUM_ID=5
Lastampa.it/CMSTP/B:
http://www.lastampa.it/_web/CMSTP/tmplRubriche/basegrubrica.asp?ID_blog=152&ID_articolo=63&ID_sezione=316&sezione=
LM: <http://www.liberamenteservo.it/modules.php?name=News&file=print&sid=247>
MaPM: http://www.mandalart.net/pds/mand_om1.htm
Mblog/2008/09/27:
http://maldasia.blogspot.com/2008/09/diufebbraio-1992-arrivo-diu_27.html
MessMP:
http://www.messaggerosantantonio.it/messaggero/pagina_articolo.asp?IDX=1198IDRX=117
MF1: http://www.meditare.it/faq/qa_01.htm#meditazione
MF2: http://www.meditare.it/faq/qa_02.htm
MF5: http://www.meditare.it/faq/qa_05.htm
MF6: http://www.meditare.it/faq/qa_06.htm
MIII: http://www.mybestlife.com/ita_salute/incasodi/insonnia.htm
MMMa: <http://www.meditare.it/meditazione/meditazione.htm>
MMPeP: http://www.meditare.it/meditazione/principiare_e_perseverare.htm
MMT: <http://www.meditare.it/meditazione/tecniche.htm>
NCC: <http://www.nuovaacropoli-cultura.it/conferenze-e-incontri-culturali/conferenza-lasostanza-dei-sogni-seconda-parte/>
NMBlogB: http://it.netlog.com/Marta_Pelly/blog/blogid=5704965#blog
NmG: <http://www.naturalismedicina.it/glossario.asp?i=67>
NSA: <http://www.noimamme.it/Scrivi-alla-Pediatra/Accompagnamento-al-sonno.html>
PBPR: <http://www.pianetamamma.it/il-bambino/pianto-e-sonno-il-bambino/i-rituali-dei-bambini.html>
PbRS: http://www.pbase.com/ribes/una_storia_di_cose_perse_ritrovate_nei_sogni
QDC: http://www.quellochenonsai.com/dormire_bene/cose_il_sonno.php
RGA: <http://www.reteculturevirginia.net/galleria/ariall/658-T-3630.doc>
Riff: <http://ilregnoinfinito.forumfree.net/?t=26758578&view=getlastpost>
Rodiola.it: http://www.rodiola.it/dormire_bene.php
RsA/2004/07: <http://ribelle.splinder.com/archive/2004-07>
Salutare19: http://www.salutare.info/pdf/19_29.pdf
Sc/2008/01/15ms:
http://sciamano.ilcannocchiale.it/2008/01/15/la_meditazione_sciamanica.html

SF/ 2011: <http://www.sbarrax.it/freelabs/2011/03/25/le-fasi/>

SforumD: <http://sentistoria.freeforumzone.leonardo.it/discussione.aspx?idd=3100281>

SmsIvcs/2008/07/30:

<http://storiemaiscritte.wordpress.com/2008/07/30/in-viaggio-coi-sogni/>

Solo Vela 06.2005:

http://www2.solovela.net/immagini/Storie_di_mare/04/SV41_Manfred_Marktel.pdf

SPI: http://www.sacricuori.org/public/index_foto_lista.asp?id_g=1

SRTT: http://www.stazioneceleste.it/recon/Trasmissioni/Tempo_Non_tempo.htm

SsA/2006/11: <http://soledentro.splinder.com/archive/2006-11>

SubsonicaDiario : <http://www.subsonica.it/diario.asp?o=c&p=10>

T/2008/04/12/Smis: <http://www.turicampo.it/2008/04/12/stare-male-incubi-sogni/>

TSWCS: <http://thesleepers.wordpress.com/category/sleeping-guest-star/>

UIC: <http://www.unknown.it/ipnosi/cos-e-l-ipnosi/>

Yahoo/2007/08/24:

<http://au.answers.yahoo.com/question/index?qid=20070824053149AArAf4e>

Yahoo/2008/01/14: <http://it.answers.yahoo.com/question/index?qid=20080114121738AA3YGIE>

Yahoo/2008/02/29:

<http://it.answers.yahoo.com/question/index?qid=20080229091013AAI2sHa>

Yahoo/2008/03/02:

<http://it.answers.yahoo.com/question/index?qid=20080302111703AAwze2L>

Yahoo/2008/06/05:

<http://it.answers.yahoo.com/question/index?qid=20080605054132AAqeWkF>

Katarzyna Kwapisz-Osadnik

*Université de Silésie
Katowice*

L'expression des valeurs dans une approche cognitive

Abstract

The article deals with the role and the place of axiological elements in contemporary linguistic theories, in particular in cognitive linguistics. With reference to theories underpinning this approach such as pre-conceptual scheme, conceptualisation and categorisation, the author attempts to highlight the presence of values at the experiential level (with this in mind, she suggests analysis of four pre-conceptual schemes: container, part-whole, force and connections), and of further analysis at the level of conceptualisation and categorisation, taking into account social and cultural factors influencing opinion shaping.

Keywords

Value, axiology, cognitive linguistics, pre-conceptual scheme, conceptualisation, categorisation.

1. L'axiologie dans les recherches linguistiques avant le courant cognitif

«On ne peut pas fuir devant les valeurs» — tels sont les mots de J. Puzyrina (1997 : 263), pour qui les valeurs sont les éléments immanents des sens. La question des valeurs et de la valorisation est connue depuis le début de la pensée philosophique, toutefois ce n'est qu'au XX^{ème} siècle qu'elle est devenue une discipline autonome. L'axiologie, c'est son nom, s'occupe de l'analyse de la nature des valeurs, des sources et des mécanismes de la formation des valeurs, de leur classification et hiérarchisation, de l'organisation de systèmes des valeurs et enfin du processus même de valorisation. La linguistique en tant que science indépen-

dante, elle aussi trouve son origine au XX^{ème} siècle. Son objectif est la description de la nature et du fonctionnement du langage humain, ce qui conduit entre autre à trouver des réponses aux questions suivantes : comment les gens comprennent-ils les sens ? Comment, à partir de ces sens, construisent-ils les phrases ? Et comment le contexte linguistique et extralinguistique influence-t-il ces constructions mises ensuite en énoncés ?

Jusqu'à nos jours, les opinions sur le rôle du facteur axiologique dans les études linguistiques se sont montrées ambiguës et indécises, étant donné d'une part la thèse classique selon laquelle la langue est une structure ou un mécanisme se caractérisant par l'organisation logique qu'on peut décrire à l'aide de règles formelles et que la seule valeur consiste en la vérité et la fausseté du contenu propositionnel et, d'autre part le fait que les discussions sur la portée des recherches et sur les méthodes d'analyse liées à l'expression des valeurs n'en finissent pas, ce qui se résume aux questions suivantes : qu'est-ce qu'une valeur et pour qui ? Qu'est-ce qui influence le processus de valorisation ? Et comment les valeurs se manifestent-elles dans la langue que J. Bartmiński (2006) définit comme instrument de valeurs, car elle contient les moyens permettant de les exprimer, comme source d'information sur les valeurs, car elles sont stockées dans la langue, ou encore comme porteuse des valeurs, car la langue elle-même est valorisée. Ainsi on dira par exemple que la langue est belle, claire, véritable, correcte, fonctionnelle, vulgaire, agressive ou négligente.

Les recherches dans le domaine de la pragmatique européenne et ensuite dans les courants s'occupant de l'analyse des textes et des discours ont dévoilé la présence et avant tout l'importance des éléments valorisants dans nos énoncés. En France, dans cette matière il est primordial de mentionner la théorie de l'argumentation d'O. Ducrot et de J.-C. Anscombe (1983) et les conceptions de la subjectivité s'inscrivant dans le courant énonciatif. L'argumentation, selon O. Ducrot et J.-C. Anscombe, ne se limite pas seulement à l'effort rhétorique qui consiste à persuader l'interlocuteur de la justesse ou de la vérité de ce qu'on dit, mais elle renvoie à la vision de la langue dans laquelle la langue sert à représenter des points de vue sur la réalité. Dans le cadre de la théorie de l'argumentation, à côté des opérateurs et connecteurs argumentatifs, il y a des termes axiologiques qui sont les unités de langue exprimant un jugement ou une évaluation de ce qui constitue le contenu de l'énoncé formulés par celui qui parle. Dans ce contexte, les valeurs sont définies comme prémisses faisant partie de systèmes hiérarchisés qu'O. Ducrot appelle échelles argumentatives (cf. O. Ducrot, 1980 ; J. Moeschler, 1985 ; E. Miczka, 2002).

Quant à la notion de subjectivité, nous la devons à E. Benveniste (1966 : 259) qui souligne son lien étroit avec le langage et qui la définit ainsi : « [...] la capacité du locuteur à se poser comme sujet ». Autrement dit, par le choix des unités de langue, qui sont les marqueurs de subjectivité (E. Benveniste pense avant tout aux éléments déictiques et aux verbes modalisateurs), et par la façon de les organiser dans un énoncé, le locuteur marque ou cache sa présence et son engagement

dans ce qui constitue le contenu de son énoncé. Selon C. Kerbrat-Orecchioni (1980), l'expression des valeurs se produit également avec les autres marqueurs qui sont les suivants : termes affectifs, évaluatifs axiologiques et non-axiologiques et modalisateurs. Les évaluatifs axiologiques se fondent sur différents systèmes de valeurs dont le point de référence est la norme (p.ex. *bon* — *mauvais*, *intelligent* — *bête*), les évaluatifs non-axiologiques servent à exprimer les traits physiques des objets et des phénomènes (p.ex. *petit* — *grand*, *nombreux*, *vaste*), par contre les termes affectifs peuvent être positifs ou négatifs (p.ex. *magnifique* — *horrible*, *émouvant* — *ennuyeux*).

La linguistique cognitive éclaire d'un jour nouveau la question en mettant l'accent sur le rapport entre la langue et l'expérience du monde. J. Bartmiński (2006) appelle cette direction de recherches holistique et la distingue de la direction résiduelle représentée entre autre par J. Puzynina dont nous citons les paroles en guise d'ouverture à nos réflexions sur le rôle et l'expression des valeurs.

2. Grammaire cognitive en tant que grammaire de la graduation axiologique

Dans le cadre cognitif, tout examen et toute recherche se fondent sur le rôle des processus cognitifs, parmi lesquels on distingue de façon particulière la conceptualisation et la catégorisation. La conceptualisation, c'est-à-dire la construction de la scène ou l'imagerie dans la terminologie de R. Langacker (1986), consiste à charger une situation perçue d'un contenu. Par contre la catégorisation suit la formation des concepts, car elle consiste à les identifier et à les ranger dans une catégorie adéquate. Ces deux processus se caractérisent par un certain « poids » axiologique. En d'autres termes, lorsque l'homme conceptualise et catégorise la réalité, il commence avant tout par la distinction entre ce qui est bon et mauvais pour lui, ou ressenti comme tel. Car l'homme est un être valorisant et son évaluation prototypique se manifeste principalement sur l'échelle du *bon—mauvais*, ce qui constitue 33,18% de toutes les évaluations, selon les analyses de Ch. Osgood, G. Suci et P. Tannenbaun (1957). Au début, le phénomène de valorisation se traduit en grimaces et en sourires pour se transformer ensuite en interjections de type *berk* ou *chic*. Avec ces réflexions, T. Krzeszowski (1999 : 14) souligne que les valeurs « sont des éléments inhérents, même si pas toujours nécessaires, de la catégorisation et de la conceptualisation ». Ainsi nous parlons de bon cœur, de bonnes intentions, de bonne humeur, bonne opinion, bonne conduite, bonnes mœurs. Nous dirons de quelqu'un qu'il est un bon médecin, bon chrétien, bon copain, qu'il est de bonne famille. On peut passer de bons moments, de bonnes vacances, une bonne soirée. Il y a aussi de bons gâteaux, une bonne odeur, un bon livre ou un bon film.

De l'autre côté, nous avons un mauvais produit, un mauvais lit, un mauvais pétrole, un mauvais film, une mauvaise digestion. On peut parler un mauvais français, faire un mauvais calcul ou un mauvais numéro, être en mauvaise santé ou de mauvaise humeur, prendre la mauvaise direction ou arriver au mauvais moment. On peut dire de quelqu'un qu'il est un mauvais conducteur, élève ou acteur.

Si nous admettons, conformément aux principes de la linguistique cognitive, que chaque formation des concepts, qui sont « déclencheurs » de valeurs, se fonde sur les schèmes préconceptuels, alors nous reconnaissons en même temps qu'ils sont chargés, eux aussi, de valeurs. Cela veut dire que chaque évaluation est un processus préconceptuel qui influence la dynamique des processus cognitifs. Essayons de définir les schèmes préconceptuels : ce sont des matrices dont le rôle est d'identifier et ordonner nos mouvements et comportements, c'est-à-dire notre expérience du monde sur la base de mouvements du corps et des interactions avec les autres entités faisant partie de ce monde. Ils ont un caractère répétitif, ils sont relativement stables, dynamiques et conçus de manière holistique et leur nombre n'est pas déterminé. Parmi différents schèmes préconceptuels, il semble que les plus étudiés, car les plus évidents et fréquents, sont : *équilibre*, *haut—bas*, *devant—derrière*, *centre—périphérie*, *sentier*, *cyclicité*, *conteneur*, *partie—tout*, *force* et *liaisons* (cf. M. Johnson, 1987 ; G. Lakoff, M. Johnson, 1986 ; A. Libura, 2003 ; Ch. Alexander, 2008).

À présent, réfléchissons sur le rôle des schèmes énumérés ci-dessus dans la conceptualisation du monde et dans la façon dont ils influencent la formation des valeurs et leur expression. Commençons par le schème *équilibre*. L'équilibre est la position stable et normale du corps en mouvement et en état de repos. Nous avons tous déjà subi une perte d'équilibre et nous savons que cela n'est pas agréable. D'où l'équilibre est considéré comme bon, alors que son absence est négativement ressentie, ce qui se traduit dans la langue ; par exemple lorsque nous disons que quelque chose est trop doux, trop petit, que quelqu'un a une tension ou une température trop élevée ou basse ou encore quand quelqu'un devient déstabilisé, on dit qu'il a perdu l'équilibre.

Nous traiterons les deux schèmes suivants, *haut—bas* et *devant—derrière*, ensemble parce qu'ils sont liés à la position verticale de notre corps et au mouvement en avant qui est normal pour l'espèce humaine. C'est pourquoi *haut* et *devant* sont évalués positivement, par contre *bas* et *derrière* sont considérés comme négatifs. Cet état de chose se manifeste dans les locutions et expressions suivantes : *avoir de vastes horizons sur une question*, *être au septième ciel*, *voler de ses propres ailes*, *sauter de joie*, *avoir la plus haute importance*, *baissier les bras*, *la tête*, *le regard*, *être courbé sous le poids de quelque chose*, *rogner les ailes à quelqu'un*, *descendre quelqu'un*, *tomber dans un cercle vicieux*, *quelque chose qui traîne*, ou encore on dit qu'il y a des hauts et des bas dans la vie.

Le schème suivant *centre—périphérie* a considérablement marqué la théorie de la catégorie fondée sur le prototype (cf. E. Rosch, 1973, 1978). De nombreuses

recherches dans le domaine de la psychologie ont démontré que les catégories s'organisent autour du prototype se trouvant au centre de la catégorie et que les autres entités de la même catégorie se rangent dans la position plus ou moins proche ou lointaine du prototype selon le degré de ressemblance de famille, terme que nous devons à L. Wittgenstein (1958). Nous reviendrons sur la question plus tard pour consacrer d'abord un peu de temps à l'expérience du centre et de la périphérie qui se traduisent en schème préconceptuel correspondant. Ainsi, en vivant dans ce monde, nous nous considérons comme point central autour duquel tournent toutes les autres entités, phénomènes et événements. De plus, nous construisons autour de nous une sorte d'espace dans lequel nous nous sentons protégés, c'est pourquoi tout ce qui se trouve dans cet espace est valorisé bon. Nous avons des exemples qui le confirment : *nous avons un cercle d'amis, nous introduisons quelqu'un parmi nos amis, quelqu'un fait partie de nos amis, quelqu'un nous est proche, ou au contraire nous rejetons, éliminons quelqu'un du groupe de nos amis, nous ne tolérons pas quelqu'un parmi nos amis, nous nous sommes distanciés de quelqu'un, nous nous sommes éloignés de quelqu'un.*

T. Krzeszowski (1999) avance la thèse que même en nous il y a un centre et une périphérie et cette distinction se stabilise sur la base des parties du corps qui sont centrales ou périphériques. Le cœur est une partie centrale et indispensable pour vivre, ce qui révèle sa valeur positive (p.ex. *un coup de cœur, tenir à cœur, porter quelqu'un dans son cœur, donner son cœur à quelqu'un, avoir le cœur de faire quelque chose*), par contre les doigts, le nez, les ongles ou les cheveux sont périphériques et donc avec une charge négative (p.ex. *se bouffer le nez, se piquer le nez, tordre le nez, avoir les ongles crochus, faire dresser les cheveux sur la tête de quelqu'un, venir comme un cheveu dans la soupe, couper les cheveux en quatre, s'arracher les cheveux, être bête comme ses pieds, casser les pieds à quelqu'un, mettre les pieds dans le plat ou encore on a le talon d'Achille*).

Le schème *sentier* est lié à notre expérience d'être toujours sur un chemin et chaque déviation est considérée comme négative. Voici quelques exemples qui confirment cette façon d'évaluer la réalité : *être en bon chemin, ouvrir ou montrer le chemin à quelqu'un, faire un bout de chemin ensemble, trouver quelqu'un ou quelque chose sur son chemin, dévier de ses principes, une opinion déviante, un comportement déviant, quitter ce monde ou quitter quelqu'un, une voiture qui quitte sa route ou sort de la route, sortir de ses gonds, y aller par quatre chemins etc.*

Le schème *cyclicité*, représenté comme un cercle en mouvement, interprète non seulement l'expérience des procès cycliques liés à l'évolution du monde et aux passages continuels entre les jours et les nuits, entre les saisons de l'année, entre la période du travail et les vacances, mais également il renvoie aux moments plus intenses et plus faibles dans notre vie parmi lesquels nous atteignons souvent le maximum de nos possibilités physiques et intellectuelles. C'est pourquoi l'homme parle *de bonheur passager, de beauté fugace, d'émotion fugitive, du comble de la*

difficulté, il traverse une sorte de passage à vide, il est quelque part de passage, il atteint un but, il est au comble de la joie, de ses possibilités. La fameuse sentence d'Héraclite selon laquelle on ne peut pas se baigner deux fois dans la même eau est un bon exemple de réalisation du schème de cyclicité qui n'admet pas de retours.

Le schème *conteneur* a suscité un intérêt profond des linguistes s'occupant de la métaphore conceptuelle. Ils ont démontré le rapport direct entre l'objet de conteneur et notre corps où sont stockés les sentiments, les émotions, l'intellect, nos connaissances et où se produisent les processus physiologiques permettant le fonctionnement de notre organisme (cf. G. Lakoff, M. Johnson, 1986). On attribue une valeur positive à tout ce qui est à l'intérieur de notre corps, en revanche tout ce qui en sort ou se trouve à l'extérieur possède une charge négative. Voyons quelques exemples : *le rendez-vous m'était sorti de la tête, cette histoire me sort par les yeux, son nom m'échappe, échapper un cri, laisser exploser sa colère.* Or l'attribution de valeurs selon la règle mentionnée ci-dessus semble un peu simpliste, cela se vérifie en effet dans les expressions suivantes, apparemment contradictoires : *s'ouvrir à quelque chose ou à quelqu'un, partager la joie avec quelqu'un, parler à cœur ouvert, freiner ses désirs, quelque chose sort du cœur, s'enfermer dans son rôle, renfermer en soi les émotions, se renfermer sur soi-même, retenir sa langue ou ses larmes* etc. L'interprétation axiologique des exemples à peine cités témoigne du rôle des facteurs du niveau conceptuel et situationnel, lesquels sont déterminés avant tout par la façon de traiter les informations (souvent on observe une combinaison par superposition de différents schèmes préconceptuels qui agissent sur la conceptualisation comme dans le cas de *cœur ouvert*), par la culture et l'éducation (p.ex. l'ouverture aux autres favorise les relations sociales et l'expérience nous enseigne que cela est bon et avantageux pour nous) et par le vécu individuel (nous savons que souvent il vaut mieux freiner nos désirs que les exposer).

Le schème *partie—tout* résulte de l'expérience des entités qui sont composées de différentes parties. L'homme lui-même possède plusieurs organes et facultés qui ensemble décident du bon fonctionnement de l'organisme. C'est pourquoi le tout est marqué positivement et la partie porte une charge négative, cela transparait dans les expressions suivantes : *se donner ou se livrer tout entier à quelque chose, donner entière satisfaction, être entier dans ses opinions, être entièrement responsable de quelque chose, être entièrement d'accord, avoir une entière confiance en quelqu'un, quelque chose est partiellement exact, avoir un peu de patience, quelque chose a peu d'importance, pour un peu, peu de chose* etc. Bien évidemment, des expressions comme *se contenter de peu* ou *vivre de peu* sont évaluées positivement, vu le contexte social et culturel dans lequel on les emploie.

Le schème *force* traduit l'expérience d'une puissance : *avoir de la force* signifie une meilleure vie. Il est donc évident que le schème *force* est chargé d'une valeur positive et son manque évoque l'attitude négative de l'expérimenteur. Voyons quelques exemples : *être fort en une matière, faire une forte impression sur quelqu'un,*

un personnage puissant, avoir une voiture puissante, être à bout de forces, être sans force, rester impuissant à faire quelque chose etc.

Mais l'expérience de la force reflète également des interactions qui rendent compte de sources et de cibles. L'interaction traduit aussi la causalité, la direction, le flux de l'énergie, tout cela se caractérisant par une différente intensité. Selon M. Johnson (1987), il y a sept sous-schémas représentant l'expérience de la force. Ce sont : *forcement, attraction et répulsion, blocage, choc, changement de direction, enlèvement d'un obstacle, possibilité*. Le forcement, la répulsion, le blocage, le choc sont marqués négativement, p.ex. *forcer à quelque chose, forcer une femme, forcer des plantes, faire quelque chose avec répugnance, un goût répugnant, la route bloquée, avoir une articulation bloquée, être bloqué dans ses réactions, choquer quelqu'un, être choqué par quelque chose* ; par contre l'attraction, l'enlèvement d'un obstacle et la possibilité sont considérés de façon positive, p.ex. *être attiré par quelque chose ou quelqu'un, attirer l'attention de quelqu'un, débloquer les prix, la situation politique se débloque, s'acquitter d'une dette, se libérer d'une étreinte, se dégager d'habitudes néfastes, pouvoir faire quelque chose, pouvoir décider, avoir la possibilité de choisir, de décider*. Le changement de direction est un cas particulier qui démontre l'influence des autres facteurs culturels, sociaux et situationnels sur l'évaluation axiologique au niveau préconceptuel. Lorsque nous changeons nos projets, notre manière de vivre, d'appartement, de coiffure ou d'attitude et cela est sous notre contrôle et nous apporte des avantages, alors le schème *changement de direction* est considéré comme bon, dans le cas contraire le même schème peut avoir une charge négative.

Le schème *liaisons* est le résultat de l'expérience de différents types de liaisons entre les entités et phénomènes. En même temps il permet la perception des ressemblances et l'organisation des données en réseaux. Ainsi on parle de *réseaux d'espionnage* ou de *résistance*, on dit que *dans l'affaire tout est lié*, on dit aussi qu'*il y a un manque de liaisons dans les idées, que le problème est en liaison avec un autre, on se lie d'amitié avec quelqu'un, on lie connaissance avec quelqu'un* ou tout simplement que *X et Y sont très liés*.

Pour terminer la partie consacrée aux observations sur la présence des évaluations dans les schèmes préconceptuels, il semble incontestable que la valorisation prend déjà sa source dans l'expérience du monde et par conséquent appartient au niveau préconceptuel. Toutefois, comme nous l'avons mentionné plus haut, l'homme n'arrête pas de valoriser à ce niveau, il continue pendant la conceptualisation et la catégorisation. Dès lors, que soumet-on à l'évaluation ? On soumet à l'évaluation les concepts, les classes de concepts (les catégories) et enfin les objets, phénomènes et situations réels. Par exemple nous pouvons dire que *la voiture est bonne, les voitures japonaises sont bonnes* et aussi *ma voiture est bonne*.

L'évaluation des concepts et des catégories se fonde sur la hiérarchie des entités. A ce propos Aristote a introduit le terme de *scala naturae* et d'innombrables recherches en psychologie ont confirmé que les connaissances que l'homme a ac-

quises sont hiérarchiquement organisées sur trois niveaux : de base, supérieur et inférieur. Ainsi, le concept/catégorie de chien est basique par rapport au concept/catégorie d'animal ou mammifère et par rapport au concept/catégorie de berger allemand ou teckel. En psychologie, les catégories du niveau de base sont considérées comme prototypiques, c'est-à-dire que l'homme les retient et les évoque le plus vite possible. Ce qui est prototypique aurait une charge axiologique positive, par contre ce qui s'éloigne du prototype est soumis à l'évaluation sur l'échelle valorisante. Par exemple, très énervés, plutôt nous dirions au propriétaire d'un chien qu'il tient l'animal en laisse au lieu de tenir le teckel et aussi nous dirions que quelqu'un ressemble à un caniche et non à un chien ou un animal. Si nous admettons, en suivant les idées de J.-P. Desclés et de W. Banyś (1999), que le prototype est une forme ou valeur d'une catégorie dont les usagers d'une langue se servent intuitivement le plus souvent, alors le prototype devient un phénomène d'expression et la catégorisation se produirait en rapport au modèle cognitif idéalisé dans la terminologie de G. Lakoff (1987) qui est une structure mentale idéalisante, c'est-à-dire possédant le plus grand nombre de traits typiques pour une catégorie. Le modèle cognitif idéalisé peut revêtir la forme d'une image, d'une proposition et d'une extension métaphorique ou métonymique, ce qui correspond aux résultats de recherches psychologiques sur le mode de stockage des informations dans la mémoire. Les modèles cognitifs idéalisés tirent leur origine dans les schèmes préconçus et se fixent dans la langue. Pourtant, la théorie des modèles cognitifs idéalisés n'est pas la seule à étudier la façon dont l'homme catégorise le monde. Selon R. Langacker (1986) la catégorisation se produit par rapport aux domaines cognitifs, Ch. Fillmore (1982) introduit la notion de *frame*, à R. Schank et R. Abelson (1977) nous devons la notion de scénario ou *script*, G. Fauconnier (1980) élabore la théorie des espaces mentaux et J.-P. Desclés (1990) parle de schèmes sémantico-cognitifs.

De même il est hors de doute que l'évaluation est déterminée par les facteurs culturels et sociaux, ce que démontrent les recherches de J. Bartmiński et de ses collaborateurs sur le rôle des stéréotypes dans la formation de l'image linguistique du monde (cf. J. Bartmiński, 1999). Il suffit de donner l'exemple de la mort et de la souffrance qui dans la culture chrétienne sont positivement valorisées, alors que dans le monde d'aujourd'hui on place plutôt les plaisirs et la vie au premier plan. Cet état de choses et beaucoup d'autres cas se référant à diverses échelles de valeurs mènent aux conflits de valeurs qui marquent considérablement le monde actuel.

Remarques finales

Pour résumer, répétons encore une fois que l'évaluation positive se produit sur la base d'une matrice, c'est-à-dire d'un schème préconçus donné, par contre

chaque écart à la norme peut entraîner un changement d'une charge axiologique vers l'évaluation négative. Bon signifie équilibre, centre, force, tout, haut et devant et cette vision axiologique se fonde sur l'expérience du monde. Puis l'évaluation se forme par rapport aux définitions des catégories qui se caractérisent par leurs dimensions conceptuelle et sémantique : si le contenu conceptuel et sémantique reste intangible, cela veut dire que l'évaluation reste aussi intangible. En revanche, chaque violation à l'intérieur de ce contenu, souvent déterminée par le contexte, conduit à l'évaluation négative.

De plus, si nous admettons que la langue est porteuse des valeurs, il est incontestable qu'en examinant les phénomènes linguistiques il faut tenir compte de leur aspect axiologique qui se manifeste non seulement au niveau lexical, mais aussi et principalement dans l'expérience du monde, dans les processus de conceptualisation et de catégorisation, puisqu'ils sont à la base du fonctionnement de la langue.

Notre savoir est déterminé par les valeurs, car l'homme juge sans cesse les entités, les phénomènes et les situations en recourant à différents systèmes axiologiques parmi lesquels l'évaluation éthique *bon—mauvais* devient dominante. Nous valorisons comme bon tout ce qui se trouve aux confins de notre vie, de notre culture, de notre vision du monde, alors ce qui est connu, interprété, apprivoisé et profitable pour nous et cette façon de percevoir et de concevoir le monde se reflète dans la langue. Nous pensons que l'étude de la langue en rapport avec les processus cognitifs et précognitifs constitue un apport considérable du courant cognitif qui a marqué la linguistique contemporaine.

Il reste encore la question concernant l'existence d'un système de valeurs stable et universel. Et la question est sans réponse, si on prend en considération la possibilité de formation, donc la variabilité, des attitudes et des jugements.

J. Puzynina met l'accent sur le sens des mots qui participent à la création des valeurs et qui doivent sensibiliser les jeunes à la langue. Car l'homme sensible à la langue, valorise et juge de manière plus consciente. Car la langue est « le chemin qui mène vers la maturation axiologique de l'homme » (1997 : 261). La langue reflète les expériences humaines qui sont la base des valeurs absolues comme la vérité, la beauté et la bonté. S'occuper de la culture des mots veut dire former les attitudes conscientes des valeurs. Peut-être ainsi réussirait-on à influencer sur la sensibilité des consciences qui peuvent être intactes car non utilisées (cf. S. Lec, 2007).

Références

- Alexander Ch., 2008 : *Język wzorców*. Warszawa, GWP.
Bartmiński J., 1999 : *Językowy obraz świata* Lublin, UMCS.
Bartmiński J., 2006 : *Językowe podstawy obrazu świata*. Lublin, UMCS.

- Benveniste E., 1966 : *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
- Desclés J.-P., 1990 : *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition* Paris, Hermès.
- Desclés J.-P., Banyś W., 1999 : « Dialogue à propos des invariants du langage ». *Studia kognitywne*, 2.
- Ducrot O., Anscombre J.-C., 1983 : *L'Argumentation dans la langue*. Liège, Mardaga.
- Ducrot O., 1980 : *Les échelles argumentatives*. Paris, Minuit.
- Fauconnier G., 1980 : *Espaces mentaux*. Paris, Minuit.
- Fillmore Ch., 1982 : « Frame semantics and the nature of language ». In : *Annals of the New York Academy of Sciences: Conference on the Origin and Development of Language and Speech*, 280.
- Johnson M., 1987 : *The Body in Mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1980 : *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris, Colin.
- Krzeszowski T., 1999 : *Aksjologiczne aspekty semantyki językowej*. Toruń, UMK.
- Lakoff G., Johnson M., 1986 : *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. [Metaphors we live by, 1980]. Trad. M. de Fornel. Paris, Minuit.
- Lakoff G., 1987 : *Women, Fire, and Dangerous Things*. Chicago, The University of Chicago Press.
- Miczka E., 2002 : *Kognitywne struktury sytuacyjne i informacyjne w interpretacji dyskursu*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Langacker R., 1986 : *The Foundations of Cognitive Grammar*. Stanford, Stanford University Press.
- Lec S., 2007 : *Myśli nieuczczesane wszystkie*. Warszawa, Noir sur Blanc.
- Libura A., 2003 : „Wartościowanie związane z wybranymi przedpojęciowymi schematami wyobrażeniowymi na przykładzie nazw części ciała ludzi i zwierząt”. In: A. Dąbrowska, red.: *Opozycja homo — animal w języku i kulturze*. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- Moeschler J., 1985 : *Argumentation et conversation*. Paris, Hatier-Credif.
- Osgood Ch., Suci G., Tannenbaun P., 1957 : *The Measurement of Meaning*. Urbana, University of Illinois Press.
- Puzynina J., 1997 : *Słowo — Wartość — Kultura*. Lublin, Towarzystwo Naukowe KUL.
- Rosch E., 1973 : « Natural Categories ». *Cognitive Psychologie*, 4.
- Rosch E., 1978 : « Principles of Categorization ». In : *Cognition and Categorization*. Hillsdale, Erlbaum.
- Shank R., Abelson R., 1977 : *Scripts, Plans, Goals and Understanding*. Hillsdale, Erlbaum.
- Wittgenstein L., 1958 : *Dociekania filozoficzne*. Warszawa, PWN.

Ewa Miczka

*Université de Silésie
Katowice*

Modèles de structures informationnelles globales de discours

Abstract

The aim of this paper is to analyze the types of global organisation of information structures in discourse. Information structures are defined as hierarchically organized thematic-rhematic structures and, in their thematic part, the author distinguishes three levels represented by: global theme, theme of a group of sentences and sentence theme. The author focuses her attention on two highest levels of information structure and describes the models of global information structure.

Keywords

Models of global information structure, theme, rheme, levels of information structure.

1. Introduction

L'objectif de cet article est de décrire les modèles de structures informationnelles de discours au niveau supraphrastique. Nous définissons les structures informationnelles en tant que structures thématico-rhématiques hiérarchisées subordonnées à l'hyperthème. L'hyperthème est conçu comme (1) thème suffisamment général pour englober tous les thèmes phrastiques dans le discours et (2) source directe de dérivation de thèmes partiels, ceux-ci constituant un niveau intermédiaire entre l'hyperthème et les thèmes de phrases dans la structure informationnelle de discours.

L'introduction de ce niveau intermédiaire (E. Miczka, 1992, 1993, 1996, 2002, 2010) résulte de la constatation que, dans un discours cohérent, la relation de succession unissant les thèmes phrastiques est nécessairement accompagnée par la relation sémantique de dérivation (F. Daneš, 1974; M. Červenka, 1974).

En effet, on observe, dans les discours, les configurations de thèmes phrastiques qui, à la base d'un certain nombre de relations, se concentrent sur le même objet-thème. Premièrement, le thème partiel peut reposer sur **la relation d'identité référentielle** entre les expressions linguistiques qui renvoient toutes au même objet-thème. Deuxièmement, la constitution du thème partiel peut se fonder **les relations sémantiques** suivantes établies entre les thèmes de phrases dans le discours : (1) **inclusion taxinomique** — la relation entre une catégorie — représentée par le thème partiel, et son ou ses exemplaires — représentés par les thèmes de phrases, (2) **inclusion mérologique** — la relation entre un tout qui correspond à un thème partiel, et ses parties réalisées par les thèmes phrastiques, (3) **inclusion topologique**, (4) **possession** et (5) **attribution**. Les auteurs de ce classement de relations sémantiques que nous allons appliquer à l'étude de structures discursives — M.E. Winston, R. Chaffin et D. Herrman (1987) distinguent encore — dans le cadre de l'inclusion mérologique — six sous-types, c'est-à-dire les relations : (1) entre l'objet et son / ses composant(s), (2) entre la collection et son / ses membre(s), (3) entre la masse et une portion, (4) entre l'objet et la matière dont il se compose, (5) entre l'activité et son étape, et (6) entre la zone et un lieu particulier.

Le thème partiel, qui doit, donc, sa formation soit à la relation d'identité référentielle, soit à une des relations sémantiques mentionnées ci-dessus, recouvre, le plus souvent, au moins deux thèmes phrastiques. Nous appelons la partie de discours — ensemble de phrases qui dépend du même thème partiel (ces phrases ne sont pas nécessairement unies par la relation linéaire de succession) **segment thématique**. Alors, au niveau intermédiaire, la structure informationnelle est conçue comme configuration de segments thématiques qui dépendent, tous, d'un thème partiel différent dérivé directement de l'hyperthème.

Il peut arriver pourtant que, dans certains discours, le thème partiel corresponde à un seul thème de phrase, celui-ci étant suffisamment général pour être directement dérivé de l'hyperthème et acquérir, ainsi, un statut spécial — celui de thème partiel — dans la structure informationnelle du discours. Quelquefois, dans les structures informationnelles plus complexes, on note le thème — différent de l'hyperthème — qui recouvre, par énumération, hypéronyme ou anaphore conceptuelle, deux ou plusieurs thèmes partiels dans le discours. Nous appelons ce thème **thème généralisant** car il permet d'unir — par l'intermédiaire d'un seul thème phrastique — deux ou plus thèmes partiels constituant le niveau intermédiaire de la structure informationnelle de discours.

Ces deux niveaux : niveau de l'hyperthème et niveau intermédiaire — celui de thèmes partiels, sont supérieurs par rapport au niveau de base constitué de thèmes phrastiques. En adoptant la conception aristotelicienne de thème, on le conçoit comme objet dont il est question dans une phrase, une partie de discours (paragraphe, segment thématique) ou dans tout un discours. Par conséquent, le thème correspond à l'information — traits ou relations — attribuée au thème. En adoptant le cadre méthodologique de la psycholinguistique textuelle, nous pouvons redéfinir

la notion de thème en disant que le thème — quel que soit le niveau sur lequel il est localisé — constitue le point d'ancrage du message dans la réalité extralinguistique — physique ou mentale — ou linguistique, car il résulte des opérations cognitives consistant à percevoir et choisir un des objets accessibles au sujet parlant, qui, ensuite, y assigne le statut de thème. Dans les analyses, nous allons appliquer le test de négation (A. Bogusławski, 1977, 1983) pour distinguer les thèmes de phrases (parties de phrases qui n'entrent pas sous la négation) constituant — dans le cadre théorique de ce travail — le premier niveau de la structure thématique de discours.

2. Modèles de structures informationnelles globales de discours — esquisse d'une typologie

Dans la structure thématique de discours, on distingue, donc, trois niveaux : (1) **niveau supérieur** où est situé l'hyperthème, (2) **niveau intermédiaire** — celui de thèmes partiels et de thème(s) généralisant(s), et (3) **niveau de base** constitué de thèmes phrastiques. Nous allons décrire les modèles de structures informationnelles globales de discours — chaque modèle représentant une façon particulière dont peut être structurée l'information dans le discours à deux niveaux : supérieur et intermédiaire. Dans cette esquisse de la typologie de structures informationnelles, nous adoptons les critères suivants :

- nombre de thèmes partiels dérivés de l'hyperthème,
- dans le cas de la structure à — au moins — deux thèmes partiels, présence ou absence de reprise du même thème partiel,
- introduction du thème généralisant,
- introduction de l'hyperthème.

Il faut ajouter encore un critère aux critères déjà discutés, celui qui, cette fois-ci, ne concerne pas le nombre ou les possibilités combinatoires de thèmes partiels, mais leur statut car, à côté des thèmes — éléments constitutifs de l'objet choisi comme hyperthème, on doit prendre en considération les thèmes — expressions à fonction métalinguistique — qui concernent : type de discours, son style, public préconstruit, ou langue caractéristique pour un discours donné. Le dernier discours analysé illustre justement ce type de structure informationnelle.

Ces critères permettent de formuler un certain nombre de modèles de structures informationnelles globales de discours. Chaque section suivante est consacrée à un modèle différent illustré par un exemple d'analyse dans laquelle nous décrivons tous les trois niveaux de la structure informationnelle en indiquant hyperthème, thèmes partiels et thèmes de phrase.

2.1. Modèle de structures informationnelles globales à un thème partiel

Le modèle le plus simple reflète la structure informationnelle dans laquelle **l'hyperthème est la source de dérivation d'un seul thème thème partiel** p.ex.: l'hyperthème *événement* donne lieu au thème partiel *agent*, l'hyperthème *objet* au thème partiel *composant de l'objet*, ou l'hyperthème *processus* devient la source d'un thème partiel *étape du processus*. Le premier exemple où l'hyperthème *l'agression* est la base de dérivation d'un seul thème partiel *agent responsable de cette action*, illustre ce type de structure.

Structure thématique au niveau supraphrastique du texte n° 1

1. L'hyperthème : *l'agression*.
2. Le seul thème partiel TP₁ dérivé de l'hyperthème : l'agent responsable de cette action : *l'adolescent de 14 ans*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₂ : *l'ado*, T₃ : *il*, T₄ : *il*, T₅ : *le jeune*, T₆ : (implicite) *il*, T₇ : *l'adolescent*, T₈ : *le jeune*, T₉ : *interrogé par la police*, *le jeune*, T₁₀ : *fil de divorcés*, *il*, T₁₁ : *le garçon*.

Texte n° 1

H : (1) **Agression dans le Var** : un adolescent de 14 ans menace son professeur avec un couteau. (2) **L'ado** sera mis en examen après qu'il ait menacé son professeur vendredi dernier.

(3) **Il** est venu dans le collège de la Garde, dans le Var, armé d'un couteau de cuisine. (4) **Il** l'a brandi en menaçant l'un de ses professeurs, tout en le cherchant. (5) **Le jeune** criait et (6) proférait menaces et insultes à son professeur. (7) **L'adolescent** a été stoppé dans son élan agressif par un surveillant attiré par les cris et l'agitation provoqués par l'altercation.

(8) **Le jeune** a été mis en examen, puis relâché sous contrôle judiciaire, dimanche matin après 48 heures de garde à vue.

(9) **Interrogé par la police**, **le jeune** a affirmé vouloir tuer son professeur.

(10) **Fils de divorcés**, **il** a été contraint de rejoindre le domicile de son père en région parisienne.

(11) **Avant d'agir**, **le garçon** avait avalé des antidépresseurs et fumé du cannabis.

(12) **Il** se sentait victime d'injustice, notamment par un professeur qui le rabaisait sans cesse.

2.2. Modèle linéaire de structures informationnelles globales

Le modèle linéaire se caractérise par **une simple succession de deux ou plus segments thématiques** — dont chacun, rappelons la définition, dépend d'un thème

partiel différent. Ainsi, chaque segment thématique est réalisé en bloc et n'apparaît, donc, qu'une fois dans le discours. C'est le cas de l'exemple n° 2, car l'hyperthème *l'action de la police* est la base dérivationnelle de trois thèmes partiels : TP₁ : objet : *30 kg de cannabis*, TP₂ : l'agent responsable de l'enquête et de l'arrestation : *les forces de l'ordre*, TP₃ : le patient : *le propriétaire de la drogue arrêté par la police*. Les trois segments thématiques subordonnés à ces thèmes partiels sont réalisés en bloc.

Structure thématique au niveau supraphrastique du texte n° 2

1. L'hyperthème : *l'action de la police* — source de dérivation de trois thèmes partiels.
2. Le thème partiel TP₁ : objet : *30 kg de cannabis*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₁ : *30 kg de cannabis*, T₂ : *la résine de cannabis*.
3. Le thème partiel TP₂ : l'agent responsable de l'enquête et de l'arrestation : *les forces de l'ordre*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₃ : *la PJ de Lille*, T₄ : *la brigade de stupéfiants*, T₅ (implicite) : *la brigade de stupéfiants*, T₆ : *les policiers*, T₇ : (implicite) *les policiers*, T₈ : *les enquêteurs*, T₉ (implicite) : *les enquêteurs*, T₁₀ : *les stups et la BRI (brigade de recherches et d'interventions)*, T₁₁ et T₁₂ (implicites) : *les stups et la BRI (brigade de recherches et d'interventions)*.
4. Le thème partiel TP₃ : le patient : *le propriétaire de la drogue arrêté par la police*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₁₃ : *L'occupant, un Lillois de 33 ans, seul et sans emploi*, T₁₄ : *il*.

Texte n° 2

- (1) **Wazemmes : 30 kg de cannabis** repérés à l'odeur
- (2) **La résine de cannabis** présente une odeur caractéristique très forte... qui oblige à la manipuler avec précaution si l'on veut conserver une certaine discrétion.
- (3) **La PJ de Lille** reçoit une information indiquant qu'un trafic de cannabis s'est établi sur les boulevards de Metz et de Strasbourg, dans les quartiers du Faubourg de Béthune et de Moulins. (4) **La brigade de stupéfiants** installe une surveillance et (5) constate des allées et venues de clients, qui remontent aussi parfois jusqu'à la rue d'Iéna, à Wazemmes. (6) **Les policiers** y ciblent un immeuble qui pourrait servir de lieu de stockage. (7) Reste à déterminer dans quel appartement se trouve le stock présumé.
- (8) **Les enquêteurs** se placent donc en observation et, (9) début juin, obtiennent vite des réponses « olfactives » à leurs questions parce que lundi soir une puissante odeur remplit une entrée et toute une cage d'escalier. (10) **Les stups et la BRI (brigade de recherches et d'interventions)** débarquent dans l'appartement d'où émanent les effluves, et (11) découvrent, dans la cuisine, un total de 30 kg de résine

de cannabis. (12) Ainsi que 37 400 E en billets rangés en liasses dans les tiroires, semblant provenir du trafic.

(13) **L'occupant, un Lillois de 33 ans, seul et sans emploi**, s'est rendu sans difficultés, reconnaissant être le propriétaire de la drogue. (14) **Il** devait être présenté hier soir ou ce matin à un magistrat.

2.3. Modèle de structures informationnelles globales à deux thèmes partiels alternants

Le modèle à deux thèmes partiels alternants se caractérise par la reprise de chaque segment thématique. Ceux-ci ne sont donc pas réalisés en bloc, mais, bien au contraire, chacun d'eux réapparaît dans le discours. Dans l'exemple qui suit, deux thèmes partiels TP₁ : l'agent A₁ responsable de la série d'attaques : *le cambrioleur*, et TP₂ : l'agent A₂ responsable de l'enquête : *les forces de l'ordre*, sont systématiquement repris dans le discours.

Structure thématique au niveau supraphrastique du texte n° 3

1. **L'hyperthème** : *la série d'attaques* — source de dérivation de deux thèmes partiels.
2. **Le thème partiel TP₁** : l'agent A₁ responsable de la série d'attaques : *le cambrioleur*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₁ : *le cambrioleur à la morphine*, T₃ : *sa méthode*, T₄ : *il*, T₅ : (implicite) *il*, T₆ : *il*, T₁₀ : *l'homme*.
3. **Le thème partiel TP₂** : l'agent A₂ responsable de l'enquête : *les forces de l'ordre*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₂ et T₇ : *les policiers de Seine-Saint-Denis*, T₈ : *le parquet de Bobigny*, T₉ : *ils*, T₁₁ : *les patrouilles de police*, T₁₂ : *la police*.

Texte n° 3

(1) **Seine-Saint-Denis, le cambrioleur à la morphine** sévit toujours !

(2) **Les policiers de Seine-Saint-Denis** suivent depuis quelques semaines les traces d'un homme qui sévit sur les retraités. (3) **Sa méthode** est simple, (4) **il** les appâte par divers moyens, (5) leur propose ensuite un morceau de gâteau rempli de morphine et (6) **il** les cambriole.

(7) **Les policiers de Seine-Saint-Denis** ont recensé depuis le mois de mars une dizaine de faits similaires dans les environs de Montreuil-sous-Bois. (8) **Le parquet de Bobigny** a chargé les policiers de la sûreté départementale de l'enquête. (9) **Ils** déclarent d'ailleurs que l'homme en question met en danger la vie de ces personnes avec les doses fortes de morphine alors que la recette reste maigre.

(10) **L'homme** n'a pu être interpellé malgré la description que les victimes ont pu fournir.

(11) **Les patrouilles de police** ont été renforcées dans le secteur ; (12) **la police** encourage les personnes qui ont un doute à le signaler.

2.4. Modèle de structures informationnelles globales à thèmes partiels repris et thème généralisé

Dans ce modèle de structures informationnelles, la configuration de thèmes partiels repris dans le discours est enrichie par **l'introduction d'un thème généralisant** la fonction duquel consiste à recouvrir au moins deux thèmes partiels. La structure informationnelle de l'exemple n° 4 est constituée de trois thèmes partiels : TP₁ : événement : *la rentrée*, TP₂ : le patient P₁ : *les élèves sondés* et TP₃ : le patient P₂ : *les enseignants sondés*. En plus, le thème généralisant représenté par les thèmes phrastiques : T₁₃ : *les partenaires*, T₁₄ : *enseignants et élèves*, T₁₈ : *tous*, T₁₉ (implicite) : *tous*, englobe le second et le troisième thème partiel.

Structure thématique au niveau supraphrastique du texte n° 4

1. **L'hyperthème** : *le sondage* — source de dérivation de trois thèmes partiels.
2. **Le thème partiel TP₁** : événement : *la rentrée*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₁ : *rentrée*, T₂ : *l'heure de la rentrée*, T₃ (implicite) : *la rentrée*.
3. **Le thème partiel TP₂** : le patient P₁ : *les élèves sondés*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₄ : *la joie de retrouver ses camarades*, T₉ : *les élèves*, T₁₇ (implicite) : *les élèves*.
4. **Le thème partiel TP₃** : le patient P₂ : *les enseignants sondés*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₅ : *côté enseignant, l'habitude*, T₆ : *69% d'entre eux*, T₇ : *chacun*, T₈ (implicite) : *chacun*, T₁₀ : *les enseignants*, T₁₁ : *la majorité de professeurs sondés*, T₁₂ : *ils*, T₁₅ : *les professeurs de lycées*, T₁₆ : *ils*.
5. **Le thème généralisant** qui englobe les TP₂ et TP₃, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₁₃ : *les partenaires*, T₁₄ : *enseignants et élèves*, T₁₈ : *tous*, T₁₉ (implicite) : *tous*.

Texte n° 4

(1) **Rentrée** : regards sur les collèges et lycées.

(2) **L'heure de la rentrée** a sonné. (3) Un événement pour 72% des élèves de la 4^{ème} à terminale, redouté par 43% d'entre eux. (4) **La joie de retrouver ses camarades**

jouxe les traditionnelles préoccupations : la découverte d'un emploi du temps, les nouveaux professeurs.

(5) **Côté enseignants, l'habitude** préserve de l'angoisse : (6) **69% d'entre eux** disent n'avoir ressenti, hier encore, à la veille du grand jour, aucune inquiétude. (7) **Chacun** s'accorde à constater, ses dernières années, une amélioration de l'état des locaux, à l'exception de banlieues où collèges et lycées paraissent se dégrader au fil des rentrées, et (8) se déclare plutôt satisfait du matériel pédagogique.

(9) **Les élèves** plébiscitent un cadre de vie agréable (des espaces verts, des foyers de détente), pourtant (10) **les enseignants** privilégient les équipements audiovisuels et informatiques, la documentation et les photocopieurs. (11) **La majorité de professeurs sondés** a une image moderne de son établissement. (12) Pourtant, **ils** soulignent que la sécurité pêche toujours et que, surtout, le nombre d'élèves par cours demeure un problème aigu pour 57% d'entre eux. (13) **Ici, les partenaires** s'entendent pour fixer à 21 ou 22 l'audience idéale. (14) **Enseignants et élèves** se jaugent mutuellement. (15) **À l'égard de leurs « ouailles », les professeurs de lycées** ont un regard plus sévère que leurs collègues des collèges : (16) **ils** sont 47% à percevoir un affaiblissement, contre 37%. (17) **Les élèves, quant à eux**, saluent d'avantage l'éducateur qui « sait bien expliquer » que celui qui « maîtrise sa matière ».

(18) Enfin, **tous** estiment nécessaire de rapprocher deux mondes, encore et toujours trop éloignés : l'école et l'entreprise. (19) Et d'associer les parents, d'une manière plus étroite, au travail entrepris par le corps enseignant.

2.5. Modèle de structures informationnelles globales à thèmes partiels et l'hyperthème repris dans le discours

Ce type de modèle global de structures informationnelles se distingue par la présence de **l'hyperthème introduit soit au milieu, soit à la fin** de la structure thématique du discours. Dans l'exemple n° 5, l'hyperthème *la polémique* est la source de deux thèmes partiels qui indiquent les participants : TP₁ : agent A₁ — *l'ambassadrice de Syrie en France, Lamia Chakkour* et TP₂ : l'agent A₂ — *la chaîne France 24*. À côté de ces deux thèmes partiels, on observe encore **l'hyperthème repris au milieu** de la structure thématique par le thème T₅.

Structure thématique au niveau supraphrastique du texte n° 5

1. **L'hyperthème** : — *la polémique* — source de dérivation de deux thèmes partiels.
2. **Le thème partiel TP₁** : agent A₁ — un de participants à la polémique : *l'ambassadrice de Syrie en France, Lamia Chakkour*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :

T_2 : *l'ambassadrice de Syrie en France, Lamia Chakkour*, T_3 : *l'intéressée*, T_4 : (implicite) : *l'intéressée*, T_6 : *qui*, T_{11} : *Lamia Chakkour*, T_{12} (implicite) : *Lamia Chakkour*, T_{13} : *Interrogée mercredi matin par BFM TV, en direct des locaux de l'ambassade de Syrie à Paris, l'ambassadrice*, T_{14} (implicite) : *sa démission*.

3. **L'hyperthème repris** par un thème phrastique : T_5 : *la polémique*.

4. **Le thème partiel TP_2** : l'agent A_2 — un de participants à la polémique : *la chaîne France 24*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :

T_7 : *La chaîne française*, T_8 : *Renée Kaplan, la directrice adjointe de la rédaction à France 24*, T_9 : *Même son du cloche*, T_{10} : *France 24*, T_{15} : *la chaîne France 24*, T_{16} : (implicite) : *la chaîne France 24*.

Texte n° 5

H : (1) **La polémique** : l'étrange « démission » de l'ambassadrice de Syrie.

(2) **L'ambassadrice de Syrie en France, Lamia Chakkour**, a-t-elle annoncé mardi soir sur France 24 sa démission ? (3) **L'intéressée** assure que non et (4) accuse une femme d'avoir usurpé son identité. (5) En attendant, **la polémique** fait rage. (6) Alors **qui** a réellement pris la parole pour dénoncer la répression sanglante du régime du président Bachar al-Assad ?

(7) **La chaîne française** a fait part de sa surprise dans les colonnes du Monde après le démenti de l'ambassadrice à la chaîne Al-Arabia. (8) **Renée Kaplan, la directrice adjointe de la rédaction à France 24** a en effet déclaré qu'elle connaissait bien Lamia Chakkour et qu'elle pensait « qu'il s'agissait bel et bien d'elle ». (9) **Même son du cloche** parvient du côté de l'agence Reuters qui affirme avoir reçu confirmation de cette démission par mail de la part de l'ambassade de Syrie en France : « Nous confirmons que vous avez pu voir en direct sur France 24. L'ambassade de Syrie en France ne fera pas plus de commentaire pour l'instant ». (10) **France 24** victime de manipulation ?

(11) Mais **Lamia Chakkour** persiste et (12) signe. (13) **Interrogée mercredi matin par BFM TV, en direct des locaux de l'ambassade de Syrie à Paris, l'ambassadrice** a précisé son intention de porter plainte. (14) Alors manipulation ou volte-face de la diplomate ? (15) **La chaîne France 24** n'exclut aucune de ces deux hypothèses et (16) indique dans son communiqué que si tel était le cas, elle poursuivrait en justice « toutes les personnes, officines ou services officiels qui en seraient à l'origine ».

Contrairement à l'exemple précédent, le texte n° 6 reflète la structure informationnelle dans laquelle **l'hyperthème est repris à la fin** du texte. Les deux thèmes partiels : TP_1 : lieu : *Atlanta*, et TP_2 : l'agent : *le zèbre*, alternent dans le discours dont la structure informationnelle est fermée par l'hyperthème repris dans le T_7 par l'anaphore pronominale *tout*.

Structure thématique au niveau supraphrastique du texte n° 6

1. **L'hyperthème** : *la promenade d'un animal sauvage dans la ville* — source de dérivation de deux thèmes partiels.
2. **Le thème partiel TP₁** : lieu : *Atlanta*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₁ : *Atlanta*, T₂ et T₃ (implicite) : *Atlanta*.
3. **Le thème partiel TP₂** : l'agent : *le zèbre*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₄ : *Lima, un magnifique zèbre de 12 ans*, T₅ : (implicite) : *le zèbre*, T₆ : *il*.
4. **L'hyperthème repris** dans le T₇ : *tout*.

Texte n° 6

- (1) **Atlanta** : Un zèbre fait un tour en ville. (2) Un zèbre s'échappe d'un cirque et (3) sème la panique dans la ville.
- (4) **Lima, un magnifique zèbre de 12 ans** s'est échappé du cirque Barnum & Bailey et (5) a semé la panique dans la ville d'Atlanta aux USA.
- (6) **Il** s'est mis à galoper dans les rues semant la pagaille parmi les automobilistes avant d'être pris en chasse par 5 ou 6 voitures de police, puis par des policiers à pied qui courraient derrière lui.
- (7) Finalement, **tout** s'est bien terminé, l'animal ne souffrant que de quelques égratignures.

2.5. La structure thématique constituée des éléments métatextuels

En présentant les critères sur lesquels base la typologie de modèles de structures informationnelles globales, nous avons introduit le critère qui ne se réfère ni au nombre ni au potentiel combinatoire de thèmes partiels. Nous avons distingué ainsi un type particulier de **thèmes partiels réalisés par des expressions à fonction métalinguistique**. Dans le dernier exemple analysé, l'hyperthème : — *le sauvetage de victimes potentielles d'un accident* — donne lieu à cinq thèmes partiels parmi lesquels les quatre premiers désignant instrument, agents et étapes sont des éléments constitutifs de l'événement, tandis que le dernier — implicite — *ce texte* — est de nature métalinguistique.

Structure thématique au niveau supraphrastique du texte n° 7

1. **L'hyperthème** : — *le sauvetage de victimes potentielles d'un accident* — source de dérivation de cinq thèmes partiels dont l'un est de nature métatextuelle.
2. **Le thème partiel TP₁** : instrument : *Facebook*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₁ : *Facebook*.

3. **Le thème partiel TP₂** : étapes de l'action du sauvetage : réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₂ : *l'alerte*, T₃ : *elle*, T₉ : *en passant par Facebook*, T₁₁ : *ceci*.
4. **Le thème partiel TP₃** : le patient — un de participants à l'incident : *les deux fillettes*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₄ : *deux fillettes de 10 à 12 ans*, T₅ : *elles*, T₈ : *les jeunes filles ont eu un bien mauvais réflexe*.
5. **Le thème partiel TP₄** : l'agent — un de participants à l'incident : *les pompiers*, réalisé par les thèmes phrastiques suivants :
T₆ : *les pompiers*, T₇ (implicite) : *les pompiers*, T₉ : *Glenn Benham, responsable de pompiers locaux*.
6. **Le thème partiel TP₅** : le texte : réalisé par un seul thème phrastique :
T₁₂ (implicite) : *ce texte*.

Texte n° 7

(1) **Facebook** sauve deux fillettes ! (2) **L'alerte** a été donnée via le réseau social mais (3) **elle** démontre que les jeunes ont les mauvais réflexes !

(4) **En Australie, deux fillettes de 10 et 12 ans** se sont retrouvées, dans la nuit de dimanche à lundi, coincées dans un collecteur d'eaux pluviales dans lequel elles jouaient.

(5) **Pour se faire libérer, elles** ont immédiatement utilisé leurs téléphones portables afin de mettre à jour leur statut Facebook et alerter leurs amis. (6) **Les pompiers** ont alors été appelés et (7) ont pu libérer les fillettes.

(8) Mais ce qui inquiète les pompiers australiens dans cette affaire, c'est que **les jeunes filles ont eu un bien mauvais réflexe**. (9) **Glenn Benham, responsable de pompiers locaux**, explique ainsi que « Les fillettes avaient eu du réseau parce qu'elles ont pu se connecter à Facebook. Dès lors elles auraient dû composer le numéro d'urgences (000) afin d'être directement en contact avec nous. Nous aurions ainsi pu les immédiatement localiser et intervenir. Nous serions arrivés bien plus vite ».

(10) Au contraire, **en passant par Facebook**, toute une mécanique a dû être mise en place pour comprendre qui étaient ces fillettes et où elles étaient vraiment enfermées. (11) **Ceci** demandait un temps précieux qui, dans d'autres circonstances, aurait pu être fatal. (12) Un fait divers qui doit rappeler à chaque parent qu'il est important d'enseigner aux enfants les numéros d'urgence, d'autant que tous les téléphones n'offrent pas un accès à Facebook.

Conclusions

Dans cet article, nous nous sommes proposé de décrire les modèles de structures informationnelles globales de discours, modèles conçus comme configurations d'éléments appartenant à deux niveaux de la structure thématique ; niveau supérieur où est situé l'hyperthème, et niveau intermédiaire constitué de thèmes partiels. En adoptant les critères du nombre, des possibilités combinatoires de thèmes partiels, et de leur statut, nous avons proposé une esquisse de typologie de modèles de structures informationnelles globales de discours en décrivant les modèles à un thème partiel, à deux thèmes partiels alternants, modèle linéaire, et modèles dont la structure est enrichie par la reprise du thème généralisant et de l'hyperthème, et aussi par l'introduction des éléments métatextuels. Il est clair que cet inventaire réunissant les modèles basiques de structures informationnelles de discours ne constitue que le point de départ pour les analyses de structures plus complexes qui peuvent être le résultat de la fusion de deux ou plusieurs modèles formulés dans ce travail.

Références

- Bogusławski A., 1977: *Problems of the Thematic-Rhematic Structure of Sentences*. Warszawa, PWN.
- Bogusławski A., 1983: „Słowo o zdaniu i o tekście”. W: T. Dobrzyńska, E. Janus, red.: *Tekst i zdanie. Zbiór studiów*. Wrocław, Ossolineum, 7—31.
- Červenka M., 1974: „O tematycznym następstwie”. W: R. Mayenowa, red.: *Tekst i język. Problemy semantyczne*. Wrocław, Ossolineum, 85—97.
- Daneš F., 1974: „Semantyczna i tematyczna struktura zdania i tekstu”. W: R. Mayenowa, red.: *Tekst i język. Problemy semantyczne*. Wrocław, Ossolineum, 23—40.
- Miczka E., 1992: *Les mécanismes sémantico-rhétoriques de la cohérence du commentaire politique*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Miczka E., 1993: «Les structures supraphrastiques dans le texte. Analyses et procédures». *Neophilologica*, **9**, 41—60.
- Miczka E., 1996: „Rola kategorii ponadzdaniowych w procesie rekonstrukcji tekstu”. W: T. Dobrzyńska, red.: *Tekst i jego odmiany*. Warszawa, Instytut Badań Literackich, 41—52.
- Miczka E., 2002: *Kognitywne struktury sytuacyjne i informacyjne w interpretacji dyskursu*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Miczka E., 2010: «Le rôle de l'enchaînement rhématique dans la structure informationnelle de discours». *Neophilologica*, **22**, 75—81.
- Winston M.E., Chaffin R., Herrman D., 1987: “A Taxonomy of Part-Whole Relations”. *Cognitive Science*, **11**, 417—444.

Agnieszka Pastucha-Blin

*Università della Slesia
Katowice*

Il corpo umano nella cultura di massa

Abstract

The present contribution is an attempt to shed light on how the human body (it. *corpo umano*) is conceptualized in persuasive discourse, especially that addressed to women.

The paper shows how the contemporary culture deifies the human body (*corpo umano*) which has become a cult object. Therefore the human body (*corpo umano*) becomes a body that is visualized, reproduced a number of times, often in an obsessive way, by the mass media.

The contemporary cultural models consider the human body (*corpo umano*) a plastic substance, ready to be modelled, like a machine, treated in an instrumental or mechanic way, or as a complex system that is made of independent parts, which provokes an effect of splitting and multiplication.

Although these models appear, they are definitely inappropriate with reference to most people's body image.

Keywords

Human body, mass culture, persuasive discourse, conceptualization.

1. Introduzione

Con il seguente contributo ci si propone l'intento di esporre come *il corpo umano* viene presentato dai mass media, con particolare riferimento agli specializzati testi internet riguardanti il benessere ed indirizzati in via specifica alle donne.

Nel nostro lavoro prenderemo in considerazione gli articoli pubblicati nell'ultimo decennio, dai quali è possibile evincere la visione complessiva di un intero quadro coerente dell'argomento trattato. Ci concentreremo prima di tutto sulle in-

formazioni diffuse da alcuni portali femminili e da svariati periodici nella versione on-line.

Il corpus testuale, su cui si basano le analisi effettuate da noi, è costituito dai discorsi persuasivi. Gli autori dei messaggi di questo tipo, riprendendo termini e formule sintattiche, li trasformano in funzione dei loro scopi, accentuandone il valore espressivo (cfr. G. Belliotti, 2003).

Il ruolo di questo tipo di discorso e dei mass media in generale risulta di grande importanza nella diffusione dei modelli di perfezione estetica, nella formazione dei gusti e nella valutazione degli stili e dei canoni. Gli articoli del consumo di massa, offrendo le istruzioni di come curare il corpo, impongono l'obbligo della bellezza a tutti. Le nuove tecnologie assumono una funzione di socializzazione, generando una civiltà dell'immagine mediante la quale si vanno ad enfatizzare gli aspetti legati alla visibilità ed al look. L'immaginario collettivo viene costruito sulla logica dell'avere, a discapito dell'essere. Il corpo di oggi viene considerato essenzialmente un organo di consumo, destinato ad assimilare tutto ciò che gli venga proposto dalla società consumistica. La caccia alla perfezione del corpo è di fatto diventata il simbolo della nostra epoca. L'età, il peso e l'aspetto fisico sono nelle mani dell'uomo contemporaneo — pronto alla metamorfosi (cfr. D. Czaja, 1999).

2. Tra essere e apparire

Il corpo costituisce un esempio di sistema complesso, nel quale natura e cultura si compenetrano a vicenda. È il punto di congiunzione tra due ordini: quello naturale e quello culturale (cfr. V. Fortunati, 2011). Per affrontare tale mistero molte ricerche sono state svolte lasciando, importanti testimonianze.

Il corpo umano si è sempre presentato come uno dei temi essenziali della cultura occidentale a partire dalla filosofia greca per passare quindi attraverso la cultura giudaico cristiana, il razionalismo, il pensiero marxiano, le dottrine del novecento ed infine il movimento femminista. A cominciare dagli anni Ottanta del secolo scorso, gli studi sulle donne, dopo aver rifiutato la teoria cartesiana che esaltava la donna decorporeizzata, si concentrano sul concetto in base al quale le donne devono riappropriarsi del corpo, lottando contro gli stereotipi creati dalla cultura patriarcale (cfr. A. Rich, 1995). La subordinazione totale delle donne e la dominazione degli uomini sono particolarmente visibili nei risultati delle analisi effettuate dal semiologo R. Barthes (1957).

Lo studio esauriente della nozione di *corpo umano* è racchiuso nell'opera di U. Galimberti. Secondo il filosofo il corpo è diventato ormai un manichino, un oggetto che si può costruire. Si tratta, però, di un corpo falsificato, dal momento che risulta completamente separato da noi e non coincide con noi. U. Galimberti

afferma, che il corpo è l'unico biglietto di presentazione che abbiamo a disposizione per poterci relazionare agli altri in questi tempi di scarsa comunicazione. Per questo motivo vengono offerti i corpi allestiti, ovverosia i corpi che espongono una bellezza artificiale (cfr. U. Galimberti, 2007).

Sul corpo, che esponiamo oggi, lavora quasi esclusivamente il sistema della moda. P. Calefato (2007) parla dei corpi rivestiti, intesi come dei territori fisico-culturali, nei quali si realizza la performance visibile della nostra identità esteriore e si esprimono tratti individuali e sociali.

“Il nostro corpo ci appartiene solo in parte, esposto alle pressioni della pubblicità, della moda e prima ancora agli imperativi spesso contraddittori del potere, della morale” (D. Bertani, 2011).

Il resto appartiene alla cultura e alla società in cui ci troviamo a vivere. In termini culturali quindi non esiste *il corpo*, bensì le sue innumerevoli immagini, che si appalesano come il frutto delle riflessioni sul corpo.

La cultura contemporanea ha deificato il corpo umano che è diventato, in tal modo, l'oggetto del culto. Oggi i suoi templi si moltiplicano e sono costituiti: dagli istituti di bellezza, dai gabinetti di estetica medica, dalle palestre, dai centri di massaggio, saune, solarium, ecc., luoghi tutti dove si celebrano i diversi riti in onore del corpo. La presenza del corpo umano in tanti campi della cultura attuale è di fatto una realtà indiscutibile. Da ogni parte siamo circondati e bombardati dalle immagini del corpo: il corpo sensuale delle pubblicità, il corpo erotico ed esangue dei film, il corpo esanime o massacrato dei telegiornali. Per questo motivo il corpo umano diviene un corpo visualizzato, riprodotto innumerevoli volte ed in modo ossessivo dai mass media.

Un'altra caratteristica di questo corpo onnipresente è la sua frammentazione. Le relazioni meronomiche nell'ambito della concettualizzazione TUTTO — PARTE richiamano la nostra attenzione sugli elementi particolari del corpo umano, nell'attimo in cui cominciano a *vivere* la propria vita. In effetti, il corpo viene percepito come un sistema complesso, a sua volta composto di parti autonome:

- (1) *Ecco come procedere: con il getto di acqua calda della doccia bagnare prima **piedi e gambe**, risalire verso **braccia, schiena, addome**. [...] Bagnare in acqua fredda un asciugamano di cotone o di canapa. Una volta strizzato e piegato in quattro, passarlo velocemente su tutto **il corpo**, partendo sempre dalle estremità e insistendo sulla **colonna vertebrale**¹.*

Alle particolari parti del corpo viene fornito un significato simbolico, prescindendo dalla divisione funzionale. Ne risulta di conseguenza, che *il corpo umano* non viene considerato nella prospettiva medica, ovverosia come il corpo che è, ma nella prospettiva culturale vale a dire come *il corpo* che significa.

¹ <http://www.kwsalute.kataweb.it/Notizia/0,1044,2933,00.html> (il 3 novembre 2011).

Il fatto di trattare separatamente le diverse parti del *corpo umano* provoca un duplice effetto: di spezzettamento e di moltiplicazione.

Nella cultura di oggi ci ritroviamo ad avere a che fare con il concetto di uguaglianza delle parti del corpo (tanti differenti cosmetici destinati a particolari aree del corpo). Si osserva, però, che il viso si appalesa come la zona prediletta, ritenuta di maggiore interesse. Si tratta, in effetti, di una parte molto delicata e maggiormente esposta all'azione nociva degli agenti esterni:

- (2) *Una faccia davvero pulita. Per avere un viso giovane e sano la parola d'ordine è deterzione. [...] 'pulire l'epidermide del viso significa innanzitutto asportare le impurità provenienti dall'ambiente esterno — agenti inquinanti e tracce di trucco — oppure dall'organismo, in particolare dalle ghiandole sebacee — eccesso di grasso, sudore e cellule morte. Si tratta cioè di eliminare quelle sostanze inquinanti che alterano il pH naturale della pelle, ne impediscono la corretta ossigenazione, rendono l'incarnato spento e contrastano con l'azione regolarmente svolta dal film idrolipidico, ovvero la sottile barriera di acqua e grassi che protegge la pelle dalle aggressioni esterne''².*

Il volto, inoltre, è influenzato anche dalla paura degli sguardi altrui e pertanto suole ricoprirsi di una maschera che ne cancella l'identità, nasconde, inganna... È questa la maschera che simboleggia la doppia esistenza, che offre la speranza di fermare il tempo che passa e nello stesso momento dona un certo senso di sicurezza alla faccia debole. Oggi la maschera influisce molto sulla nostra vita, la gestisce, è pertanto può anche rivelarsi pericolosa e diventare un nostro vizio, una nostra necessità. Questa drammatica tensione tra identità e maschera, tra essere e apparire, tra soggetto e società costituisce l'oggetto delle ricerche psicologiche di B. Meroni (2005).

Un altro componente del corpo sul quale viene focalizzata l'attenzione delle donne di oggi ed al quale viene dedicata quasi la metà dei testi internet che trattano della bellezza e del benessere femminile è dato dalla pelle:

- (3) *La regola fondamentale è quella dell'idratazione. Per fare questo preferite la doccia al bagno, usando detersivi non aggressivi e non schiumogeni, come un olio cosmetico, che protegga e ammorbidisca **la pelle** durante la pulizia. [...] Uno dei principali nemici dell'abbronzatura è la ceretta, sia a caldo che a freddo, perché solleva **la parte cutanea** più esterna togliendo la tintarella³.*

La funzione di tale elemento è rilevante, soprattutto perché costituisce lo strato più esterno e quindi la parte più visibile e nello stesso momento più facile da valu-

² http://archiviostorico.corriere.it/2001/gennaio/28/Una_faccia_davvero_pulita_cs_0_010128707.shtml (il 3 novembre 2011).

³ http://www.spaziadonna.com/articolo/2073_bellezza-comes-mantenere-l-abbronzatura.html (il 15 giugno 2011).

tare. Dal momento che il fattore più importante in una persona nel mondo di oggi è costituito dalla bellezza esteriore, il rivestimento del corpo subisce un continuo processo di modellamento e trasformazione.

I modelli culturali di oggi, come pure le nostre analisi linguistiche, contribuiscono all'idea del *corpo* inteso come una sostanza plastica. Lo testimoniano pure gli studi sulla metafora della MATERIA PRIMA. Siamo nella visione del corpo concepito come qualcosa di non ancora finito e completato, suscettibile di ulteriori mutamenti, formazioni, modellamenti e sculpimenti:

- (4) *I dati della Sicpre, la Società italiana di chirurgia plastica, ricostruttiva ed estetica svelano che il secondo posto in classifica spetta a liposuzione e **lipo-scultura**, per **sculpire** il proprio corpo o eliminare le imperfezioni, rimuovendo depositi di grasso non desiderati da addome, fianchi, glutei, cosce, arti superiori e collo, o solo per piacersi di più, seguendo i canoni imposti dalla moda. [...] Non tramonta mai **la rinoplastica**, con 38.500 interventi solo nel 2006, **la mastoplastica** additiva che in Italia è passata da 32 mila operazioni nel 2004 a 37.600 e la riduttiva, da 22 mila a 24.300. [...] Le signore romane vogliono essere armoniche ed eleganti. “Quando mi chiedono di correggere un seno piccolo — conclude Carlo Magliocca — scelgo le dimensioni della protesi non solo in base al torace, ma in armonia con tutto il corpo della paziente, considerando anche il volume di glutei e addome. Lo stesso quando devo eseguire una lipoaspirazione: non aspiro grasso per ridurre i volumi, ma per **rimodellare** le forme di gambe, ginocchia e caviglie”. E gli uomini romani? Non disdegnano **otoplastica** e **addominoplastica**⁴.*

La donna di oggi può, in definitiva, crearsi da sola, avendo la possibilità di plasmare il proprio corpo secondo la necessità dell'istante. Come sostiene R. Steiner, infatti:

“L'uomo rimane nel suo stato incompiuto se non afferra in se stesso la materia della trasformazione e non si trasforma per forza propria. La natura fa dell'uomo semplicemente un essere di natura; la società ne fa un essere che agisce secondo date leggi; egli può diventare un essere libero solo per forza propria” (2003: 142).

La società di oggi forma il corpo rendendolo completamente docile e obbediente in piena conformità delle proprie esigenze. L'interesse non è concentrato soltanto sull'interiorità del corpo (salute, rallentamento dei processi di invecchiamento), ma principalmente sull'aspetto esteriore del corpo bello e forte. I più importanti imperativi dell'uomo moderno sono: le diete dimagranti, il cibo sano, lo sport, il rilassamento, i trattamenti cosmetici adeguati e così via. Ci vengono in ausilio i diversi modellamenti di tutto l'involucro carnale a seconda dei desideri del cliente, spesso sul modello delle star, dei cantanti, delle attrici. I nostri

⁴ <http://www.ilgiornale.it/a.pic1?ID=232060> (il 3 novembre 2011).

corpi si trovano ad essere sempre curati, disciplinati, costantemente tenuti sotto controllo. Siamo costretti a fare attenzione a cosa mangiamo, a quanto corriamo e a quanto dormiamo; dobbiamo essere sempre in forma, evitare di ingrassare, di avere rughe, cellulite, ecc. Questo continuo occuparsi del proprio corpo, questo culto della vita e della giovinezza, si risolvono in turbamenti psicologici che rinviano ai fenomeni di narcisismo ed edonismo. Nella società consumistica il corpo è divenuto una merce da vendere e per tale motivo è necessario che abbia un involucro perfetto.

La donna contemporanea è il prodotto della mescolanza di usanze, costumi, concezioni del mondo succedutisi nel corso di molte epoche. Il miglioramento del corpo, il suo abbellimento e tutte quelle azioni adesso attinenti come: bagnarsi, profumarsi, truccarsi, massaggiarsi, frizionarsi, ecc., che ne costituiscono gli inseparabili elementi culturali, hanno in un certo senso progettato una donna che non è più naturale (cfr. M. Radkowska, 1999).

W. Kwiatkowski parla in proposito della denaturizzazione del corpo femminile che si consiste nell'annichilazione culturale della sua fisicità (cfr. W. Kwiatkowski, 2007: 349). I tatuaggi, i gioielli, le parrucche, il make up, le creme, i balsami, i profumi, rappresentano una specie di abito. Il corpo femminile è solo apparentemente nudo, a causa delle gambe scoperte e delle scollature indecenti, ma in realtà è vestito dei più svariati cosmetici. Tutto ciò aiuta la donna di oggi a trovare la propria identità ed a mostrarla al mondo.

Le analisi assiologiche ci hanno permesso di capire che la cultura popolare esalta il corpo sempre giovane:

- (5) *Un modo sano, antico e gioioso di essere felici, lo ha definito la professoressa Alessandra Graziottin. Che considera la danza una miracolosa “terapia della vita”, capace di evocare bellezza, grazia, lievità; un vero elisir **anti-invecchiamento**, che mantiene **giovane** l’organismo e stimola il cervello; un dolce antidoto alla solitudine e ai ritmi frenetici contemporanei, che “uccidono l’anima e il cuore”. Sì al ballo in terza età, dunque, soprattutto in coppia o in compagnia degli amici: il movimento fisico, unito agli stimoli psichici e al momento di condivisione sociale / sentimentale, produce una potente azione **anti-age** che si traduce in una migliore qualità di vita⁵.*

È necessario che ogni donna di oggi abbia l'aspetto giovane e fresco ogni giorno (cfr. J. Mizielińska, 1997: 237).

La vecchiaia e le malattie, al contrario, sono state del tutto eliminate dal pensiero comune. La vecchiaia viene considerata come “un elemento di disordine, una macchia che deve essere eliminata in un mondo che aspira alla perfezione e all'armonia” (cfr. V. Fortunati, 2011).

⁵ <http://www.benesseredonna.it/canali/menopausa/secGio/balBen.php> (il 10 dicembre 2008).

Il corpo sempre sano e giovane costituisce un'offerta universale e molto attraente della contemporaneità. Grazie a ciò, la società di oggi si è liberata dal fatalismo: quanto più sa della mortalità, tanto meno vuole saperne (cfr. D. Czaja, 1999: 9).

Occorre constatare che la giovinezza presentata nel materiale linguistico da noi analizzato è intesa come uno stato corporale. Essa perdura finché il corpo è giovane. Possiamo ammettere, pertanto, che l'esistenza umana è esclusivamente corporale. Ciò premesso, non sorprendono né il così grande valore attribuito alla giovinezza del corpo né la forte tendenza a prolungarla. La giovinezza, tuttavia, non costituisce solo l'aspirazione delle donne anziane, ma si ritrova anche al centro dell'interesse delle donne di venti e trenta anni. Quindi il criterio della giovinezza risulta assai rigoroso. Una delle conseguenze del citato tentativo di avere un corpo giovane ad ogni costo si realizza nel fatto che se ne operi un trattamento in maniera strumentale e meccanica. Lo confermano quelle modalità, in base alle quali si viene a concettualizzare *il corpo* come una macchina, oppure come una massa plastica.

La caratteristica che colpisce di più nell'analisi degli esempi linguistici consiste soprattutto nella minuziosità con la quale sono presentate le particolari parti del *corpo* che dovrebbero essere corrette.

In questo contesto gli interventi di chirurgia plastica sembrano incarnare un potere sovranaturale che crea un *uomo nuovo*; ne viene a risultare, inoltre, che *il corpo* diventa un insieme di problemi tecnici, ovvero sia un oggetto da usare. La testimonianza di questa constatazione proviene da un'analisi linguistica della metafora della MACCHINA:

- (6) *Eros: la macchina della salute*. [...] “**La macchina sessuale** — spiega Emanuele Jannini, professore di Sessuologia Medica dell'Università dell'Aquila — è un'automobile complessa, accessoriatissima, che, come tutte le fuoriserie, ha bisogno di un'accurata, costante **manutenzione**. Come ogni buon **meccanico** sa, il presupposto per **una manutenzione efficace è l'uso**”⁶.

Nella cultura europea la metafora IL CORPO È UNA MACCHINA si appartiene ad una delle più antiche ed influenti figure del pensiero. A partire dal Rinascimento le funzioni della macchina sono, anche in senso metaforico, in continuo aumento. In un primo momento si è sostenuto che gli uomini, in un certo senso, assomigliassero alle macchine, nella nostra epoca si è passati, invece, alla suggestione che gli uomini e le macchine non differiscano affatto. La degradazione dell'uomo al rango di valore utilitaristico ha trovato una propria espressione in alcuni campi della medicina di oggi. Questa concettualizzazione, che si basa sulla reificazione, trova conferma nel trattamento del corpo che viene praticato mediante la

⁶ http://www.spaziadonna.com/articolo.phtml?f_id=880 (il 3 novembre 2011).

chirurgia delle parti di ricambio. La cura del corpo umano, costruito come una macchina, consiste nella riparazione o nella sostituzione delle sue parti:

- (7) *Per non ritrovarsi improvvisamente con la pelle chiazzata o il colorito opaco, occorre accelerare il fisiologico **ricambio cutaneo** ricorrendo a uno scrub⁷.*

La cultura contemporanea, in uno con la medicina, tende a trasformare la persona umana in una cosa, trattando il corpo come se fosse un magazzino delle parti di ricambio, degli elementi nuovi e vecchi, naturali e artificiali (cfr. Z. Libera, 1999). Le funzioni vitali del corpo dipendono molto spesso da diversi impianti, innesti, trapianti, impiego di silicone e corpi estranei in generale.

Il tema del rapporto uomo—macchina si trova ad essere riproposto anche dalla recente rivoluzione informatica, fantascientifica e cinematografica. È stata proposta una costruzione culturale, all'interno della quale si tornano riunire le sfere separate in precedenza. È stata creata una nuova forma di corpo che offre immense possibilità ed è costituita dal *cyborg*, ovverosia dalla fusione di elementi tecnologici (macchina) ed elementi biologici (corpo organico). Oggi non si parla più di corpi organici, ma trans-organici; di *post-human bodies* e di *bodies in the net* (cfr. D. Haraway, 1991). E il corpo fisico rimane ancora come la materia organica su cui operare innesti, trapianti ed operazioni chirurgiche. Come propone V. Fortunati: “[...] tale corpo che tenta disperatamente di fondersi e confondersi con la macchina diventa anche lo sfondo sul quale proiettare disagi sociali o possibili cambiamenti” (cfr. V. Fortunati, 2011).

Secondo R. Braidotti (2002) tutti questi cambiamenti e trasformazioni sono inevitabili nella nostra età dei cosiddetti *teco-corpi*. Il corpo mutante, ibridato, tecnologico, costituisce una sfida necessaria per il mondo contemporaneo.

Molto spesso nei testi internet che abbiamo analizzato si verifica che le istruzioni e i consigli siano preceduti da una specie di introduzione che contiene una descrizione delle imperfezioni femminili. Avviene, pertanto, che prima appaia il problema e dopo ci si sforzi da parte dell'autore di trovare una soluzione del medesimo problema.

- (8) ***Le doppie punte: A risentire particolarmente di questo problema sono i capelli fragili che si spezzano all'estremità, dove la cheratina, che ricopre e protegge il fusto, riduce il suo spessore.***

Queste fratture dei capelli, generalmente longitudinali, si ripercuotono su tutta la capigliatura che appare opaca, ruvida e povera di volume. [...] Ecco come rinforzare lo shampoo con una semplicissima miscela di prodotti naturali che puoi comodamente trovare in erboristeria [...] Con questi pochi ingre-

⁷ <http://www.beauty.it/informa.asp?idnews=1656> (il 11 giugno 2007).

*dienti e queste facili operazioni avrete un efficacissimo “shampoo rinforzato”. Provare per credere!*⁸

È, quest'ultimo, il tratto che caratterizza ogni sequenza esplicativa in base alla teoria di J.-M. Adam (1992). L'emittente si identifica con il contenuto di ciò che scrive e non manifesta in modo troppo evidente la propria presenza nel testo. Il materiale è, pertanto, di natura persuasiva.

Occorre notare, però, che tutti i difetti trattati (la secchezza della pelle, l'eccessiva peluria, la cellulite, ecc.) non sono di natura strutturale. Essi riguardano soprattutto lo strato superficiale del corpo umano e possono essere facilmente rimossi. Dopo aver ridotto o eliminato tutte le mancanze ci si sente meglio. Bisogna rilevare, infatti, che il bell'aspetto è strettamente legato al benessere dell'uomo.

L'enumerazione di tante difficoltà riferite alle diverse parti del corpo considerate separatamente fa del corpo femminile un problema mostruoso e mobilita le donne a cambiare il proprio aspetto (cfr. P. Tyszk a, 1999: 59). La rassegna dei pericoli che minacciano la giovinezza e il bell'aspetto della pelle risulta particolarmente allarmante allorché l'autore del testo usa un modo imperativo ed esclamazioni cogenti al fine di costringere il destinatario a trattare il problema in modo serio ed intervenire precocemente:

(9) *Passa ai capelli della parte alta della testa: **raccoglili e sviluppa** una seconda coda sopra la precedente, anche qui fermandoli con un altro elastico*⁹.

Accade talvolta che gli articoli internet contengano le descrizioni (o siano accompagnati dalle fotografie) che rappresentano i modelli del corpo ideale. L'obiettivo principale di tale procedimento si sostanzia, in effetti, nella volontà di indicare lo scopo a cui ogni donna dovrebbe giungere.

3. Conclusione

Dalle analisi da noi svolte, deriva che il ruolo del corpo consiste nell'aiutare l'uomo ad esistere nella società. Lo aiuta anche ad entrare in quel mercato delle immagini che offre la possibilità di successo, autorealizzazione e benessere. Il corpo umano si contiene in quest'immagine e l'uomo stesso si limita al proprio corpo. Chi non rispetta le regole del mondo di oggi, non potrà essere accettato dalla società. Tale atteggiamento si contrappone alle idee dello gnosticismo, e più

⁸ <http://www.bellezza.it/donne/cor/capelli/dcorpro3.html> (il 18 luglio 2009).

⁹ [http://www.cosmopolitan.it/beauty/Capelli-coda-da-defile/\(offset\)/4](http://www.cosmopolitan.it/beauty/Capelli-coda-da-defile/(offset)/4) (il 3 novembre 2011).

precisamente al dualismo antropologico fra corpo e anima. Secondo questa corrente lo spirito corrisponde ad una particella divina, e quindi eterna, mentre il corpo costituisce solo il carcere in cui l'anima è prigioniera o esiliata (cfr. con il dualismo platonico fra corpo e anima, in Platone, 2007). Allora il corpo non è quello che io sono, ma quello che io ho a mia disposizione.

La visione che ognuno di noi ha del proprio corpo proviene dalla continua relazione tra il soggetto e il mondo circostante. Si tratta soprattutto degli sguardi degli altri che danno forma alla nostra immagine corporea. Dal momento che quest'immagine dipende dal rapporto, spesso conflittuale, che abbiamo con la cultura e la storia dei nostri tempi, possiamo dire che *il corpo umano* è perfettamente oggettivo. Risulta evidente da tali premesse, che *il corpo* non viene concepito come un'entità statica e immutabile, ma piuttosto come in continuo progresso, dinamica e multipla.

Alla creazione dell'immagine del corpo femminile contribuiscono le possibilità tecniche della medicina estetica e della chirurgia plastica, discipline capaci di manipolarlo sostanzialmente (cfr. E. Roccella, 2001). Non si dovrebbe sottovalutare neanche il grande ruolo, che rivestono gli interessi commerciali ed i mass media nel propagare gli attuali canoni della bellezza fisica. Come si propone E. Mian (2006) è innegabile che proprio i mass media fungano da elementi decisivi nei confronti della formazione di ideali e convinzioni di ogni singolo soggetto. Oggi, per essere accettati dalla società, è necessario apparire in una forma che risulti uguale, o migliore, di quella proposta dai media. Pur tuttavia questi modelli appaiono, decisamente sono inadeguati rispetto all'immagine corporea della maggior parte delle persone. Il conflitto tra i mass media e la fisiologia umana porta inevitabilmente sempre più donne all'insoddisfazione per il proprio corpo che a loro appare deformato e pieno di difetti fisici. Imparano a considerarlo come un nemico da combattere attraverso le diete ed un esercizio ginnico incessante.

Grazie alla concettualizzazione del *corpo* possiamo concentrarci sull'immagine corporea della donna universale. Questo progetto è abbastanza omogeneo, anche se assume diversi aspetti. Con l'aiuto del corpus linguistico, sul quale si basano le ricerche da noi svolte, è stato creato il canone della bellezza ed è stato eretto il monumento al corpo femminile.

Riferimenti bibliografici

- Adam J.-M., 1992: *Les textes : types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*. Paris, Nathan.
- Barthes R., 1957: *Mythologies*. Trad. it. L. Lonzi (1994): *Miti d'oggi*. Torino, Einaudi.

- Belliotti G., 2003: *L'analisi sociosemiotica della pubblicità*, http://www.comunitazione.it/leggi.asp?id_art=437&id_area=146 (il 3 novembre 2011).
- Bertani D., 2011: *Il corpo tra piacere e principio di realtà*, <http://digilander.libero.it/psicowelfare/clinica/IL%20%20CORPO%20%20TRA%20%20PIACERE%20%20E%20%20PRINCIPIO%20%20DI%20%20REALTA.doc> (il 3 novembre 2011).
- Braidotti R., 2002: *Metamorphoses. Towards a materialist theory of becoming*. Trad. it. M. Nadotti (2003): *In metamorfosi. Verso una teoria materialistica del divenire*. Milano, Feltrinelli.
- Calefato P., 2007: *Mass moda. Linguaggio e immaginario del corpo rivestito*. Roma, Maltemi.
- Czaja D., 1999: *Metamorfozy ciała. Świadectwa i interpretacje*. Warszawa, Contago.
- Fortunati V., 2011: *Descrizioni e concettualizzazioni del corpo*, http://www.griseldaonline.it/3fortunati_franceschi.html (il 3 novembre 2011).
- Galimberti U., 2007: *Il corpo*. Milano, Feltrinelli.
- Haraway D., 1991: *Manifesto Cyborg*. Trad. it. L. Borghi (1995): *Manifesto Cyborg. Donne, tecnologie e biopolitiche del corpo*. Milano, Feltrinelli.
- Kwiatkowski W., 2007: „Kobieca cielesność — przedmiotowość niezidentyfikowana?” W: B. Płonka-Syroka, red.: *Oczekiwania kobiet i wobec kobiet. Stereotypy i wzorce kobiecości w kulturze europejskiej i amerykańskiej*. Warszawa, DiG.
- Libera Z., 1999: „Dziedzictwo Frankensteinia”. W: D. Czaja, red.: *Metamorfozy ciała. Świadectwa i interpretacje*. Warszawa, Contago.
- Meroni B., 2005: *La maschera inevitabile. Attualità dell'archetipo della maschera*. Bergamo, Moretti&Vitali.
- Mian E., 2006: *Specchi, viaggio all'interno dell'immagine corporea*. Firenze, Phasar.
- Mizielińska J., 1997: „Matki, żony, kochanki, czyli tak nas widzą. Kobieta jako podmiot i przedmiot reklamy”. W: J. Brach-Czaina, red.: *Od kobiety do mężczyzny i z powrotem. Rozważania o płci w kulturze*. Białystok, Trans Humana.
- Platone, 2007: *Fedone*. Roma, Armado Editore.
- Radkowska M., 1999: „Aneks do dzieła stworzenia”. W: D. Czaja, red.: *Metamorfozy ciała. Świadectwa i interpretacje*. Warszawa, Contago.
- Rich A., 1995: *Of Woman Born: Motherhood as Experience and Institution*. New York. W.W. Norton and Company.
- Roccella E., 2001: *Dopo il femminismo*. Roma, Ideazione editrice.
- Steiner R., 2003: *La filosofia della libertà*. Milano, Antroposofica.
- Tyszką P., 1999: „Kupuję nową twarz. O ciele idealnym”. W: D. Czaja, red.: *Metamorfozy ciała. Świadectwa i interpretacje*. Warszawa, Contago.

Claudio Salmeri
Università della Slesia
Katowice

Tre tipi di ipotetica o due? Considerazioni sul periodo ipotetico nella lingua italiana

Abstract

The Italian “periodo ipotetico” (a conditional clause or hypothetical phrase) is a structure composed of two clauses. The main one is introduced chiefly by *se* and it indicates the condition (or supposition) on which something else is dependent (the other clause). Many canonical grammar books assert that there are three types of hypothesis/consequence situations: real, unlikely and no longer possible. The aim of this article is to disprove this traditional thesis. With a couple of examples, it is shown that there are in fact only two types of “periodo ipotetico”.

Keywords

Hypothetical phrase, types of hypothesis / consequence situations.

Il periodo ipotetico è un costrutto condizionale costituito da due proposizioni, una sovraordinata, detta apodosi, e una subordinata, detta protasi, inscindibilmente connesse sia sul piano grammaticale che su quello logico. La protasi ipotizza la condizione da cui dipende o potrebbe dipendere la realizzazione di ciò che viene espresso nell’apodosi (L. Serianni, 1991).

L’apodosi e la protasi possono essere costituite da proposizioni coordinate, e l’apodosi può dipendere a sua volta da un’altra proposizione. L’operatore di subordinazione della protasi, per eccellenza, è *se*, ma possono essere usate altre congiunzioni o locuzioni congiuntive, come *qualora*, *nel caso che*, *a condizione che*, ecc.

Secondo la tradizionale classificazione, ispirata alla tripartizione latina fra *casus realis*, *casus possibilis* e *casus irrealis*, nella lingua italiana si distinguono tre tipi di periodo ipotetico, della realtà, della possibilità e della irrealtà **in correlazione** ai modi e ai tempi che si usano nella protasi e nell’apodosi. In base a que-

sta classificazione la presenza, nella protasi e nell'apodosi, dell'**indicativo segnala un'ipotesi reale**; la presenza del **congiuntivo imperfetto e del condizionale semplice segnala un'ipotesi possibile, o un'ipotesi irrealizzabile nel presente**; la presenza del **congiuntivo trapassato e del condizionale composto segnala un'ipotesi irrealizzata nel passato** (P. Trifone, M. Palermo, 2005).

Il periodo ipotetico, sempre secondo la classificazione canonica, può essere di **tre tipi: della realtà, della possibilità e dell'irrealtà**. Nel primo tipo l'azione è presentata come certa, nel secondo come possibile, realizzabile e nel terzo l'azione viene presentata come non realizzata (K. Katerinov, 1976).

Questa partizione, come emergerà dalle considerazioni che andremo via via facendo sulla base degli esempi che seguiranno, **non è per nulla soddisfacente** in virtù del fatto che il criterio tipologico a cui si ispira, quello formale (il modo verbale usato), contrasta con quello logico (il carattere reale, possibile, o irrealle dell'ipotesi). In vero, il carattere di **un periodo ipotetico** non è connesso solo all'uso dei tempi e dei modi verbali usati nelle protasi e nell'apodosi, ma **deriva piuttosto dall'interazione della morfosintassi con il contenuto proposizionale, con il contesto linguistico e con il contesto situazionale**, da cui il periodo ipotetico assume contenuti semantici che lo classificano tipologicamente.

Se l'assunto da cui partiamo è che il periodo ipotetico è un costrutto in cui fra il contenuto proposizionale della protasi e dell'apodosi si instaura un rapporto di condizione-conseguenza (se si realizza quanto ipotizzato nella protasi; si realizza, o meglio si presuppone che si realizzi quanto espresso nell'apodosi), allora **non è logico parlare di periodo ipotetico della realtà nel presente**, in quanto ciò che è **reale non è ipotizzabile**; a ciò si aggiunga la considerazione che l'ipotesi contenuta nella protasi o è proiettata nel futuro e, conseguentemente, la realizzazione del contenuto proposizionale dell'apodosi è legata a un insieme di fattori esterni, indipendenti dalle aspettative del parlante; o rimanda al passato, configurandosi in questo caso come una condizione non realizzata, determinando conseguentemente la non realizzazione dell'azione dell'apodosi. Facciamo un breve esempio: se nel primo tipo di periodo ipotetico, quello della realtà, i tempi verbali usati sono il presente e il futuro indicativo, allora si potrebbe assumere che *se l'asino ha le ali, vola*. Ma questa tesi è irrealle, non realizzabile. Da qui si evince che non tutto quello che viene presentato con il primo tipo di periodo ipotetico può essere reale, realizzabile.

Classificheremo pertanto il periodo ipotetico in base alla seguente ripartizione: **possibilità nel passato, nel presente e nel futuro; impossibilità nel presente, nel futuro, nel passato**. **Escludiamo**, in virtù delle considerazioni fatte prima, il periodo ipotetico di I tipo, quello tradizionalmente definito **dalla realtà**, perché in questo caso, come vedremo più avanti, si tratta piuttosto di un periodo ipotetico apparente. In questi tipi di periodo ipotetico, della possibilità e della impossibilità, occorrono i modi peculiari per esprimere la virtualità di un'azione: *l'indicativo futuro, il congiuntivo e il condizionale*. In un costrutto in cui occorre il modo in-

dicativo al tempo presente usato nell'accezione deittica la lettura fattuale prevale su quella ipotetica, in quanto, come vedremo più avanti (cfr. esempi), l'operatore di subordinazione *se* della protasi assume la valenza di un introduttore temporale, determinando una proposizione dalla sfumatura temporale più o meno marcata non collocabile in un ben definito tempo cronologico. In altre parole la protasi assume un valore iterativo atemporale. In costrutti condizionali con i tempi passati dell'indicativo possono offrire una lettura ipotetica, ma più spesso si prestano ad essere interpretati con fattuali, perché il contenuto linguistico della protasi rimanda ad un evento già verificatosi al momento dell'enunciazione, di cui è a conoscenza il parlante. Solo nel caso in cui il parlante non ha un riscontro diretto del contenuto linguistico della protasi si ha una lettura ipotetica (cfr. più avanti).

Passiamo quindi ad esaminare i costrutti morfosintatticamente ipotetici e cerchiamo di individuare le valenze semantiche, suddividendoli in gruppi, a seconda dei modi e dei tempi verbali occorrenti.

1. Indicativo nella protasi e nell'apodosi

Nei costrutti con sovraordinata e subordinata al **modo indicativo** è possibile usare tutti i tempi verbali secondo le più diverse combinazioni:

1. presente — presente,
2. futuro — futuro,
3. presente — futuro,
4. futuro — presente.

Esempi:

- a) *Se ho la possibilità, l'estate prossima vado in Giappone.*
- b) *Se avrò la possibilità, l'estate prossima andrò in Giappone.*
- c) *Se ho la possibilità, l'estate prossima andrò in Giappone.*
- d) *Se avrò la possibilità, l'estate prossima vado in Giappone.*

In queste frasi viene ipotizzata **un'azione possibile, proiettata nel futuro**, anche laddove viene usato il presente indicativo, perché, come è noto, in italiano il presente indicativo può essere usato (cosa che avviene frequentemente) con valore modale per esprimere un'azione futura.

Ma l'uso dell'indicativo non proietta necessariamente l'azione nel futuro, come negli esempi che abbiamo appena passato in rassegna, in cui il contesto linguistico non insinua alcun dubbio sulla collocazione temporale dell'azione. Il presente indicativo può essere usato deitticamente per collocare un'azione nel presente:

Se ho la possibilità, vado in Giappone.

Questa frase, priva dell'indicatore temporale (*l'estate prossima*) si presta a una **doppia interpretazione**. Può, infatti, configurarsi come un periodo ipotetico della **possibilità nel futuro**: *se avrò la possibilità, andrò in Giappone*; ma può essere interpretata nel modo seguente: *quando (tutte le volte che) ho la possibilità, vado in Giappone*. In questo caso si tratta di un **periodo ipotetico apparente**, in cui il contenuto della protasi non esprime tanto una condizione soddisfatta nella quale può realizzarsi l'azione della protasi, quanto una circostanza temporale iterativa. E' indispensabile, pertanto, per una giusta interpretazione, il contesto situazionale.

Lo stesso valore temporale-iterativo assume una frase con l'imperfetto indicativo nella protasi e nell'apodosi:

Quando ero giovane, se avevo la possibilità, andavo in Giappone.

L'indicativo imperfetto, nell'uso deittico, e non nell'uso modale della variante substandard (in cui viene adoperato al posto del congiuntivo piucheperfetto e del condizionale composto), esprime un'azione che si reiterava nel **passato**: *Quando (tutte le volte che) avevo la possibilità, andavo in Giappone*.

Altre combinazioni:

5. passato prossimo — passato prossimo,
6. passato remoto — passato remoto/futuro anteriore.

- a) *Se Maria è andata a Varsavia, si è incontrata con il relatore della sua tesi di laurea.*

Una frase come questa offre diverse possibilità interpretative. Se il parlante assume come vero il contenuto della protasi, formula un'ipotesi logica nell'apodosi, pur usando il passato prossimo, che normalmente serve a esprimere un'azione **reale passata**. In vero, in questo caso si può anche ricorrere al futuro composto nell'accezione modale:

- b) *Se Maria è andata a Varsavia, si sarà incontrata con il relatore della sua tesi di laurea.*

In questa frase può anche occorrere, anche se il suo uso ad onor del vero è raro, il passato remoto che può combinarsi con il passato remoto o il futuro anteriore nell'apodosi:

- c) *Se Maria andò a Varsavia, si incontrò con il relatore della sua tesi di laurea.*

d) *Se Maria andò a Varsavia, si sarà incontrata con il relatore della sua tesi di laurea.*

Ma ecco un'altra possibile interpretazione. Il parlante non ha alcun riscontro oggettivo sull'avvenuto o meno viaggio di Maria. In questo caso si configurano come ipotesi sia il contenuto linguistico della protasi che della apodosi. Questa interpretazione risulta più chiara se il costrutto in oggetto viene fatto precedere da un contesto linguistico:

Io non so se Maria sia andata a Varsavia; però (penso che) se c'è andata, si è/ si sarà incontrata con il suo relatore.

Analogamente, si presta ad una doppia interpretazione una frase come:

Se Agnese è uscita senza salutare, si è comportata male.

Se si considera come ipotesi il contenuto della protasi (*Se è vero che Agnese è uscita...*), ci troviamo di fronte ad un periodo ipotetico **della possibilità del passato**. Ma questa frase consente altresì una lettura fattuale: *Agnese si è comportata male, perché è uscita senza salutare*. In questo caso si tratta di un **periodo ipotetico apparente** in cui la protasi funge da proposizione casuale.

Il periodo ipotetico della **possibilità nel presente** si ha solo in due casi:

1. Nel caso in cui non sussista coreferenza tra il soggetto parlante e quello dell'apodosi e il predicato verbale della subordinata esprima un ordine, un invito, un'esortazione; il predicato verbale dell'apodosi, quindi, sarà o all'imperativo o al congiuntivo presente.

Esempi:

Se hai fame, mangia.

Se ha fame, mangi.

Se avete fame, mangiate.

Se hanno fame, mangino.

2. Nelle proposizioni atemporalì.

Esempio:

Lo studente ha il diritto di sostenere l'esame una seconda volta, se non supera/ ha superato la prima prova.

Negli altri casi si tratta di periodi ipotetici dell'**impossibilità al presente** (o di **periodi ipotetici apparenti**):

Esempio:

Se fossi stanco andrei a letto.

Il parlante non formula un'ipotesi. Asserisce di non essere stanco, e quindi non va a letto.

2. Periodi ipotetici apparenti

L'indicativo occorre altresì, come abbiamo accennato sopra, in costrutti apparentemente ipotetici, cioè solo sul piano morfologico, come nelle due frasi che seguono:

Se tu parli bene l'inglese, io sono Clinton.

Se sei un bravo grecista, traducimi questo brano dell'Odissea.

Non è difficile rendersi conto che i contenuti delle protasi delle frasi di cui sopra **non esprimono un'ipotesi**, ma servono per esprimere con tono sarcastico un'opinione diversa da quella espressa dall'interlocutore che è convinto di parlare bene l'inglese (nella prima frase) o di conoscere bene il greco (nella seconda, dove con l'imperativo nella apodosi si coglie anche un tono di sfida).

In quasi tutti i costrutti con la concordanza all'indicativo, se si eccettuano quelli al tempo futuro o al presente con valore di futuro, non si instaura, come vedremo dagli esempi che seguiranno, un rapporto di condizione-conseguenza fra il contenuto della protasi e dell'apodosi, ragion per cui a livello semantico **non possono essere considerati periodi ipotetici**. Si tratta pertanto di periodi ipotetici apparenti, in cui la protasi assume valori particolari: temporale-iterativo (a) (b), avversativo (c), casuale (d) (e), concessivo (f), finale (g), restrittivo-eccettuativo (h), completivo (i), enfatico (j), fraseologico in espressioni incidentali, con valore attenuativo (k) e apparente (l) (L. Serianni, 1991).

- a) *Se aveva litigato con i genitori, Andrea, la notte non riusciva a dormire.*
- b) *Se la sera mangio molto, dormo male.*
- c) *Se Maria è bella, Luisa non è brutta (Maria è bella, ma Luisa non è brutta).*
- d) *Se lo hai insultato, devi chiedergli scusa.*
- e) *Era sicuramente ubriaco, se si era permesso di mancare di rispetto.*
- f) *Marco, se non ha risolto il problema, ci ha almeno provato.*
- g) *Se ti ho comprato questi libri, è per indurti a studiare.*
- h) *Se non smette di fumare, avrà dei seri problemi di salute (avrà dei seri problemi di salute, a meno che non smetta di fumare).*

- i) *Mi dispiace se Roberto non viene alla mia festa (che non viene).*
- j) *Se c'è qualcosa che non sopporto, è la sua arroganza.*
- k) *Marcello, se ho capito bene, ha intenzione di emigrare negli Stati Uniti.*
- l) *Se i Romani conquistarono molti popoli con le armi, li dominarono con la loro cultura.*

3. Congiuntivo nella protasi e condizionale nell'apodosi

L'uso del congiuntivo imperfetto nella protasi e del condizionale semplice nell'apodosi può dar luogo a diversi tipi di periodo ipotetico: **possibilità nel presente, possibilità nel futuro, impossibilità nel presente, impossibilità nel futuro.**

3.1. Congiuntivo imperfetto — condizionale semplice

Se avessi la possibilità, andrei in Giappone.

Questa frase prefigura un periodo ipotetico dell'**impossibilità nel futuro**: il parlante esprime un desiderio che sa, sulla base della situazione contingente, di non potere realizzare (sa che non ha questa possibilità, e quindi esclude a priori che possa realizzarsi il suo desiderio). Se, invece, ritiene che un giorno potrà avere questa opportunità, userà il futuro dell'indicativo:

Se avrò la possibilità, andrò in Giappone.

L'uso dell'imperfetto al posto del congiuntivo e del indicativo, tipico del registro colloquiale, è meno colorito. Ma in periodi più lunghi in cui l'apodosi dipende da un'altra proposizione, l'imperfetto non può sostituire il condizionale composto in quanto l'apodosi non esprime un'ipotesi irreali nel passato, ma un evento **possibile nel futuro o nel passato**. Una frase come

Disse che se si fosse sbrigato prima delle 8, sarebbe passato da lui.

non esprime un'azione che non si è realizzata nel passato, bensì un'azione la cui realizzazione dipende da quella della protasi.

Servendoci dello stesso costrutto, è possibile formulare un periodo ipotetico dell'**impossibilità nel presente**:

Se avessi la possibilità, abiterei in Giappone.

Il verbo *abitare* è un verbo continuativo, indicante un'azione che ha un'estensione temporale e che, a differenza di *andare*, non implica un cambiamento di stato e che, quindi, non proietta necessariamente l'azione del futuro.

Che la natura del predicato verbale abbia peso determinante nella classificazione di un periodo ipotetico a livello semantico, lo dimostrano gli esempi che seguono:

Se fossi ricco, avrei comprato quella villa.

Se avessi fame, ieri sera avrei mangiato una pizza con i miei amici.

In queste frasi riscontriamo un costrutto sintattico analogo, solo che la seconda è una frase asemantica, perché il predicato verbale della protasi (*l'aver fame*), indica una sensazione legata ad un determinato momento, nella fattispecie al momento in cui il parlante formula l'enunciato (il presente), mentre l'apodosi rinvia al passato. La prima frase, invece, in virtù della diversa natura del predicato verbale che indica uno stato permanente, una condizione (*l'essere ricco*), non presenta alcuna anomalia sul piano semantico, configurandosi pertanto come un periodo ipotetico dell'impossibilità; **impossibilità nel presente** se lo consideriamo dall'angolazione della protasi. Se lo consideriamo dall'angolazione dell'apodosi, può trattarsi di **impossibilità nel presente/futuro** nel caso in cui la villa sia ancora in vendita, solo che il parlante è cosciente del fatto che non può permettersi quella spesa. E' ovvio che l'ambiguità dell'enunciato deriva sia dalla mancanza di un contesto situazionale sia da un contesto linguistico poco preciso. Basterebbe aggiungere degli elementi chiarificatori per conferire chiarezza all'enunciato:

Se fossi ricco, l'anno scorso avrei comprato quella villa.

Se fossi ricco, avrei già comprato quella villa.

Il contenuto proposizionale e l'indicazione morfosintattica di un periodo ipotetico non sono sempre sufficienti ad individuare il valore semantico di un periodo ipotetico. **E' il contesto extralinguistico a determinare il carattere.** Una frase come:

Se nevicasse, resterei a casa.

configura un'ipotesi se viene enunciata in un paese nordico, in pieno inverno, dove è molto probabile che possa nevicare. Ma in un paese mediterraneo, nella stagione estiva, a parte la discutibilità sul piano logico di un tale enunciato, configura un'ipotesi irreali.

3.2. Congiuntivo trapassato — condizionale composto

a) *Se avessi avuto la possibilità, sarei andato in Giappone.*

Quando l'azione della protasi è collocata nel passato, essa viene espressa con il congiuntivo trapassato, mentre l'azione dell'apodosi viene espressa con il condizionale composto. Tale costrutto configura un periodo ipotetico dell'**impossibilità nel passato**, ma può anche configurare un periodo ipotetico della **possibilità nel passato** grazie alla combinazione congiuntivo trapassato — condizionale semplice:

b) *Se mi avessi dato retta, ora non ti troveresti nei guai.*

Ciò **dipende dal contesto**, in particolare dalla conoscenza che ha il parlante in merito alla realizzazione o meno dell'azione della protasi.

4. Periodi ipotetici misti

A questo punto del presente articolo e per concludere in bellezza, è giusto affermare che non è assolutamente vero che per formare un periodo ipotetico bisogna per forza abbinare i giusti tempi e modi verbali. Come prova servano le seguenti combinazioni di tempi e modi con successivi esempi:

1. congiuntivo trapassato — indicativo imperfetto
2. indicativo imperfetto — condizionale passato
3. congiuntivo trapassato — condizionale presente
4. congiuntivo presente — condizionale passato
5. congiuntivo imperfetto — imperativo
6. indicativo presente — imperativo
7. indicativo presente — congiuntivo presente
8. indicativo presente — condizionale presente
9. indicativo futuro — condizionale presente
10. congiuntivo imperfetto — indicativo presente
11. congiuntivo imperfetto — indicativo futuro

Esempi:

1. *Se avessi avuto la possibilità, andavo in Giappone* (impossibilità nel passato)
2. *Se avevo la possibilità, sarei andato in Giappone* (impossibilità nel passato)

3. *Se mi avessi dato retta, ora non ti troveresti nei guai* (impossibilità nel passato)
4. *Se fossi ricco, avrei comprato quella villa* (impossibilità nel passato)
5. *Se telefonasse Marcello, salutato da parte mia* (possibilità nel presente e futuro)
6. *Se vi annoiate, uscite* (possibilità nel presente e futuro)
7. *Se si annoiano, escano* (possibilità nel presente e futuro)
8. *Se esci con questo tempo, faresti bene a portarti l'ombrello* (possibilità nel presente e futuro)
9. *Se uscirai con questo tempo, faresti bene a portarti l'ombrello* (possibilità nel futuro)
10. *Se decidessi di ritirare le dimissioni, devi comunicarlo entro la fine del mese* (possibilità nel presente e futuro)
11. *Se ci fosse molto caldo, resterò a casa* (possibilità nel futuro).

Gli esempi di cui sopra sono la prova che esistono anche i **periodi ipotetici misti**, cosa che **non viene contemplata** dai tradizionali manuali di grammatica italiana.

In un periodo ipotetico praticamente è possibile l'uso di tutti i tempi. A seconda del modo verbale e del tempo usato, **in correlazione con il contenuto proposizionale e con il contesto linguistico ed extralinguistico**, il periodo ipotetico assume contenuti semantici che lo classificano tipologicamente. In conclusione al presente articolo possiamo affermare che, contrariamente a quanto asseriscono le grammatiche tradizionali e in virtù di quanto scritto sopra, il periodo ipotetico si può classificare in base alla ripartizione: **possibilità nel presente, nel futuro e nel passato; impossibilità nel presente, nel futuro e nel passato. Per una giusta interpretazione occorre il contesto situazionale**. Riepilogando ancora, possiamo citare una frase del famoso linguista Giulio Herzeg il cui saggio a tutt'oggi rimane lo studio più ampio sull'argomento: "Il carattere dell'ipotesi può essere di diverso tipo, essendo possibile una gamma più o meno estesa di sfumature, determinate dal contesto nel quale si inserisce la subordinata stessa e anche dal tipo di proposizione principale" (G. Herzeg, 1976: 401).

Riferimenti bibliografici

- Herzeg G., 1976: "Sintassi delle proposizione ipotetiche nell'italiano contemporaneo". *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 26, 3—4.
- Katerinov K., 1976: *La lingua italiana per stranieri*. Perugia, Guerra.
- Serianni L., 1991: *Grammatica italiana. Italiano comune e lingua letteraria*. Torino, Utet.
- Trifone P., Palermo M., 2005: *Grammatica italiana di base*. Bologna, Zanichelli.

Daniel Słapek
Universidade da Silésia
Katowice

O modelo cognitivo de análise textual e a tradução

Abstract

The aim of this article is to describe a cognitive model for text analysis proposed by E. Tabakowska, as well as its implications for translation theory and practice. The model uses the aspects of conventional imagery in cognitive grammar (perspective, prominence, ground, iconicity, etc.) to evaluate the fit between a translation with the original text. The author tries to illustrate the importance of scene construal in translation practice by analyzing a Portuguese translation of one of the W. Szymborska's works *Terrorysta, on patrzy*. This presentation of a cognitive approach to translation theory is complete with a brief sketch of the main assumptions of K. Hejwowsky's cognitive-communicative theory of translation. A secondary aim is to promote the Polish school of translation studies.

Keywords

Cognitive model for text analysis, minimal translation unit, conventional imagery, scene construal, translation studies.

Um dos principais pressupostos da gramática cognitiva é que o significado de cada expressão linguística é expresso, entre outros, pela maneira de imaginar (*conventional imagery*) ou através da, assim chamada, construção de cena (*scene construal*) que uma determinada expressão apresenta (a este respeito, por exemplo: R.W. Langacker, 1991b; E. Tabakowska, 1993, 1995; J.R. Tylor, 2002).

Com este artigo pretendo apresentar alguns aspectos do imaginário linguístico que permitem analisar e avaliar o texto traduzido e a sua conformidade com o texto original do ponto de vista da construção de cena. Um critério semelhante da avaliação comparativa, por assim dizer, é proposto por E. Tabakowska. O seu modelo cognitivo de análise textual inspira-se na gramática cognitiva de R. Langacker (com as principais categorias, tais como, perspectiva, figura, fundo, radicação,

iconicidade, etc.). Procurarei ilustrar como é importante manter no texto traduzido os parâmetros da construção da cena original. Usarei a tradução portuguesa dum texto de Wisława Szymborska, *Terrorysta, on patrzy (O terrorista... olha)*. Apresentarei, ainda, de um modo sucinto, a teoria cognitivo-comunicativa da tradução de K. Hejwowski. Parece-me lícito para melhor delinear a abordagem cognitiva à tradução.

A propósito da linguística cognitiva

Em 1989 foi fundada a *International Cognitive Linguistics Association*. R.W. Langacker recorda aquela data no prefácio de *Concept, Image, and Symbol* como o momento do nascimento da Linguística Cognitiva, “o movimento intelectual consciente de si mesmo e amplamente fundamentado” (R.W. Langacker, 1991: 15; veja-se também V. Evans, 2007: 11). Hoje a linguística cognitiva, depois de mais de duas décadas, é o paradigma linguístico mais dinâmico e divulgado em todo o mundo, não só porque, em relação a paradigmas precedentes, propõe uma abordagem diferente à língua (mais interdisciplinar), mas também porque é uma fonte inesgotável de inspiração para outras disciplinas “adjacentes”, tais como a psicologia, a antropologia cultural, as ciências da literatura e, obviamente, a tradutologia.

Os principais pressupostos da linguística cognitiva podem ser resumidos em três questões (ou, melhor, nas respostas a estas questões): O que é a gramática? O que é o significado? O que é a língua? As respostas dadas por E. Tabakowska (1995: 15—22) são as seguintes:

- a gramática é o inventário das convencionais unidades de uma dada língua; este inventário é plenamente estruturado e todas as unidades ali incluídas têm um carácter simbólico;
- o significado de uma expressão linguística é subjectivo, porque cada expressão linguística espelha o modo de olhar a realidade circunstante; as estruturas gramaticais não são mais do que convencionais modos de expressar as imagens (por isso também objectivadas); são, portanto, a imagem linguística do mundo visto por um observador “convencional”;
- a língua é um reflexo dos processos cognitivos que se verificam na mente humana, pelo que é uma componente inerente ao aparelho cognitivo do Homem.

O estudo cognitivo da língua evidenciou a necessidade de reinterpretar a relação entre a poética e a linguística em geral. Entre as principais mudanças no modo de perceber a dita relação, citemos (D. Korwin-Piotrowska, 2006: 23):

- a igualdade entre o imaginário literário e o imaginário linguístico;
- a “semantização” das estruturas gramaticais (em particular da sintaxe);

- o estudo das metáforas (e de outras figuras retóricas) enquanto manifestações do processo de conceptualização;
- “a imersão antropológica” do saber linguístico, a relação língua-experiência;
- a definição de várias categorias literárias em termos de prototipicidade e de dimensão.

Para além dos benefícios trazidos pela inspiração de origem cognitiva no estudo de um texto literário (e de outros tipos de texto), os instrumentos de análise textual, elaborados no âmbito do mais recente paradigma linguístico, podem enriquecer de modo particular a análise tradutológica e facilitar a avaliação de um texto da tradução, o qual procurarei demonstrar no seguimento do artigo.

Segundo a já citada D. Korwin-Piotrowska torna-se necessário precisar a escolha da abordagem cognitiva ao qual se recorre (2006: 12). Com efeito, por cognitivismo na linguística entendem-se hoje várias metodologias, por vezes também distantes. Para dar um exemplo sugestivo, I. Bobrowski, referindo-se à *Cognitive Grammar* de J.R. Tylor (2002), fala de “dois cognitivismos” que a obra propõe. Nesta óptica, também a gramática de N. Chomsky se inseriria no paradigma cognitivo. A principal diferença filosófica entre Chomsky e a gramática cognitiva de Langacker é o modo de considerar o carácter modular da linguagem. Na gramática cognitiva a língua é considerada como parte integral da cognição humana (como acima), e não um módulo mental à parte. A “nova filosofia” distingue portanto apenas duas disciplinas filosóficas: o estudo do ser e o estudo do pensamento, igual ao estudo da língua (I. Bobrowski, 2009: 59).

No presente trabalho sobre linguística cognitiva focarei a abordagem linguística proposta por R.W. Langacker (1987, 1991a, 1991b), à qual se refere também E. Tabakowska no seu modelo cognitivo de análise textual.

A tradução na teoria cognitivo-comunicativa de K. Hejwowski¹

O termo “cognitiva” como atributo de uma teoria da tradução implica que a própria teoria tenha em conta os processos cognitivos do Homem, as suas actividades mentais. Com efeito, segundo K. Hejwowski a tradução não é uma operação nem sobre textos nem sobre línguas, mas sim uma operação mental que, aliás, envolve mais do que uma mente só: a do tradutor e as três “mentes hipotéticas”, modeladas pelo próprio tradutor, isto é, a mente do autor do texto, a mente do leitor modelo do

¹ Para a teoria cognitivo-comunicativa de Hejwowski e considerações teóricas de Tabakowska veja-se, também, D. Słapek, 2009: 233—234. Aqui referencio fragmentos com algumas modificações.

original (nos termos de U. Eco) assim como a mente do futuro (hipotético) leitor da tradução (K. Hejwowski, 2006: 48).

As considerações de Hejwowski baseiam-se nas noções de *frame* verbal, cena e cenário² (retomados de outros linguístas, entre os quais: Ch.J. Fillmore, R. Schank, R. Abelson). O estudioso apresenta um novo modelo comunicativo (K. Hejwowski, 2006: 52—55) sobre o qual fundará também as suas reflexões sobre o processo de tradução. Em suma, um participante do acto comunicativo escolhe da sua base cognitiva (dado que todo o saber sobre o mundo é uma estrutura demasiado ampla) só aqueles elementos que entende transmitir ao receptor, ou melhor, os elementos que quer que o receptor reconstrua. Assim, cria a base do enunciado (o conjunto de estruturas que o receptor terá a capacidade de reconstruir) que, porém, é sempre demasiado extensa (contém as estruturas difíceis de verbalizar, entre as quais imagens, emoções, etc.). Por este motivo, o orador escolhe o fragmento da base do enunciado (selecção posterior) que, na sua opinião, representa suficientemente toda a estrutura. Este fragmento chama-se estrutura profunda do enunciado que (depois de ser entendida) será verbalizada.

Como defende K. Hejwowski (2006: 56—58), em tal acto comunicativo, o tradutor desenvolve as mesmas operações do receptor primário: analisa as estruturas superficiais do texto, deduz os *frames* verbais adequados que depois une com cenas e cenários típicos. Constrói, portanto, a sua base do enunciado que considera semelhante àquela do emissor primário. Porém, a tarefa do tradutor não fica por aí. Este procura reconstruir o mais possível a base cognitiva do autor original e analisar o texto comparando-o com outros textos que conhece na língua de partida. Logo que se sente satisfeito com a sua análise, começa a construir o texto da tradução, pelo que deve imaginar-se o futuro leitor da tradução e o papel que o texto desempenhará entre outros textos escritos na língua de chegada. Procura igualmente entender o modo como o leitor primário e o leitor modelo poderão interpretar os dois textos em questão (o original e o traduzido).

O tradutor deve “adivinhar” a intenção do autor do texto, deve imaginar o modo como o texto foi entendido pelos receptores primários, depois deve escrever um texto na língua de chegada que permitirá aos leitores secundários uma interpretação semelhante àquela dos leitores do texto original. Hejwowski fala sobre a equivalência ao nível da interpretação do texto na mente do receptor (ivi). Se

² Vejam-se as definições dos conceitos (segundo K. Hejwowski, 2006: 48—54; também em D. Słapek, 2009: 234):

- *frame* verbal: estrutura organizada em volta de um verbo que evoca os seus atributos: agente, paciente, instrumento, ex.: verbo *abrir*: *Maria abriu a porta com a chave*. (Maria — agente, porta — paciente, chave — instrumento);
- cena: conjunto de acontecimentos, estados e relações com os seus lugares, agentes e pacientes, organizado de acordo com a função ou tema, ex.: sala de espera no consultório do dentista, as despesas;
- cenário: linha cronológica de acontecimentos típicos que ocorrem sequencialmente, ex.: a viagem de avião, o almoço no restaurante.

dois textos suscitarem interpretações semelhantes da parte dos leitores, quer dizer que os restringem a reconstruir mentalmente *frames* verbais semelhantes, cenas e cenários sobre os quais se baseia o texto, a reconstruir um modelo semelhante do mundo representado, e a recorrer a elementos semelhantes do saber acerca do mundo.

Análise textual de E. Tabakowska

E. Tabakowska — enquanto linguísta, tradutora e estudiosa de literatura — une nos seus trabalhos as três perspectivas de pesquisa, sublinhando que a tradicional separação entre linguística e teoria literária é absolutamente artificial e inútil (E. Tabakowska, 2001: 8). O texto literário difere de outros textos não literários apenas no que diz respeito à intensidade das possíveis escolhas linguísticas menos prototípicas. Tabakowska enumera várias categorias linguísticas que, no total, constituem a imagem linguística do objecto do acto de falar (obviamente também do acto de escrever). A estudiosa recorda que cada expressão linguística resulta de uma escolha dos elementos e das estruturas oferecidas pelo reportório de uma dada língua. Tal escolha é sempre motivada (não automática) e na linguística cognitiva designa-se por imaginário. A diversidade das estruturas linguísticas, na realidade, corresponde ao estilo do texto.

A noção fundamental em questão, isto é, a construção de cena (*alternative scene construal*) une a compreensão do significado ao uso de uma dada estrutura linguística. Tabakowska apresenta várias dimensões desta construção (veja-se: E. Tabakowska, 1995a, 1995b, 2001) e dá uma nova definição de unidade de tradução. Tal significa que a unidade do texto a traduzir equivale ao conceito de imagem (na teoria de Langacker) e, como resultado de uma das possíveis alternativas de construção da cena, é uma cena singular vista por um conceitualizador num dado momento (E. Tabakowska, 2001: 99).

Tabakowska defende que a equivalência existe sobretudo ao nível da experiência dos participantes do acto comunicativo (que, neste caso, é a leitura da tradução). Os participantes serão, assim, quer os leitores primários quer os leitores da tradução e a experiência, por sua vez, a percepção do texto por parte de um leitor (E. Tabakowska, 2001: 161).

No modelo cognitivo da análise textual são tidos em consideração, entre outros, os aspectos do já citado imaginário linguístico. A análise confrontativa dos mesmos elementos da construção de cena no texto original e no texto da tradução permite avaliar, de certo modo, a versão proposta pelo autor secundário. Não se trata, contudo, de desacreditar o trabalho do tradutor. O objectivo de Tabakowska é sobretudo de natureza didáctica: o tradutor deve ser “sensível ao texto”, deve saber

reconhecer a alternância entre diversas estruturas linguísticas e inúmeros significados que daí resultam.

Aspectos do imaginário linguístico (construção de cena)

O imaginário, enquanto termo geral, compreende o uso da língua para representação de objectos, acções, pensamentos, conceitos, estados de alma e de cada experiência sensorial e extrasensorial (Cuddon em E. Tabakowska, 2001: 46). É, portanto, cada escolha das estruturas linguísticas oferecidas pelo reportório de uma língua (sejam as estruturas gramaticais ou lexicais), feita para se exprimir.

Entre os aspectos mais importantes do imaginário, que tomam parte no processo da criação das estruturas linguísticas, encontramos os seguintes (E. Tabakowska, 1993: 32—58, 1995: 62—80; limito-me aos aspectos que serão relevantes na interpretação do texto analisado na parte que se segue):

- a especificidade (*specificity*): É o grau de precisão do conteúdo informativo.

Tomemos em consideração alguns exemplos de hipónimos/hiperónimos (uma hierarquia das categorias lexicais). Dependendo da escolha do lexema, podemos tornar a nossa descrição mais ou menos detalhada, por ex.: *Alguém viu alguma coisa?* ≠ *Alguém viu o ladrão?* ≠ *Mário, viste quem roubou o carro?* A especificidade pode depender da distância do observador da cena (objecto) que descreve: *Ali está uma árvore* ≠ *Ali está um carvalho*.

- a oposição figura-fundo (*prominence*): O primeiro plano (a figura) é o elemento no qual se focaliza a atenção do orador.

Várias estruturas tradicionalmente reconhecidas como sinonímicas ou derivadas (obtidas através da transformação) mudam, na realidade, a relação figura-fundo dos seus elementos: *O quadro em cima da mesa* ≠ *A mesa debaixo do quadro*; *Maria chama Teresa* ≠ *Teresa foi chamada por Maria* (os primeiros elementos são figuras). A relação acima mencionada pode ser considerada nos termos de *datum* e *novum* (informação dada e nova) que se manifesta, por exemplo, através da ordem das palavras na frase: *Gosto do centro histórico* ≠ *O centro histórico agrada-me* (as duas frases podem ser interpretadas como resposta a duas perguntas diferentes, por ex.: *O que é que gostas aqui?* / *O que pensas do centro histórico?*).

- a prospectiva (*perspective*): A distância recíproca entre o sujeito e o objecto da observação, a orientação espacial da cena, a localização dos elementos da cena, etc.

Entre as estruturas linguísticas que indicam orientação espacial encontramos os elementos que, de um modo directo, precisam a localização de um objecto, por ex. os advérbios de lugar (ex.: *aqui*, *ali*), as preposições (*entre*, *em*), locuções prepositivas (*em frente a*, *à esquerda de*, etc.), mas também os indicadores “indirectos”

da posição recíproca dos elementos descritos, como por exemplo os verbos: *partir/chegar, ir/vir, subir/descer*, etc.

- a iconicidade (*iconicity*): Uma semelhança directa entre a estrutura conceptual (o significado) e a organização da expressão linguística.

Assim, por exemplo, a sequência das frases no texto (ou das preposições numa frase complexa) reproduz a cronologia dos acontecimentos: *Vê Nápoles e depois morre*. Segundo E. Tabakowska (1993: 79), o comprimento do enunciado de uma pergunta é um caso de iconicidade pragmática (em que o comprimento exprime a cortesia): *Abre a janela ≠ Importas-te de abrir a janela?* (segundo a minha opinião, a cortesia é expressa através da estrutura da frase interrogativa e não imperativa; seria, portanto, icónica a mesma estrutura, não o comprimento).

Recordamos que na estrutura linguística, que põs o princípio da arbitrariedade do signo linguístico, a iconicidade é considerada um facto marginal, limitado a poucas expressões onomatopaicas. Na linguística cognitiva, a relação entre a estrutura conceptual e linguística surge em cada nível da análise textual.

- a radicação (*ground*): O contexto pragmático no qual é colocada a estrutura linguística.

O orador (o autor do texto) produz a expressão numa situação concreta, de acordo com objectivos concretos. Este “acontecimento do discurso” caracteriza-se por determinados participantes e circunstâncias. O texto pode ser fortemente radicado, ou sê-lo em menor grau. Os elementos que radicam o texto do modo mais saliente são as expressões deícticas, por ex.: *É difícil dizê-lo ≠ Eu não to digo; Vivemos num mundo louco ≠ Aqui é um mundo louco*.

Análise comparativa da tradução

Analisemos um dos textos de Wisława Szymborska, intitulado *Terrorysta, on patrzy* (da colectânea *Wielka liczba*, 1976), e a sua tradução portuguesa de Júlio Sousa Gomes (apresentada em: W. Szymborska, 1998). Dado que a análise faz também referência às traduções em outras línguas romanas, no apêndice do artigo são referidas as traduções do texto em italiano, espanhol e francês.

Wisława Szymborska

Trad.: Júlio Sousa Gomes

Terrorysta, on patrzy.

O terrorista... olha

Bomba wybuchnie w barze trzynasta
dwadzieścia.

A bomba vai explodir no bar às treze e vinte.

Teraz mamy dopiero trzynastą szesnaście.

São neste momento treze e dezasseis.

Niektórzy zdążą jeszcze wejść.

Alguns conseguem ainda entrar,

Para comparar as imagens que emergem a partir dos dois textos (do original e da tradução), vamos analisar alguns aspectos da construção de cena:

- figura: No texto original temos um observador que vê a cena (o observar corresponde ao eu lírico nos termos literários).

Os elementos que ali constam são, portanto, a figura do texto: *terrorista* (*terrorista*), *kobieta* (*mulher*), *mężczyzna* (*homem*), *chłopaki* (*rapazes*), *dziewczyna* (*moça*) e *bomba* (*bomba*). Estes são, na realidade, os verdadeiros protagonistas do texto, mesmo se a figura do terrorista é, sem dúvida, a mais importante, o que é dito no próprio título do texto. O facto que também os outros cinco elementos da cena são já conhecidos pelo observador é expresso através da estrutura das frases nas quais os nomes aparecem: *Kobieta w żółtej kurtce, ona wchodzi.* (*A mulher de casaco amarelo, ela entra*, traduzido como *Uma mulher de casaco amarelo... entra*). O uso do pronome pessoal em função anafórica na mesma frase com o seu referente dá uma clara distinção entre o *datum* e o *novum* da frase. A informação nova, neste caso, segue o pronome. Os sujeitos das frases em questão são, portanto, já conhecidos do observador, ou seja, todos os seis nomes constituem a figura do texto.

As mudanças feitas pelo tradutor nas frases em análise são: a omissão do pronome anafórico, mudança dos sinais de pontuação (a vírgula transforma-se em reticências). A alteração maior, porém, diz respeito ao uso do artigo na versão portuguesa. Visto que o polaco é uma língua na qual esta categoria morfológica está ausente, o tradutor teve que decidir por si mesmo a natureza do artigo. Na tradução, encontramos, portanto, os artigos indefinidos (*uma mulher*, *um homem*, *rapazes* (sem o artigo porque está no plural), *uma moça*). Os nomes precedidos por artigos definidos são só *o terrorista* e *a bomba*. Assim, na tradução portuguesa o centro da atenção do observador, a figura da cena, são precisamente estes dois elementos do mundo representado. Outros nomes alicerçam como pano de fundo os acontecimentos ocorridos. (Encontramos na tradução italiana e espanhola acontecimentos semelhantes em que os nomes em questão são precedidos pelo artigo indefinido. No entanto, as duas versões mantêm a estrutura da frase de tipo: *datum* — pronome anafórico — *novum*, tornando-os de facto pouco naturais. Veja-se o apêndice do artigo).

- a radicação: o contexto pragmático do *speech event* original (refiro o termo após Tabakowska) é muito relevante.

A radicação foi feita através das expressões indexicais, na maior parte traduzidas literalmente, como pronomes demonstrativos (*ta odległość* > *a esta distância*) ou advérbios de tempo (*teraz* > *agora*). No segundo verso do texto o advérbio *teraz* foi traduzido por *neste momento*. À primeira vista as duas expressões parecem sinónimas, apesar de poderem ter uma tonalidade diferente, mesmo se muito subtil. Neste momento pode-referir-se a qualquer situação, ainda que mais longínqua no acto temporal ou espacial, não necessariamente *hic et nunc*. Por isso é ainda menos radicada.

No texto da tradução perdem-se alguns demonstrativos: *ten autobus* > *o autocarro*, mas perante nomes privados de um papel interpretativo relevante. Pelo

contrário, as omissões dos pronomes pessoais nas frases *Mężczyzna w ciemnych okularach, on wychodzi* > *Um homem de óculos escuros... sai* têm consequências na interpretação da figura do texto (como acima referenciado).

Entre as categorias morfológicas que servem para tornar o contexto mais radicado, encontramos, também, os artigos (nas línguas que têm a categoria do artigo; E. Tabakowska, 2001: 76—77). O uso do artigo indefinido perante nomes que indicam os participantes na cena, influencia a contextualização do texto.

O observador no texto original participa no acontecimento, mesmo se de um modo passivo, e parece envolvido emocionalmente na cena conceptualizada. Pelo contrário, o observador no texto traduzido permanece um observador distante. O texto original, graças à sua radicação contextual, apresenta uma dada cena, bem definida, do acto de terrorismo. O texto traduzido pode ser interpretado como a descrição descontextualizada de um acto de terrorismo em geral.

- perspectiva: O principal ponto de referência espacial é o bar, onde explodirá a bomba. Existem poucos determinantes espaciais *expressis verbis*, como p.e. *przeszedł na drugą stronę ulicy* > *passou já para o outro lado da rua*.

Cada movimento é expresso através de dois verbos antonímicos *wchodzić/wychodzić* (*entrar/sair*) que se referem directamente ao bar. O sujeito da observação, a perspectiva, portanto, muda no decorrer da descrição da cena. O primeiro sujeito é o próprio observador (o eu lírico), o segundo sujeito — o terrorista. Por outras palavras, a descrição da cena é expressa pelo observador, que imagina a mesma perspectiva mas de um outro ponto de vista (a do protagonista do título). A mudança de perspectiva foi expressa no texto (quer no original, quer na tradução) pelos sinais de pontuação no verso: *no i widok jak w kinie: > e, quanto a vista, é como no cinema: [...]*. Os dois pontos indicam de facto que, daquele momento em diante, a cena é descrita pela perspectiva do terrorista. O texto, como tal, assenta no arco espacial com três componentes: o observador da cena — o bar — o terrorista. Temos uma perspectiva equivalente no texto da tradução.

- a iconicidade: O autor do texto de origem cria uma certa suspensão da acção através das indicações do horário exacto no qual se verificam os acontecimentos descritos.

O modo de descrever a cena é como se o observador parasse por um momento para examinar uma dada imagem num momento preciso: *Trzynasta siedemnaście i cztery sekundy* (*As treze e dezassete e quatro segundos*) depois do qual se dá a descrição dos acontecimentos nos versos sucessivos, *Trzynasta siedemnaście i czterdzieści sekund* (*As treze dezassete e quarenta segundos*) mais os acontecimentos e assim por diante.

O texto da tradução, ainda que reproduza “o passar das horas”, muda num modo radical a imagem apresentada. Não é mais uma suspensão, é sobretudo um conto à revelia do tempo remanescente, para chegar ao ponto final da explosão da bomba. A reprodução das sequências dos nomes horas, minutos, segundos (como, por exemplo, no verso *Treze horas, dezassete minutos e quatro segundos*) acelera a acção. De

facto, a conclusão final no texto da tradução *Como o tempo voa* é uma consequência natural da rápida sucessão dos acontecimentos proposta pelo tradutor. No texto original a frase *Czas, jak on się wlecze (O tempo, esse como passa lentamente)* relata toda uma outra descrição dos factos. Além do mais, a estrutura da frase original: *datum* + pronome pessoal anafórico + *novum* indicaria que também o tempo é a figura do texto (o seu protagonista), como nos casos acima referidos.

Para acabar esta breve análise esaminemos ainda os versos: *Czy była taka głupia i weszła, czy nie, / to sie zobaczy, jak będą wynosić.* (pt. *saberemos quando os fizerem emergir*) > *Se foi bastante estúpida para entrar ou não, / isso se saberá pelas notícias.* Na versão portuguesa a informação é muito mais precisa (especificada). Uma mudança semelhante do texto é considerada uma variação da especificidade do conteúdo informativo. (Também o tradutor francês deu uma maior peculiaridade à informação original, com a tradução *on va le voir lorsqu'on va ramasser les gens*; veja-se o apêndice).

Resumindo: na cena original existem mais figuras, o texto está mais enraizado no contexto conhecido pelo observador, o desenrolar da acção é lento, suspenso. O texto apresenta um acto de terrorismo concreto (não qualquer um) com participantes concretos (não casuais). O observador da cena parece envolvido emocionalmente ainda que permaneça um observador passivo. Isto torna a imagem da cena muito mais dramática. No texto traduzido as personagens descritas servem sobretudo como pano de fundo de um acto de terrorismo. A personagem principal é apenas uma — o terrorista. O tempo já não é um dos elementos focalizados. A cena é mais rápida, o que é expresso directamente (*como o tempo voa*). A cena é mais distante e descontextualizada, pelo que pode ser interpretada como um qualquer acto de terrorismo em geral.

Neste ponto não se pretende julgar as escolhas do tradutor. Procuo apenas sublinhar a necessidade de se fazer uma análise linguística precisa do texto original, sobretudo dos aspectos do imaginário linguístico. As mudanças que se verificam no texto traduzido são fruto de uma inconsciente leitura do texto. Erros semelhantes podem ser facilmente evitados.

Conclusão

Entre os elementos do acto tradutológico enumeramos tradicionalmente: o autor primário, o texto original, o texto traduzido, o tradutor (autor secundário) e inclusivamente o próprio processo de tradução (podemos acrescentar ainda os receptores dos dois textos em questão; veja-se p.e. o modelo da comunicação interlinguística de O. Kade, 1968: 9). A ciência da tradução, para além de apresentar uma abordagem descritiva (isto é, observar *a posteriori* as traduções em confronto com

os textos originais, para poder descrever detalhadamente os vários procedimentos da passagem tradutológica (recordemos o trabalho de J.P. Vinay e J. Darbelnet, 1958) ou didáctica (porque dá aos novos adeptos da tradução as soluções aos problemas tradutológicos mais frequentes associados à mesma), procura também definir os mesmos elementos do acto de traduzir. O estudo do ser de um tradutor ou do processo de traduzir poderá definir a ontologia da tradução.

Algumas propostas de definições partem das categorias geradas no âmbito da linguística cognitiva (ou, num âmbito mais amplo, das ciências cognitivas). Deste modo, B. Tokarz propõe a seguinte definição de texto original: o texto original é o modelo, o protótipo literário, que se caracteriza por uma semântica não rígida e polissémica, “[...] compreende os elementos prototípicos, que determinam a identidade do texto, e não prototípico, periférico. Estes elementos estabelecem relações, constituindo uma imagem semântica dinâmica.” (B. Tokarz, 1998: 8). Segundo a teórica, o tradutor não deve “perder” nenhum elemento prototípico que constitui o sentido do texto (mesmo se pode reconstruí-lo com meios paralelos). As mudanças que se verificam no texto da tradução normalmente dizem respeito a elementos periféricos, na qual a literatura dá uma imagem diferente da original, mas não “destrói o sentido” (como exemplo de uma mudança semelhante de tradução Tokarz apresenta “o enfraquecimento da subtileza” da sintaxe nas traduções eslovenas dos textos de S. Mrożek). Deste modo, “a tradução não reproduz o original, mas representa-o, reaproximando-se ao modelo” (ivi). Uma visão semelhante da tradução é também chamada “ontologia móvel” da tradução (K. Majdzik, 2010: 201).

Como vimos ao longo da análise, o texto original é composto por uma cena (ou seqüências de cenas) construída através de várias escolhas linguísticas (lexicais e gramaticais) simbólicas. O leitor do texto (particularmente o tradutor) deve decodificar e interpretar as “indicações” que o texto mostra. É quase como se o leitor visse um filme onde as cenas têm um significado preciso. Na cinematografia as seqüências de cenas são inseridas em um argumento (o roteiro técnico). Também o texto original pode ser comparado a um argumento. Usando a metáfora “cinematográfica” e integrando-a na definição de texto original de Tokarz, podemos constatar, sempre metaforicamente, que o texto original seria tratado como um argumento prototípico, ao passo que o texto da tradução como uma reaproximação ao argumento original. Se dois filmes realizados com base nestes textos fossem iguais (ou possivelmente mais semelhantes), significaria que a tradução se podia considerar como bem sucedida.

Com o presente artigo pretendeu-se cobrir as três tarefas da tradutologia: a descritiva: através da análise de várias passagens do processo tradutivo e das mudanças que resultam no texto da tradução; a didáctica: pondo em destaque a importância de uma análise linguística do texto precisa da parte do tradutor (que penso ser um dos pontos cruciais no ensino da tradução em geral) e, além do mais, propor uma visão metafórica do texto traduzido enquanto argumento de um “remake” textual (sempre no âmbito da metáfora cinematográfica).

Apêndice

As traduções de Terrorysta... na língua francesa, italiana e espanhola

Tradução francesa de Wladimir Krysinski:

Le terroriste, il regarde

À treize heures vingt la bombe va
exploser dans ce bar.
Maintenant il est seulement treize
heures seize.
Quelques-uns réussiront
à y entrer,
Quelques-uns en sortiront.

Le terroriste est déjà passé de
l'autre côté de la rue.
Cette distance le protège contre
tout le mal
et la scène est tout à fait comme
au cinéma :

La femme qui porte un gilet
jaune, elle y entre.
L'homme aux lunettes noires, il
en sort.
Les garçons en jeans, ils parlent
entre eux.
Il est treize heures dix-sept et
quatre secondes.
Celui qui est plus petit a de la
chance et il monte sur un scooter
celui qui est plus grand y entre.

Treize heures dix-sept et quarante
secondes.
La fille, elle marche avec un
ruban vert dans ses cheveux.
Malheureusement un autobus la
couvre soudainement.

Treize heures dix-huit.
La fille n'y est plus.
Était-elle si stupide pour y entrer,
ou bien non,
on va le voir lorsqu'on va
ramasser les gens.

Tradução italiana de Pietro Marchesani:

Il terrorista, lui guarda

La bomba esploderà nel bar alle
tredici e venti.
Adesso sono appena le tredici
e sedici.
Alcuni faranno in tempo
a entrare,
alcuni a uscire.

Il terrorista ha già attraversato la
strada.
Questa distanza lo protegge da
ogni male,
e poi la vista è come al cinema:

Una donna con il giaccone giallo,
lei entra.
Un uomo con gli occhiali scuri,
lui esce.
Ragazzi in jeans, loro parlano.
Le tredici e diciassette e quattro
secondi.
Quello più basso è fortunato
e sale sulla vespa,
quello più alto invece entra.

Le tredici e diciassette e quaranta
secondi.
La ragazza, lei cammina con un
nastro verde nei capelli.
Ma quell'autobus d'improvviso la
nasconde.

Le tredici e diciotto.
La ragazza non c'è più.
Se è stata così stupida da entrare,
oppure no,
si vedrà quando li porteranno
fuori.

Tradução espanhola de Abel A. Murcia Soriano:

Un terrorista: Él observa

La bomba explotará en el bar a las
trece veinte.
Ahora apenas son las trece
y dieciséis.
Algunos todavía tendrán tiempo
de salir.
Otros de entrar.

El terrorista ya se ha situado al
otro lado de la calle.
Esa distancia lo protege de
cualquier mal
y se ve como en el cine:

Una mujer con una cazadora
amarilla: ella entra.
Un hombre con unas gafas
oscuras: él sale.
Unos chicos con vaqueros: ellos
está hablando.
Trece diecisiete y cuatro
segundos.
Ese más abajo tiene suerte y sube
a una moto,
y ese más alto entra.

Trece diecisiete y cuarenta
segundos.
Una niña: ella va andando
con una cinta verde en el pelo.
Sólo que de repente ese autobús
la tapa.

Trece dieciocho.
Ya no está la niña.
Habrá sido tan tonta como para
entrar, o no,
eso ya se verá cuando vayan
sacando.

Treize heures dix-neuf. Personne n'y entre. Mais, par contre, un gros et chauve en sort.	Le tredici e diciannove. Più nessuno che entri, pare. Invece esce un grassone calvo.	Trece diecinueve. Y ahora como que no entra nadie. En vez de entrar aún hay un gordo calvo que sale.
Mais oui, comme s'il cherchait quelque chose dans ses poches et à treize heures vingt moins dix secondes il y retourne pour ramasser ses gants usagés.	Sembra che si frughi nelle tasche e alle tredici e venti meno dieci secondi rientra a cercare quei suoi miseri guanti.	Pero parece que busca algo en sus bolsillos y a las trece veinte menos diez segundos vuelve a buscar sus miserables guantes.
Il est treize heures vingt Le temps, comme il traîne. C'est probablement maintenant. Non, pas encore. Oui, c'est maintenant. La bombe, elle explose	Sono le tredici e venti. Il tempo, come scorre lentamente. Deve essere ora. No, non ancora. Sì, ora. La bomba, lei esplode	Son las trece veinte. Qué lento pasa el tiempo. Parece que ya. Todavía no. Sí, ahora. Una bomba: la bomba explota.

Referências bibliográficas

- Bobrowski I., 2009: "O dwóch kognitywizmach". Em: R. Laskowski, ed.: *Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique*, LXV. Kraków, Universitas, 57—65.
- Darbelnet J., Vinay J.P., 1958: *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Didier Erudition.
- Evans V., 2007: *A Glossary of Cognitive Linguistics*. Edinburg, Edinburgh University Press.
- Hejwowski K., 2006: *Kognitywno-komunikacyjna teoria przekładu*. Warszawa, PWN.
- Kade O., 1968: "Kommunikationswissenschaftliche Probleme der Translation". Em: A. Neubert, ed.: *Beihefte zur Zeitschrift Fremdsprachen*. Leipzig, Verlag, 3—19.
- Korwin-Piotrowska D., 2006: *Powiedzieć świat. Kognitywna analiza tekstów literackich na przykładach*. Kraków, Universitas.
- Langacker R.W., 1987: *Foundation of Cognitive Grammar*. Vol. 1. Stanford, Stanford University Press.
- Langacker R.W., 1991a: *Foundation of Cognitive Grammar*. Vol. 2. Stanford, Stanford University Press.
- Langacker R.W., 1991b: *Concept, Image, and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- Majdzik K., 2010: "Błędy i ich konsekwencje w przekładzie Sahiba Nenada Veličkovicia". W: P. Fast, A. Świeściak, red.: *Błąd (i jego konsekwencje) w przekładzie*. Katowice, Śląsk, 199—213.
- Słapek D., 2009: "Acqua minerale cioè come tradurre i giochi di parole di Achille Campanile". Em: K. Jarosz, éd.: *Romanica Silesiana*, N. 4. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, 231—243.

- Stockwell P., 2002: *Cognitive Poetics: An Introduction*. London, Routledge.
- Szyborska W., 1976: "Terrorysta, on patrzy". W: Eadem: *Wielka liczba*. Warszawa, Czytelnik, 19—20.
- Szyborska W., 1998: "O terrorista...olha". Trad. di J.S. Gomes. Em: W. Szyborska: *Paisagem com grão de areia*. Lisboa, Relógio d'Água, 165—167.
- Szyborska W., 2009: "Il terrorista, lui guarda". Trad. di P. Marchesani. Em: W. Szyborska: *Grande numero. Testo polacco a fronte*. Milano, Libri Scheiwiller, 45—47.
- Szyborska W., 1995: «Le terroriste, il regarde». Trad. de W. Krynski. Em: A.-M. Guérineau, éd.: *Nuit Blanche, le magazine du livre*. No. 61. Quebec, Bibliothèque nationale du Québec, 47.
- Szyborska W., 1997: "Un terrorista: Él observa". Trad. de A. Murcia Soriano. Em: W. Szyborska: *El gran numero, Fin y principio y otros poemas*. Madrid, Hiperión, 121—122.
- Tabakowska E., 1993: *Cognitive Linguistics and Poetics of Translation*. Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- Tabakowska E.: 1995: *Gramatyka i obrazowanie. Wprowadzenie do językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, PAN.
- Tabakowska E., a cura di, 2001: *Kognitywne podstawy języka i językoznawstwa*. Kraków, Universitas.
- Tokarz B., 1998: *Wzorzec, podobieństwo, przypominanie*. Katowice, „Śląsk”.
- Tylor J.R., 2002: *Cognitive Grammar*. Oxford, Oxford University Press.

Aleksandra Źłobińska-Nowak

*Université de Silésie
Katowice*

Validité de la modélisation objet dans la langue et dans la traduction

Abstract

The aim of this paper is to discuss one of the methods applicable in description of the representation of the world in language, that is object modeling.

The author emphasizes the notion of the *Hierarchical Semantic Network* proposed by A.M. Collin and M.R. Quillian in the 1960's which constitutes an example of the way of representing knowledge in the memorization process. These networks will be described in parallel with a class of structures of the data easily applicable to computer processing.

This analysis is a starting point for elaborating on the notion of the class of objects. Its specificities, content and relations with others groups of the same type, the property of the semantic inheritance will show to what extent the notion is useful word sense disambiguation according to W. Banyś and also in the learning process.

Keywords

Modeling object language, hierarchical semantic network, class of objects, word sense disambiguation, learning process.

Dans la linguistique contemporaine les travaux sur le traitement automatique des langues constituent aujourd'hui le véritable défi pour les linguistes. Cette branche demande de leur part beaucoup de patience, de savoir-faire et tout ceci à la base d'une méthodologie précise qui permettrait d'adapter les données provenant de la langue aux capacités et à l'opérationnalité d'une machine.

Cette présentation s'appuiera sur une des méthodes de la représentation du monde dans la langue, à savoir, la modélisation objet. Nous allons analyser la conception des réseaux sémantiques formant une structure hiérarchique pour l'étude de la mémorisation proposée par A.M. Collin et M.R. Quillian dans les années soixante. Sera souligné, dans ce contexte-là, le rôle des réseaux constituant certains modes

de représentation de connaissances étant en même temps, une classe de structures de données représentables facilement dans un ordinateur.

Cette analyse constituera le point de départ à l'explication de la notion de classe d'objets, intimement appliquée actuellement dans le traitement automatique des langues.

Les spécificités des classes, leur contenu, les relations qu'elles entretiennent avec d'autres ensembles de même nature, la propriété de l'héritage sémantique permettront de montrer leur utilité non seulement dans la désambiguïsation des sens des mots suivant les principes de l'approche orientée objets à la W. Banyś, mais aussi dans le processus de l'apprentissage.

On observe aujourd'hui un grand intérêt pour les langages à objets qui conduit à la certitude que les concepts d'objets prennent probablement une place de premier plan dans tous les domaines de l'informatique y compris la linguistique informatique. Tout ceci, en gros, grâce à l'identification aisée, quasi immédiate des objets informatiques avec leur contrepartie physique.

Cette vision de choses possède quelques origines que nous allons tenter de présenter dans ce court travail. D'un côté elle a été empruntée à la programmation informatique élaborée par Alan Kay dans les années soixante-dix, l'auteur de la programmation orientée objet (POO) ou programmation par objet, qui consistait en la définition et l'interaction de briques logicielles appelées objets. Dans cette acception l'objet représentait un concept, une idée ou toute entité du monde physique, il possédait une structure interne et un comportement, et il savait communiquer avec ses pairs. L'objectif était donc de représenter ces objets et leurs relations [http://fr.wikipedia.org/wiki/Programmation_orient%C3%A9e_objet].

Les systèmes d'exploitation, de bases de données, de méthodologies et de représentations des connaissances par objets sont actuellement largement disponibles pour les utilisateurs.

L'intérêt croissant pour une telle approche découle de la facilité à décrire les entités du monde réel et de les gérer en regroupant toutes les données et les procédures qui les manipulent dans une même unité sémantique qui est l'objet.

L'approche objet est née de l'idée d'une programmation structurée vu que les programmes utilisés devenaient de plus en plus complexes et volumineux. Par conséquent leur maintien et exploitation étaient difficiles, il était donc question d'établir un regroupement en fonction des caractéristiques communes.

La modélisation objet se concentre autour d'objets, d'entités ayant une existence matérielle (p. ex. *arbre, chat, livre*, etc.) ou bien virtuelle (p. ex. *Agence Nationale pour emploi, contrat à durée déterminée*, etc.). Un objet de par sa nature peut être caractérisé par :

— les attributs (propriétés, structure de l'objet), une sorte de données qui permettent de le décrire et fournissent des informations portant sur son état,

- son identité grâce à laquelle on peut le distinguer ou le comparer aux autres objets, qui découle naturellement de ses attributs et décide de sa place dans une classe d'objets,
- les opérations (appelées aussi méthodes, fonctions membres ou actions qui rendent compte du comportement de l'objet) qu'il est susceptible de réaliser et qui lui permettent d'agir sur les autres objets.

Une autre origine, un peu plus ancienne, qu'on peut indiquer dans cette modélisation à objet, sont les réseaux sémantiques dont l'invention est attribuée à deux psychologues A.M. Collin et M.R. Quillian. Ils ont proposé dans les années soixante une vision de la mémorisation et de la structuration de la mémoire appuyée sur des structures hiérarchiques suivant la règle principale selon laquelle *un X est un Y* (*X est une sorte de Y*). Un réseau dans cette acception est un graphe fini, étiqueté, avec les sommets appelés *nœuds* représentant des concepts et les arcs appelés *liens* qui renvoient aux relations binaires entre ses concepts. Cette approche insiste plus sur la hiérarchie arborescente des objets et sur les relations entre eux, ce qui est une source, à son tour, de la formation de leurs classes. Ce procédé permet de comprendre comment fonctionne la mémoire humaine et comment le locuteur peut procéder à certaines inférences ainsi que faire appel à des connaissances enregistrées dans sa mémoire.

Ce modèle souligne qu'il existe une sorte de pyramide dans le cerveau humain s'appuyant sur des notions détaillées (p. ex. une race de chiens comme *chihuahua*) sur lesquelles reposent les catégories plus généralisées (p. ex. *animaux*). Au milieu de cette pyramide se trouvent les représentations des catégories étant des notions de statut intermédiaire (p. ex. *chiens, oiseaux, poissons*). En gros, ce qui devient expliqué par F. Rastier se demandant comment les réseaux sémantiques pouvaient être utilisés pour représenter le contenu lexical (F. Rastier, 1987 : 84) :

- l'étiquette du nœud hiérarchiquement supérieur est un sémème,
- toutes les étiquettes des nœuds descendants représentent des composants de ce sémème.

Il est à noter que chaque sémème acquiert ici le statut d'interaction structurée p. ex. *animal — chien — Cachou* et n'étant pas seulement une collection de traits comme dans le cas des analyses différentielles.

Ainsi, chaque élément qui appartient à la catégorie supérieure possède-t-il les traits caractéristiques de tous les animaux, et, qui plus est, les traits qui ne sont propres qu'à lui.

On arrive en résultat à la constatation qu'il existe une économie de mémoire pour la représentation de nombreuses relations et pour la facilité dans la recherche d'informations nécessaires à certains raisonnements et inférences.

Il est intéressant de noter que la question de la connaissance apparaît pratiquement à chaque époque marquant la pensée linguistique (J.-P. Desclés, 1987), à signaler entre autres « l'arbre de Porphyre » de l'Antiquité ou les travaux de Leibnitz souvent cités dans le cadre de l'Intelligence Artificielle.

D. Delas (1978), dans le même esprit, remarque que certains attributs sont attachés à certains signes et permettent à ces signes-là de se combiner avec d'autres dont on pense qu'ils partagent les mêmes attributs et qui sont même susceptibles de les remplacer, le cas échéant.

Selon D. Delas qui analysait la place de la métaphore au sein de la grammaire générative, la forme la plus simple, binaire au stade primitif du développement de l'humanité se présentait sous la forme d'une grille conceptuelle basée sur des oppositions à caractère binaire du type : *concret/abstrait, animé/inanimé, statique/dynamique, totalité/partie, dense/diffus* etc.

Passons maintenant à l'objet lui-même et sa description du point de vue du type de modélisation où il constitue le centre.

Nous pouvons appeler objet un élément identifiable du monde soit concret soit abstrait. Il faut souligner que les notions d'objet et de classe sont interdépendantes. Chaque objet existe toujours comme instance d'une classe alors qu'une classe regroupe des objets portant les mêmes propriétés (attributs et opérations).

Ainsi *un bateau* peut être caractérisé par :

- nombre de membres d'équipage,
- vitesse de croisière,
- bateau-torpilleur,
- bateau-transport,
- bateau sous-marin etc.

étant ses propriétés (attributs), ou

- arrimer,
- arriver,
- sortir du port etc.

étant ses opérations qui font preuve de son comportement.

Dans ce contexte nous devons toucher la question de classes d'objets qui réunissent les ensembles des objets partageant les propriétés semblables.

Les classes d'objets sont des classes à portée sémantique définies à l'aide des critères distributionnels. Elles ont servi étroitement à la confection des dictionnaires électroniques surtout dans les travaux du Laboratoire de linguistique informatique (LLI, actuellement Lexiques, Dictionnaires, Informatique — LDI) de l'Université Paris 13 sous la direction de G. Gross. Ces ensembles des mots homogènes sémantiquement et réunis en fonctions de l'organisation syntaxique des phrases dans lesquelles se trouvent leurs éléments constituent le point de départ non négligeable dans le traitement automatique des langues par le fait d'offrir des débouchés importants dans le domaine de la polysémie ou du figement.

Elles se sont avérées un remède là où les systèmes purement formels avaient montré leurs insuffisances dans le cas des structures linguistiques réduites à une représentation formelle, indépendantes du lexique et du sens, sans contenu.

La notion de classe d'objets se trouve au carrefour du lexique et de la grammaire. Chacune des classes construites est définie à partir des prédicats sélectionnant

de façon appropriée les unités qu'elle contient et tout ceci prenant en compte, bien entendu, leurs relations qui interviennent sur l'axe syntagmatique.

La nécessité d'avoir une vision à caractère plus global dans l'analyse des unités linguistiques a été déjà postulée sur le plan logique, p. ex. par G. Frege (1884 dans : D. Le Pesant, M. Mathieu-Colas, 1998 : 6—7) et son principe de contextualité selon lequel la signification des mots ne peut être dévoilée que dans le contexte d'une proposition d'où ils tirent leurs significations.

E. Benveniste souligne, dans la même lignée de pensée, que «le sens d'une unité linguistique se définit comme sa capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur» (E. Benveniste, 1966 : 127 in : D. Le Pesant, M. Mathieu-Colas, 1998 : 7).

Les classes d'objets semblent découler naturellement de la répartition de la phrase en prédicat/arguments grâce à laquelle chaque phrase possède un noyau de nature prédicative complété par un ou des arguments nominaux. Cette perspective est plus opératoire qu'un simple découpage en sujet/prédicats qui ne rend pas possible l'explicitation de toutes les positions constitutives de la phrase. Grâce à la structure prédicats/arguments le sens de chaque prédicat devient plus facile à découvrir par l'intermédiaire de son entourage. On l'analyse à travers le prisme du type d'objets qu'il implique.

Selon cette approche, la caractérisation des termes correspondant aux arguments impliqués par les prédicats devrait se faire avec plus de rigueur qu'une simple indication postulée dans d'autres travaux linguistiques en *concret/abstrait*, *animé/inanimé* etc.

Ceci est également proposé par les dictionnaires de langue comme le *Nouveau Petit Robert* où la définition du verbe *manger* — *avalier pour se nourrir* précise qu'il s'agit non seulement d'un concret mais aussi de son sous-type, UN ALIMENT (solide ou consistant). Cette précision rend possible la création d'une classe d'objets qui comporte les éléments de nature semblable, qualifiés d'aliments et le nom d'aliment lui-même est appelé dans ce cas-là *substantif classifieur*.

Ainsi, procède-t-on à un certain *typage* des arguments (D. Le Pesant, M. Mathieu-Colas, 1998 : 12) ce qui revient à dire d'ailleurs que chaque emploi du prédicat peut être caractérisé en prenant en considération la catégorie sémantique de ses compléments.

Nous pouvons donc remarquer en résumant que les classes d'objets sont des ensembles de mots apparentés du point de vue sémantique en soulignant que lors de leur regroupement sont prises en compte leurs propriétés syntagmatiques.

Avant de passer à l'utilité de ces ensembles-là dans le cadre de l'approche orientée objets, voyons les principes généraux qui conduisent les travaux sur la désambiguïsation des sens des mots dans l'Institut des Langues Romanes et de Traduction à l'Université de Silésie.

L'approche orientée objets conçue par W. Banyś (2002, 2005) s'appuie sur la proposition de G. Gross et son équipe quant à l'analyse du sens des unités lexicales à la base de la notion de classe d'objets.

Cependant y sont ajoutées les spécifications des liens d'héritage sémantique en forme de super- et sous-classes. Ce mécanisme d'héritage sémantique que nous avons essayé d'expliquer plus haut facilite le travail linguistique. Les attributs et les opérations devraient s'ajouter automatiquement à chaque nouvelle sous-classe. Voyons l'analyse du mot *coteau* :

stok	coteau
[Super-klasa 5 :] <i>przestrzeń</i>	[Super-classe 5 :] <i>espace</i>
[Super-klasa 4 :] <i>część przestrzeni</i>	[Super-classe 4 :] <i>portion de l'espace</i>
[Super-klasa 3 :] <i>obszar</i>	[Super-classe 3 :] <i>étendue terrestre</i>
[Super-klasa 2 :] <i>powierzchnia pochyła</i>	[Super-classe 2 :] <i>surface inclinée</i>
[Super-klasa 1 :] <i>pochyłość</i>	[Super-classe 1 :] <i>pente</i>

Ainsi, les attributs et les opérations relevés pour une super-classe pourraient être partagés par ses sous-classes. Même si certains n'apparaissent pas dans l'entourage des éléments appartenant à ces sous-classes-là, étant réservés uniquement à la super-classe, ils ne seraient pas hérités par le simple principe du manque de leur présence dans le contexte. Le cas contraire cependant est d'une utilité importante grâce à la possibilité d'élimination d'éventuels oublis ou négligences involontaires de la part du linguiste construisant le dictionnaire suivant les principes de l'approche orientée objets.

À titre d'exemple voyons encore quels attributs ou opérations peuvent être indiqués pour le mot *coteau* :

[Atrybuty :]	[Attributs :]
<i>łagodny stok</i>	<i>coteau en pente douce</i>
<i>łatwy stok</i>	<i>coteau facile</i>
<i>ośnieżony stok</i>	<i>coteau enneigé</i>
<i>stok nawietrzny</i>	<i>coteau au vent</i>
<i>stok podwietrzny</i>	<i>coteau sous le vent</i>
<i>stok południowy</i>	<i>coteau sud</i>
<i>stoki klifu</i>	<i>coteaux d'une falaise</i>
<i>stromy stok</i>	<i>coteau abrupt</i>
etc.	
[Operacje :]	[Opérations :]
<i>jeździć na nartach na stoku</i>	<i>faire du ski sur un coteau</i>
<i>wspinać się na stok</i>	<i>grimper sur un coteau</i>
etc.	

La description possède un caractère ouvert, il est donc possible d'apporter des changements, de fournir de nouvelles informations dans l'analyse d'un objet. Dans

cette description on focalise l'attention sur le comportement linguistique de l'objet en exposant, de façon aussi détaillée que possible, son entourage lexical.

Toutes ces informations concernant l'objet analysé créent ensemble une structure qui porte le nom de *schéma* (frame) et qui, dans l'approche orientée objets à la W. Banyś, reçoit un format d'une fiche descriptive prenant en compte les données indispensables à une présentation exhaustive d'un lexème. L'origine de la notion de *schéma* est attribuée à M. Minsky (1986) et a été reprise par les chercheurs en domaine de l'Intelligence Artificielle constituant un des formalismes appliqués pour la représentation des connaissances. Ces schémas-là ont servi également dans l'explicitation des séquences d'actions stéréotypées connues sous le nom de *scénarios* (scripts). Chaque scénario met en jeu les éléments (objets et acteurs qui y participent), des conditions initiales qui doivent être accomplies pour qu'un événement ait lieu et les résultats possibles du scénario. Une telle analyse permet d'accéder à l'interprétation du texte et en extraire les prédications (ou les résultats) (P. Bouillon, 1998 : 153—154) qui n'est pas sans influence sur la désambiguïsation des sens des mots là où les principes descriptifs appliqués ne paraissent pas suffisants et, par conséquent, le problème de l'ambiguïté ne devient pas résolu.

L'analyse des lexèmes polysémiques dans le traitement automatique peut s'avérer efficace grâce à l'adoption d'une des méthodologies qui soulignent l'utilité et l'importance de l'objet, entre autres, l'approche orientée objets suivant laquelle nous effectuons nos recherches.

Il est notoire que le caractère polysémique des mots entraîne des difficultés dans la traduction classique avec le facteur humain et, qui plus est, dans la traduction automatique.

Dans la désambiguïsation des verbes, par exemple, l'objet n'est pas cette fois-ci décrit suivant son comportement linguistique qui équivaut à expliciter ses attributs et ses opérations mais il sert de point d'appui dans la reconnaissance d'un sens précis du verbe soumis à l'analyse.

Différents emplois verbaux (ou autres prédicatifs), comme nous venons de le voir, dépendent donc du caractère des objets qui les entourent, la différence est visible dans la traduction, prenons comme exemple le verbe français *sortir* et ses équivalents polonais dans les deux emplois choisis :

X — [ANM] — *sortir* (— *de/sur/dans/à/en* — Y — [CONC <lieu>]) — **wyjść/ wychodzić z/na/na/do/na**

Jean sort de son appartement.

Après les cours, les enfants sortent du collège.

Ce matin j'avais du mal à sortir de mon lit.

X — [CONC <illumination; dégagement de lumière; phénomène lumineux>; <quantité d'air ou de gaz>] — *sortir* — *de/par* — Y — [CONC] — **wydobyć/ wydobywać się z/przez**

La lueur d'un feu sort de la cheminée.

Le train ralentit, des étincelles sortent des roues alors que la vitesse diminue.

Le gaz sort de la bouteille.

Comme on peut le remarquer, les emplois relevés activent différents types de classes d'objets qui sont complétées d'éléments de nature semblable. Il est à observer en même temps que les spécificités des classes constituées font qu'elles peuvent parfois s'appliquer uniquement à l'analyse d'un seul prédicat même si leur caractère paraît identique, telle la classe des locatifs qui, dans le cas extrême, en fonction d'être impliquée soit par le verbe *sortir* soit par le verbe *monter* entraînera d'autres constituants :

Anne-Marie monte sur la colline.

**Anne-Marie sort de la colline.*

Nous pouvons remarquer également que les prédicats événementiels corrélés aux établissements introduits dans la classe des locatifs peuvent être applicables seulement pour les emplois du verbe *sortir* tandis que dans le cas de *monter* les éléments de la classe caractérisée par le même substantif classifieur seront naturellement exclus :

Jean sort du bal.

**Jean monte au bal.*

Voyons encore à titre d'exemple quelques objets des deux classes mentionnées dans les emplois ci-dessus :

illumination ; dégagement de lumière ; phénomène lumineux	oświetlenie ; wydzielanie światła ; zjawisko świetlne
clarté (f)	jasność (f)
étincelle (f)	iskra (f)
feu (m)	ogień (m)

quantité d'air ou de gaz	mieszanina powietrza lub gazów
air (m)	powietrze (n)
azote (m)	azot (m)
gaz (m)	gaz (m)
nuage (m)	obłok (m)

Dans la construction des classes d'objets notre tâche consiste à la préparation minutieuse de leur contenu et la présentation aussi complète que possible des élé-

ments qui répondent à leurs critères. Il existe bien entendu le risque de leur incomplétude, cependant, comme nous l'avons souligné, le caractère ouvert des analyses dans le cadre de l'approche orientée objets rend possible l'enrichissement progressif de ce travail.

Dans quel domaine peuvent être utiles les classes d'objets à part leur importance notable démontrée dans la désambiguïsation ?

Les classes constituent en gros des groupes de mots ordonnés suivant quelques principes. Elles présentent alors un type de dictionnaire thématique, un thésaurus qui relie les lexèmes par la relation d'association non seulement dans les limites d'une classe mais aussi, grâce à l'organisation hiérarchique, permet d'établir des liens entre plusieurs classes d'objets et par conséquent structurer une base de données ou de connaissances.

Pour quelqu'un qui souhaite connaître ou approfondir une langue étrangère, les classes peuvent s'avérer un outil intéressant et efficace dans le processus d'apprentissage, de plus, leur composition, formée souvent d'un nombre considérable d'éléments constitue une sorte de dictionnaire détaillé souvent plus riche que d'autres types de supports lexicaux disponibles sur le marché.

À côté de ses informations purement dictionnairiques basées sur les approches à objets il existe d'autres apports que la traduction automatique effectuée par une machine peut fournir dans l'enseignement, y compris la traduction dont nous parlons dans la désambiguïsation suivant l'approche orientée objets. Ce type de traduction automatique peut être utilisée en vue de sa comparaison avec des traductions humaines. Ainsi peut-on attirer l'attention des élèves sur les ambiguïtés des langues naturelles d'ordre lexical ou syntaxique, sur la question de justesse de traduction, sur la différence entre le traitement humain et le traitement automatique, ou bien différencier par l'intermédiaire de ces deux types de traductions l'importance des situations de communication qui permettent de déterminer le style des traductions (A.-M. Loffler-Laurian, 1996 : 127—131).

Dans ce travail nous avons tenu à faire le point sur une des principales méthodes utilisées actuellement dans le traitement automatique des langues. Nous espérons que les origines de la modélisation objet, présentation de son développement, de l'importance des classes d'objets dans l'analyse des phénomènes linguistiques liés à la polysémie ainsi que des problèmes auxquelles elles peuvent se heurter et de ses apports possibles dans l'enseignement des langues étrangères, éveilleront l'intérêt du lecteur désireux d'approfondir ce sujet ou de poursuivre ces recherches.

Références

- Ayache M., Flory A., 1996 : *Approche Orientée Objet*. Paris, Economica.
- Banyś W., 2005 : « Désambiguïsation des sens des mots et représentation lexicale du monde ». *Neophilologica*, **17**, 57—76.
- Banyś W., 2002 : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets : Partie I et II ». *Neophilologica*, **15**, 7—29 et 206—249.
- Benveniste E., 1966 : *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
- Bouillon P., 1998 : *Traitement automatique des langues naturelles*. Paris-Bruxelles, Éditions Duculot.
- Collin A.M., Quillian M.R., 1969 : “Retrieval time for semantic memory”. *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, **8**, 240—247.
- Collin A.M., Quillian M.R., 1970 : “Does category size effect categorization time?” *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, **9**, 432—438.
- Desclés J.-P., 1987 : « Réseaux sémantiques : la nature logique et linguistique des relateurs ». *Langages*, **87** [Paris, Larousse], 55—78.
- Delas D., 1978 : « La grammaire générative rencontre la figure. Lectures ». *Langages*, **51** [Paris, Larousse], 65—104.
- Fuchs C., 1993 : *Linguistique et traitements automatiques des langues*. Paris, Hachette Supérieur.
- Frege G., 1884 : *Les fondements de l'arithmétique*. [trad. fr. : 1970]. Paris, Le Seuil.
- Gleason J.B., Ratner N.B., 2005 : *Psycholingwistyka*. Gdańsk, Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne.
- Gross G., 1994b : « Classes d'objets et description des verbes ». *Langages*, **115** [Paris, Larousse], 15—31.
- Le Pesant D., Mathieu-Colas M., 1998 : « Introduction aux classes d'objets ». *Langages*, **131** [Paris, Larousse], 6—33.
- Loffler-Laurian A.-M., 1996 : *La traduction automatique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires de Septentrion.
- Minsky M., 1986 : *The Society of Mind*. New York, Simon & Schuster (trad. fr. : *La Société de l'esprit*. Paris, InterEditions, 1988).
- Prandi M., 1998 : « Contraintes conceptuelles sur la distribution : réflexions sur la notion de classe d'objets ». *Langages*, **131** [Paris, Larousse], 34—44.
- Rastier F., 1987 : « Représentation du contenu lexical et formalismes de l'Intelligence Artificielle ». *Langages*, **87** [Paris, Larousse], 79—102.

Ewa Miczka

*Université de Silésie
Katowice*

Relations entre les cadres de l'expérience dans le discours — exemple du fait divers

Abstract

In this paper the author analyzes situational structures of discourse which are defined as a sequence of experiential frames (E. Goffman, 1991). Each frame makes it possible to conceptualize one event as forming a part of information introduced in discourse. Analyzing the possible relations between frames in discourse, the author aims to indicate their role in discourse comprehension — a process which implicates creation of discourse representation.

Keywords

Situational structure of discourse, frame, discourse representation.

Introduction

Dans la présente contribution nous allons présenter quelques réflexions sur les relations possibles entre les cadres de l'expérience dans le discours en prenant comme exemple le fait divers.

Ces réflexions s'appuient sur la conception de la représentation discursive à six domaines — informationnel, fonctionnel, ontologique, énonciatif, axiologique et métatextuel — reliée aux situations extralinguistiques, la conception résultant de nos recherches concernant le problème de la cohérence au niveau macrostructural de discours. On a adopté (E. Miczka, 2000, 2002, 2007, 2009) l'hypothèse formulée par T.A. Van Dijk et W. Kintsch (1983) que le processus de la compréhension de discours s'ouvre par une étape globale pendant laquelle le receveur profite de l'ensemble des modèles de situations préexistant dans sa mémoire. Le modèle de situation est compris comme une représentation mnémonique épisodique des

actions, états, processus et événements évoqués dans le discours (P. Coirier et alli, 1996).

On a reformulé la notion de modèle de situation en tant que cadre de l'expérience en reprenant le terme introduit par E. Goffman (1991 : 30) qui le définit comme schème interprétatif activé pour rendre possible la compréhension des événements racontés dans un discours quelconque. Dans le cadre de la linguistique cognitive, ce schème interprétatif peut être conçu comme un type particulier de schéma cognitif, structure signifiante constituée d'éléments suivants : participants (agents et patients), leurs objectifs et intentions, étapes typiques de l'activité conceptualisée par l'intermédiaire d'un cadre de l'expérience donné, temps et lieu, objets et instruments.

E. Goffman propose la typologie de cadres de l'expérience en les divisant, tout d'abord, en deux classes : celle de cadres naturels qui servent de modèle dans la compréhension des événements non pilotés p.ex. : tempête, tremblement de terre, inondation, et celle de cadres sociaux nécessaires pour comprendre les événements qui impliquent la volonté et les intentions d'un agent p.ex. : voyage, achat et vente, lecture. En adoptant un autre critère — celui de la source du cadre, l'auteur propose encore une autre distinction — celle entre cadres primaires et cadres transformés. Le cadre primaire est un schème interprétatif évoqué pour identifier un événement — dit-il — qui n'est rapporté à aucune interprétation préalable. Le cadre transformé, par contre, a pour sa source un cadre primaire parce qu'il résulte de deux procédures — de la modalisation ou fabrication — qui agissent sur les structures du cadre primaire (E. Goffman, 1991 : 30—31). Parmi les procédures de modalisation, l'auteur énumère : faire-semblant (scénarios, jeux, fantasmes), cérémonies, rencontres sportives, répétitions techniques et détournements. La fabrication se distingue de la modalisation par l'intention de l'agent qui vise à « désorienter l'activité d'un individu ou d'un ensemble d'individus » et qui peut aller « jusqu'à fausser leurs convictions sur les cours des choses » (E. Goffman, 1991 : 93). Et ici, E. Goffman évoque fabrications bénignes (tours, canulars expérimentaux, canulars formateurs, machinations protectrices, fabrications purement stratégiques) et fabrications abusives (directes, indirectes, illusions).

1. Les cadres de l'expérience et l'interprétation de discours

On admet que la décision de l'interprétant concernant le cadre de l'expérience — selon lui — le plus approprié pour comprendre les événements décrits dans le discours détermine la façon dont il répond à la question sur le type de monde représenté dans le discours, c'est-à-dire sur le statut ontologique des événements, processus, états, participants, temps et lieu, objets et instruments qui sont ses élé-

ments constitutifs. Dans cette optique, la fonction du cadre de l'expérience consiste à fournir un fond conceptuel global grâce auquel l'interprétant peut organiser en un tout cohérent toutes les données partielles qui résultent du processus de la compréhension d'un discours — données concernant ses structures informationnelles, fonctionnelles, ontologiques, énonciatives, axiologiques et métatextuelles.

Ainsi, en suivant les thèses formulées — dans le cadre de l'approche psycholinguistique de discours — par T.A. Van Dijk et W. Kintsch (1983) et — dans le cadre de la sociologie de la communication — par E. Goffman (1991), nous postulons que chaque acte de l'interprétation de discours implique le choix d'au moins un cadre de l'expérience qui permettrait à l'interprétant de construire une représentation discursive cohérente. Dans l'article consacré à l'étude contrastive de structures situationnelles de la publicité et du fait divers (2000), on a appelé ce cadre de base **cadre-source**. Il a été défini comme schème interprétatif (naturel ou social, primaire ou transformé) appliqué aux situations vécues ou observées dans la vie quotidienne, qui, durant la lecture ou l'écoute, rend possible la compréhension des événements, processus ou états introduits dans le discours. La notion de cadre-source s'est avérée utile aussi bien pour décrire les opérations sur les cadres de l'expérience typiques pour les structures situationnelles dans le discours publicitaire (E. Miczka, 2009) que pour analyser la façon dont est construit le monde représenté dans le fait divers (E. Miczka, 2007).

Comme il est clair que les structures situationnelles d'un discours donné peuvent être constituées de deux ou plusieurs cadres de l'expérience, dans le présent article, nous allons étudier la façon dont ils peuvent être reliés en prenant comme exemple le fait divers.

2. La spécificité du monde représenté dans le fait divers

Dans son article de 2001, A. Dubied souligne les difficultés que pose la définition du fait divers et dit que « Le fait divers n'est donc en tout cas pas une rubrique ordinaire (au sens thématique ou référentiel) — pas plus d'ailleurs qu'il n'est un genre journalistique ordinaire, au sens où l'entendent Jean-Michel Adam et alli, qui définissent une série de critères présidant à la définition des genres journalistiques (sémantique, énonciatif, longueur, pragmatique, compositionnel, stylistique et typographicovisuel) » (<http://semen.revues.org/2633>). En rejetant donc les deux termes — rubrique et genre — l'auteur propose d'employer le terme de catégorie pour parler du fait divers. Elle suit les pas de R. Barthes (1964) en soulignant le fait que les critères thématiques ne suffisent pas pour bien décrire le fait divers. R. Barthes constate que l'un des critères définitoires de cette catégorie concerne la structure des événements que le fait divers reflète. Cette structure — dit-il — est

toujours considérée anormale par rapport aux événements que l'auteur et son public préconstruit considèrent typiques, prévisibles, normaux (1964 : 188—189). La cause absente ou la cause déviée, et aussi la coïncidence sont, selon l'auteur, les sources des anomalies que le fait divers rapporte. En adoptant comme point de départ ses conclusions, en analysant les structures situationnelles du fait divers dans le cadre cognitif, on a montré quelles places ouvertes par les cadres de l'expérience prévues pour : participants typiques (agents et patients), objets, instruments, objectifs, temps et lieu — peuvent être saturées par les éléments considérés anormaux (2007). Cette analyse interne — focalisée sur les éléments constitutifs de cadres de l'expérience — doit être complétée par l'analyse externe — celle des relations entre les cadres de l'expérience traités, cette fois-ci, comme des totalités.

3. Analyse de faits divers

Le premier groupe d'exemples soumis à l'analyse se caractérise par l'introduction d'un scénario parallèle d'événements — une version soit de la conséquence, soit de la cause qui diffère de celle qu'implique le cadre-source de base. Dans certains cas, l'auteur introduit deux visions différentes de la même séquence d'actions, autrement dit, il contraste deux cadres de l'expérience qui peuvent servir de modèle pour la conceptualisation du même fait. Dans les schémas qui vont illustrer chaque analyse, nous allons marquer par l'emploi de majuscules ces éléments : conséquence, cause ou cadre(s) qui apportent les conceptualisations parallèles ou concurrentes de la même séquence d'actions.

3.1. La première classe d'exemples — structures situationnelles à scénarios parallèles

Le premier exemple illustre la configuration de cadres reliés par la **relation d'exclusion** — version hypothétique de la conséquence étant rejetée par l'auteur — et de **succession temporelle**.

L'univers discursif du texte n° 1 est construit de trois cadres de l'expérience (CE) :

1. le premier cadre de l'expérience CE₁ — celui *de la mort tragique* — introduit une conséquence qui aurait pu suivre l'accident décrit dans le discours,
2. le cadre de base CE₂ — noyau de structures situationnelles de discours — est celui *de l'accident*, et
3. le dernier cadre CE₃ — *le voyage*.

Les phrases n° 1, 2 et 4 réalisent le cadre CE₁ : *la mort tragique*. L'expression « être à deux doigts de » utilisée dans la première phrase et l'emploi du conditionnel

dans les phrases n° 2 et 4 mettent en relief son caractère purement hypothétique. Ce cadre — une sorte de scénario possible, mais non réalisé, est relié par **la relation d'exclusion** au CE₂ : *l'accident* parce que le déroulement de l'événement structuré par ce cadre annule le CE₁.

Et, finalement, la dernière phrase évoque le troisième cadre — celui *du voyage* — qui, sur l'axe du temps, précède le cadre de base (« après le départ de son mari », « quelques jours avant le drame »). Il faut souligner que ces deux cadres — *de l'accident* et *du voyage* — ne sont pas unis par la relation cause — conséquence. C'est donc le cas où **la succession temporelle** des événements sélectionnés dans un fait divers ne coïncide pas avec la relation causale.

Schéma n° 1 : Relations entre les cadres dans le texte n° 1

CE₁ [CONSEQUENCE hypothétique explicite] : *mort tragique*

↑ relation d'exclusion

CE₂ [cadre de base] : *accident*

↓ relation temporelle

CE₃ : [cadre précédant cadre de base] : *voyage*

Texte n° 1

People : (1) Katie Holmes **à deux doigts** de la mort ! (2) Lors du tournage de son dernier film, Katie Holmes **aurait pu y rester** après l'explosion d'un véhicule.

(3) Pendant le tournage de *Don't be afraid of the dark*, en Australie, produit par Guillermo del Toro et réalisé par Troy Niwey, où Katie Holmes tient la vedette, un véhicule dans lequel elle se trouvait a pris feu devant les yeux de toute l'équipe du tournage. (4) Ce film d'horreur **aurait donc bien pu se transformer en** une scène d'horreur. (5) L'incendie aurait été provoquée par une batterie défectueuse.

(6) Heureusement, il n'y eu aucun blessé, et Katie Holmes a pu sortir du véhicule avant qu'il ne s'embrase. (7) Mais elle en est sortie très choquée et n'a pu reprendre le tournage durant la journée. (8) Elle serait très angoissée à l'idée de recommencer cette prise bien que l'équipe des effets spéciaux lui ait rassuré que le problème ne se reproduira pas.

(9) L'actrice, elle, a dû affronter le choc de l'explosion **après** le départ de son mari, Tom Cruise, pour les États-Unis **quelques jours avant** le drame.

Dans le texte n° 2, le monde représenté est fondé sur deux cadres : le premier CE₁ — celui de *la mort tragique* suggère — comme dans le premier exemple — la conséquence prévisible qui, contre toute attente, n'a pas eu lieu, tandis que le cadre de base CE₂ — *l'accident* structure l'événement central dans le discours. Et, comme c'était déjà le cas dans le texte précédent, on note la même relation d'**exclusion** entre ces deux cadres.

Il faut pourtant souligner une différence importante concernant le degré d'explicitation de cadres. Si, dans le texte n° 1, le cadre de la conséquence hypothétique (discutée, mais exclue) est introduit de façon explicite (p.ex. dans les phrases : « Katie Holmes à deux doigts de la mort » ou « Ce film d'horreur aurait donc bien pu se transformer en une scène d'horreur »), il n'est que suggéré dans le texte n° 2. Les expressions « bébé miraculé » et « miracle » dans les deux premières phrases, de même que « incroyable concours de circonstances » dans la cinquième, permettent de reconstruire le cadre de *la mort tragique*, qui, typiquement, aurait dû résulter de la séquence d'actions relatée dans le discours, sans que ce mot même (ou son équivalent) soit employé.

Schéma n° 2 : Relations entre les cadres dans le texte n° 2

CE₁ [CONSEQUENCE hypothétique implicite] : *mort tragique*

↑ relation d'exclusion

CE₂ [cadre de base] : *accident*

Texte n° 2

(1) Un bébé **miraculé** après qu'un train ait percuté sa poussette. (2) La vidéo a été prise par les caméras de surveillance de la gare.

(2) **Miracle** en Australie. (3) Un bébé de 6 mois est sorti indemne alors que sa poussette tombait sur la voie ferrée au moment où le train entrait en gare ! (4) La vidéo a été prise par les caméras de surveillance de la gare de Ashburton (dans la banlieue de Melbourne) !

(5) Le bébé ne doit la vie sauve qu'à **un incroyable concours de circonstances**. (6) Tout d'abord, le fait que la poussette a absorbé l'essentiel du choc. (7) Ensuite, la réactivité du conducteur qui a activé le freinage d'urgence hyper rapidement. (8) Enfin, la position très centrale de la poussette sur les rails lorsqu'elle s'est renversée.

Les deux premières analyses concernent le cas où, dans le discours, l'auteur présente un scénario parallèle en introduisant **une conséquence** hypothétique qui aurait pu résulter de l'événement conceptualisé dans le cadre de base. Dans les trois textes qui suivent, par contre, c'est **la cause** qui est mise en jeu.

Le texte suivant est fondé sur trois cadres parmi lesquels le premier CE₁ : *contamination de produits* évoque les causes hypothétiques, le second — le cadre de base — est celui de *la recherche scientifique*, et le dernier se réfère à *l'épidémie*. Les cadres CE₁ et CE₂ sont en **relation d'exclusion**, les causes hypothétiques citées par l'auteur étant explicitement rejetées dans les phrases n° 1 et 2, et l'échec de chercheurs nettement confirmé dans la quatrième. Le dernier cadre CE₃ : *l'épidémie*, précède le cadre de base.

Schéma n° 3 : Relations entre les cadres dans le texte n° 3

CE₁ [CAUSES hypothétiques explicites] : *contamination de produits*

↑ relation d'exclusion

CE₂ [cadre de base] : *recherche scientifique*

↓ relation temporelle

CE₃ [cadre précédant cadre de base] : *épidémie*

Texte n° 3

Allemagne : (1) Le mystère de la bactérie tueuse.

(2) Ce **n'étaient pas** les concombres espagnols, **ni** les tomates, **ni** les salades ...et

(3) ce **ne devraient pas être non plus** les pousses de soja, selon les tests menés.

(4) Le six juin, les autorités sanitaires allemandes **n'avaient toujours pas réussi à identifier l'origine** de la contamination à la bactérie E.coli entérohémorragiques (Eceh.). (5) Cette dernière a fait déjà 23 victimes, dont 22 en Allemagne. (6) Le nombre de personnes infectées serait en voie de stabilisation.

Le texte n° 4 introduit la configuration de huit cadres où le premier c'est le cadre de base CE₁ : *la mort subite*, le second est celui de *l'activité artistique*, le troisième se réfère à *la reconstitution du groupe*, le quatrième concerne *les vacances*, le CE₅ évoque *le mariage*, tandis que les trois derniers : CE₆, CE₇ et CE₈, apportent les causes hypothétiques (« Anvrisme, médicaments, problème de drogue ») du décès de l'ex-chanteur. La relation de **succession temporelle** unit les cadres du premier au cinquième. Le rôle des cadres CE₆, CE₇ et CE₈ consiste à suggérer ou, même, à faire **admettre** au lecteur les causes hypothétiques de l'événement introduit dans le cadre de base.

Schéma n° 4 : Relations entre les cadres dans le texte n° 4

CE₁ : [cadre de base] : *mort subite*

↓ relation temporelle

CE₂ : [cadre précédant cadre de base] : *activité artistique*

↓ relation temporelle

CE₃ : [cadre précédant cadre de base] : *reconstitution du groupe*

↓ relation temporelle

CE₄ : [cadre précédant cadre de base] : *vacances*

↓ relation temporelle

CE₅ : [cadre précédant cadre de base] : *mariage*

↑ relation d'admission reliant ce cadre au cadre de base

CE₆, CE₇ et CE₈ : [CAUSES hypothétiques explicites] : *anvrisme, abus de médicaments, usage de drogue*

Texte n° 4

(1) Mort de Stephen Gately, du groupe Boyzone, âgé de 33 ans, l'un des membres du groupe Boyzone, très célèbre dans les années 90, est décédé à Majorque !

(2) Stephen Gately, un des membres mythiques du groupe Boyzone dans les années 90, qui venait justement de se reformer avec la volonté de produire un nouvel album après la sortie en 1998 de *Back Again* est mort à Majorque ce weekend.

(3) Il était en vacances avec son ami ((4) Stephen était homosexuel, (5) il s'était marié en 2000 lors de la séparation du groupe).

(6) **La cause de la mort n'est pour le moment pas connue**, (7) l'ex-chanteur était en bonne forme, (8) il est décédé brutalement, après avoir bu plusieurs verres. (9) Après s'être couché, il ne se serait pas réveillé le matin selon son ami. (10) **Anvérisme, médicaments, problème de drogue, tout est possible pour le moment.**

Le texte suivant n° 5 se caractérise par une double relation — **l'exclusion** corrélée à **l'admission** provisoire — entre le cadre de base CE₁ — *la disparition* — et trois cadres présentant les causes hypothétiques de cet événement : CE₂ — *fugue*, CE₃ — *agression*, et CE₄ — *enlèvement*. Dans la partie initiale de la phrase n° 6, l'auteur souligne qu'aucune hypothèse concernant la disparition d'un collégien n'est pour le moment exclue, pour passer, tout de suite, aux arguments qui contredisent les trois hypothèses (« n'a pas le profil d'un fugueur », « il n'a pas non plus d'éléments qui laisser à penser à une agression ou à un enlèvement »). D'autres cadres : CE₅ : *enquête policière*, CE₆ : *réaction de l'école*, et CE₇ : *marche de protestation*, constituent les conséquences de la disparition.

Schéma n° 5 : Relations entre les cadres dans le texte n° 5

CE₁ : [cadre de base] : *disparition*

↓ ↑ relations d'admission provisoire et d'exclusion

CE₂, CE₃ et CE₄ : [CAUSES hypothétiques explicites] : *fugue, agression, enlèvement*

CE₅ : [conséquence du cadre de base] : *enquête policière*

↓ relation temporelle

CE₆ : [conséquence du cadre de base] : *réaction de l'école*

↓ relation temporelle

CE₇ : [conséquence du cadre de base] : *marche de protestation*

Texte n° 5

(1) Disparition inquiétante d'un collégien à Pau

(2) Alexandre n'a pas donné de signe de vie depuis samedi soir. (3) Cet adolescent de 14 ans a disparu vers 22 heures alors qu'il venait de quitter une fête. (4) Son vélo

a été retrouvé tout près du domicile de son père, près des halles de Pau. (5) Une dizaine d'enquêteurs sont mobilisés.

(6) Les enquêteurs **n'excluent aucune hypothèse, même si a priori l'adolescent n'a pas le profil d'un fugueur.** (7) Il **n'y a pas non plus d'éléments à l'heure actuelle qui laissent à penser à une agression ou à un enlèvement.** (8) C'est la principale raison pour laquelle la procédure « alerte enlèvement » n'a toujours pas été déclenchée.

(9) Le seul élément concret ont disposent les enquêteurs, c'est le vélo du jeune homme, retrouvé samedi soir près du domicile de son père. (10) Une recherche d'empreintes ADN est en cours.

(11) En attendant, les parents du jeune homme ont diffusé les affiches avec sa photo dans de nombreux commerces de la ville. (12) Dans le collège d'Alexandre, une cellule de crise a été mise en place pour entendre les élèves qui le souhaitent.

(12) Mais au stade où est l'enquête, la police estime que la marche blanche annoncée sur Facebook cet après-midi à 14 heures n'est pas forcément une bonne idée. (13) Plus de 800 personnes ont annoncé leur participation.

Nous procédons maintenant à l'analyse de deux exemples dans lesquels l'auteur présente deux visions différentes du même événement en opposant deux cadres de l'expérience qui, selon le point de vue adopté, peuvent servir de modèle pour les conceptualisations différentes du même fait.

Dans le texte n° 6, l'auteur contraste deux points de vue : de quatre jeunes australiens et de la police, et, ce qui s'ensuit, deux modes de conceptualiser la même séquence d'actions. Ainsi, la structure situationnelle est constituée de deux cadres qui entrent en relation **d'opposition** : du cadre modalisé CE₁ : *la blague* dont la source est le groupe de jeunes, et du cadre primaire CE₂ : *le délit*, émanant de la police.

Schéma n° 6 : Relations entre les cadres dans le texte n° 6

CE₁ : [CADRE attribué au groupe de jeunes] : *blague*

↓ ↑ relation d'opposition

CE₂ : [CADRE attribué à la police] : *délit*

Texte n° 6

(1) Tous nus dans le Lavomatic pour voiture ! (2) Les 4 australiens ont terminé leur douche improvisée au poste de police !

(3) Agés de 19 à 23 ans, 4 jeunes australiens **voulaient alimenter YouTube de l'un de leurs délires** ... (5) Prendre une bonne douche bien secouée sous les rouleaux d'un système automatique de lavage de voiture. (6) Chacun à leur tour, ils se

sont mis tous nus, ont payé les 17 \$ du lavage, et (7) se ont laissés submerger par les rouleaux sous l'œil des caméras de leurs petites amies.

(8) Manque de chance, la Police de Biloela (une ville au Nord-Ouest de l'Australie) est intervenue avant que les garçons aient eu le temps de se rhabiller. (9) **Ils ont terminé leur aventure au poste** et (10) **comparaîtront dans les prochaines semaines pour nuisance publique et atteinte aux mœurs**.

(11) Malheureusement, la police a également supprimé les vidéos et (12) les exploits n'ont pu être diffusés sur les sites de vidéos en ligne...

Dans le texte n° 7, le monde représenté est constitué de trois cadres où les deux premiers : CE₁ : *le délit* et CE₂ : *la blague*, reflètent, comme dans le texte précédent, deux conceptualisations différentes du même fait, et, donc, s'opposent l'un à l'autre. On y note deux sources de conceptualisations, le premier cadre étant attribué à un étudiant, le second à la police (« il a été interpellé »). Le dernier cadre CE₃ : *la peine de prison* est une conséquence hypothétique qui pourrait résulter de l'admission du premier cadre.

Schéma n° 7 : Relations entre les cadres dans le texte n° 7

CE₁ : [CADRE attribué à la police] : *délit*

↓ ↑ relation d'opposition

CE₂ : [CADRE attribué à l'étudiant] : *blague*

↑ relation temporelle par rapport au CE₁

CE₃ : [conséquence du cadre CE₁] : *peine de prison*

Texte n° 7

Facebook : (1) il menace ses camarades d'université. (2) Un étudiant d'une université new-yorkaise a menacé ses camarades d'une tuerie !

(3) Radames Santiago a su faire parler de lui ... (4) récemment, il a laissé un message sur Facebook très explicitement menaçant envers ses camarades de l'université de Saint John's university, un établissement new-yorkais.

(5) Mais, l'étudiant **avait en réalité fait une mauvaise blague** qui a été prise au sérieux. (6) Il a été interpellé et (7) s'est excusé **en admettant** que lorsqu'il écrivait le message, il était ivre et déprimé.

(8) Le jeune homme **risque jusqu'à 7 ans de prison**. (9) Il en saura plus sur son sort le 1^{er} octobre.

3.2. La seconde classe d'exemples — structures situationnelles à scénario unique

Cette section est consacrée à l'analyse des structures situationnelles qui reflètent un seul scénario d'événements, où donc les causes / conséquences hypothétiques, de même que deux cadres opposés ou concurrents, sont absents. Les exemples sont choisis de façon à montrer deux configurations de cadres : la première base uniquement sur la relation temporelle, la seconde unit la relation temporelle et la relation causale.

Le texte n° 8 introduit le même cadre — *le record* — repris deux fois (nous notons ce phénomène avec les symboles CE_{1a} et CE_{1b}), et le cadre CE_2 : *l'entraînement*, toutes les trois occurrences de cadres étant organisées sur l'axe de temps.

Schéma n° 8 : Relations entre les cadres dans le texte n° 8

CE_{1a} : [la 1^{ère} occurrence du cadre] : *record*

↓ relation temporelle

CE_2 : [cadre précédent CE_{1a}] : *entraînement*

↓ relation temporelle

CE_{1b} : [la 2^{ème} occurrence du cadre] : *record*

Texte n° 8

Record : (1) il avale 18 épées d'un coup ! (2) Cet artiste des rues bat **un nouveau record du monde** !

(3) Chaybe Hulgren, un artiste de rue australien surnommé Space Cowboy, **a fait de l'avalage d'épées sa spécialité**. (3) Il détenait d'ailleurs **depuis 2008** le record du monde, certifié par le Guinness World Book, du nombre d'épées avalées simultanément !

(4) Longues de 72 centimètres, ces épées étaient reliées entre elles au niveau des lames pour faciliter l'introduction dans la gorge.

(5) Agé de 31 ans, Chayne qui s'entraîne **depuis 16 ans** à cette étrange discipline, a ainsi avalé 18 épées simultanément devant les caméras de télévision !

L'exemple suivant illustre la configuration de cadres reliés par les relations de cause et de succession temporelle. Le cadre fabriqué CE_2 : *l'escroquerie* et le cadre primaire CE_3 : *l'acte de porter plainte*, précèdent chronologiquement et constituent la cause du cadre de base CE_1 : *le verdict*.

Schéma n° 9 : Relations entre les cadres dans le texte n° 9

CE_1 : [cadre de base] : *verdict*

↓ relation temporelle

CE₂ : [cause₁] : *escroquerie*

↓ relation temporelle

CE₃ : [cause₂] : *acte de porter plainte*

Texte n° 9

(1) Le joueur pathologique devra rembourser.

Verlaine — (2) Alain n'est pas venu s'expliquer devant le tribunal correctionnel de Huy, (3) mais **il n'en a pas moins été condamné**.

(4) Il écope d'une peine de 6 mois de prison, d'une amende de 2 750 € et (5) devra rembourser sa victime, soit lui verser les 7 265 € escroqués.

(6) **Pour escroquer sa victime**, Alain lui a fait gober qu'il recherchait un associé pour racheter une société. (7) Charles a accepté, (8) lui a versé de l'argent à plusieurs reprises, sans jamais avoir de retour. (9) Alors il s'est inquiété et (10) s'est renseigné auprès de celui qu'il croyait être l'employeur d'Alain.

(11) Et il a compris qu'il était le dindon de la farce. (12) Il ignorait qu'Alain était un joueur pathologique. (13) **Il a porté plainte** pour récupérer son bien.

Le dernier exemple se caractérise par la structure situationnelle similaire à celle du texte n° 9 car, comme dans le cas précédent, on peut y repérer la cause reconstruite et la relation temporelle. L'univers discursif est constitué de quatre cadres : cadre de base CE₁ — *l'attaque à l'arme à feu*, le second — *le différend de famille*, le troisième — *les soins médicaux* et le dernier — *la pose des implants*. L'auteur reconstruit deux causes : la première explique l'attaque, la seconde c'est la cause inattendue grâce à laquelle la conséquence prévisible qui aurait dû suivre l'agression, n'a pas été réalisée.

Schéma n° 10 : Relations entre les cadres dans le texte n° 10

CE₁ : [cadre de base] : *attaque à l'arme à feu*

↓ relation temporelle

CE₂ : [cause₁] : *différend de famille*

↓ relation temporelle

CE₃ : [conséquence du cadre de base] : *soins médicaux*

↑ relation temporelle

CE₄ : [cause₂ — cadre précédent cadre de base] : *pose des implants*

Texte n° 10

(1) Sauvée **par ses implants mammaires**. (2) Une femme échappe à la mort **grâce** à son artificiel bonnet « D »...

(3) A Beverly Hills, un déséquilibré est entré, dans le cabinet d'un dentiste, armé d'un pistolet automatique et (4) a tiré plusieurs balles sur les personnes qui s'y trouvaient.

(5) Sur son coup de folie, et **suite à un différend familial**, l'homme a tiré sur sa femme qui travaillait dans ce cabinet. (6) Celle-ci a été tuée sur le coup. (7) Sa collègue, Lydia, a également reçu une balle en pleine poitrine. (8) Mais a survécu **grâce à** ... ses implants mammaires !!!

(9) Il y a des années, Lydia avait fait poser des implants en silicone pour passer d'un bonnet B au bonnet D. (10) D'après le chirurgien qui **l'a soignée après la fusillade**, Lydia a **très probablement été sauvée** par ses implants. (11) La balle s'est arrêtée à un millimètre du cœur. (12) La résistance de l'implant, traversé de part en part par la balle, **a probablement suffisamment freiné** le projectile pour que celui-ci ne puisse terminer sa course en plein cœur.

Conclusions

Les analyses des relations entre les cadres de l'expérience constituant le monde représenté dans les faits divers ont permis de distinguer deux types de structures. Le premier type se caractérise par l'introduction de scénarios parallèles d'événements parce que l'auteur :

- introduit deux visions différentes de la même séquence d'actions dans le même discours en contrastant deux cadres de l'expérience attribués à deux sources différentes,
- présente une version soit de la conséquence, soit de la cause, différente de la cause ou la conséquence typiquement impliquée par le cadre de base.

On a constaté que dans la structure à scénarios parallèles, les cadres de l'expérience organisant les événements dans le discours peuvent être unis par les relations :

1. d'exclusion — quand les cause / les conséquences hypothétiques sont discutées par l'auteur pour être tout de suite rejetées,
2. d'admission — dans le cas où l'auteur suggère plusieurs causes hypothétiques qui, selon lui — ou d'autres sources énonciatives — peuvent expliquer l'événement,
3. d'exclusion corrélée à l'admission provisoire des causes hypothétiques,
4. temporelle, et
5. d'opposition — entre deux cadres conceptualisant la même séquence d'actions.

Dans le cas du second type de structures — celui qui reflète un seul scénario d'événements — on a distingué deux configurations de cadres : la première base uniquement sur la relation temporelle, tandis que la seconde unit la relation temporelle et la relation causale.

Il serait intéressant de comparer les configurations possibles de cadres de l'expérience distinguées durant l'analyse de faits divers à d'autres types de discours

parce que les données obtenues grâce à l'analyse de relations entre les cadres de l'expérience et leur rôle dans la structure situationnelle de discours — de même d'ailleurs que l'analyse interne de cadres de l'expérience focalisée sur leurs éléments constitutifs — peuvent enrichir le catalogue de traits définitoires dans la typologie de discours.

Références

- Barthes R., 1964 : « Structure du fait divers ». In : *Essais critiques*. Paris, Seuil, 188—197.
- Coirier P., Gaonac'h D., Passerault J.-M., 1996 : *Psycholinguistique textuelle. Une approche cognitive de la compréhension et de la production des textes*. Paris, Armand Colin.
- Dijk Van T.A., Kintsch W., 1983: *Strategies of Discourse Comprehension*. New York, Academic Press.
- Dubied A., 2001 : *Invasion péritextuelle et contaminations médiatiques. Le « fait divers », une catégorie complexe*. On line : <http://semen.revues.org/2633>.
- Goffman E., 1991 : *Les cadres de l'expérience*. Paris, Minuit.
- Miczka E., 2000 : « Aspects socio- et psycholinguistiques de la modélisation de la compréhension des textes de la vie quotidienne : fait divers et publicité ». *Studia Romanica Posnaniensa*, **25/26**, 223—234.
- Miczka E., 2002: *Kognitywne struktury sytuacyjne i informacyjne w interpretacji dyskursu*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Miczka E., 2007 : « L'application de la notion de *cadre de l'expérience* et d'événement *cognitif* à l'analyse de discours ». *Neophilologica*, **19**, 138—145.
- Miczka E., 2009 : « Opérations discursives sur le monde représenté dans le discours publicitaire ». *Synergies Pologne*, **6**, 103—111.

Michał Hrabia
Université de Silésie
Katowice

La grammaire à base sémantique : une conception « bâtie » et non pas « donnée » Quelques remarques sur le changement de la compréhension de certaines notions fondamentales dans la théorie de Stanisław Karolak

Abstract

The aim of this paper is to demonstrate the evolution of the semantic-based grammar of Stanisław Karolak. The main attention is focused on the three fundamental concepts of the theory: predicate-argument structures, elementary sentences and thematic-rhematic structures. The author also attempts to prove that, despite multiple modifications, the general idea of the theory has never radically changed.

Keywords

Predicate, argument, elementary sentence, theme, rheme, semantic-based grammar.

1. Importance de la grammaire à base sémantique

La grammaire à base sémantique de Stanisław Karolak, étant une sorte d'amalgame des sémantiques structurale, générative et logique, peut être résolument considérée comme l'un des plus grands succès de la linguistique polonaise. En effet, S. Karolak a su introduire dans l'analyse grammaticale polonaise le calcul des prédicats interprétés sémantiquement, ce qui a permis de mettre en question la syntaxe traditionnelle de Z. Klemensiewicz (1957).

Contrairement aux modèles grammaticaux standards, la conception de S. Karolak donne la primauté absolue à la grammaire des concepts. La grammaire des formes n'y joue qu'un rôle secondaire : elle est complètement subordonnée à la grammaire du sens. Par conséquent, une langue donnée, étudiée dans le cadre de la grammaire à base sémantique, cesse d'être renfermée dans un cercle vicieux

de ses formes idiomatiques et devient une réalisation particulière de la structure sémantique générale, commune à toutes les langues naturelles.

Il faut remarquer que la grammaire à base sémantique n'a pas été présentée dans un seul ouvrage théorique. Plusieurs textes de S. Karolak traitant de la sémantique se sont succédé dès le début des années 70 du XX^e siècle jusqu'en 2007, en enrichissant incessamment la théorie des modifications multiples. Quoique l'idée générale de la grammaire n'ait jamais radicalement changé, certaines de ses notions ont été plusieurs fois redéfinies. Ainsi, la théorie a été « bâtie », construite pas après pas, et non pas donnée une fois pour toutes. Il n'existe aucun « texte de référence » présentant la conception de S. Karolak dans sa version définitive et complète qui pourrait être consulté en cas de doutes. Et, malheureusement, pendant l'étude de la grammaire karolakienne, les questions surgissent en grand nombre, surtout aux yeux d'un lecteur perspicace. En fait, un certain « désordre terminologique » au sein de la théorie de S. Karolak peut être fort déroutant et susciter un sentiment de découragement scientifique. Nous trouvons donc juste de réviser l'évolution de la compréhension de notions fondamentales de la grammaire à base sémantique afin de rendre sa réception plus claire et plus efficace.

Dans le présent article, nous focaliserons notre attention sur trois ouvrages de S. Karolak, selon nous les plus représentatifs : „Składnia wyrażen predykatywnych”, „Założenia gramatyki o podstawach semantycznych” et *Składnia francuska o podstawach semantycznych*. Le premier, publié en 1984 comme l'un des chapitres du manuel monumental de la grammaire polonaise *Gramatyka współczesnego języka polskiego* est le fruit des travaux primaires de S. Karolak sur la syntaxe. Le deuxième, écrit en français en 1991 en collaboration avec K. Bogacki (et traduit en polonais en 1992), présente la grammaire à base sémantique déjà « mûre ». Par contre, le troisième, qui date de 2007, expose la pensée karolakienne dans le stade tardif. En analysant ces trois ouvrages nous serons donc capables de bien saisir le développement de la réflexion linguistique chez S. Karolak.

2. Prédicats et arguments

2.1. Qu'est-ce qu'un prédicat ?

La réponse à la question posée ci-dessus n'est pas si évidente que l'on pourrait le croire. Bien que la notion de *prédicat* (et de *structure prédicat-argument*) se situe au centre du système sémantico-syntaxique conçu par S. Karolak, sa compréhension peut causer quelques difficultés.

Dans des travaux anciens de S. Karolak, c'est la définition empruntée à la sémantique logique qui domine ; dans l'article de 1992, nous pouvons lire par exemple

que : „Zgodnie z definicją semantyczną przyjętą w naszej gramatyce predykaty są tożsame z pojęciami i stanowią komponent (składnik) kategorialny uniwersalnego systemu semantycznego”¹ (K. Bogacki, S. Karolak, 1992 : 159). Le même point de vue est exprimé (quoique pas encore aussi explicitement) dans „Składnia wyrażen...” de 1984 (cf. S. Karolak, 1984 : 21, 41, 47). La terminologie y adoptée est bien claire et ne suscite pas de controverses : „[...] będziemy się posługiwali terminami argument — dla argumentów sensu stricto, argument derywowany — dla deskrypcji określonych (predykatów opisujących indywidualne przedmioty), przeniesionych do pozycji argumentu i predykat w pozycji argumentu — dla deskrypcji nieokreślonych”² (S. Karolak, 1984: 47). Alors, la grammaire à base sémantique dans sa version « ancienne » distingue :

- les prédicats (c’est-à-dire les concepts) qui appartiennent au système sémantique universel ; ils impliquent un certain nombre d’arguments (autrement dit — ils ouvrent un certain nombre de positions d’arguments) ;
- les arguments au sens strict (c’est-à-dire les indications d’objets) qui sont univoques et possèdent la fonction déictique ; les arguments au sens strict sont représentés à la surface par : les noms propres, les pronoms démonstratifs en fonction déictique et les pronoms personnels de la première et deuxième personne ;
- les arguments dérivés — c’est-à-dire les prédicats (les concepts) en position et en fonction d’arguments qui sont capables d’indiquer les objets de la réalité extralinguistique ;
- les prédicats en position d’arguments qui n’assument pas la fonction d’arguments et ne peuvent pas ainsi servir à identifier des objets concrets de la réalité extralinguistique.

En somme, il y a deux types d’entités : d’un côté les concepts (prédicats) et de l’autre — les indications d’objets (arguments au sens strict). Néanmoins, il arrive assez souvent que les concepts se trouvent en position ou en position et en fonction d’arguments. Le schéma 1 résume tout ce que nous venons de dire.

Il est à noter que, même au sein de la « version traditionnelle » de la grammaire, une certaine incohérence terminologique est déjà bien perceptible. Elle concerne surtout les noms propres. En fait, dans „Składnia wyrażen...”, ceux-ci sont considérés comme des expressions argumentatives au sens strict (ce qui est plusieurs fois répété cf. p.ex. S. Karolak, 1984 : 20, 24, 41), tandis que dans l’article de 1992 S. Karolak souligne avec conviction que tous les noms, y compris les noms

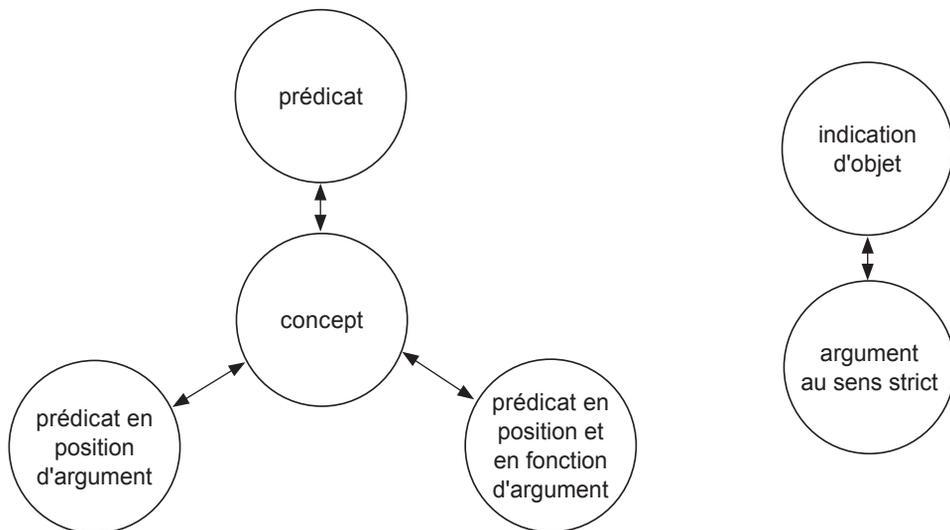
¹ « Conformément à la définition sémantique adoptée dans notre grammaire, les prédicats sont identiques aux concepts et ils constituent un composant catégoriel du système sémantique universel » [trad. — M.H.].

² « [...] nous allons utiliser les termes *argument* — pour les arguments au sens strict, *argument dérivé* — pour les descriptions définies (les prédicats décrivant des objets individuels) transposées en position d’argument et *prédicat en position d’argument* — pour les descriptions indéfinies » [trad. — M.H.].

propres, sont toujours obligatoirement des prédicateurs (K. Bogacki, S. Karolak, 1992 : 161).

Schéma 1

Les notions de *prédicat* et d'*argument* dans la « version traditionnelle »
de la grammaire à base sémantique



La définition du *prédicat* (et de l'*argument*) proposée dans le livre *Składnia francuska o podstawach semantycznych*, l'ouvrage le plus récent, diffère un peu de celle présentée ci-dessus. S. Karolak part de la constatation que les concepts en tant qu'entités au caractère syncatégorématique, ne sont pas en mesure d'exprimer des pensées complètes³. Pour une complétude de sens ils exigent la co-présence d'autres concepts ou d'indications d'objets (cf. S. Karolak, 2007 : 23—24). Autrement dit, ils impliquent d'autres concepts ou des indications d'objets en ouvrant pour eux un certain nombre de positions. Les concepts n'ont donc pas de statut déterminé : les uns impliquent et d'autres sont impliqués. Ceux qui sont employés pour en impliquer d'autres et, en conséquence, pour constituer des pensées sont appelés *prédicats*. Le terme *prédicat* est alors un terme fonctionnel : « être un prédicat » veut dire « être un concept employé **comme élément constitutif des pensées** » (S. Karolak, 2007 : 24).

Par contre, **les concepts** employés pour saturer les positions ouvertes par le prédicat (et nécessaires pour compléter son contenu sémantique) sont appelés *arguments* (S. Karolak, 2007 : 24). Le terme *argument* est donc, tout comme *prédicat*,

³ Il faut dire que l'incomplétude sémantique des concepts n'est pas une nouveauté par excellence chez S. Karolak (cf. p.ex. K. Bogacki, S. Karolak, 1991 : 159). Cependant, c'est pour la première fois dans *Składnia francuska...* que cette idée a de réelles répercussions terminologiques et définitionnelles.

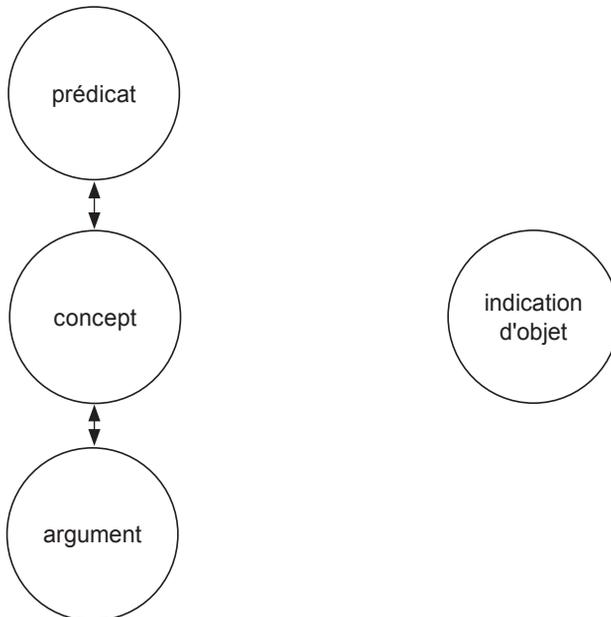
un terme fonctionnel. Par conséquent, il est évident que dans cette version de la grammaire, le concept n'est plus identifié au prédicat : un même concept donné peut être appelé *prédicat* (lorsqu'il assume la fonction constitutive) ou *argument* (lorsqu'il sature une des positions ouvertes par le prédicat).

En ce qui concerne la notion d'*arguments au sens strict*, elle n'apparaît plus dans la « nouvelle version » de la grammaire. En effet, les indications d'objets, en tant qu'opérations physiques effectuées par les sujets parlants dans les actes de communication, font partie du niveau pragmatique extralinguistique. Tout logiquement, elles ne peuvent pas être appelées *arguments* (bien qu'ils assurent cette fonction dans les propositions à caractère sémantico-pragmatique) puisque cette notion-là est réservée à la description sémantique. À la surface, les indications d'objets sont représentées par des expressions déictiques n'étant que des « accompagnateurs » des opérations physiques. À cette catégorie des expressions appartiennent les pronoms personnels (également ceux de la troisième personne utilisés en fonction déictique) et les pronoms démonstratifs en fonction déictique (cf. S. Karolak, 2007 : 73—74).

Quant aux noms propres, ils ne sont pas traités comme indications au sens strict. Selon S. Karolak, ils constituent une sorte d'étiquettes dépourvues de sens qui renvoient à la description conceptuelle et nécessitent souvent la coopération avec le contexte historico-culturel ou pragmatique (S. Karolak, 2007 : 66). Une

Schéma 2

Les notions de *prédicat* et d'*argument* dans la « nouvelle version »
de la grammaire à base sémantique



telle façon de percevoir les noms propres s'apparente à la thèse de 1992 attribuant aux noms propres le statut de prédicateurs et reste en opposition directe avec l'opinion exprimée dans „Składnia wyrażen...” selon laquelle tous les noms propres sont des expressions argumentatives au sens strict.

Tout en ayant conscience des différences terminologiques existant entre les deux versions de la théorie, il faut remarquer que l'idée générale de la grammaire karolakienne n'a point changé ; on distingue toujours deux sortes d'entités : celles qui sont de nature sémantique, c'est-à-dire les concepts (cette fois-ci appelés *prédicats* et *arguments* suivant leur fonction dans les structures de pensées) et celles qui appartiennent au niveau pragmatique, c'est-à-dire les indications d'objets (le schéma 2).

Essayons maintenant de rassembler dans le tableau récapitulatif (tableau 1) les différences terminologiques entre les deux versions de la grammaire karolakienne.

Tableau 1

Les différences terminologiques entre les deux versions de la grammaire à base sémantique

Version « traditionnelle » (1984, 1991)	Version « nouvelle » (2007)
Concept = prédicat	Concept = prédicat ou argument
Prédicat en position d'argument	Argument
Prédicat en position et en fonction d'argument (argument dérivé)	Argument
Argument au sens strict	Indication d'objet

2.2. Symboles différents

En aspirant à la précision la plus grande possible, la grammaire à base sémantique se sert d'un alphabet spécifique emprunté à la logique classique. Malheureusement, les différences de notation symbolique entre les deux versions de la grammaire karolakienne sont fort nombreuses et peuvent provoquer un tas de confusions et de malentendus. C'est pourquoi nous trouvons nécessaire de les présenter maintenant en détail.

Dans „Składnia wyrażen...”, S. Karolak distingue trois modèles servant à décrire le passage du niveau profond au niveau de surface (S. Karolak, 1984 : 22—23, 50—53, 115—116). Ce sont :

1. modèle sémantico-syntaxique ;
2. modèle explicatif ;
3. modèle formel.

Dans chacun de ces modèles, on utilise des symboles différents.

Le modèle sémantico-syntaxique rend compte des possibilités combinatoires des concepts. Les prédicats du premier rang y sont symbolisés par les variables *f*, *g*, *h*, *k* ; les prédicats d'ordre supérieur — par la variable ϕ et les arguments

d'objets — par les variables x, y, z, v . Les arguments propositionnels n'ont pas de symboles spéciaux. Cela peut se traduire par le fait que les arguments en question représentent en réalité des SPA (structures prédicat-argument) constituées de prédicats de premier ordre ; il est donc possible de les décrire à l'aide des variables f, g, h, k combinées avec les variables d'objets. Ainsi, p.ex. la forme logique $f(x)$ symbolise une classe de propositions constituées de prédicats monovalents de premier ordre et la forme $\phi[x, g(x, y)]$ — une classe de propositions dont les éléments constitutifs sont des prédicats bivalents d'ordre supérieur etc.⁴

Le modèle explicatif, à son tour, montre comment la structure prédicat-argument est réalisée à la surface dans une langue concrète (sans prendre en considération la nature morphologique des expressions ni leur ordre linéaire). Les variables prédicatifs f, g, h, k y sont remplacées par le symbole V , la variable ϕ — par W et les variables argumentatives — par C_1, C_2, C_3, C_4 , p.ex. :

$$f(x) \rightarrow V(C)$$

$$\phi[x, g(x, y)] \rightarrow W[C, V(C_1, C_2)]$$

Et finalement, le modèle formel, qui sert à présenter la forme grammaticale des énoncés, ainsi que l'ordre des éléments dans la phrase. Il exploite les symboles des catégories morphologiques, p.ex. :

$$V(C) \rightarrow N V_f$$

$$W[C, V(C_1, C_2)] \rightarrow N_1 V_f \text{ Conj } N_2 V_f \text{ Art } N_3$$

Pierre dort.
Marie veut que Pierre mange une pomme.

La nouvelle version de la grammaire à base sémantique propose quatre modèles (ou plutôt schémas) de description (S. Karolak, 2007 : 105) :

1. forme logique (fonction propositionnelle) ;
2. schéma propositionnel ;
3. schéma d'explicitation ;
4. schéma structural.

La fonction propositionnelle est l'équivalent du modèle sémantico-syntaxique. La position de prédicat y est symbolisée par la seule variable prédictive P , les

⁴ Il est à noter que dans l'article de 1992, S. Karolak et K. Bogacki introduisent une certaine modification dans la notation symbolique. Ils proposent d'utiliser les variables f, g, h, k pour les prédicats de premier ordre, les variables F, G, H, K pour les prédicats d'ordre supérieur, les variables x, y, z, v pour les arguments d'objets et les variables p, q, r, s pour les arguments propositionnels. Dans ce cas-là, les variables propositionnelles ne prennent pas en considération la structure interne de l'argument. Par conséquent, les propositions constituées des prédicats bivalents d'ordre supérieur sont représentées par la forme $G(x, p)$.

positions d'arguments d'objets — par les variables d'objets x, y, z, v et les positions d'arguments propositionnels — par les variables propositionnelles p, q, r, s . Il faut remarquer que S. Karolak parle ici des variables symbolisant les **positions** prédicatives et argumentales et non pas des variables symbolisant les prédicats et les arguments (ce qui est beaucoup plus justifié ; en fait, à ce niveau-là on a affaire aux formes logiques pures qui ne sont d'aucune façon spécifiées).

Le passage des formes logiques aux propositions (aux schémas propositionnels) consiste à remplir les positions vides de concepts. Dans la notation symbolique, ce processus s'illustre par la substitution des constantes aux variables. La classe des constantes prédicatives est symbolisée par C et les classes des constantes argumentatives par a, b, c, d . Dans les positions qui restent non-saturées, on garde les variables logiques, p.ex. :

$P(x, y) \rightarrow C(a, b)$ PIERRE S'EST MARIÉ AVEC MARIE.
 $P(x, y) \rightarrow C(a, y)$ PIERRE S'EST MARIÉ⁵.

Les schémas propositionnels, tout comme les fonctions propositionnelles, décrivent le langage mental (ils se situent alors au niveau profond). Ils ne peuvent donc pas être identifiés avec les modèles explicatifs. Il s'ensuit que cette étape de la description est une nouveauté apportée par *Składnia francuska...*⁶.

Le passage du niveau conceptuel au niveau de la langue naturelle est symbolisé dans la « nouvelle » version de la grammaire par la dérivation des schémas d'explicitation étant des équivalents des modèles explicatifs, p.ex. :

$P(x, y) \rightarrow C(a, b)$ PIERRE MANGE UNE POMME.
 $C(a, b) \rightarrow V A_x A_y$

Le symbole $V A_x A_y$ est un schéma d'explicitation de la proposition close du type $C(a, b)$. Quoiqu'il décrive déjà la surface, il ne précise pas la structure du syntagme dans une langue donnée. Il est donc indispensable que l'on dérive encore le schéma structural (équivalent du modèle formel) :

$V A_x A_y \rightarrow N_1 V_f Art N_2$ *Pierre mange une pomme.*

Regroupons maintenant dans le tableau récapitulatif (tableau 2) toutes les différences observées dans ce chapitre.

⁵ Les noms des concepts sont écrits en capitales.

⁶ À vrai dire, l'idée de remplacement des variables par les constantes a été déjà présentée dans l'article de 1992 (K. Bogacki, S. Karolak, 1992 : 160—161). Néanmoins, c'est dans *Składnia francuska...* que ce processus a été formalisé par la notation symbolique.

Tableau 2

**Les différences dans la notation symbolique entre les deux versions
de la grammaire à base sémantique**

Version « traditionnelle » (1984)	Version « nouvelle » (2007)
<i>Modèle sémantico-syntaxique</i>	<i>Forme logique</i>
F, G, H, K	P
\varnothing	P
x, y, z, v	x, y, z, v p, q, r, s
—	<i>Schéma propositionnel</i>
	$P \rightarrow C$
	$x, y, z, v \rightarrow a, b, c, d$ $p, q, r, s \rightarrow a, b, c, d$
<i>Modèle explicatif</i>	<i>Schéma d'explicitation</i>
$f, g, h, k \rightarrow V$	$C \rightarrow V$
$\varnothing \rightarrow W$	
$x, y, z, v \rightarrow C_1, C_2, C_3, C_4$	$a, b, c, d \rightarrow A_x, A_y, A_z, A_v$
<i>Modèle formel</i>	<i>Schéma structural</i>
symboles des catégories morphologiques, p.ex. : N, Adj, V etc.	

2.3. Combien y a-t-il de prédicats simples ?

L'existence des concepts simples, c'est-à-dire des concepts indécomposables et non définissables à l'aide d'autres concepts est l'un des axiomes de la grammaire à base sémantique aussi bien dans sa version traditionnelle que dans celle de 2007. Nous tenons pourtant à souligner que, contrairement à ce que l'on croit, S. Karolak n'a jamais présenté une liste exhaustive des prédicats simples. Les énumérations proposées dans „Założenia gramatyki...” (1992) et *Składnia francuska...* (2007) ne sont que des listes exemplaires. De plus, S. Karolak n'a jamais pris une position définitive par rapport au statut sémantique des concepts énumérés, c'est-à-dire il n'a jamais décidé s'ils sont vraiment indécomposables.

Il n'est pas donc possible de préciser le nombre exact des concepts simples. Dans „Założenia gramatyki...”, S. Karolak en énumère 14 et dans *Składnia francuska...* — 11. Malgré la tendance « à la baisse », on ne peut pas dire que la grammaire à base sémantique cherchait à diminuer le nombre des concepts simples (p.ex. en définissant les uns par les autres). Le tableau 3 démontre que quoique en 2007 certains prédicats aient effectivement disparu de la liste, S. Karolak en a proposé deux nouveaux (à savoir : les concepts de processus et d'état).

Tableau 3

**Les concepts simples énumérés dans „Założenia gramatyki
o podstawach semantycznych” et dans
Składnia francuska o podstawach semantycznych**

Les concepts relativement simples	
1991	2007
de LOCALISATION	—
de POSSESSION	—
métalinguistique d'EXISTENCE	—
perfectif d'ÉVÈNEMENT	d'ÉVÈNEMENT
imperfectif d'ACTIVITÉ	d'ACTION
de CAUSE	de CAUSE
de VOLONTÉ	de VOLITION
axiologiques du BIEN et du MAL	de BIEN
de NÉGATION	de NÉGATION
de POSSIBILITÉ	—
de SENTIMENT et de SENSATION	de SENTIMENT
de CONNAISSANCE	de CONNAISSANCE
d'OPINION ou de CROYANCE	de JUGEMENT
de PERCEPTION	—
—	de PROCESSUS
—	d'ÉTAT

3. Phrase et ses composantes

3.1. Qu'est-ce qu'une phrase ?

Vu que le système grammatical conçu par S. Karolak est un système syntaxique (ou plutôt syntaxico-sémantique) la définition de la *phrase* y adoptée devrait être claire et facilement saisie. Et c'est le cas observé dans „Składnia wyrażeń...” de 1984 ; dans cet ouvrage, la notion de *phrase* est introduite juste au début et tout le raisonnement scientifique qui suit y est subordonné. S. Karolak parle des *phrases élémentaires* constituant un sous-ensemble fondamental de chaque système syntaxique (S. Karolak, 1984 : 20). Les phrases élémentaires, ou plus précisément, les modèles de phrases élémentaires, ce sont des formules qui décrivent des expressions capables de fonctionner indépendamment du contexte linguistique ou situationnel. Par conséquent, elles donnent une information complète sur un fragment

choisi de la réalité extralinguistique. Chaque phrase élémentaire contient quatre composantes convenablement hiérarchisées (cf. S. Karolak, 1984 : 22—30) :

1. la structure prédicat-argument (SPA), c'est-à-dire le dictum (*D*) ou la proposition ;
2. la composante modale (*M*) ;
3. la composante temporelle (*T*) ;
4. la composante locative (*L*).

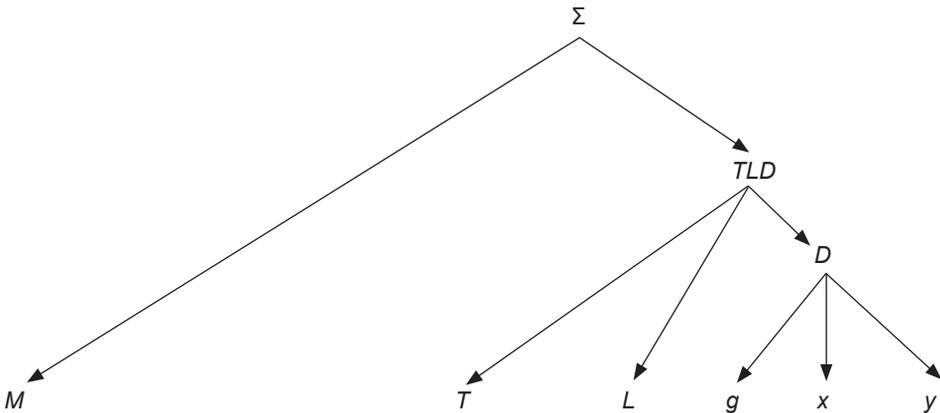
La SPA est subordonnée à la composante modale et supplémenta­irement située dans le temps et dans l'espace (ce qui est symbolisé respectivement par la composante temporelle et la composante locative). Le modèle de la phrase élémentaire peut être donc présenté à l'aide de la formule suivante :

$$(1) \quad \Sigma = M \{T, L [D]\}$$

ou encore — par des arbres dérivationnels du type présenté sur le schéma 3.

Schéma 3

L'arbre dérivationnel présentant le modèle de la phrase élémentaire



L'interprétation de la notion de *phrase* dans les travaux ultérieurs de S. Karolak semble être un peu perturbée. Tout d'abord, S. Karolak ne parle pas de la *phrase élémentaire*. En plus, la définition de la phrase n'est plus donnée aussi explicitement ; le lecteur doit la reconstruire tout seul tout au long de la lecture de *Składnia francuska ...*. Et enfin, certains termes changent de significations ou disparaissent : la phrase ne contient plus de composante locative⁷ et le dictum n'est plus identifié avec la SPA (il est défini comme la SPA combinée avec la composante temporelle) (S. Karolak, 2007 : 28, 235).

⁷ Il se peut qu'elle la possède ; le problème est que S. Karolak n'en parle plus dans *Składnia francuska...*

En tenant compte de toutes ces modifications, essayons de préciser ce que S. Karolak comprend par la *phrase* dans son ouvrage de 2007. La phrase, étant une représentation d'une pensée sémantiquement complète, contient dans la « nouvelle version » de la grammaire deux éléments (cf. S. Karolak, 2007 : 235) :

1. le dictum, c'est-à-dire la SPA (la proposition) combinée avec la composante temporelle ;
2. la composante modale.

Les deux composantes sont considérées en tant que prédicats : le prédicat de la simultanéité ou non-simultanéité dans le cas de la composante temporelle et le prédicat de la modalité épistémique dans le cas de la composante modale. La modalité est un prédicat constitutif de la pensée, un prédicat fondamental et absolument nécessaire au niveau conceptuel et, par conséquent, l'élément obligatoire de chaque phrase. De ce point de vue, le dictum y est subordonné : il assume le rôle de son argument propositionnel selon le schéma :

$$(2) \quad P_m [P (p, q_t)]$$

où P_m symbolise le prédicat de modalité, P — prédicat temporel (de simultanéité ou non-simultanéité) qui relie p (la proposition nucléaire qui dénote un état de chose communiqué) avec q_t (proposition temporelle qui situe l'état de chose communiqué par p dans le temps).

Ce schéma peut être interprété comme équivalent de (1) dans la nouvelle version de la grammaire karolakienne.

3.2. Qu'est-ce qui situe la proposition dans le temps ?

La notion de composante (variable) temporelle exige un peu plus d'explication. En fait, son interprétation a beaucoup changé lors du développement de la théorie. Dans „Składnia wyrażień...”, on peut lire : „Zmienna temporalna reprezentuje łącznie treści wyrażień znanych z gramatyki tradycyjnej jako okoliczniki czasu i morfemów temporalnych wchodzących w skład osobowych form czasowników lub całych osobowych form czasowników”⁸ (S. Karolak, 1984 : 28). De ce point de vue, les morphèmes français : *-ai, -as, -a, -âmes, -âtes, -èrent*, ainsi que les morphèmes polonais *-łem/-łam, -łeś/-łaś, -ł/-ła, -liśmy/-łyśmy, -liście/-łyście, -li/-ły* sont considérés comme exposants temporels du passé. Dans les phrases suivantes, ils coopèrent avec les compléments circonstanciels de temps (« en 1939 » et „w 1939 roku”) afin d'exprimer le contenu temporel des propositions :

⁸ « La variable temporelle représente conjointement les contenus des expressions connues de la grammaire traditionnelle sous le nom d'adverbes de temps et des morphèmes temporels faisant partie des formes personnelles des verbes ou des formes entières des verbes finis » [trad. — M.H.].

La deuxième guerre mondiale éclata en 1939.
Druga wojna światowa wybuchła w 1939 roku.

Une telle interprétation de la composante temporelle est décidément rejetée dans les travaux récents de S. Karolak. Dans *Składnia francuska...*, il écrit (en capitales !) : „WYKŁADNIKAMI CZASU NIE SĄ FORMY CZASÓW GRAMATYCZNYCH, choć tak się powszechnie uważa”⁹ (S. Karolak, 2007 : 243). Le temps n’est donc pas exprimé par les désinences des temps grammaticaux. Celles-ci ne jouent que le rôle des morphèmes d’accommodation. S. Karolak constate avec conviction que les seuls « porteurs du temps » sont les propositions temporelles (q_t) unies avec les propositions nucléaires (p) (S. Karolak, 2007 : 239—247), comme le montrent les exemples suivants :

Il m’a téléphoné (p) lorsque je prenais une douche (q_t).
Quand j’ai su les résultats d’un examen final (q_t), je me suis mis à pleurer (p).

Les propositions temporelles ne sont pas bien sûr représentées à la surface uniquement par des syntagmes phrastiques. À côté de ceux-ci, il existe dans les langues naturelles des séries d’exposants des propositions temporelles, comme des syntagmes nominaux, des syntagmes adverbiaux et des adverbes¹⁰.

4. Structure thème-rhème

4.1. Quel élément du dictum peut être pris pour thème de la phrase ?

En principe, la façon de comprendre la notion de *structure thème-rhème* dans la grammaire à base sémantique n’a pas radicalement changé depuis la publication de „Składnia wyrażen...”. En effet, dans *Składnia francuska...*, S. Karolak s’oppose toujours à la tradition linguistique en situant la structure thème-rhème (la structure communicative) au niveau sémantique et non pas pragmatique. Il ne cesse pas non plus d’accentuer que la binarité est un trait obligatoire de toutes les phrases, même celles qui sont formellement réduites à des expressions rhématiques seules. Et pourtant, malgré toutes ces ressemblances, un lecteur perspicace remarquera

⁹ « [...] LES FORMES DES TEMPS GRAMMATICaux NE SONT PAS DES EXPOSANTS DU TEMPS, quoiqu’on le croie communément » [trad. — M.H.].

¹⁰ Il est à noter qu’une telle définition de la temporalité a été déjà exprimée dans les ouvrages plus anciens que *Składnia francuska...* (cf. p.ex. K. Bogacki, S. Karolak, 1991 : 172—174).

sans doute que quelque chose dans le raisonnement scientifique de S. Karolak s'est un peu dénaturé.

Rappelons que S. Karolak analyse la structure thème-rhème surtout du point de vue de sa relation avec la structure prédicat-argument. En fait, la question fondamentale posée par S. Karolak est la suivante : quelles sont les relations existant entre les catégories sémantiques du prédicat et de l'argument et les catégories du thème et du rhème qui possèdent, elles aussi, le statut sémantique ? Dans „Składnia wyrażen...”, ainsi que dans „Założenia gramatyki...”, S. Karolak constate que chaque prédicat est *ex definitione* prédestiné à jouer le rôle de rhème et chaque argument — à jouer le rôle de thème. Néanmoins, une telle correspondance idéale entre la SPA et la structure thème-rhème (du type prédicat = rhème, argument = thème) n'est observable que dans les deux cas :

— dans le cas de la structure non-marquée constituée d'un prédicat monovalent, p.ex. :

Pierre dort.

Pierre = argument = thème

dort = prédicat = rhème

— dans le cas de la structure non-marquée constituée d'un prédicat polyvalent mais avec une seule position d'argument saturée, p.ex. :

Pierre s'est marié.

Pierre = argument = thème

s'est marié = prédicat = rhème

Lorsque plusieurs positions d'arguments sont saturées, la situation devient plus compliquée. En général, on peut choisir pour thème (cf. S. Karolak, 1984 : 31—32) :

1. un des arguments impliqués (et placer les autres dans la partie rhématique), p.ex. :

Pierre (T) / aime Marie (R).

2. tous les arguments impliqués (et former ainsi un thème complexe), p.ex. :

Pierre, Marie, (T) / il lui est indifférent (R).

Pour conclure, dans la version ancienne de la grammaire karolakienne, le processus de thématization consiste à choisir pour thème de la phrase un (ou plusieurs) **argument(s)** de la SPA. Cela découle de la conviction que „argumenty uznaje się za składniki, które nadają się na temat zdania, a predykaty za składniki, które

na temat zdania się nie nadają i mogą być tylko rematem. Takie są systemowe możliwości¹¹ (S. Karolak, 1984 : 35).

Dans *Składnia francuska...*, le raisonnement semble être moins rigoureux. S. Karolak écrit que : „Tematem w strukturze myśli może być [zatem] każdy składnik dictum, a więc zarówno składnik pełniący funkcję argumentu lub adiunktu, jak i składnik pełniący funkcję predykatu, byle by spełniał warunek jednoznaczności”¹² (S. Karolak, 2007 : 269). Alors, par exemple la structure $P(x, y)$ permet au locuteur de choisir comme thème :

- soit l’argument x : x (T) / $P(y)$ (R), p.ex. : *Pierre* (T) / *aime Marie* (R) ;
- soit l’argument y : y (T) / $P(x)$ (R), p.ex. : *Marie*, (T) / *Pierre l’aime* (R) ;
- soit le prédicat : P (T) / $P(x, y)$ (R), p.ex. : *Quant à l’amour* (T), / *Pierre aime Marie* (R) ;
- soit le prédicat avec l’argument x : $P(x)$ (T) / y (R), p.ex. : *C’est Marie* (R) / *que Pierre aime* (T) ;
- soit le prédicat avec l’argument y : $P(y)$ (T) / x (R), p.ex. : *C’est Pierre* (R) / *qui aime Marie* (T).

La possibilité de prendre le prédicat pour thème peut étonner. En fait, ce qui était exclu par le système linguistique en 1984, est devenu acceptable en 2007.

4.2. Test de négation interprété sémantiquement

Un autre problème qui surgit lors de l’étude des structures thème-rhème est lié au fameux *test de négation*. Celui-ci interprété traditionnellement s’appuie sur la constatation que « est thème l’élément de la phrase qui n’est pas dans la portée de la négation si l’on niait cette phrase » (A. Grigowicz, B. Śmigieliska, 2004 : 44). Quoiqu’il s’opère au niveau des structures mentales, le test de négation est en quelque sorte un outil à caractère syntaxique. En fait, il n’est applicable qu’aux phrases réellement existantes au niveau superficiel, c’est-à-dire à la surface. Cependant, il faut remarquer que dans *Składnia francuska...*, la notion de *structure thème-rhème* semble être encore plus sémantique que dans les travaux antérieurs de S. Karolak (2007 : 265—278). Ainsi, le test de négation pris « traditionnellement » devient méthodologiquement incorrect et nécessite une légère reformulation. S. Karolak propose alors son « interprétation sémantique » en disant que le thème est constitué par cet élément du dictum qui au gré de notre intention communicative se trouve

¹¹ « [...] les arguments sont considérés comme des éléments qui conviennent pour thème de la phrase et les prédicats comme des éléments qui n’y sont pas appropriés et ne peuvent être que rhème de la phrase. Telles sont les possibilités de système » [trad. — M.H.].

¹² « Dans la structure de pensées on peut [donc] prendre pour thème chaque élément du dictum, alors l’élément jouant le rôle d’argument ou d’adjoint, ainsi que l’élément jouant le rôle de **prédicat**, pourvu qu’il accomplisse la condition d’univocité » [trad. — M.H.].

hors de la portée de l'assertion (qui ne peut pas être jugé vrai ou faux) (S. Karolak, 2007 : 266).

5. Théorie en train d'évolution

Il est impossible de présenter sur quelques pages l'évolution d'une théorie scientifique si complexe que celle de S. Karolak. Le présent article ne vise donc pas à l'exhaustivité. Notre but principal, que nous espérons avoir atteint, était de mettre en lumière certaines dissemblances dans l'interprétation des notions choisies de la grammaire à base sémantique à différents stades de son développement. Nous avons aussi essayé de montrer que malgré plusieurs modifications, l'idée générale et les fondements scientifiques de la théorie sont restés intacts.

Selon Karl Popper, l'un des plus influents philosophes des sciences du XX^e siècle, « la théorie vient avant les faits » et c'est au cours du développement des connaissances scientifiques que certaines hypothèses sont rejetées ou remplacées par les autres. La maturation de la théorie s'effectue donc par la sélection naturelle identique à celle régissant l'évolution des espèces. Et c'est ainsi qu'il faut voir selon nous la conception de Stanisław Karolak. Il faut la considérer comme un être vivant qui, en cherchant incessamment à se perfectionner, est extrêmement sensible à des modifications nécessaires.

Références

- Banyś W., 1985 : « Structure thème-rhème dans une grammaire à base sémantique ». *Linguistica Silesiana*, **6**.
- Banyś W., 1990 : « Dictionnaires électroniques et conception “modifié-modifieur” ». (mimeo).
- Bogacki K., Karolak S., 1991 : « Fondements d'une grammaire à base sémantique ». *Lingua e stile*, **26**, 309—345.
- Bogacki K., Karolak S., 1992 : « Założenia gramatyki o podstawach semantycznych ». *Język a Kultura*, **8**, 157—187.
- Bogusławski A., 1977 : *Problems of the Thematic-Rhematic Structure of Sentences*. Warszawa, PWN.
- Czekaj A., Śmigielńska B., 2009 : « Autour de la notion de prédicat ». *Neophilologica*, **21**, 7—17.
- Hrabia M., 2010 : *Désambiguïsation des sens de l'adjectif farouche*. [Mémoire de maîtrise non-publié]. Université de Silésie.

- Karolak S., 1972: *Zagadnienia składni ogólnej*. Warszawa, PWN.
- Karolak S., 1984: „Składnia wyrażen̄ predykatywnych”. W: Z. Topolińska, red.: *Gramatyka współczesnego języka polskiego: Składnia*. Warszawa, PWN.
- Karolak S., 1988: « Structure thème — rhème des métaphrases (phrases universelles) ». In: W. Banyś, S. Karolak, éds.: *Structure thème — rhème dans les langues romanes et slaves*. Wrocław, Ossolineum.
- Karolak S., 2001: *Od semantyki do gramatyki. Wybór rozpraw*. Warszawa, Slawistyczny Ośrodek Wydawniczy PAN.
- Karolak S., 2007: *Składnia francuska o podstawach semantycznych*. T. 1. Kraków, Collegium Columbinum.
- Klemensiewicz Z., 1957: *Zarys składni polskiej*. Warszawa, PWN.
- Pozierak-Trybisz I., 2009: *Składnia francuska o podstawach semantycznych. Ćwiczenia* T. 2. Kraków, Collegium Columbinum.
- Śmigielska B., Grigowicz A., 2004: « Description lexicographique fondée sur la modification conceptuelle : « conception modifié-modifieur » ». *Neophilologica*, **16**, 42—51.

Redaktor
BARBARA MALSKA

Projektant okładki i strony tytułowej
TOMASZ JURA

Redaktor techniczny
BARBARA ARENHÖVEL

Skład i łamanie
ALICJA ZAŁĘCKA

Copyright © 2011 by
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

ISSN 0208-6336
ISSN 0208-5550 (wersja drukowana)
ISSN 2353-088X (wersja elektroniczna)

Wydawca
WYDAWNICTWO UNIWERSYTETU ŚLĄSKIEGO
UL. BANKOWA 12B, 40-007 KATOWICE
www.wydawnictwo.us.edu.pl
e-mail: wydawus@us.edu.pl

Wydanie I. Nakład: 100 + 50 egz. Ark. druk. 18,25. Ark. wyd.
21,0. Papier offset, kl. III, 90 g Cena 28 zł (+ VAT)

Druk i oprawa: PPHU TOTEM s.c.
M. Rejnowski, J. Zamiara
ul. Jacewska 89, 88-100 Inowrocław

**Cena 28 zł
(+ VAT)**

Neophilologica 23

**ISSN 0208-6336
ISSN 2353-088X**